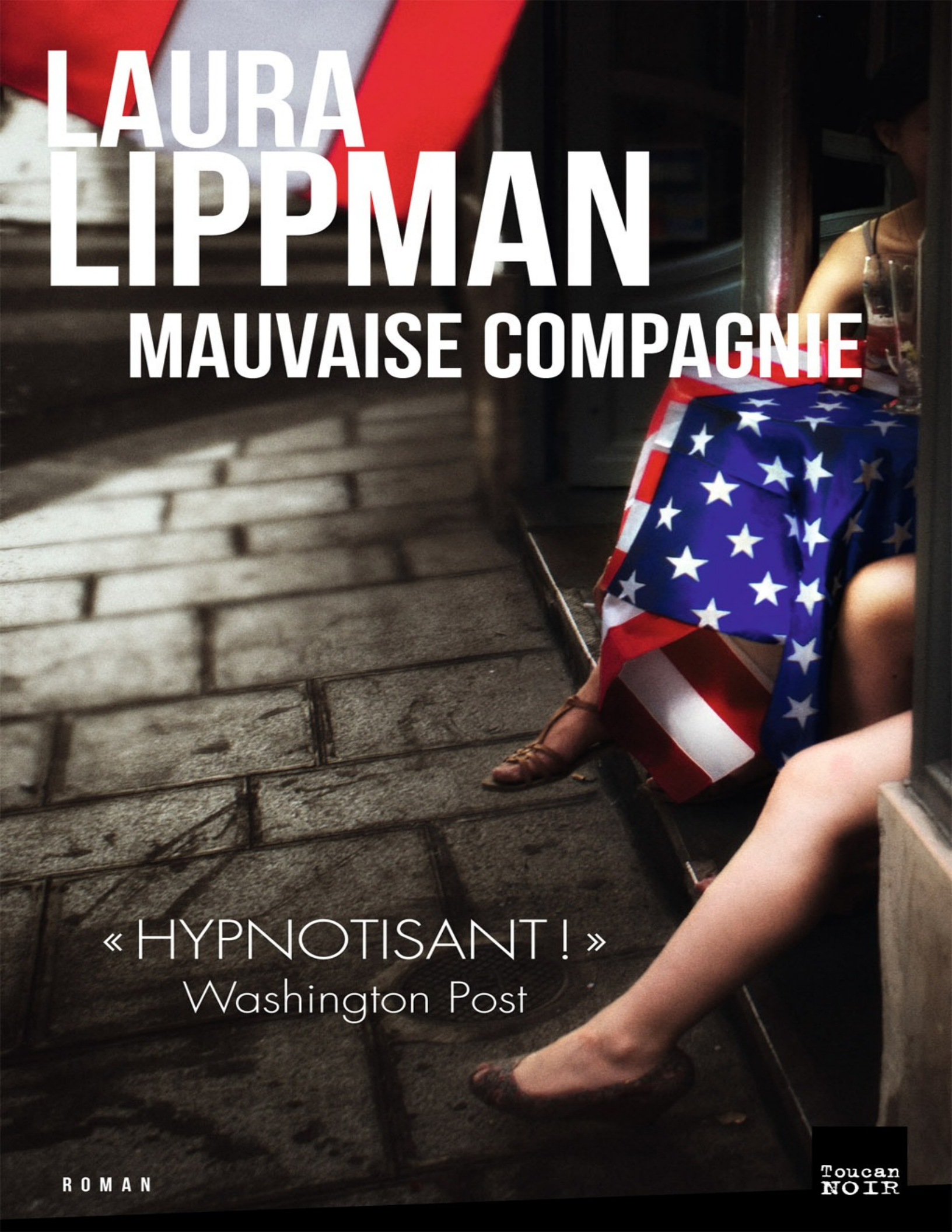


A woman is sitting on a stone ledge, wearing a dress that features the stars and stripes of the American flag. She is wearing brown sandals. The background is dark and out of focus, with a red and white striped object visible in the upper left.

LAURA LIPPMAN

MAUVAISE COMPAGNIE

« HYPNOTISANT ! »
Washington Post

ROMAN

Toucan
NOIR

Laura Lippman

Mauvaise compagnie

*Traduit de l'américain
par Thierry Arson*



OceanofPDF.com

Collection suspense dirigée par Johanna de Beaumont

ISBN : 978-2-8100-0713-4

© 2016 Les éditions du Toucan pour la présente édition
et pour la traduction française

© 2003, by Laura Lippman.

Publié pour la première fois aux États-Unis
par William Morrow & Co., Inc.,
New York, sous le titre *Every Secret thing*.

Et en France sous le titre “Leakin Park” en 2006
aux éditions Encre de Nuit

Éditions du Toucan, Paris, 2016.

16, rue de Vézelay — 75008 Paris

www.editionsdutoucan.fr

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Ce qui suit est une œuvre de fiction. Je suis reconnaissante à Bill Toohey, Gary Childs et David Simon pour leur aide concernant les aspects techniques du travail de la police. Joan Jacobson et Lisa Respers m'ont dit quand j'étais dans le vrai (et quand je me trompais) quant à notre ville et ses habitants. Susan P. Leviton, directeur des Avocats du Maryland pour les Enfants et la Jeunesse, m'a donné des renseignements déterminants sur le système judiciaire pour mineurs. Mais j'ai utilisé toutes ces données à mes propres fins, pour rédiger une œuvre de fiction. Si une affaire comparable a jamais existé dans l'histoire du Maryland, j'ignore totalement son existence. J'adresse des remerciements particuliers à Sally Fellows et, consécutivement, au clan virtuel auquel nous appartenons, pour m'avoir encouragée à écrire ce roman.

OceanofPDF.com

Pour Vicky Bijur et Carrie Feron

Écoutons la fin du discours : crains Dieu et observe
Ses commandements.

C'est là ce que doit tout homme.

Car Dieu amènera toute œuvre en jugement, au sujet de tout
ce qui est caché, soit bien, soit mal.

Ecclésiaste 12 : 13-14

PROLOGUE

17 juillet, sept ans plus tôt

Elles étaient pieds nus quand on les renvoya chez elles, et leurs pas humides laissaient des traces qui s'évaporaient presque instantanément, comme si elles n'avaient jamais été là. S'il avait été possible de remonter la piste de ces empreintes, ce que nombre de gens tenteraient de faire dans les jours suivants, on serait revenu jusqu'à la zone entourant la pataugeoire où les tables de la fête avaient été décorées de ballons, on serait passé derrière le snack-bar, on aurait gravi l'escalier et on serait arrivé en bordure de l'aire de stationnement. Et chaque empreinte aurait été plus petite que la précédente – en perdant d'abord la marque des orteils, puis la mince ligne en arc du bord extérieur, le talon, et finalement les coussinets graisseux des orteils – jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien.

Sur le trottoir, elles s'étaient assises pour mettre leurs chaussures – des baskets pour Ronnie, des sandalettes fluo flambant neuves pour Alice, qui dépensait tout ce qu'elle avait afin de se maintenir au top de la mode en cours dans sa classe de St. William of York. Les sandalettes représentaient l'accessoire incontournable cet été-là, ce 17 juillet-là, sept ans plus tôt.

Le goudron du parking, d'un noir luisant, évoquait pour Alice une mer bouillonnante de conte de fées, un paysage susceptible de se vaporiser au

toucher.

— On dirait le désert dans *Le Magicien d'Oz*, dit-elle en pensant aux livres d'occasion rescapés de la jeunesse de sa mère.

— Il n'y a pas de désert dans *Le Magicien d'Oz*, répliqua Ronnie.

— Si, il y en a un, plus tard, dans les autres livres, il y a ce désert qui vous calcine...

— Ce n'est pas un livre, dit Ronnie. C'est un film.

Alice décida de ne pas la contredire, même si d'habitude c'était Ronnie qui cédaient devant elle dès qu'il s'agissait de livres, de faits réels et d'école. Tout cela, pour Alice, c'était le *savoir*, un mot qu'elle voyait en lettres d'un bleu étincelant, car il l'avait toisée toute l'année du haut du tableau d'affichage de leur salle de classe. « UN HOMME SAGE EST FORT ; UN HOMME DE SAVOIR ACCROÎT SA FORCE. » Les devoirs ayant reçu un A étaient accrochés sous ce proverbe, et Alice avait dissimulé son dépit chaque fois que son travail n'avait pas eu cet honneur. Ronnie, dont aucune rédaction n'avait jamais été affichée, prétendait qu'elle s'en fichait.

Mais Ronnie était de mauvaise humeur aujourd'hui, au point que plus personne ne pouvait rien lui dire.

— Je devrais appeler vos mères, avait déclaré celle de Maddy en feignant l'inquiétude, alors même qu'elle venait de les chasser de la fête et de la piscine. Vous ne devriez pas traverser seules Edmondson Avenue.

— Moi, j'ai le droit, avait dit Ronnie. Une de mes tantes habite sur Stamford, et je vais chez elle quand mes parents travaillent. Elle est de ce côté d'Edmondson.

Et, avec un regard de défi aux autres filles toujours sous le choc, elle avait ajouté :

— Ma tante a plein d'Oreos et de Rice Krispies, et toutes les chaînes du câble, et je peux regarder ce que je veux, même les programmes interdits aux moins de treize ans.

Ronnie avait bien une tante dans ces parages, Alice le savait, mais elle ne croyait pas que ce fût à Stamford. Tout comme elle ne croyait pas aux Oreos et aux Rice Krispies : il n'y avait jamais rien d'aussi bon chez les Fuller. En revanche on pouvait y boire tout le soda qu'on voulait, parce que M. Fuller conduisait un camion de livraison pour Coca-Cola. Et Ronnie disait vrai quant à ce qu'elle pouvait voir à la télé, les Fuller ne semblant pas s'intéresser au programme qu'elle regardait, ni à ce qu'elle faisait ou disait. La seule chose qui paraissait concerner son père était le niveau sonore du téléviseur, car il ne disait jamais rien d'autre à Ronnie et ses trois frères aînés que « Baissez un peu, baissez un peu ! » ou, avec un peu plus de véhémence : « Baissez, nom de Dieu ! » La semaine dernière encore, par un après-midi pluvieux, Ronnie était captivée par un de ces films où des adolescents se font assassiner un à un de manières très variées, en poussant des cris interminables. Alice avait caché son visage sous les coussins du canapé, indifférente aux odeurs de renfermé et aux miettes qui lui entraient dans les joues. Pour une fois, elle avait presque été heureuse lorsque M. Fuller était entré dans le salon au retour de sa tournée. « Bon Dieu, Ronnie, avait-il dit dans un grognement, baisse-moi ça, tu veux ? Je te jure, tu es impossible à vivre ! »

« Papa, tu es devant la télé », avait été la seule réponse de Ronnie. Mais elle avait dû trouver la télécommande, car les cris s'étaient atténués la seconde d'après, et Alice avait osé redresser la tête.

La mère de Maddy ne croyait pas l'histoire qui courait sur la tante de Ronnie. Alice lisait son scepticisme sur ses lèvres entrouvertes recouvertes d'un rose brillant et dans ses yeux plissés par la lassitude. L'adulte semblait hésiter entre l'envie d'affirmer à la fillette qu'elle mentait et le désir de se débarrasser d'elle – d'elles toutes, même si Alice n'avait rien fait du tout, enfin, rien d'autre que d'obtenir du frère de Ronnie qu'il la conduise à cette fête.

La femme se passa la langue sur les lèvres à deux reprises, ôtant un peu du rose éclatant, et lâcha :

— Très bien.

Plus tard, elle raconta à tout le monde que Ronnie lui avait menti, qu'elle n'aurait jamais laissé deux fillettes partir si elle avait su qu'elles ne seraient pas accompagnées et qu'elles traverseraient seules Edmondson Avenue. C'était évidemment la pire chose qu'on pouvait imaginer à deux heures de l'après-midi, ce 17 juillet, sept ans plus tôt : traverser seules Edmondson Avenue.

La colline menant à Edmondson formait une longue pente douce. Alice ignorait s'il y avait réellement dix collines dans ce quartier appelé Ten Hills, mais les montées et les descentes étaient bien suffisantes pour punir ses petites jambes. Les deux fillettes n'avaient pas de vêtements, aussi nouèrent-elles leurs serviettes sous leurs aisselles, au niveau où une poitrine d'adulte les aurait soutenues. Mais elles n'avaient pas encore de seins, seulement de petites rondeurs qu'elles avaient commencé à cacher sous des soutiens-gorge cette année même. Les serviettes ne cessaient de glisser et de se prendre dans leurs pieds. Celle de Ronnie avait dû être blanche dans un lointain passé, et la fillette jurait à chaque fois que le rectangle de tissu éponge tombait. Finalement elle l'enroula et le passa sur ses épaules, sans se soucier que les gens voient son corps. Alice n'aurait jamais pu marcher dans la rue ainsi, et pourtant elle portait un maillot une pièce. Ronnie avait un bikini rouge et blanc, mais elle était si maigre que le slip pendait sur ses fesses. La seule courbe de son corps se situait au niveau de son ventre légèrement proéminent. « Comme une petite Biafraise, avait dit Helen, la mère d'Alice. Oups, je me vieillis en disant ça. » Alice n'avait aucune idée de ce qu'elle entendait par là, si c'était une bonne ou une mauvaise chose, ou comment les gens pouvaient se vieillir eux-mêmes. Elle savait seulement que jamais sa propre mère n'aurait comparé Alice à une petite Biafraise.

Le maillot une pièce d'Alice était décoré d'une marguerite découpée au niveau du nombril. Ronnie trouvait ça bizarre, et l'avait dit à son amie à chaque fois qu'elle l'avait vue dans cette tenue, c'est-à-dire en trois occasions : lors d'une excursion d'une journée à Sandy Point, à une autre fête d'anniversaire près d'une autre piscine, et aujourd'hui.

— Qui veut voir une marguerite marron sur ton petit ventre rond ? avait-elle demandé quand la mère d'Alice l'avait déposée ce matin chez les Fuller avant de partir travailler.

— Classe, avait déclaré la mère d'Alice. C'est classe.

Ignorant la signification précise du mot, Ronnie n'avait pu que se taire. Elle aimait bien Helen et elle s'efforçait de se comporter au mieux en sa présence. Alice ne savait pas non plus ce que classe voulait dire au juste, mais elle ne doutait pas que ce fût positif. Sa mère disposait de tout un arsenal de mots positifs que la fillette ne comprenait pas très bien, comme classe, branché, rétro, Nouvelle Vague. Quand tout le reste échouait et qu'Alice se plaignait de devoir porter un vêtement ou un autre à cause des réflexions prévisibles de ses camarades, Helen Manning la contemplait dans le miroir et lâchait :

— Eh bien moi, je pense que c'est d'un goût exquis.

C'était là le mot qui coupait court à toute revendication, la manière pour sa mère de signifier sans élever la voix : « Pas-un-mot-de-plus, ma-patience-a-des-limites. » D'un goût *exquis*. La première fois qu'Alice avait tenté d'utiliser l'expression, Ronnie avait rétorqué :

— Ça veut dire quoi, « dingue ou est-ce qui » ?

C'est pourtant Helen Manning qui insistait pour que sa fille joue avec Ronnie. Cette dernière n'était qu'une camarade de grandes vacances, la seule autre fille qui n'allait pas en colonie et qui n'avait pas de piscine chez elle. Pendant l'année scolaire, Alice fréquentait de bien meilleures amies, des copines qui lui ressemblaient, qui lisaient des livres, se coiffaient

comme il faut et faisaient de leur mieux pour être bien habillées. À la rentrée, elle était impatiente de revenir à l'école pour les retrouver.

Mais pas cet automne. Toutes allaient maintenant au collège, et beaucoup avaient été inscrites dans des établissements privés. « Une vraie école privée », avait dit Wendy sans méchanceté mais sans trop faire attention à Alice qui ne les accompagnerait pas. Pour Alice, St. William of York était l'archétype de l'école privée, assez classe en tout cas pour que sa mère ne puisse la lui offrir. L'année prochaine, la fillette devrait aller au collège de West Baltimore. Ronnie aussi. La mère d'Alice lui affirmait que cela n'avait aucun rapport avec l'argent, qu'elle voulait que sa fille rencontre Toutes Sortes de Gens et qu'elle fasse de Nouvelles Expériences, et d'ailleurs si elle suivait encore trop longtemps l'enseignement catholique elle courrait le Risque de Devenir Catholique, Dieu nous en Préserve.

Mais Alice savait : c'était à cause de l'argent. En fin de compte, tout dépendait de l'argent – chez elle, chez les Fuller, et même dans les familles riches. Les parents avaient simplement des termes différents pour l'expliquer – des mots originaux, d'autres pragmatiques – et des façons différentes d'aborder le sujet. Ou de ne pas l'aborder, comme c'était parfois le cas.

Chez les Fuller, on se disputait beaucoup à propos de l'argent, et ils allaient même jusqu'à se le voler entre eux. Plus tôt, cet été, Ronnie avait surpris son jeune frère en train de tripoter sa tirelire et elle avait essayé de le mordre. Il l'avait fait tomber par terre, puis il avait pris un marteau et pulvérisé le moulage creux de Belle – de *La Belle et la Bête* –, alors que la statuette avait une bonde sous son socle. Il n'avait pas besoin de la réduire en miettes pour prendre ce qu'elle contenait – de la menue monnaie mais aussi quelques pièces de vingt-cinq cents et de un dollar, celles avec la figure de la femme dessus, que personne ne voulait –, mais Matthew s'était acharné sur Belle jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que de la poudre jaune.

Alice et sa mère ne se disputaient pas pour des questions d'argent, elles n'en parlaient jamais directement, pas même quand les grands-parents de la fillette débarquaient du Connecticut et tenaient des propos tels que : « Après tout, c'est la vie que tu t'es choisie. » Un jour Papy, le grand-père d'Alice, lui avait donné un billet de cinq dollars après qu'elle lui avait raconté qu'elle n'avait pas le genre de chouchous que toutes les autres filles portaient. C'était la seule fois où sa mère avait administré une fessée à Alice. Ensuite, elles avaient pleuré toutes les deux et convenu que cela ne se reproduirait plus jamais. Sa mère ne lui donnerait plus de fessée et Alice n'inventerait pas des histoires pour extorquer de l'argent à Papy.

Mais la gamine était alors en primaire, à un moment où les chouchous fluorescents revêtaient une importance stratégique incontournable, quand Alice n'avait pas encore appris à bien se comporter. À présent, l'important c'était d'avoir des sandalettes fluo, raison pour laquelle Alice avait économisé son argent de poche et s'en était acheté une paire chez Target. Elle les avait exhibées devant sa grande copine du moment, Wendy, au moment d'ouvrir les cadeaux, et Wendy avait dû être favorablement impressionnée puisqu'elle avait fait une place à Alice sur le banc où elle était assise avec deux amies de sa classe.

La fête d'anniversaire de Maddy avait été organisée près de la pataugeoire, non à cause de la faible profondeur de l'eau mais parce que le bassin était entouré d'une barrière à laquelle on pouvait accrocher les ballons. Alice se prit à compter le nombre de cadeaux. Elle comptait tout le temps. Les marches des escaliers, les voies sur l'autoroute, les oiseaux volant vers le sud pour échapper à l'hiver. Il y avait quatorze cadeaux sur la table, et seulement treize filles à la fête. Est-ce que la maman de Maddy avait apporté un cadeau, elle aussi ? Ou une des filles en colonie de vacances avait-elle envoyé le sien ? Quatorze cadeaux, treize filles. Le sien était le plus joliment emballé, dans un papier bleu scintillant, mais sa forme révélait son contenu. Le cadeau était un livre, un simple livre, et

Maddy n'était pas du genre à se réjouir qu'on lui offre un livre. Elle guignait plutôt un de ces T-shirts à la nouvelle coupe, ceux qui laissent voir votre ventre, ou bien des bracelets en plastique, ou encore ce vernis à ongle qu'on peut enlever en une seule fois. Maddy était la plus jeune de la classe, mais c'était aussi la plus experte en matière de maquillage. Elle chapardait toujours du gloss ou du mascara vert, jusqu'à ce que les sœurs la remarquent et l'envoient se débarbouiller aux toilettes.

Alice s'était attendue à ce que la mère de Maddy soit jolie, comme sa fille, mais à dire vrai elle était plutôt quelconque, assez élancée pour porter un deux-pièces, mais avec un air las, comme si cette minceur et ce bronzage l'avaient épuisée. Jusqu'à ses cheveux qui semblaient fatigués, comme sur la photo « avant » dans ces pubs pour les shampoings revitalisants. Il y avait deux grandes catégories de mères à St. William of York, celles qui travaillaient et celles qui ne travaillaient pas. Mais la mère de Maddy était la « Mère qui a travaillé dans le temps ». C'est ainsi qu'elle s'était présentée à la mère d'Alice quand elle était passée l'autre jour pour poser quelques questions au sujet de Ronnie. Alice savait ce que les deux adultes avaient dit parce qu'elle avait écouté sur l'autre poste téléphonique. Cela lui arrivait.

— Bonjour, je suis la mère de Maddy. J'ai travaillé dans le temps à La Flûte, à Marbury, vous connaissez ?

En réponse la mère d'Alice avait émis ce « Ah... » qui signifiait que c'était sans doute classe, en effet. Elle approuvait Toute Chose Créative, comme elle le répétait sans cesse à sa fille. Mais Alice avait été surprise d'apprendre que la maman de Maddy avait joué de la flûte. Elle l'avait imaginée coiffée d'un chapeau vert décoré d'une plume, menant les enfants hors du village d'Hamlin, avec les rats. Non, les rats avaient été attirés les premiers, et c'est seulement ensuite que le joueur de flûte avait subjugué les enfants. Et puis, la mère de Maddy avait dû être flûtiste dans un grand orchestre pour provoquer ce « Ah... » chez Helen, et non jouer dans la rue

ou dans un cirque. Avoir une mère musicienne, ça devait être vraiment cool !

Mais la Mère de Maddy Qui Avait Travaillé Dans le Temps avait donné l'impression de souffrir de migraine dès le début de la fête. Son front était barré de quatre rides pareilles à deux signes « égal » symétriques, et une petite paire de parenthèses surmontait la racine de son nez, entre les sourcils. Cette dernière marque sembla s'accroître à mesure que la journée s'écoulait, et au moment d'ouvrir les cadeaux son visage ressemblait à un problème mathématique très compliqué, peut-être même à un problème d'algèbre. St. William of York ne disposait pas d'un programme spécifique pour les enfants sourd-muets, mais sœur Elizabeth avait commencé à donner des devoirs mathématiques supplémentaires à Alice. C'était un secret. La fillette ne savait pas trop pour quelle raison, peut-être parce qu'elle n'avait pas beaucoup de secrets pour sa mère, laquelle paraissait toujours savoir très exactement ce que sa fille pensait. Et Alice craignait parfois qu'Helen soit déçue en découvrant son goût pour les mathématiques, matière non créative qui débouchait sur les professions en rapport avec l'argent, ce qui pour Helen Manning était à la racine de tous les maux – pas le fait de gagner de l'argent, mais le fait de s'en soucier et de le compter. Quand elle avait entendu parler de la Racine de Tous les Maux pour la première fois, Alice avait demandé : « Est-ce que c'est près de la Route 40 ? » et sa mère avait ri jusqu'à en pleurer avant de l'étreindre et de répondre : « Ce n'est pas très loin, il faut bien le reconnaître. » Par la suite, Alice avait tenté de faire rire sa mère de nouveau en usant du même stratagème, jusqu'à ce qu'Helen lui dise d'un ton sec : « Cesse donc de vouloir plaire, Alice. Tu n'es pas venue sur cette planète pour faire plaisir aux gens. Pas même à moi. Surtout pas à moi. »

Le cadeau de Ronnie fut l'avant-dernier ouvert. Le papier était rouge et les plis ne correspondaient pas aux angles, de sorte que tout le monde savait qu'il avait déjà servi à envelopper autre chose. Visiblement, ce n'était pas

un papier cadeau pour Noël – pas de houx, de Père Noël ou de bougie, seulement un rouge uni – mais tout le monde avait quand même compris. La fille assise à côté d'elle murmura quelque chose à Wendy qui se tourna aussitôt vers Alice. Sa bouche effleurait l'oreille de son amie quand le présent fut révélé. Soudain tous se turent, et Alice ne connut jamais ce petit secret.

— Comme c'est mignon, dit la mère de Maddy sur le ton employé à douze reprises déjà.

Le cadeau de Ronnie était une Barbie, et personne en cinquième année d'école primaire à St. William of York n'avait joué avec une Barbie, en tout cas en public, depuis au moins un an. Quand elles jouaient à la Barbie, c'était une version baptisée « Soap Opera » dans laquelle Ken mettait Barbie enceinte. S'ensuivaient alors des discussions pleines de gravité sur ce qu'il convenait de faire, et s'ils avaient eu tort de faire autant l'amour, et ils juraient qu'ils ne le referaient plus jamais si seulement le Seigneur acceptait de reprendre ce bébé. L'intérêt principal du *Soap Opera Barbie* tenait dans sa scène d'introduction, lorsque vous allongiez Ken sur Barbie et que vous leur prêtiez des bruits bizarres. Mais c'était là un jeu secret, qu'on ne jouait qu'à deux filles. En public, la seule réaction correcte face à une Barbie était d'afficher une expression d'ennui poli, comme si vous ne parveniez pas à vous rappeler à quoi elle pouvait servir. Comme si vous ne l'aviez jamais vue sous Ken, à pousser des Ah ! Ah ! Ah !

Donc, offrir une Barbie n'était déjà pas une très bonne idée. Mais celle-ci était noire, ce qui était vraiment bizarre, parce que les Barbies noires étaient pour les filles noires, c'était comme ça, sans même invoquer ces préjugés que les élèves de St. William of York savaient très mauvais. Bon, peut-être que si une fille avait, disons, dix Barbies, une d'entre elles pouvait être noire, parce que là c'était presque une collection et qu'on en avait partout. Et de fait, Maddy était le genre à posséder toute la panoplie et les

accessoires Barbie. Ses parents étaient riches à ce point. Donc, même si elle était trop âgée et que la Barbie était noire, ce n'était pas le pire.

Le pire, c'était qu'il s'agissait d'une Barbie d'hiver. En juillet.

La poupée portait une robe rouge et une cape bordée de fourrure et même Alice, qui pourtant mettait parfois un temps avant de saisir ce que d'autres filles semblaient percevoir instantanément, comprit que la poupée était un article soldé. Le père de Ronnie rapportait tout le temps chez eux ce genre de choses – des boîtes de bonbons en forme de cœur fin février, des œufs en chocolat bien après Pâques, des décorations de jardins en octobre. Alice avait entendu sa mère dire que le camion de livraison Coca-Cola conduit par M. Fuller revenait souvent mieux rempli qu'il ne partait. Elle n'était pas certaine de ce que cela signifiait, mais elle se doutait que ce n'était pas du tout élogieux. Pas du tout d'un goût exquis.

— Très joli, dit la mère de Maddy comme si elle le pensait. Dis merci.

— Merci, Ronnie.

Maddy avait l'art de faire sonner « c'est une jolie robe » ou « j'aime bien cette coiffure » comme la pire obscénité proférée dans un film interdit aux mineurs. À l'école, elle avait l'habitude de dire « oui, ma Sœur » d'une façon qui ressemblait à une injure. Alice, qui avait parfois du mal à se contenir, avait bien étudié Maddy pour essayer de comprendre comment elle pouvait se montrer aussi impolie sans en avoir réellement l'air. Tout consistait à faire en sorte que vos yeux démentent ce que disait votre bouche. La bouche devait paraître polie et comme il faut, tandis que le regard était dur, mais sans excès. Pas de clin d'œil ou de haussement de sourcil. Ronnie, elle, était très forte à ce petit jeu, mais elle faisait l'inverse. Ses yeux agrandis donnaient une impression de confusion très réussie, tandis que ses lèvres se tordaient sur un rictus mauvais.

Ronnie comprit que Maddy se moquait d'elle.

— C'est une ridicule poupée de négresse, dit-elle en arrachant la Barbie à Maddy et en la jetant dans la pataugeoire. Ma maman l'a dénichée au

rabais.

— Ronnie ! dit la mère de Maddy après une hésitation qui laissait supposer qu'elle avait cherché à se souvenir du prénom de la fillette, c'est du moins l'impression qu'eut Alice. Va chercher ton cadeau dans la pataugeoire, je te prie.

— Non, je ne vais pas dans la pataugeoire, répliqua Ronnie. Il y a tellement de pisse là-dedans que ça peut faire tomber les ongles des orteils.

Douze gamines regardèrent leurs pieds sous la table, car presque toutes avaient marché dans le bassin à un moment ou un autre de la journée. Les ongles des orteils d'Alice étaient vernis d'un bleu pâle coordonné à celui de ses sandalettes. Wendy avait du vernis rose. Ronnie n'en avait pas, plus depuis qu'elle avait essayé de se vernir les ongles des mains et était arrivée à l'école avec des traînées rouges jusqu'à l'articulation.

— Ronnie, s'il te plaît...

La mère de Maddy posa une main sur le poignet de Ronnie. Dans un geste instinctif, la gamine dégagea son bras d'une saccade et le releva brusquement. Alice savait que c'était un accident, rien de plus – un accident que la main de Ronnie ait été crispée en un poing quand elle s'était dégagee, et que ce poing ait frappé la mère de Maddy juste sous la pointe du menton.

Mais l'adulte poussa un cri plus déchirant que celui de n'importe quel nourrisson effrayé, comme si le coup avait été vraiment très violent, et les fillettes hurlèrent aussi fort que si elles voyaient soudain une voiture folle percuter la barrière entourant la pataugeoire.

— Tu as frappé ma maman, dit Maddy. Oh ! Mon Dieu, elle a frappé ma maman.

— Je suis désolée, dit aussitôt Ronnie. Je suis désolée, je suis désolée, je suis vraiment désolée. Je ne voulais pas faire ça.

— Tu as frappé ma maman. Tu as frappé une grande personne.

Les voix des autres gamines s'entrecroisèrent dans un brouhaha suraigu d'indignation, où l'on pouvait également discerner une certaine excitation.

Quand la mère de Maddy prit la parole, ce fut de ce ton calme et effrayant dont les adultes usent parfois avec beaucoup d'efficacité :

— Je pense que nous devrions téléphoner pour qu'on te ramène chez toi.

— J'ai dit que j'étais désolée. Je ne voulais pas faire ça. C'était un accident. Et puis c'est vous qui m'avez touchée la première.

— Tu dois être fatiguée, après tout ce temps passé à jouer au soleil. Y a-t-il quelqu'un chez toi que je pourrais appeler pour qu'on vienne te chercher ?

Elle avait déjà le portable en main, prêt à l'emploi.

— Je suis venue avec Alice, répondit Ronnie en agrippant son amie par le bras. Nous devons rentrer ensemble.

Prise au dépourvu, Alice ne savait pas comment se dépêtrer de cette situation. En théorie, oui, elle était censée rentrer avec Ronnie, mais pas si celle-ci s'était mal conduite. Pourquoi devrait-elle quitter la fête simplement parce que cette sotte avait commis une bêtise ? Elle hésita, et c'est alors que Ronnie lui débita son histoire sur sa tante et les Oreos et tout le reste.

— Parfait, trancha la mère de Maddy. En fait, je préfère savoir que vous rentrerez ensemble. Vous allez donc chez ta tante, c'est bien ça ? De ce côté-ci d'Edmondson ? Parfait.

Ce n'était pas bien, ce n'était pas parfait et ce n'était pas juste. Alice se leva à contrecœur du banc, ramassa sa serviette et ses sandales. Le regard de sympathie que lui adressa Wendy ne fit rien pour arranger les choses. Ronnie alla dans la pataugeoire récupérer la poupée qu'elle laissa retomber deux fois en revenant. L'eau imbibait le jouet. La robe de la Barbie collait à son petit corps compact, et des gouttelettes constellaient ses membres bruns. Alice aurait aimé pouvoir se tremper les pieds dans l'eau pour les

rincer, car elle savait l'affirmation de Ronnie à moitié vraie seulement. Bien sûr les plus petits urinaient dans la pataugeoire, mais pas au point de décoller les ongles de vos orteils. D'ailleurs la mère d'Alice affirmait que l'urine était excellente contre les pieds d'athlète et les piqûres de méduse.

Et c'est ainsi qu'elles partirent, laissant derrière elles deux séries d'empreintes humides, l'une légèrement en avance sur l'autre, ensemble mais séparées, liées par l'injustice profonde de la vie et des petits incidents quotidiens. Elles gravirent la volée de marches, traversèrent l'étendue noire du parking et remontèrent la colline jusqu'au croisement avec Edmondson. Là, Ronnie appuya sur le bouton *Piétons*, même si tout le monde savait bien que le feu changerait quand il le voudrait, et que ce dispositif n'était que décoratif.

— Je croyais que nous allions chez ta tante, osa remarquer Alice.

Ronnie se contenta de la regarder fixement. Elle ne pensait déjà plus à son mensonge.

— Ma tante est au travail, dit-elle enfin. En été, elle travaille au restaurant de fruits de mer sur la Route 40. Et puis elle n'aurait pas envie que j'aie la voir en ce moment. Mon père et elle se sont disputés pour je ne sais plus quelle raison.

La traversée d'Edmondson se révéla très facile, le feu demeurant au rouge pendant qu'elles coupaient la vaste bande de l'avenue. Alice était consciente qu'elles enfreignaient un interdit, mais c'était grisant, une sorte d'avant-goût de toutes les aventures qu'elles connaîtraient en quittant St. William pour le collège. Sa mère lui avait promis qu'elle pourrait se maquiller – enfin, juste un peu de rouge à lèvres – et avoir une coupe dans un salon de coiffure au lieu des rafraîchissements maison périodiques dans la cuisine. Même si la rentrée était encore loin, Alice commençait à penser avec impatience à l'achat des fournitures et de nouveaux vêtements, puisqu'elle ne porterait plus l'uniforme chaque jour.

Une fois qu'elles furent arrivées sans encombre de l'autre côté d'Edmondson, Alice avait pensé qu'elles iraient vers l'ouest jusqu'à Nottingham, où elles habitaient toutes deux. Mais Ronnie voulait prendre ce qu'elle affirmait être un raccourci, et qui en réalité fut tout le contraire, en contournant les grandes bâtisses érigées au centre de vastes pelouses, avec à l'entrée des panneaux jaunes mettant en garde chiens et enfants contre le danger des produits chimiques.

Elles avaient redescendu la moitié de la pente de Hillside, la plus longue de toutes les rues de ce quartier, quand Ronnie fit halte.

— Regarde, dit-elle.

C'était une voiture d'enfant, le soleil brillant sur ses poignées chromées, perchée en haut d'un escalier devant une porte d'entrée.

— Le métal doit être brûlant avec ce soleil.

Elle semblait attendre une réponse, aussi Alice dit-elle :

— Et il est trop près des marches. Il pourrait les dévaler.

— Tomber jusqu'en bas.

— Sauf si le frein est mis, remarqua Alice.

— Même si le frein est mis, ce n'est pas prudent du tout, contra Ronnie. On ne doit pas laisser un bébé comme ça.

— Sa mère est sûrement à l'intérieur.

Ronnie pinça vicieusement la peau du coude d'Alice. Cette dernière regarda la marque d'un autre pinçon, se remémora le cliquetis des dents de la mère de Maddy quand le poing de son amie avait percuté sa mâchoire. Non, ce n'était pas un jour à contredire Ronnie.

— Elle ne devrait pas le laisser comme ça, même pas une minute, affirma l'autre d'un ton péremptoire. Il pourrait arriver n'importe quoi. Quelqu'un doit s'occuper de ce bébé.

Elles s'avancèrent, gravirent les marches. La porte écran était tendue d'un épais treillage métallique, si dense qu'il était quasiment impossible de distinguer quoi que ce soit de l'intérieur plongé dans la pénombre. Elles

tendirent l'oreille, mais ne perçurent aucun son de pas, aucune voix. *Vous avez appelé ?* Plus tard, on leur poserait cette question à maintes reprises, et sous diverses formes. « Vous avez frappé à la porte ? » « Vous avez sonné ? » Alice répondrait parfois par l'affirmative, parfois par la négative, et ce qu'elle dirait était toujours vrai au moment où elle le dirait. Dans son esprit coexisteraient dix, cent, mille versions de ces moments. Elles avaient appelé. Elles avaient sonné. Elles avaient tourné la poignée, la porte n'était pas verrouillée, elles étaient entrées et elles avaient utilisé le téléphone pour prévenir la police. La mère avait été si contente qu'elle leur avait donné vingt dollars et avait contacté les journaux et les chaînes de télévision, et elles étaient devenues les héroïnes du jour.

La plupart du temps, Alice était sûre de deux choses : elles avaient frappé à cette porte écran avec son treillage métallique tellement rigide et serré qu'on ne voyait rien au-delà. C'était un écran sur un autre écran, comme dans un château. Son sommet était couronné de minuscules pointes qui saillaient plus haut que leur tête. Elles avaient dit : « Il y a quelqu'un ? Il y a quelqu'un ? » Pas très fort, peut-être, mais elles l'avaient dit.

— Ce bébé est tout seul, déclara Ronnie. Il faut s'occuper de ce bébé.

— Nous sommes trop jeunes pour faire du baby-sitting, rétorqua Alice.

Elle parlait en connaissance de cause. Au début de l'été elle s'était renseignée à ce sujet auprès de sa mère, quand elle avait cherché des moyens d'obtenir assez d'argent pour s'acheter ses sandalettes et d'autres accessoires tout aussi indispensables.

— Il faut être au lycée, précisa-t-elle. Au moins.

Ronnie secoua la tête d'un air buté.

— Nous devons nous occuper de ce bébé.

Celui-ci était endormi, couché sur le côté dans son landau, si bien qu'une de ses joues était écrasée contre le petit matelas et l'autre rebondie comme un ballon à demi dégonflé. Il portait une barboteuse en vichy avec des socquettes assorties et un bonnet rose de la même matière.

— Bébé Gap, dit Alice qui aimait beaucoup le Bébé Gap.

— Nous devons nous occuper de ce bébé.

Plus tard, seule face à sa mère et à la femme avec la joue marquée d'une tache, elle dut répondre encore et encore à la même question : comment Ronnie avait-elle prononcé cette affirmation ? NOUS devons nous occuper de ce bébé. Nous devons NOUS OCCUPER de ce bébé. Nous devons nous occuper de CE BÉBÉ.

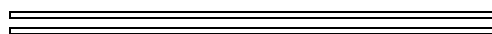
Mais en toute bonne foi, Alice était incapable de se remémorer une quelconque emphase particulière sur l'un ou l'autre terme de cette phrase. Sept mots, qui ne pouvaient demander plus de quatre secondes pour être prononcés. Nous devons nous occuper de ce bébé. Nous devons nous occuper de ce bébé. Nous devons nous occuper de ce bébé. NOUS DEVONS NOUS OCCUPER DE CE BÉBÉ. Elles avaient été gentilles, elles avaient voulu aider. Les enfants voulaient être gentilles et aider. C'est ce qu'Alice ne cessa d'expliquer. Elles avaient essayé d'aider.

Mais qu'est-ce que Ronnie avait raconté à ses adultes à elles – ses parents, le monsieur aux cheveux blond brillant et au costume avec un nom rigolo ? « Crépon de coton », avait dit Helen en considérant le blond dans le couloir. Crépon de coton. Au ton employé par sa mère, Alice avait su que c'était quelque chose de bien, aussi bien que classe ou branché, ou même d'un goût exquis. Qu'est-ce que Ronnie avait bien pu raconter à M. Crépon de Coton, et qu'est-ce qu'il avait cru ensuite ?

Mais c'était quelque chose qu'Alice ne sut jamais, qu'elle ne put jamais apprendre et qu'elle ne savait toujours pas quand elle fut libérée par l'État du Maryland, après avoir purgé sept années de captivité pour sa participation à la mort d'Olivia Barnes.

PREMIÈRE PARTIE

PETITS TRACAS QUOTIDIENS



OceanofPDF.com

Lundi 6 avril

— Intéressant, dit l’ophtalmologiste en reculant son siège à roulettes de Cynthia Barnes, tel une punaise d’eau qui file se réfugier dans les ténèbres de la nuit à l’apparition subite d’une lumière.

— Ce n’est pas exactement le mot que je préfère entendre chez un médecin.

Elle avait adopté un ton léger, mais l’appareillage métallique et froid pesait sur son visage, et bien qu’il ne fût pas littéralement attaché à sa tête elle avait l’impression d’être prise dans un étau. Chaque mouvement de poignet du praticien – « C’est mieux ainsi ? Ou ainsi ? Ainsi ? » – lui semblait resserrer l’étreinte du dispositif sur elle.

— Intéressant dans le bon sens du terme, précisa-t-il en se rapprochant de nouveau. Voyons, est-ce plus clair avec le premier ou... – Il actionna une pièce mobile, inséra quelque chose, sans qu’elle sache ce qu’il faisait – ou avec celui-là ?

— On pourrait essayer avec les précédents ? demanda-t-elle.

Son ton était trop timide et lui fit honte. Elle n’avait pas oublié l’époque où elle était sûre de tout, et d’abord d’elle.

— Bien sûr. Celui-là... – la lettre O, en caractère gras, quelque peu floue sur le pourtour, comme vue sous l’eau – ou celui-là.

Ce O n'était pas aussi lumineux, mais plus clair.

— Le deuxième ?

— Il n'y a pas de bonne réponse ici, Cynthia. Un examen ophtalmologique n'est pas un examen universitaire.

Il eut un petit rire de contentement à son propre humour.

— Le deuxième.

— Bon. Et maintenant, est-ce plus net avec celui-ci ou... – un autre geste rapide – celui-là ?

— Le premier. Oui, le premier, sans aucun doute.

— Bien.

Elle éprouva une petite pointe de fierté aussitôt supplantée par la gêne de réagir de la sorte. Elle s'était présentée ici dans un déluge d'excuses car elle avait sauté les trois derniers examens annuels de contrôle malgré les petites cartes aimables qu'elle recevait chaque printemps. Elle n'avait pas plus fréquenté son dentiste. Et elle aurait très bien pu rater ce rendez-vous si sa jeune sœur ne lui avait pas fait remarquer qu'elle avait de plus en plus tendance à plisser les yeux.

— Si tu continues comme ça, avait dit Sylvia d'un ton malicieux, tu auras très vite des pattes d'oie. Et mieux vaut avoir des lunettes pour lire que des injections de Botox...

Sa sœur ne lui avait jamais pardonné d'être la seule des enfants à avoir les yeux verts.

Cynthia avait failli lui conseiller de s'occuper de ses affaires, mais elle s'était retenue et avait pris ce rendez-vous avec le Dr Silverstein qui s'était installé dans la banlieue nord depuis sa dernière visite.

Satisfait, l'ophtalmologiste écarta l'appareillage de son visage et lui tendit son étui à lentilles ainsi qu'un mouchoir pour éponger les larmes perlant au coin de ses yeux. Il était plus jeune qu'elle, elle s'en souvenait à présent. Treize ans plus tôt, lorsqu'elle était allée le consulter pour la

première fois, il devait débiter sa carrière. Elle se demanda si sa vie depuis avait correspondu à ses attentes et à ses espoirs.

— J'ai déjà vu ça, dit-il avec un sourire si large que des fossettes ponctuèrent ses joues. Mais rarement de façon aussi prononcée.

Ce sourire ne réconforta nullement Cynthia. Elle avait vu trop de gens dont l'expression n'avait aucun rapport avec ce qu'ils s'apprêtaient à révéler.

— Quoi ? Quoi donc ?

Je deviens aveugle, ou bien il a détecté une tumeur derrière un de mes yeux, ce qui explique mes migraines. Mais elle n'avait rien dit de ses maux de tête au Dr Silverstein. L'aurait-elle dû ?

— Votre vue s'améliore, Cynthia. On constate parfois cette évolution chez des personnes qui ont porté des lentilles de contact pendant longtemps. La myopie régresse. Vous avez du mal à voir avec netteté parce que vos lentilles sont encrassées par les dépôts de protéines, et non parce qu'il vous faut une correction plus forte.

— Et pour les lunettes de lecture ?

— Ce n'est pas d'actualité pour vous.

— Parfait. J'ai lu quelque part qu'avec les lunettes de lecture la vision de près se dégrade de plus en plus.

— Ah oui, mais ce ne sont que des racontars. Ça ne se passe pas du tout comme ça.

Le Dr Silverstein exhiba une maquette d'œil humain que Cynthia jugea instantanément répugnante. Elle détestait découvrir ce qui se trouvait sous le voile fragile de la peau. La vue d'un écureuil ou d'un chat écrasé lui donnait la nausée et un simple coup d'œil en passant à une émission télévisée sur une opération chirurgicale la précipitait au bord de l'évanouissement.

— Pour faire simple, si vous voulez, un muscle contrôle le cristallin de votre œil. Ce muscle se rigidifie avec le temps...

Il suspendit sa phrase en remarquant que Cynthia regardait au-delà de son épaule et refusait manifestement tout contact oculaire avec lui ou son modèle en plastique.

— Bref, fit-il. Pas de lunettes pour lire, pour l’instant, seulement une ordonnance pour une paire de lentilles neuves. Mon assistante vous appellera. Chez vous ou à votre travail ?

— Chez moi. Je ne travaille plus depuis des années.

Le Dr Silverstein resta un instant interdit. Il était de ceux qui n’avaient pas eu l’occasion de lui dire « Je suis désolé » parce que la tragédie datait déjà de près d’un an quand il l’avait vue pour sa visite de contrôle. L’existence de Cynthia était peuplée de telles relations, des personnes bien intentionnées laissées en plan par la superficialité de leurs relations. Des médecins, des mécaniciens, des comptables. Elle se souvenait du mois d’avril suivant, quand Warren avait demandé au comptable comment calculer pour une mineure décédée dans le courant de l’année civile. Devaient-ils prendre tout en charge, ou la mort d’Olivia impliquait-elle de ventiler la déduction ? Pour Warren et Cynthia qui avaient déjà posé mille questions auxquelles ils n’auraient jamais pensé avant les événements – à propos de l’enterrement, du cercueil, de la concession et des marques laissées par l’autopsie – ce n’avait été qu’un post-scriptum douloureux de plus. Le comptable avait eu l’air tellement affligé que c’est elle qui avait eu envie de le réconforter.

Elle était au-delà de ça, aujourd’hui.

Cynthia sortit dans la lumière du jour en clignant des yeux. Comme toujours lorsqu’elle quittait l’ophtalmologiste, elle se remémora sa première paire de lunettes, qu’elle avait eue à l’âge de dix ans. L’éblouissement de voir enfin le monde avec une parfaite netteté avait été quelque peu tempéré par la crainte des railleries de ses camarades de classe. Les autres filles à l’école primaire de Dickey Hill, et même ses amies, guettaient toujours une occasion de rabaisser la suffisance de la fille aînée du juge Poole. Une autre

gamine aurait imploré de sa mère la permission d'emporter ses lunettes dans un étui pour ne les chausser qu'en cas de nécessité absolue. Mais les mettre et les retirer aurait constitué une preuve flagrante de faiblesse. Aussi Cynthia avait-elle arboré ses lunettes à monture d'écaille en toutes circonstances, et en gardant la tête haute.

— Quat' zyeux ! avait tenté une des filles.

— Mieux vaut en avoir quatre que deux, avait rétorqué Cynthia.

Et le sujet en était resté là.

Elle monta dans sa voiture, une BMW X25, un 4 × 4 sport qu'elle avait choisi pour son poids plus que pour son aspect. Avec ses deux tonnes et demie, il était plus lourd que la Lexus et même que la Mercedes, et plus manœuvrable que la Lincoln Navigator qui, de toute façon, faisait un peu trop « ghetto » à son goût. Pour tout dire Cynthia aurait préféré un modèle moins luxueux, car ce genre de tout-terrain était très recherché par les voleurs du coin. Mais BMW proposait les systèmes de sécurité les plus performants, c'est pourquoi elle avait acheté ce modèle et subi sans broncher les habituels sarcasmes sur ses goûts de luxe. C'est vrai, à une époque, elle avait accordé beaucoup d'importance aux chaussures de marque et aux bijoux, et elle avait mérité que sa famille dise gentiment d'elle qu'elle se croyait, sinon le centre du monde, du moins située tout près à gauche. Mais cette Cynthia-là n'était plus depuis longtemps, même si personne d'autre n'acceptait de le reconnaître.

Son portable sonna. Le kit mains libres n'était pas obligatoire dans l'État du Maryland, mais Cynthia l'avait choisi. Elle s'étonnait encore d'avoir pu conduire d'une main à travers la ville une petite BMW plus nerveuse, quand elle était encore inconsciente de son inconscience.

— Cynthia ?

— Oui ?

Elle avait identifié la voix, mais qu'elle soit damnée si elle accordait la moindre intimité à son interlocutrice.

— Ici Sharon Kerpelman.

Cynthia ne répondit rien et se concentra sur les véhicules qui débouchaient de l'Interstate 83 sur le périphérique. Récemment, le *Beacon-Light* avait établi le classement des intersections de voies rapides les plus dangereuses de la ville, et cet endroit arrivait en cinquième position. Cynthia avait mémorisé la liste sans même s'en rendre compte.

— Du bureau de l'assistance judiciaire.

— Ah oui, lâcha Cynthia.

— C'est une sorte d'appel de politesse.

Comme si Sharon Kerpelman avait la moindre idée de ce qu'était la politesse.

— Si vous ne savez pas quelle sorte d'appel c'est, moi encore moins, répliqua Cynthia.

— Oui, bien sûr. Hum, comment allez-vous ?

Sharon lui donnait l'impression de lire un scénario. Peut-être avait-elle fini par se procurer un exemplaire du *Comment se faire des amis* de Dale Carnegie, un ouvrage qu'elle aurait dû apprendre par cœur. Mais Sharon étant Sharon, elle avait sauté la partie sur la façon de se faire des amis pour passer illico à celle sur la manière d'influencer autrui.

— Eh bien, ça va, grommela Cynthia, certaine que Sharon ne remarquerait pas le ton employé. Mais je suis sur le périphérique et je n'aime pas parler en conduisant, à moins que ce soit urgent. Alors...

— C'est urgent... Enfin, non, pas urgent. Mais important.

— Oui ?

Accouche, Sharon...

— Alice Manning rentre jeudi prochain.

— Pour une visite ?

— Définitivement. Elle a été libérée.

— Comment est-ce possible ?

— Elle a dix-huit ans, maintenant. Après tout, cela fera sept ans en juillet...

— Je crois me souvenir de la date à laquelle la chose s'est produite, coupa Cynthia.

Soudain, le combiné écouteurs-micro semblait lui écraser ses tempes si fort que les muscles déjà trop rigides derrière ses yeux allaient expulser ces derniers hors de sa tête. C'était injuste. Vraiment injuste. Cette lamentation de son enfance était sa réaction instinctive dès que ce sujet était abordé. Son père, qui de coutume s'irritait à ce genre de comportement puéril, lui qui avait voué sa vie professionnelle et personnelle à établir des standards de justice dignes du roi Salomon, son père avait toujours été en accord avec elle sur ce point.

— Oui, c'est injuste, avait-il dit ce jour pas si lointain où l'arrangement avait été conclu. Nous avons utilisé la loi autant qu'il nous était possible, mais nous ne pouvons aller plus loin sans l'enfreindre. Légalement, ce sont encore des enfants.

— Et aux yeux de Dieu ? avait-elle demandé à son père.

— Je suppose que ce sont des enfants, pour Lui aussi. Car Dieu doit endosser la responsabilité de chacun d'entre nous, même des monstres.

Aujourd'hui, sa colère trouva un exutoire dans une cruauté aux accents puérils :

— Alice, c'était la grosse ou la dingue ?

Jamais elle n'oublierait leur nom ou leur visage, pourtant elle avait toujours eu du mal à les associer. C'était une sorte de dyslexie sélective, comparable à sa tendance à confondre les noms propres tels Thomas et Thompson, Murray et Murphy. Cynthia avait de ces deux-là l'image de sœurs siamoises monstrueuses, liées à la taille, trébuchant sur leurs quatre jambes en descendant sa rue, en gravissant son perron, en entrant dans sa vie.

La voix de Sharon se fit plus sèche, adoptant presque un ton de reproche. Pensait-elle vraiment que Cynthia pourrait jamais avoir honte de tels propos ?

— Alice était celle avec les cheveux blonds, coiffés en arrière et retenus par un bandeau. Pensez à *Alice au Pays des Merveilles*.

— Quoi ?

— Comme moyen mnémotechnique, je veux dire. Ou Ronnie-Aran, si vous préférez, comme dans l'île d'Aran, car elle avait les cheveux sombres et les yeux clairs. Le genre de physique qu'on appelle parfois Irlandais noirs. – Un petit rire gêné – Enfin, moi je n'emploie jamais cette expression, mais on l'entend encore parfois chez les gens d'une certaine génération... Je veux dire...

— Je sais ce que vous voulez dire.

Sharon avait dit bien pire à Cynthia, avec cette même légèreté insouciante, et il était presque ironique qu'elle puisse se sentir embarrassée de cette gaffe mineure. Lors de leur dernière conversation, quand elles s'étaient rencontrées par hasard dans une galerie marchande, Cynthia avait eu envie de la boxer. Mais les filles du juge Poole ne se battaient pas.

— Bref, je voulais juste vous mettre au courant. Au cas où vous la verriez. Alice, je veux dire.

Tout devenait limpide, à présent. Sa vue s'améliorait parce qu'elle avait besoin de voir clairement. À la réflexion, son ouïe également s'était affinée, à tel point que le son le plus ténu la tirait de son sommeil. Elle ne s'entraînait plus, il lui apparaissait maintenant ridicule de s'échiner sur un tapis de jogging ou un stepper, pourtant elle ne s'était jamais sentie aussi affûtée, puissante et énergique. Peut-être devrait-elle se lancer dans la rédaction d'un manuel : *Le régime café noir/cigarettes : comment sculpter votre corps en portant le deuil*. Une bonne formule, il fallait qu'elle s'en souvienne pour la répéter à Sylvia, sa sœur, la prochaine fois qu'elles

discuteraient ensemble. Sylvia était la seule personne dans son existence qui ne s'offusquait pas de son esprit sarcastique.

La signification de l'appel de Sharon finit par atteindre le centre de son cerveau.

— Elle... rentre. Elle revient dans mon voisinage.

— Techniquement, je ne pense pas que les Manning habitent dans Hunting Ridge. Ils sont à quelques pâtés de maisons plus loin.

Techniquement. Sharon adorait tout voir techniquement, légalement ou autrement.

— Elle revient, répéta Cynthia. Et elle va vivre à six pâtés de maisons au plus de chez moi...

— Helen Manning est mère célibataire et professeur des écoles. Elle n'a pas les moyens de déménager.

Sharon était passée de la contrition à la raideur en un instant. L'avocate de l'assistance publique, c'est ainsi que Warren l'avait appelée. *Vous devez comprendre, Cynthia... Ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas obtenir, Cynthia... Il s'agit de gamines, Cynthia. Aussi terrible que soit cette tragédie pour vous, Cynthia... Il demeurera toujours une part d'ambiguïté, Cynthia. Mieux que toute autre personne, vous devez tenir à la justice, Cynthia. Cynthia, Cynthia, Cynthia.*

À croire que Cynthia voulait autre chose que la justice. Elle les avait laissés la convaincre d'accepter moins que la justice.

— Pouvez-vous légalement l'obliger à aller vivre ailleurs ?

— Bien sûr que non.

Le ton était maintenant assourdi, choqué. D'après l'expérience de Cynthia, c'était l'apanage paradoxal des êtres agressifs que de s'offenser aussi aisément. Les seuls sentiments que Sharon protégeait étaient les siens.

— Quand ce type sur North Avenue a été gracié, ils ont posé comme condition qu'il ne revienne jamais dans le quartier où il avait tué ce gamin.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non, il a abattu un garçon de treize ans. Ici, il s’agissait d’un bébé de neuf mois. Oh, et on l’a gracié.

Cynthia n’ajouta pas : *C’était un homme noir qui a tué un garçon noir, pas deux fillettes blanches qui ont tué un bébé noir*. Elle laissa son silence parler pour elle, laissa le non-dit embarrasser Sharon, dans son petit bureau perdu dans le lugubre bâtiment des services officiels de l’État. *Toutes vos manigances, vos projets, et vous êtes assise aujourd’hui sur la même chaise qu’il y a sept ans. À quoi cela a-t-il servi ?*

— Vous vivez dans deux mondes différents, dit encore Sharon. Vous ne vous reverrez probablement jamais.

— Nous vivions aussi dans deux mondes différents il y a sept ans.

— Vous savez, j’ai toujours eu le sentiment que la seule manière de comprendre ce qui s’est passé était de l’envisager comme une catastrophe naturelle, presque comme une tornade, ou un éclair, dit Sharon d’une voix tellement raisonnable et assurée qu’on eût dit celle d’une collégienne expliquant avec succès un devoir et en éprouvant une fierté intérieure intense. Des événements se sont enchaînés pour aboutir à quelque chose d’horrible, quelque chose de destructeur. Est-ce que vous ne vous sentiriez pas mieux si vous adoptiez cette optique ?

Les réponses se bousculèrent sur la langue de Cynthia, s’accumulèrent dans son arrière-gorge jusqu’à ce qu’elle craigne d’étouffer. *Vous vous sentiriez mieux. Vous essayez toujours d’avoir la réponse pour deux, sans me permettre de trouver la mienne.*

Les feux de stop s’allumèrent devant elle et le flot de la circulation s’interrompit sans raison visible. Ses réflexes étaient amoindris par la conversation téléphonique, et les deux tonnes et demie de la BMW grincèrent pour s’immobiliser à quelques centimètres de la petite Escort rouillée devant elle, une épave roulante au pare-chocs arrière décoré d’un autocollant vantant la fierté sudiste sur fond de drapeau de la Confédération. Personnellement, Cynthia se contrefichait de ces

admirateurs du Sud profond. Elle aurait seulement aimé qu'une loi les force à porter un tatouage de leur drapeau fétiche sur le front, pour qu'on les voie venir de loin.

— Je pourrais obtenir une ordonnance de restriction ?

— Je ne pense pas qu'Alice ait envie de...

— Je ne vous ai pas demandé ce que quelqu'un voulait. Je vous ai demandé ce que je pouvais ou non obtenir. Ce que la loi peut m'accorder.

Sharon eut un soupir las.

— Le tribunal ne peut pas vous signer un chèque en blanc pour des faits qui ne se sont pas encore produits. Mais je peux vous dire qu'il sera recommandé à Alice de se tenir loin de Ronnie Fuller et de votre famille.

— Ma famille ? Vous voulez dire qu'elle est au courant ? Vous lui en avez parlé ?

Malgré elle, sa voix était dangereusement montée dans les aigus, et elle se rendit compte qu'on l'observait d'une voiture dans la file voisine.

— Je ne lui ai rien dit. J'ai parlé de la famille dans l'acception la plus générale du terme.

La famille dans l'acception la plus générale du terme. Seule une célibataire sans enfant pouvait parler de la famille dans l'acception la plus générale du terme. Cynthia coupa la communication au nez de Sharon Kerpelman comme elle l'avait fait tant de fois auparavant.

Il lui fallut trois quarts d'heure pour parcourir le périphérique à vitesse réduite. Ce qui risquait fort de signifier la fin de ses visites chez le Dr Silverstein. Aucun praticien ne méritait une telle perte de temps. Entre le trajet et l'attente de la consultation, elle était partie quatre heures, ce qui était beaucoup trop long. Elle se gara derrière la maison et entra par la porte arrière, où le bip poli du système de sécurité l'accueillit.

— Salut, maman.

— Un problème ?

La vue de Cynthia pouvait s'affiner encore pendant dix ou vingt ans, jamais elle n'aurait l'acuité de celle de sa mère. De ses yeux verts, Paulette Poole était capable de sonder l'avenir. Elle avait prédit des désagréments quand Cynthia et Warren avaient acheté cette maison. « Pourquoi veux-tu habiter ici ? Qui espères-tu impressionner ? » Et elle avait prévu dès le début que le système judiciaire qui avait tant donné à la famille Poole les trahirait au moment où ils en avaient le plus besoin. Paulette Poole était une sorcière, dans le meilleur sens du terme.

— Les embouteillages, c'est tout, maman. L'heure de pointe commence de plus en plus tôt dans cette ville.

— Évidemment, si tu vas jusqu'à Townson pour une simple visite de contrôle...

Paulette Poole ne prit même pas la peine de terminer sa phrase. C'était inutile, sa fille connaissait son opinion. Sa mère avait estimé ridicule d'abandonner le Dr Hepple, leur voisin de Forest Park, pour un praticien juif blanc uniquement parce que son cabinet était proche de son lieu de travail à l'hôtel de ville.

— Où est...

— Là-haut. Elle regarde une vidéo.

Parce que sa mère était là, Cynthia se déplaça avec une lenteur délibérée et passa par l'escalier situé à l'avant de la maison. Elle perçut un son faible venu de la rue, les notes carillonnantes d'un camion de glacier, qui s'évanouirent si vite qu'elle se demanda si elle ne les avait pas imaginées. *Tout autour de l'établi du menuisier/Le singe a poursuivi la fouine/Le singe croyait que c'était pour rire.* Elle se remémora un sourire, un sourire horrible et déplacé, et l'envie violente ressentie de l'effacer d'une giflette du visage de l'enfant.

L'alcôve attenante à la chambre principale était à l'origine un dressing, mais Cynthia l'avait rénovée trois ans plus tôt en insistant sur le fait qu'elle était assez grande. Maintenant que cette pièce marquait la transition entre la

chambre pour enfant et celle des parents, le contraire était évident. Néanmoins elle avait résisté aux allusions prudentes de Warren en prétendant qu'elle ne comprenait pas pourquoi il tenait tant à ce qu'ils récupèrent l'usage exclusif de la chambre.

Rosalind était assise par terre, le regard rivé sur *La Belle au bois dormant*, et chantonnait de sa voix rauque de bébé. *La-la-la. La-la-la.* C'était une enfant très facile, elle l'avait été dès le premier jour, et elle avait traversé ces deux premières années réputées très éprouvantes presque sans crise. Elle n'avait jamais souffert de colique, à l'inverse d'Olivia, et rarement plus que d'un petit rhume. Une enfant nourrie au sein jusqu'à son deuxième anniversaire possédait des atouts certains dans le domaine des défenses immunitaires.

Rosalind était également née avec une teinte de cheveux extraordinairement claire, qu'elle avait gardée, héritage que la mère de Cynthia disait venir de leur famille, quoique Cynthia sût qu'il n'y avait jamais eu d'ancêtre à peau claire chez eux. Personne ne comprenait la raison de cette chevelure étonnante. Ses yeux étaient marron, néanmoins, comme presque tous les membres des familles Poole et Barnes. Olivia avait les yeux verts, et selon la tradition familiale, un seul enfant par génération avait cette couleur d'yeux.

— Qui c'est bébé ? avait demandé Rosalind quelques semaines plus tôt en remarquant pour la première fois la photographie dans le petit cadre ovale, sur la coiffeuse de Cynthia. Qui c'est ?

Qui était-ce, en effet ? Elle et Warren avaient toujours su qu'un jour il leur faudrait le révéler à Rosalind. Mais il ne leur était jamais venu à l'esprit qu'un bambin aborderait le sujet par une question aussi basique : qui c'est ? C'était ta sœur. Sauf que... Elle ne l'a pas été, parce qu'elle n'a jamais existé sur le même plan que toi. Elle n'est rien pour toi, et ne sera jamais rien. Et si elle n'était pas morte, tu n'existerais peut-être pas, parce qu'à

l'époque ta mère avait des projets bien arrêtés pour son existence, et qu'une grossesse à quarante et un ans n'en faisait pas partie.

Rosalind s'était satisfaite de la simple vérité : « Olivia ». Elle avait répété le prénom, tapoté la photo d'un doigt, et tout oublié l'instant suivant. Rosalind ne cherchait qu'un moyen d'identifier chaque chose et de la faire entrer dans une catégorie. C'est une vache, « meuh », et c'est un chien, « ouah-ouah », et c'est Olivia... « Livvy ». Son premier mot, son seul mot marmonné avant qu'elle ne leur soit enlevée. Ils en avaient ri, et avaient plaisanté sur le fait que la fille était, tout comme sa mère, certaine de sa place au centre de l'univers, ou à quelques centimètres sur la gauche.

Et maintenant Cynthia ne pouvait s'empêcher de penser que c'était comme si Olivia avait su qu'elle ne parviendrait jamais à prononcer son prénom autrement.

Sur l'écran, la méchante fée piquait une colère parce qu'elle n'avait pas reçu d'invitation. Ne pas être invitée ou être renvoyée chez soi avant les autres, le résultat était le même, non ? La méchante fée ne lui rappelait pas Alice ou Ronnie, mais Sharon et leur dernière rencontre devant le centre commercial Columbia durant l'avant-dernier été.

Cynthia se battait avec le landau de Rosalind, un modèle très peu pratique importé d'Europe – trop volumineux, trop lourd pour qu'une gamine de onze ans pût le bouger. Sharon se tenait là, bras ballants, à parler et parler encore, sans jamais proposer son aide. Est-ce que l'hôtel de ville manquait à Cynthia ? Que pensait-elle de leur nouveau maire ? Pour sa part, Sharon avait fini par abandonner et avait déménagé en banlieue, afin d'être sûre de trouver où se garer après une longue journée de travail, avait-elle précisé. Était-ce vraiment trop demander ? Est-ce que cela faisait d'elle une hypocrite ?

Puis cette femme à l'esprit obtus s'était penchée sur le landau et avait lâché sa propre forme de malédiction :

— Oh, Cynthia, mais je ne savais pas que vous aviez eu un autre bébé pour remplacer Olivia.

Malgré son insensibilité, à peine avait-elle prononcé cette horreur que Sharon avait compris le sens de ses paroles. Ses joues s'étaient enflammées d'un rouge si vif qu'il en avait gommé cette tache étrange sur sa joue gauche. Elle avait pris congé précipitamment, en marmonnant des excuses indistinctes.

Moins d'une semaine plus tard une journaliste l'avait contactée. D'une voix dégoulinante de fausse empathie, elle avait demandé à Cynthia si elle accepterait de parler aux lecteurs du *Beacon-Light* de ce dénouement heureux, quoique aigre-doux, c'est-à-dire de son second acte triomphant – tels avaient été les termes employés par la reporter – afin que les habitants de Baltimore sachent comment Warren et elle s'étaient remis de cette horrible, si horrible tragédie. Ses paroles, là aussi : horrible, si horrible, comme si la répétition de l'adjectif prouvait à quel point elle comprenait la situation critique de Cynthia. Une fois encore, les paroles de la journaliste : *sa situation critique*.

Cynthia avait vu clair dans cet appel. Elle était une curiosité, la mère du bébé de remplacement, l'imbécile qui revenait s'installer dans son mobile home après qu'une tornade a renversé le précédent. Ils voulaient l'exhiber pour que les lecteurs du journal se sentent en sécurité. Leurs bébés à eux ne seraient jamais enlevés, ils ne seraient jamais assassinés, parce que Cynthia avait pris la malédiction sur elle, pour eux tous.

Mardi 7 avril

L'odeur de graisse flottant dans l'air autour du New York Fried Chicken de la Route 40 était vieille d'au moins six heures, mais elle fit quand même saliver Nancy Porter pendant que celle-ci effectuait l'aller-retour entre l'issue arrière du restaurant et la benne à ordures pour étudier les traces de sang. Elle avait entamé un nouveau régime hier et elle ressentait déjà des envies sévères, en particulier pour tout mets frit. Pour elle, il n'y avait rien sur cette terre – aucun légume, aucune viande, aucun morceau de pain – qui ne pouvait être amélioré par un passage dans un bac d'huile bouillante.

Ici, sur cette portion de la Route 40 en bordure du parc de l'État, ces relents délicieux se heurtaient de front aux parfums naturels d'un matin d'avril. L'herbe fraîchement coupée, une touche de lilas, quelque chose d'autre, de sauvage et de doux à la fois. Combinées, les odeurs de la nature et de la friture réussissaient à supplanter cette autre odeur dans le vent, celle, décadente, des rebuts de la nourriture d'un fast-food mêlée aux effluves ferreux de la mort d'un jeune homme.

— C'est quoi, New York Fried Chicken, au fait ? demanda-t-elle à Kevin Infante, son coéquipier. J'ai déjà entendu parler des Kentucky Fried Chicken, et même des Maryland Fried Chicken, mais New York ?

— Une manière de dire que c'est meilleur, répondit l'enfant du Bronx avec un sourire en coin.

Son chauvinisme affiché était une vieille blague entre eux, que le sujet soit le base-ball ou la gastronomie, une façon de combler le fossé de dix ans qui les séparait tout en désamorçant tout rapport de séduction. Non qu'il fût son type, en aucun cas. Il avait les cheveux d'un noir de jais et un regard sombre très latin, et si le grand-père polonais de Nancy avait encore été de ce monde, il n'aurait pas hésité à s'interposer et déclarer : « Impossible. » Josef Potrcurzski avait peut-être appris à vivre avec des Italiens et des Grecs à Highlandtown pendant la majeure partie de sa vie adulte, il n'avait jamais appris à les apprécier.

— Je ne sais pas, dit Nancy, entrant dans le jeu. J'aime bien les grillades de Chicago avec la croûte épaisse qu'ils servent sur Pennsylvania Avenue. Tu sais, ce restau où l'on déjeune quand on va au tribunal.

— Ce n'est pas digne d'une pizza, dit Infante. C'est plutôt l'équivalent d'une quiche avec des pepperoni. La pizza de New York est la meilleure, les hot dogs aussi, et les plats à emporter, les petits pains, les chauffeurs de taxi et l'équipe de base-ball...

Cette dernière affirmation était indéniablement juste, et Nancy ne put que lâcher un : « Merde, tu me tannes » amusé.

— Si le sergent savait le nombre de grossièretés que tu prononces quand il n'est pas là, il serait très déçu par sa gentille petite Nancy.

— Double merde.

— C'est comme les Oreos fourrés doubles ?

Nancy se sentit rougir. C'était l'inconvénient de travailler en tandem, même pour quelques mois seulement : l'autre détectait vos points faibles avec une rapidité effrayante, jusqu'au nom des marques. Kevin Infante était au courant de certains détails concernant Nancy que le propre mari de celle-ci ignorait, et Andy faisait partie de sa vie depuis le lycée.

D'un autre côté, elle aussi avait appris à connaître les faiblesses d'Infante : le J & B, les Merit Lights, les Mets, les vraies rousses.

— Arrête de parler de bouffe, d'accord ?

— C'est toi qui as commencé.

— Je sais. Bon Dieu, je déteste les meurtres par arme blanche. Une bonne fusillade, rien de tel.

Infante lui coula un regard perplexe, mais ne dit rien. Nancy savait que son partenaire n'aurait jamais l'idée d'une préférence dans les méthodes utilisées pour tuer son prochain. Pour lui qui était en poste à la Criminelle depuis cinq ans, il n'existait que deux types d'affaires, les meurtres pour vol et ce qu'il appelait les interruptions définitives de carrière.

Et aujourd'hui ils étaient visiblement confrontés à un homicide relevant de la première catégorie. Tout dans la scène de crime disait la stupidité du drame : l'absence de flegme, les indices d'un plan qui ne s'était pas déroulé comme prévu, et tellement de preuves qu'ils auraient pu cloner l'ensemble du gang, même si aucun savant fou n'aurait voulu dupliquer ce groupe de ratés.

Infante s'accroupit près d'une tache de sang particulièrement imposante.

— Ces traces sont bizarres, tu ne trouves pas ? Est-ce qu'ils le poursuivaient ? Est-ce qu'il a essayé de fuir ? Alors pourquoi n'a-t-il pas couru en direction de la Route 40 ? Personne n'allait venir à son secours ici, derrière le restau.

— Il s'est défendu, dit Nancy. C'est instinctif de se défendre quand quelqu'un se jette sur vous avec un couteau.

— Les femmes ne se défendent pas.

— Ce n'était pas une femme. C'était l'Employé du Mois du New York Fried Chicken, et il l'avait été sept fois durant l'année écoulée. Peut-être même qu'il a sorti le couteau pour les effrayer, et qu'ils le lui ont pris.

— Les effrayer ?

— C'est très possible. À un contre un, je pense que ce type aurait eu toutes ses chances.

Franklin Morris avait été découvert dans la benne par l'équipe du matin, étendu sur les détritiques de la veille. Il aurait paru paisible sans ses multiples blessures et les fluides qui s'en étaient écoulés pendant la nuit et le petit matin. Selon son patron, c'était un employé modèle à tous points de vue. Peut-être manquait-il un peu d'humour, mais ce n'était pas un dur à cuire, pas le genre de type dont l'attitude peut provoquer ce qui ressemblait à une mise à mort vraiment sadique. Plus tard le médecin légiste dresserait la liste détaillée des blessures par arme blanche, noterait lesquelles étaient imputables à une attitude défensive, celles qui étaient superficielles et celles mortelles. Il extrairait les organes, les examinerait et les pèserait. Le besoin de toutes ces précisions échappait parfois à Nancy. À voir la scène, elle pensait à un magicien transperçant encore et encore un panier en osier de son épée.

Le patron de la victime, un homme blanc d'une soixantaine d'années, était tombé à genoux dans le parking et s'était mis à pleurer après l'identification.

— Il était avec moi depuis trois ans, avait-il dit. C'était le meilleur employé que j'aie jamais eu.

Consciente des équipes de reportage massées derrière les rubans jaunes limitant le périmètre interdit, Nancy l'avait fait entrer en hâte dans son établissement, et l'avait installé à une table où il ne gênerait pas les gars du labo. Les journalistes essayaient toujours d'attirer son attention, lui adressant de petits signes, quémandant un commentaire ou une confidence, mais elle les ignorait. C'était la règle non écrite dans le service du comté. Personne ne parlait aux médias. Ni officiellement, ni officieusement. Nancy ne se ferait pas surprendre à bavarder avec un journaliste.

On approchait de onze heures et les camionnettes des chaînes de télévision étaient en place, prêtes au direct pour les infos de midi. La

journaliste du *Beacon-Light* était venue et repartie, et elle traquait probablement déjà la mère de la victime. Nancy vit sa collègue, le grand caporal qui s'occupait des relations avec les médias, Bonnie quelque chose. Toutes deux avaient à peu près le même âge, mais Nancy avait débuté sa carrière dans la police de la ville alors que Bonnie avait toujours été en poste ici, dans le comté. On la disait fiable, solide, et très bonne tireuse, même si les flics du comté avaient rarement l'occasion de dégainer leur arme. Nancy ne s'imaginait pas postulant pour un boulot qui consistait exclusivement à parler aux médias. Elle s'imaginait encore moins supporter les railleries avec la placidité de Bonnie. « Caporal de la communication », aimait dire Infante. « Caporal des foutaises. »

L'estomac de Nancy gargouilla. Elle était assise devant son petit déjeuner, tristes graines de tournesol et jus de carotte, quand on l'avait appelée. L'interruption avait presque été un soulagement, une excuse pour échapper à cette torture. Mais à présent elle avait faim.

— Notre flic de choc a toujours l'estomac solide, dit Infante avec un rictus.

Elle prit le sarcasme comme un compliment. De fait elle s'inquiétait un peu de n'avoir jamais eu la nausée, pas même quand elle avait vu son premier cadavre. Et si ce genre de spectacle ne la rendait pas malade, qu'est-ce qui pouvait y parvenir ?

— Je n'ai pas pris de petit déjeuner, dit-elle.

— Ah, nous pourrions avaler quelques petits gâteaux, railla Infante.

Il savait qu'elle était au régime car elle s'était cantonnée à une salade verte, sauce à part, chez Applebee la veille.

— Je suis sûr que les employés du restau accepteraient de nous préparer un petit en-cas, vite fait. Bon, refaisons le parcours une fois encore. J'ai l'impression que nous passons à côté de quelque chose.

Il ne se trompait pas. Alors qu'ils traversaient de nouveau le parking, Nancy repéra une douille. C'était son image de marque, son don, et parfois

aussi sa malédiction, selon son sergent qui la surnommait la Déesse des Petits Riens. Elle ne comprenait pas pourquoi, mais le sergent lui avait dit que l'expression avait un rapport avec un ouvrage que sa femme avait pris à son cercle de lecture. Nancy avait toujours l'œil pour les détails. En ville, où elle avait commencé sa carrière, on l'avait même créditée de pouvoirs psychiques, surnaturels. Dans le comté, on prenait plus prosaïquement cette faculté pour un talent utile, comparable à la capacité qu'avait Infante de faire craquer les suspects pendant les interrogatoires, ou les intuitions étonnantes de Lenhardt. Mais c'était aussi considéré comme une faiblesse. Un inspecteur pouvait se perdre dans les détails. C'est du moins ce que lui répétait le sergent.

— Ça pourrait provenir d'un autre jour, un autre braquage, dit Infante.

— Possible.

— Qui viendrait enfouraillé, tirerait une fois et finirait par taillader le type ?

— Des barges, dit-elle. De sacrés barges.

La jeune victime possédait une Nissan Sentra vieille de quatre ans, avec encore un an de traites à régler, selon le dossier du service des immatriculations. C'était à peu près tout ce que les services administratifs pouvaient leur apprendre, mais Nancy devinait sans peine le reste, d'après ce que le patron lui avait dit de son employé. Le véhicule serait impeccable, avec un petit pin désodorisant accroché au rétroviseur, une carte routière pliée dans la poche de portière, et une décalcomanie quelconque sur la lunette arrière – un autocollant de l'établissement où il suivait des études à temps partiel, Coppin peut-être, ou de sa confrérie, s'il en avait une. Nancy aurait parié qu'il était membre d'une de ces fraternités, et que l'initiation avait été un des moments les plus heureux de sa vie.

Une Ford Taurus se gara et leur sergent, Harold Lenhardt, en descendit. Nancy se demanda si elle devait voir dans sa présence un affront personnel. Elle ne se souvenait pas qu'il ait jamais été là quand Infante avait la charge

d'une enquête. Le comté de Baltimore connaissait une trentaine d'homicides par an, et ce n'était que son quatrième mois sur huit à la Criminelle, de sorte qu'il lui était difficile d'établir des statistiques. Néanmoins l'arrivée de son chef l'agaçait. Il venait vérifier son travail.

— Les collègues de Baltimore ont trouvé la voiture, dit-il en guise de salut. Ils ne l'ont pas planquée avant de se sauver, ils l'ont simplement garée dans le parking d'un centre commercial près de Walbrook Junction. Je suppose qu'ils pensaient nous compliquer la tâche. Mais le proprio d'une laverie automatique a remarqué qu'elle n'avait pas bougé depuis six heures. Il a téléphoné à la fourrière pour qu'on l'enlève.

— Et l'autre employé, celui qui était là aussi hier soir, il n'habiterait pas dans le coin où on a retrouvé cette voiture ? demanda Nancy.

— Non, mais il a séché les cours quatre jours sur cinq à Southwestern ces derniers mois, c'est peut-être un signe. J'ai vérifié auprès du bureau du principal, et le gars était là ce matin, pour la première fois depuis une semaine.

— À quelle heure finit-il ?

— Quatorze heures trente, dit Lenhardt. Mais je ne pense pas que nous puissions attendre. Nous allons priver Junior d'un après-midi studieux.

Le garçon se croyait très malin. Il avait prévu qu'ils vérifieraient auprès de l'établissement, et pensé qu'ils se satisferaient de sa présence et attendraient la fin des cours pour venir l'interroger. Bien entendu il comptait s'éclipser pendant l'heure du déjeuner, chercher un endroit où se faire oublier quelque temps, et éviter les flics aussi longtemps que possible. Ils finiraient bien par le retrouver, mais ce retard embourberait l'enquête et briserait leur élan.

— La Déesse a trouvé une douille, dit Infante.

Elle lui lança un regard sombre, car elle acceptait le surnom de la part du sergent, mais pas de son coéquipier.

— Toutefois, poursuivit-il, je serais étonné que le médecin légiste retrouve une balle dans le cadavre du gosse. À mon avis, il n'y a que des coups de couteau.

— Moche, fit Lenhardt. Les coupables sont de foutus fils de...

Il se souvint que Nancy était présente et s'interrompit. Il s'interdisait de jurer devant Nancy et devant n'importe quelle autre femme, en toutes circonstances. Nancy s'efforçait d'accepter la chose comme la simple marque de courtoisie qu'elle était. Mais elle craignait qu'il n'y ait d'autres choses que Lenhardt se refusait à dire devant elle parce qu'elles ne pouvaient être exprimées sans grossièreté. Et il était très possible que ces non-dits la pénalisent si elle voulait devenir un bon élément de la Criminelle.

— Une agression à l'arme blanche prend du temps, dit Lenhardt. Il faut aimer ça, pour larder quelqu'un de cette façon.

Nancy elle-même en était consciente.

Son portable sonna, ce qui était étrange car peu de personnes avaient son numéro. En fait, seulement Andy et sa mère. Les inspecteurs utilisaient toujours un biper dans le cadre professionnel, et ils n'en divulguaient le numéro que si c'était indispensable. Elle sortit l'appareil de son sac à main – un accessoire incontournable parce qu'elle ne pouvait pas tout ranger dans ses poches, comme les hommes le faisaient. Ses jupes n'avaient même pas de poches, et les blazers qu'elle achetait en comptaient un nombre minimum. Elle voulut répondre à l'appel, mais il n'y avait personne sur la ligne. Puis elle remarqua le court message qu'affichait l'écran : SUIS DE RETOUR À LA MAISON.

Et alors ? se dit-elle. Bien sûr Andy retournait chez eux. C'était son jour de congé et il s'apprêtait à se rendre à la salle de gym quand elle était partie ce matin. Pourquoi l'appeler pour lui annoncer une telle nouvelle ? Et si ce n'était pas lui ? Mais sa mère n'aurait pas su comment envoyer un message écrit même après un an de cours intensifs. L'horloge du magnétoscope de

ses parents indiquait 12 : 00 en chiffres clignotants depuis une dizaine d'années maintenant !

Cependant elle avait reçu beaucoup d'appels erronés ces derniers temps, car une fille du lycée de Kenwood avait un numéro différant du sien d'un seul chiffre. On ne lui avait encore jamais envoyé de texto, mais c'était sans doute inévitable. Nancy n'avait que vingt-huit ans, mais elle avait déjà l'habitude de secouer la tête avec tristesse en pensant : « Ces gosses... » Elle ne comprenait pas leur besoin d'être toujours connectés à quelqu'un ou quelque chose, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

Son estomac protesta de nouveau, émettant un bruit semblable à un bâillement sonore. Lenhardt et Infante échangèrent un sourire.

— On a le temps de s'arrêter pour grignoter un bout ? demanda-t-elle.

— Ça dépend où. On a des collègues de Baltimore en uniforme qui nous attendent pour nous accompagner à Southwestern. Il ne faudrait pas trop lambiner.

— Quelque chose de rapide. Dunkin' Donuts ou Burger King.

— C'est le régime selon le groupe sanguin ? dit Infante, sourcils froncés. Ou celui aux choux ? Ça existe, des beignets farcis au chou ?

Nancy attendit que Lenhardt leur ait tourné le dos pour articuler silencieusement « Je t'emmerde » à son coéquipier. Infante lui répondit d'un majeur dressé. C'était un jeu entre eux. Ils étaient des enfants qui se querellaient dans le dos de Papa, ce qui rendait le boulot plus supportable, sans qu'ils sachent trop pourquoi. Surtout avec la perspective d'une journée, d'une semaine éprouvante. Cette affaire n'était peut-être qu'un braquage avec homicide, mais même les braquages ratés avaient un prix. Nancy était encore à l'académie quand elle avait appris une leçon capitale : bien souvent ce n'étaient pas les criminels intelligents qui vous faisaient passer des nuits blanches, mais les coupables négligents, ceux qui, trop stupides ou trop jeunes, voire les deux, ne prenaient pas la peine de masquer leurs traces, littéralement ou figurativement.

Elle s'arracha à ces pensées et essaya de se concentrer sur le type de beignet qui aurait l'honneur de mettre un terme à un régime qu'elle avait commencé il y avait seulement trente-six heures.

— Alors, dit Lenhardt d'un ton parfaitement détaché, tu as laissé Bonnie s'occuper des médias ?

— Oui, répondit Nancy. Absolument.

— Bien joué.

Elle aimait entendre ces deux mots. Bon sang, oui, elle aimait les entendre !

Jeudi 9 avril

Les saisons n'existent pas dans les sous-sols du palais de justice Clarence Mitchell, et Sharon Kerpelman devait parfois baisser les yeux sur ses vêtements pour se rappeler par quel genre de temps elle était venue travailler le matin. Pas de saisons, pas de sensation du temps qui passe. La date d'aujourd'hui était présente à son esprit uniquement à cause des dispositions qu'elle avait prises pour libérer son après-midi, mais cette date n'avait pas de réalité au-delà de son agenda, pas de connexion avec le printemps ou même le jour de la semaine, lequel échappait très souvent à sa conscience, lui aussi. Elle aurait détesté qu'on sache le nombre de samedis où elle s'était douchée à la hâte et s'était retrouvée à moitié habillée avant d'entendre la voix masculine à la radio parler de l'édition du week-end, et non de l'édition du matin.

Aujourd'hui jeudi – une certitude qu'elle vérifia dans l'agenda ouvert sur ses genoux –, elle allait accueillir une famille dans le hall d'entrée quand elle vit passer une secrétaire portant un panier rempli d'œufs colorés et de chocolats, et elle songea *Oh oui, Pâques*. Cette date était-elle déjà passée, ou allait-elle arriver ? Et cela ne signifiait-il pas que la pâque juive était proche, elle aussi ? L'avait-elle ratée ? Mais non, sa mère ne l'aurait jamais permis. La pâque juive devait survenir tard cette année, puisque

Sharon n'avait pas encore reçu le coup de fil rituel à propos du Seder, le repas pascal, pour savoir si elle viendrait accompagnée et ce qu'elle penserait si sa mère invitait le fils des Kutchner, un parti très convenable qui venait tout juste de revenir s'installer à Baltimore.

La petite sœur de son client, cinq ans tout au plus, suivit le panier regorgeant de douceurs d'un regard débordant d'envie et de culpabilité, comme si elle savait qu'il ne lui fallait surtout pas désirer quoi que ce fût. Le client lui-même, âgé de douze ans et accusé pour la seconde fois de vente de drogue, contemplait fixement le sol et semblait se désintéresser totalement de son propre sort. Sa mère se tenait debout à côté de Sharon, mains sur les hanches, et donnait tous les signes de nervosité d'une fumeuse interdite de cigarette.

— Cullen, gémit la mère, comment pourrai-je le voir si on l'envoie là-bas ? Je n'ai pas de voiture. Je croyais qu'il irait à Hickey, s'il prenait une peine de prison ferme. Vous aviez parlé de mise en liberté surveillée, peut-être même de simple mise à l'épreuve. Vous aviez promis.

— J'ai promis de faire mon possible. Il s'agit d'une récidive. Et que ça se soit passé à l'école n'a rien arrangé.

— Alors pourquoi pas Hickey ?

— Cullen a une place libre dans son unité pour mineurs ayant des problèmes de drogue. Gordon n'arrêtera pas de vendre de la drogue tant qu'il n'aura pas arrêté d'en consommer. Et puis, c'est une structure beaucoup plus petite. À Hickey, il se ferait dévorer vif.

— Non, Cullen, ça n'ira pas, déclara la mère comme si elle pouvait influencer sur la décision.

Elle était furieuse, de cette colère spécifique aux clients qui ne paient pas d'honoraires. Sharon l'avait appris durant ces dix années, ceux qui ne peuvent s'offrir les services d'un avocat de leur choix estiment que les avocats commis d'office sont incompetents. Pour eux, dans ce domaine, les bonnes âmes sont simplement des ratés déguisés.

— Ce n'est que sa première récidive, siffla la mère.

Elle avait ce curieux accent des montagnes qui avait réussi à survivre à Baltimore, un lointain héritage des Virginiens de l'Ouest qui avaient déferlé sur la ville pendant la Seconde Guerre mondiale. En secret, Sharon voyait leurs descendants sous l'apparence d'êtres à la peau trop pâle, des oubliés de l'évolution terrés dans les derniers quartiers blancs de la ville. Elle connaissait ces gens mieux qu'elle ne l'aurait souhaité, car elle avait tenté de vivre dans ces voisinages qu'ils affectionnaient, trompée par les vieilles maisons en pierre des ouvriers d'usine ici, par les grands studios à bas prix là. Finalement, ses voisins rustauds l'avaient fait fuir jusqu'à la banlieue, dans un immeuble en copropriété sans âme et protégé par une grille. Mais, au moins, elle avait essayé.

— Écoutez, à huit ans, votre fils a commencé à sniffer de la peinture en bombe. Il fume de la marijuana depuis l'âge de dix ans. C'est seulement une question de temps avant qu'il ne passe aux amphétamines ou à l'Oxycontin.

— Je ne consomme pas, moi. Je vends juste un peu, dit Gordon.

Il donnait l'impression de répéter une leçon bien apprise. *Son idée ou celle de sa mère ?* se demandait Sharon. La mère ne pouvait honnêtement penser que son fils ne se droguait pas. Chaque fois que Sharon le voyait, il avait les yeux vagues et injectés de sang et cette attitude indifférente typique. Non qu'elle l'en blâmât. Elle aussi se serait droguée si elle avait eu cette femme pour mère, et cette existence.

Elle ignore son excuse.

— Je comprends que ce soit dur pour vous, Mme Beamer, de savoir qu'il sera aussi loin. Mais c'est la meilleure solution. Il y a des arguments pour qu'on le place hors de cette ville. Les enfants en détention à Hickey ne subissent pas ce même choc culturel, cette sensation d'être réellement déplacés. Et puis, Hickey est trop... trop...

L'huissier vint les appeler. Sharon se leva sans terminer sa phrase. Plus elle y songeait et plus Hickey lui semblait être un camp d'internement pour jeunes, un endroit où l'État du Maryland parquait ses ennemis potentiels jusqu'à ce qu'une sorte de guerre jamais déclarée prenne fin. Elle détestait l'idée d'envoyer qui que ce fût de moins de quinze ans à Hickey. Boys Village, près du district de Columbia, était encore pire, et elle préférait ne pas penser à Middlebrook.

Elle secoua les plis de son ensemble froissé après une aussi longue station assise. Le vêtement de couleur safran avait la taille haute, avec une jupe longue et volumineuse qui venait lui caresser les chevilles. Du coton épais, plus indiqué pour l'hiver que le printemps. Les prévisions météo pour la journée avaient dû être particulièrement froides pour qu'elle ait choisi cette robe. Ou était-ce parce qu'elle avait voulu se présenter au mieux, pour plus tard, et que c'était là sa meilleure tenue ?

La mère de Gordon l'observait tandis qu'elle défroissait la toile à petits gestes précis.

— Vous êtes enceinte ?

La question se voulait vexante, et elle atteignit parfaitement son objectif. La femme se vengeait sur Sharon avec le seul moyen dont elle disposait. *Vous voulez envoyer mon gamin à Cullen ? Très bien, alors je vais faire en sorte que vous vous sentiez grosse.* En réalité, Sharon estimait avoir une silhouette déliée. Elle préférait simplement ne pas l'exposer, et en garder la surprise pour ses petits amis, quand elle se dévoilait à eux.

— Non-non, bafouilla-t-elle. La coupe est ample, c'est tout.

— Oh, j'avais cru, mais surtout à cause de votre visage.

Une insulte parée, une autre envoyée aussitôt. Si Sharon n'avait pas ramassé sa mallette et le dossier de Gordon à cet instant, sa main aurait sans doute volé jusqu'à sa joue. Mais il n'y avait aucun relief à sa marque de naissance, rien à sentir sous les doigts sinon l'afflux de sang.

— J’ai cru que c’était, vous savez bien, cet air de grossesse que les femmes ont parfois. J’ai entendu dire que la pilule peut provoquer ça, aussi.

— Non, c’est seulement... ma peau.

— Comme une tache de vin. Une marque de naissance, quoi.

— Eh bien, je suis née avec, alors oui, je suppose qu’on peut dire ça.

Elle-même n’y prêtait plus guère attention, pas plus qu’à l’écartement de ses yeux ou la façon dont elle avait les oreilles collées au crâne. Elle en était presque venue à aimer le motif dentelé s’étalant sur sa joue gauche jusqu’à la ligne de la mâchoire, et s’était persuadée que les autres aussi, sans doute. C’était une marque délicate, ressemblant plutôt à la réunion de multiples taches de rousseurs. Personne ne lui en avait parlé depuis des années.

Depuis presque sept ans, quand elle y réfléchissait. Ici, dans ce même hall, après que le juge pour enfants avait prononcé la sentence contre Alice Manning et Ronnie Fuller.

Sharon n’avait pas besoin de fermer les yeux pour revoir la scène. Après tout, elle s’était produite ici même, dans ce vaste couloir. Elles se hâtaient parce que les journalistes, tenus à l’écart du tribunal, les avaient assaillies dès leur sortie de la salle et qu’il fallait mener au plus vite les deux fillettes jusqu’aux fourgons qui attendaient à la sortie nord du bâtiment. Elle s’efforçait également de protéger de son mieux les parents dont les visages étaient apparus à maintes reprises dans les médias, puisque la représentation des gamines était interdite.

Alice avait paru en état de choc, trop terrorisée et abasourdie pour réagir. Mais Ronnie, presque catatonique pendant toute la durée du procès, s’était déchaînée dès la porte franchie. Elle avait griffé son propre avocat au visage, décoché des coups de pied dans la poitrine d’un des huissiers alors que son avocat la serrait contre lui. Elle avait mordu et griffé comme si elle voulait que ces adultes lui passent les menottes, qu’ils assument pleinement le mensonge inhérent de la situation. Personne, pas même le jeune avocat

de Ronnie Fuller, pourtant très impliqué, n'avait vu en elle autre chose qu'une tueuse au sang-froid. Mais la justice avait décidé de la traiter en enfant. En être humain alors que tous ceux qui la côtoyaient ne pouvaient s'empêcher de se demander pourquoi elle se montrait aussi inhumaine. Elle souriait et riait aux mauvais moments, disait tout ce qui lui passait par la tête.

Physiquement et légalement, elle n'en restait pas moins une fillette d'une quarantaine de kilos. Ils ne pouvaient la frapper en retour ou recourir aux habituelles méthodes musclées pour la maîtriser. Ronnie avait semblé sentir leurs limites, leur confusion, et, en gigotant, ses membres avaient paru se multiplier, donnant l'impression qu'elle avait quatre bras, quatre jambes, puis huit, puis seize. Elle ressemblait au Diable de Tasmanie du dessin animé, un tourbillon de mouvements, et tous les témoins de la scène en étaient restés interdits. Les photographes qui cherchaient à prendre des clichés sans la face grimaçante de Ronnie avaient bousculé l'avocat et, soudain, la fillette s'était retrouvée libre. Elle avait foncé dans le grand couloir. Dans sa rage aveugle, elle s'était précipitée vers un cul-de-sac et deux femmes policiers avaient enfin réussi à l'appréhender.

Spectatrice de tout cet épisode, une main sur l'épaule d'Alice, Sharon avait connu un horrible moment de gratitude de ne pas avoir été désignée pour défendre Ronnie, puis une culpabilité écrasante à cette pensée, une culpabilité si terrible qu'elle s'était sentie obligée de réconforter la gamine.

Elle lui avait murmuré des encouragements alors que les deux policiers l'emmenaient rapidement dans le hall sans presque laisser ses pieds toucher le sol. Le ton plus que le sens de ces mots avait de l'importance, comme lorsqu'on parle à un chien. *Tout ira bien, tu verras, n'aie pas peur, nous essayons de t'aider.* Elles arrivaient à la porte grande ouverte et le soleil au-dehors découpait leurs silhouettes sombres dans un éclat aveuglant, comme un passage magique dans un conte de fées ou un film de science-fiction, une issue donnant sur un autre monde. Les deux femmes faisaient franchir

le seuil à Ronnie quand celle-ci s'était retournée et avait littéralement craché au visage de Sharon :

— Lâche-moi, salope, avec ton visage taché. Tout est ta faute.

Dans l'année suivante, l'avocat de Ronnie s'établit dans le privé et put enfin défendre de « vrais criminels », comme il l'expliqua à Sharon quand ils se revirent pour déjeuner au Bon Pain de pinces de crabe en salade s'étalant sur un lit de haricots verts.

— Je veux dire, des adultes, si vous me comprenez, dit-il.

Et il crut bon d'ajouter :

— Ils sont moins effrayants !

Et ils avaient ri de concert, comme s'il n'avait pas justement exposé la réalité des choses.

Sharon considéra son client du moment, Gordon Beamer, douze ans et, à moins d'un miracle à Victor Cullen, déjà condamné aux marges d'une vie « normale ». Après à peine une dizaine d'années dans cette profession, elle commençait à voir la deuxième génération, les enfants des enfants qu'elle avait défendus lorsqu'elle avait débuté. Le seul changement tenait aux drogues incriminées. Le crack était sur le déclin, et on lui préférait maintenant l'héroïne et l'Oxycontin, un peu d'Ecstasy pour les banlieusards qui venaient se changer les idées en ville. Combien de temps encore avant qu'elle ne découvre la troisième génération, les petits-enfants de ses premiers clients ? Si Sharon réussissait vraiment dans sa tâche, cette malédiction ne devrait-elle pas cesser ?

Curieusement, sa première et dernière affaire d'homicide avait été celle d'Alice. La justice prenait de plus en plus l'habitude de « promouvoir » les assassins à l'âge adulte – il fallait avoir quinze ans ou plus, c'était presque automatique – et il était rare de voir un prévenu plus jeune, garçon ou fille, accusé d'homicide. Ainsi les jeunes assassins lui échappaient, et son savoir-faire était de peu d'utilité.

— Poussons ce rocher en haut de la pente, dit-elle dans un soupir.

— Quel rocher ? s'enquit Wanda Beamer. Il y a des rochers à Cullen ?

La mère n'attendit même pas la réponse à sa propre question car elle venait de remarquer sa fille qui déambulait dans le couloir en contemplant les peintures d'enfants censées égayer cet endroit lugubre. Elle cria le nom de la gamine – *Amber* – l'empoigna et la fessa vigoureusement. L'enfant pleura sans émettre le moindre son. Gordon Beamer leva les yeux au plafond. Sharon fit de même, en songeant que quelques heures seulement la séparaient de ses retrouvailles avec Alice.

OceanofPDF.com

11 h 35

Helen Manning emporta son déjeuner à l'extérieur, avec l'idée de trouver un banc ou au moins un muret où s'asseoir. Mais c'était une journée glaciale comme seul le printemps en connaît, et elle dut se réfugier dans sa voiture. Elle y apprécia très moyennement le repas qu'elle avait pourtant concocté avec le plus grand soin : sandwich salade/poulet relevé d'estragon et agrémenté de noix de pécan, asperges froides sauce vinaigrette, et une petite bouteille d'eau gazeuse.

Parce que ses cours étaient partagés entre plusieurs écoles élémentaires de la ville, Helen mettait habituellement un point d'honneur à déjeuner avec les autres professeurs. On pensait toujours des choses tordues d'une jolie femme si elle se montrait trop indépendante. Helen avait accepté depuis longtemps de tout faire pour qu'on ne la juge pas snob ou solitaire.

Mais, aujourd'hui, elle se sentait trop déprimée pour afficher la personnalité polie et s'intéressant à tout qu'elle s'était forgée. Aussi resta-t-elle dans sa voiture à mastiquer posément son sandwich en regardant fixement par le pare-brise. Le quartier était plutôt agréable, une enclave de cadres aisés, des rues bordées de longues rangées d'arbres fruitiers fleuris de blanc qui donnaient aux rues un air idyllique. Et pourtant Helen y détectait des aspects sombres dignes des histoires des frères Grimm, même

s'il lui avait fallu du temps pour mettre le doigt sur le détail qui manquait, ce qui faisait défaut. Les enfants. Les familles déménageaient dès qu'elles avaient des enfants. Les élèves des établissements publics étaient issus des quartiers plus durs et nettement moins accueillants qui entouraient cette zone.

Helen avait grandi dans le Connecticut, avant de venir suivre ses études secondaires à Baltimore, et elle ne s'était jamais acclimatée au printemps ici. Elle ne nourrissait cependant aucune nostalgie de la maison battue par les vents en bordure du Sound, ou du jardin trop bien ordonné de sa mère, lequel était d'ailleurs dépouillé la majeure partie de l'année. Mais le printemps arrivait tellement vite à Baltimore... Il pouvait faire froid aujourd'hui, mais dans une semaine la ville entière serait submergée par une chaleur quasi tropicale, avec les azalées éclatantes de couleurs, les feuillages resplendissants. C'était une période de l'année hors norme, presque obscène dans sa vitalité, comme le déferlement d'hormones qui envahissait ses élèves. Helen était particulièrement sensible à cette métamorphose parce qu'elle ne voyait les enfants qu'un jour par semaine. Un jour, une fille de cinquième année sautillant dans la cour lui apparaissait gauche, dégingandée et enfantine. La semaine suivante, elle lui semblait svelte, sensuelle et sûre de son pouvoir de séduction.

Helen n'avait aucune preuve scientifique du phénomène, mais elle était convaincue qu'à son époque les filles ne mûrissaient pas aussi vite. Elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que c'était dû au régime alimentaire dicté par les fast-foods et l'excès d'hormones de croissance dans le lait. Elle avait entendu parler de fillettes de sept ans avec de la poitrine et des règles. Les médecins d'Hopkins tentaient de trouver un moyen pour stopper leur puberté sans les transformer en naines.

Helen avait de très bonnes habitudes alimentaires. Sans être une intégriste de la nutrition, elle avait toujours préféré les céréales entières, les légumes et les fruits frais, et elle avait espéré qu'Alice suivrait son exemple.

Mais, bien sûr, sa fille ne rêvait que de dévorer les produits les moins recommandables, et Helen avait fini par capituler. Elle l’emmenait au McDonald’s ou au Arby’s au moins une fois par semaine, en se disant que ces petites indulgences éviteraient à sa fille de devenir obsédée par cette sorte de nourriture. Une faim proche de la boulimie avait toujours été la seule pulsion incontrôlable chez Alice.

Où désirerait-elle déjeuner aujourd’hui, une fois que sa mère serait passée la prendre à Middlebrook ? Sans doute voudrait-elle quelque chose de vite prêt et plein de graisse, alors que Sharon avait envie de faire de ce repas une petite fête, comme la célébration d’obtention d’un diplôme de fin d’études que ce n’était pas.

— Je sais que vous ne pouvez pas vous rendre disponible en milieu de semaine, avait dit Sharon quand elle avait appelé Helen pour lui annoncer la date de libération d’Alice. Mais je pourrais la voir à l’audience à votre place, et la ramener chez vous. Vraiment, ça ne me dérange pas.

Helen aurait-elle menti si Sharon ne le lui avait pas proposé ? Elle n’en avait pas la certitude. Mais puisqu’elle ne pouvait être présente, elle avait été heureuse d’accepter. Elle comprenait également qu’ainsi elle serait redevable à Sharon. Car lorsque celle-ci disait que – *vraiment* – quelque chose ne la dérangeait pas, elle signifiait que c’était tout le contraire mais qu’elle s’acquitterait quand même de cette tâche. Sharon n’avait jamais lâché les Manning, au grand désarroi d’Helen. Tout le monde voulait oublier, continuer à vivre, enterrer le passé, à l’exception de Sharon Kerpelman qui semblait savourer le souvenir de cet été et en tirer une fierté personnelle. Certes elle avait mené la défense d’Alice avec fougue, et même une certaine finesse. Mais Helen ne pouvait s’empêcher de se demander si elle n’aurait pas dû accepter l’offre de ses parents et engager un pénaliste réputé, aux honoraires astronomiques, qui aurait peut-être réussi à sauver Alice, en dépit de tout.

Mais non, agir de la sorte aurait été une erreur. Très vite elle s'était convaincue qu'elle ne pouvait minimiser le rôle d'Alice en prétendant qu'elle était une simple complice involontaire, la dupe de l'histoire. Il y avait un principe en jeu. Alice devait être tenue pour responsable, autant que Ronnie.

Sa fille avait compris. Elle comprenait toujours. Elle était la confidente d'Helen, son fan-club personnel, son meilleur public. Même quand elle décelait un des pieux mensonges de sa mère – et à la différence de Sharon, Alice saurait qu'Helen aurait pu venir la chercher aujourd'hui, si elle l'avait vraiment voulu –, elle lui pardonnait. C'était une enfant pleine d'égards.

Une femme, se corrigea aussitôt Helen. Alice avait quitté la maison enfant, mais elle était maintenant une femme aux yeux de la loi, libre de voter, sinon de boire. Sa mère se rappelait une chanson datant de ses années d'école primaire : *Girl, you're a woman now*. Chantée, Helen s'en rendait maintenant compte, par la même pop star qui avait dit à la jeune fille de quitter ses pensées. Oui, les chansons de Gary Puckett and the Union Gap présentaient une très jolie progression. *Young Girl, Girl, You're a Woman Now, Lady Willpower*. Et enfin, inévitablement, simplement : *Woman Woman (Have you got cheatin' on your mind ?)*. L'ensemble possédait une continuité digne d'un roman. *Madame Bovary* en chansons. L'idée était plaisante. Elle aurait aimé connaître quelqu'un capable de l'apprécier.

Helen avait été une adolescente précoce elle aussi, quoi qu'elle ait dû attendre le lycée pour explorer certains domaines. La plaisanterie parmi ses amies plus délurées était qu'Helen ne pouvait faire l'amour dans le même État que ses parents. Cette blague en cachait une autre : elle était absolument vraie. Quand à dix-huit ans elle avait débarqué à l'École des beaux-arts de Baltimore, elle était encore vierge, pour devenir quelques semaines plus tard la fille facile de l'établissement. Non qu'on l'ait jamais traitée de la sorte, car les autres étudiantes qui le pouvaient faisaient la

même chose, et les gens n'étaient pas aussi rigoristes envers le sexe à l'époque, surtout aux Beaux-Arts.

Seigneur, sa génération avait pris le train à la meilleure station ! C'étaient des temps bénis, après les dangers de l'herpès et avant la menace du Sida. Tout le monde avait abandonné le concept d'amour libre, mais les rapports sexuels étaient simples et abondants, comme la marijuana. Tout avait changé depuis, dramatiquement. Aujourd'hui, les vendeurs de marijuana se trucident les uns les autres, selon un « reportage exceptionnel » qu'elle avait vu à la télévision l'hiver dernier. Cela lui avait paru incroyable, plus incroyable encore que n'importe quel acte de terrorisme. Presque aussi incroyable que sa propre vie.

Elle avait vingt-quatre ans et s'acheminait tranquillement vers sa maîtrise quand elle était tombée enceinte. C'était comme toucher le gros lot à l'envers, une malchance sur cent. Mais même une grossesse non désirée ne constituait pas un gros problème à cette époque. L'avortement était un choix jugé acceptable parmi ses amies, un contrôle des naissances de secours, presque un rite de passage. La chose ne méritait même pas qu'on y réfléchisse très longtemps. Si le bâtonnet virait au bleu, qu'il n'y avait pas de sentiments et qu'il n'y en aurait jamais, vous preniez les mesures pour résoudre le problème. L'attitude la plus noble consistait à n'en rien dire au garçon, sauf si c'était votre petit ami attiré, parce que vous étiez toujours la perdante. Soit il essayait de fuir ses responsabilités, auquel cas vous découvriez que vous sortiez avec un pauvre type. Soit, et c'était encore pire, il formulait sans entrain une demande en mariage qui restait à planer entre vous, pareille à une assignation en justice – vos devoirs de citoyens, bien sûr, mais tout le monde s'évertuait à les éviter.

Avoir un bébé, donc, était plutôt bien. Courageux, même. Particulièrement quand le père était Roy Durske, releveur de compteurs chez BG & E, rencontré au bord de la piscine d'une amie commune. Ils étaient sortis ensemble tout l'été, « sortir » étant l'euphémisme que Roy

utilisait avec insistance. Helen n'avait eu aucune difficulté à voir dans leurs rendez-vous de simples parties de jambes en l'air. Agréables les quelques premières fois, mais la nouveauté de l'aventure s'était très vite estompée. L'enthousiasme d'un homme pour le sexe retombait rapidement.

La cloche de l'église catholique égrena les douze coups de midi. Helen baissa les yeux sur l'horloge du tableau de bord. Elle avait utilisé les vingt-cinq minutes qui lui étaient accordées. Cette pause-déjeuner prématurée était un des inconvénients qui lui rappelaient à quel point la profession qu'elle avait choisie était peu estimée. Elle froissa en boule l'emballage de son sandwich, referma sa bouteille vide ainsi que le Tupperware et rangea le tout dans le vieux panier-repas métallique d'ouvrier qu'elle avait déniché lors d'un vide-greniers l'année précédente. Les gens étaient toujours étonnés par les goûts d'Helen – « par ce que tu t'infliges », comme lui avait dit une collègue un jour. Mais elle était lasse de sa propre originalité, de son irrévérence envers la société. Qu'avait-elle gagné en fin de compte ? Vingt années à enseigner l'art à des élèves sans talent, une existence solitaire, et une fille qui la mettait au pied du mur. *Tu veux vraiment oser, maman ? Tu veux devenir une véritable iconoclaste ? Essaie donc d'être la mère d'une fille de onze ans qui a tué un bébé.* Et pas n'importe quel bébé : la petite-fille d'un juge noir aimé de tous.

Ensuite, laissez votre mère face au jugement du monde !

Bien sûr, les chaînes de télévision locales ne pouvaient citer le nom d'Helen car cela aurait équivalu à identifier Alice, mais elles avaient trouvé un biais en montrant le visage de la mère quand elle sortait tête baissée de divers bâtiments officiels pendant cet été. Elle avait mis des lunettes de soleil et coiffé ses cheveux d'une manière inédite, qu'elle n'avait jamais portée en d'autres occasions. Mais les gens avaient su, bien entendu. Ils avaient su quelles gamines avaient été renvoyées chez elles de la fête d'anniversaire après ce qui avait été qualifié « d'incident à caractère racial », ils avaient su quels enfants avaient disparu du voisinage comme

s'ils n'avaient jamais existé. Mais personne ne lui avait jamais rien dit. D'ailleurs, qu'aurait-on pu lui dire ? *Je vous ai vue aux infos. Navré que votre gamine ait tué ce bébé. Que faites-vous ce week-end ?*

Helen se rendit dans l'établissement et entreprit de préparer son cours suivant, scotchant du papier journal sur les pupitres, alignant les petites chaises du même modèle que lorsqu'elle était en cinquième année d'école primaire. Pour ce qu'elle en savait, ces chaises étaient peut-être déjà en service. Le système éducatif de la ville n'était pas riche. Elle se souvenait très nettement de ces couleurs, des couleurs très années soixante-dix, qui symbolisaient les promesses de l'ère moderne. Ce bleu-vert, cet orange à la mode. C'étaient à présent les teintes presque ironiques et maladroites des iMacs et de la mode scolaire. Elle se souvenait d'une tenue achetée pour son premier voyage en avion, une robe orange et bleu rayée de marron, avec une écharpe coordonnée, trouvées à la vieille boutique Best & Co. Sa mère avait conservé tous ses vêtements, et Helen les avait ressortis d'un carton quand Alice avait atteint le même âge. Mais elle était trop grande. Les hormones. Ça devait être à cause des hormones.

Dieu merci cet après-midi elle avait des quatrième année ! Ils gardaient encore quelque chose de la douceur de la prime enfance, à la différence de ceux de cinquième destinés à bientôt connaître le collège. Les élèves de quatrième lui rappelaient Alice, l'Alice à jamais perdue. Quand elle évoquait le souvenir de sa fille, Helen l'imaginait toujours de dos, avec la raie séparant ses cheveux, deux nattes dorées qui pendaient de chaque côté de sa tête, ornées de nœuds qu'Helen confectionnait dans des chutes de tissu ou des rubans de Noël. Elle se remémorait son odeur, qui était plus prononcée sur sa nuque et variait selon le jour et le temps. Craie, savon, herbe, crème solaire, chlore, beurre de cacahuète, pickles. Elle revoyait cette nuque courbée sur la table de la cuisine, la fillette concentrée sur un projet – un cadeau pour Noël, une carte de vœux –, et se disant à elle-même, comme elle avait dû entendre sa mère le dire : « C'est mieux quand

c'est fait maison. » Elle était si *gentille*, il n'y avait pas d'autre mot pour la qualifier.

Mais cette gentillesse, cette attitude irréprochable était elle-même devenue un sujet de reproche.

— J'ai fait quelque chose de mal, répétait-elle lors de leurs derniers jours passés ensemble, comme pour pousser à la contradiction. Et quand on fait quelque chose de mal, on doit être puni.

— Oui, mon bébé, avait répondu Helen. Montre-leur à quel point tu es forte, et un jour ils se rendront compte que tu es une bonne fille, que tout ça n'était qu'une erreur. Car c'était une erreur, n'est-ce pas, mon bébé ? Une erreur, un accident ? Qui a eu cette idée, mon bébé ? Allons, tu peux me le dire, à moi. Dis à maman ce qui s'est passé. Je sais que la vérité est parfois triste à dire, mais c'est très important, dire la vérité. Il faut toujours la dire, toujours. Il vaut mieux que nous sachions tout. Peut-être que ça changera les choses. Rien n'est définitif, rien n'est réellement décidé, pas encore. Dis-moi seulement la vérité, Alice.

Mais la fillette avait secoué la tête et refusé de répondre aux sollicitations de sa mère.

— Tout est déjà décidé, avait-elle déclaré. On va m'emmener loin d'ici.

Cette conversation s'était tenue le soir précédant la dernière audience, celle où serait prononcée la sentence. Pour couronner le tout, Alice venait d'avoir ses règles pour la première fois, et elles étaient toutes deux dans la salle de bains, pour tremper sa culotte dans l'eau froide et la nettoyer. Avoir ses règles à onze ans, alors qu'elle n'était même pas en sixième. Helen avait commencé à treize ans, et sa mère avait jugé que c'était très précoce.

Ces dernières années, Helen avait abordé le sujet du sexe et de ses corollaires avec Alice par petites touches, de sorte que la fillette ne fut pas effrayée de ce qui lui arrivait. Elle montra même une telle placidité, une telle assurance que malgré elle Helen voulut la secouer, la faire réagir, afin que ce moment soit plus pour elle qu'un simple incident.

— À mon époque, nous ne disposions pas de ces serviettes hygiéniques adhésives. Nous devions porter de petites ceintures, dit-elle. Avec des dents.

L'image frappa Alice qui était assise sur le siège des toilettes, une serviette dans la main.

— Elles mordaient, les dents ? demanda-t-elle, les yeux ronds, et Helen regretta aussitôt d'avoir mentionné ce détail.

— Non, ce n'étaient pas vraiment des dents. Juste de petites fixations. Tu as de la chance. Mais souviens-toi, maintenant tu dois te montrer responsable. Tu es toujours une petite fille, mais ton corps pense que c'est celui d'une femme. Ne l'oublie pas, d'accord ?

À son esprit revint instantanément cette maudite chanson qui guettait quelque part dans son cerveau, comme seules les mélodies indésirables savent le faire. *Girl – you're a woman now. Jeune fille, tu es une femme maintenant.* Curieusement, l'air apporta avec lui d'autres souvenirs, mais pas en relation avec la première fois où Helen l'avait entendu. Elle se revit assise au bord de cette piscine en forme de haricot, dans cet immeuble d'appartements près de l'Interstate 83, lors de l'été suivant sa première année de troisième cycle. Et soudain, de façon complètement anachronique, elle se remémora tout, son maillot de bain râpant sur le grain du béton, le soleil chauffant son dos, l'huile solaire dans sa paume, prête à être étalée sur ses épaules joliment constellées de taches de rousseur. Et puis Roy qui refaisait surface, secouait la tête, avec ces cheveux longs selon la mode d'aujourd'hui, et l'eau qui ruisselait sur son torse bien dessiné. Il avait l'air presque aussi séduisant qu'il croyait l'être.

— Tu habites dans le coin ? demandait-il.

Et elle souriait devant la stupidité abyssale de cette phrase, ravie qu'il soit aussi idiot, parce qu'elle ne tomberait pas amoureuse de lui, elle pourrait simplement baiser avec lui pendant tout l'été avant de passer à autre chose, sans souci et sans remords. Et elle n'était pas tombée

amoureuse de lui. D'ailleurs, s'il était venu relever son compteur, dix ans après, elle ne l'aurait pas reconnu.

Et lui, avait-il identifié Helen avec ses lunettes de soleil et sa coiffure impossible, sept ans plus tôt, quand elle était brièvement apparue sur l'écran de son téléviseur ? S'était-il rendu compte que sa propre fille était une des « deux tueuses âgées de onze ans » dont on parlait sans cesse aux infos, dans les journaux, jusqu'à ce que cette formule perde toute capacité à choquer ? Même si la réponse était oui, Helen ne pouvait lui en vouloir de ne pas s'être présenté pour reconnaître qu'il était le père d'Alice.

Si elle avait eu le choix, elle n'aurait probablement pas reconnu sa fille, elle non plus.

14 heures

— Tu ne veux pas un dessert ? Ils ont des coupes glacées délicieuses ici.

Alice releva le nez de son assiette où était abandonnée la moitié de son cheeseburger et de ses frites. Elle n’essayait pas d’impressionner Sharon avec sa volonté – elle n’essayait jamais d’impressionner Sharon avec sa volonté – et elle se souciait très peu de son appétit. Elle détestait simplement ce cheeseburger, composé de Cheddar au lieu de fromage américain, et même ces frites, qui étaient trop réelles à son goût, avec la peau encore attachée, et un intérieur trop mou, baignant dans l’huile.

— Je parie que tu n’avais rien de comparable à Middlebrook, avait dit Sharon quand on les avait servies, en joignant les mains comme si elle allait rendre grâce au Seigneur d’un tel prodige.

Non, avait pensé Alice. C’était meilleur, là-bas. Des frites fines et croustillantes, qui passaient directement du congélateur au bac d’huile. Pas aussi bonnes que celles de chez McDonald’s – les meilleures –, mais bien plus appétissantes que ces choses molles. À dire vrai, la nourriture à Middlebrook avait été tout à fait convenable. L’établissement avait peut-être la pire réputation de tout l’État, mais il proposait la meilleure nourriture.

— Vraiment, insista Sharon, prends donc une coupe glacée.

Sharon adorait ce mot : « vraiment ». *Vraiment, Alice, il faut que tu me fasses confiance. Vraiment, Alice, c'est pour le mieux. Vraiment, je te crois, Alice.* Mais que signifiait « vraiment vraiment » quand Sharon le disait ? Indiquait-il que tout ce que Sharon débitait d'autre était faux ? Ou était-ce une manière de montrer que ce qui allait suivre était supervrai, extra-vrai, méga-vrai ?

— Je ne veux pas de coupe glacée, répondit Alice. *Vraiment.*

— Fais-toi plaisir. Aujourd'hui n'est pas un jour où te soucier des calories.

Ah, donc elle devait faire attention aux calories, sauf aujourd'hui.

— Je suppose que je dois faire un régime, dit Alice, tête baissée sur son assiette, sans quitter des yeux les prunelles marron de chiot de Sharon à travers la frange de ses cils pâles.

— Non, non, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, s'empressa de corriger l'avocate. Tout le monde doit faire attention aux calories. Mais pas tous les jours. Il est important que tu te réserves des moments de plaisir dans ton emploi du temps.

— Mais je suis grosse, rétorqua Alice. Vous n'avez pas remarqué ? Je suis devenue vraiment grosse à Middlebrook.

Elle aimait ce mot, et adorait proférer des affirmations assassines sur sa propre personne. *Je suis grosse. Je suis moche. Je suis nulle.* Elle ne recherchait pas obligatoirement la contradiction. À dire vrai, elle ne se tenait pas en aussi piètre estime. Non, elle se délectait juste de voir comment les adultes paniquaient quand elle s'exprimait de la sorte, et elle savourait leurs dénégations empressées. « Bien faire et laisser dire », vous répétaient les adultes quand vous étiez enfant. En fait, c'étaient eux qui craignaient les mots.

— Oh non, chérie, tu ne devrais pas parler comme ça ! Tu as juste... une ossature solide, comme moi. Et il y avait trop de féculents dans le régime alimentaire là-bas, et tu ne faisais pas assez de sport, et puis tout le

reste, tu as simplement pris ce qu'on appelle « les rondeurs de l'élève de première année ».

— Sauf que je ne suis pas étudiante de première année, dit Alice. J'ai mon diplôme d'entrée directe à l'université.

— Je parle de l'élève de première année au lycée, dit Sharon. Parce que c'est à cet âge que la plupart des enfants se retrouvent loin de chez eux pour la première fois, et qu'ils doivent faire leurs propres choix...

Sa voix s'éteignit misérablement.

— Alors c'est que je suis précoce.

— Oui, dit Sharon, qui visiblement ne saisissait pas. Oui, tu es précoce.

— J'ai vingt-cinq kilos de trop, et je n'entamerai pas d'études supérieures avant l'automne.

— Tu veux suivre des études supérieures, donc ? dit Sharon en acquiesçant. Où as-tu l'intention d'étudier ?

Elle était si facile à contenter que ce n'était pas amusant du tout.

— Dans un centre universitaire de premier cycle. Il faudra que je me trouve un boulot à temps partiel pour payer les frais. – Elle décocha un regard sournois à Sharon – C'est dur de décrocher une bourse quand on sort de Middlebrook.

Sharon prit la repartie pour un reproche, comme Alice l'avait prévu. Personne n'avait jamais recherché son approbation autant que Sharon Kerpelman. La moindre suggestion que l'existence d'Alice n'était pas ce qu'elle aurait dû être blessait cette femme. Elle semblait penser que sa protégée lui devait gratitude et affection, sinon amour. Sharon se souciait beaucoup d'Alice, c'est ce qu'elle disait souvent avec une note de fierté dans la voix. Cette fierté était ce qui empêchait Alice de lui rendre son affection. L'avocate ne pouvait être aussi contente de s'occuper toujours d'elle si cette attitude n'était pas une bizarrerie de sa personnalité.

— Tu sais ce que tu devrais faire ? demanda Sharon, changeant de sujet.

Malgré elle, Alice sentit son intérêt s'éveiller. Elle était très désireuse de savoir ce qu'elle devrait faire. Elle l'avait toujours été. Elle aimait ces articles dans les magazines qui donnaient des règles et des listes d'évaluation. Elle déchirait ces pages et s'efforçait de suivre ces conseils, mais ce n'était jamais aussi facile qu'il y paraissait de prime abord. Il y avait toujours quelque chose – un élément, une supposition – qui l'empêchait de tout faire comme prescrit. Le sel kasher, par exemple, pour les soins de pédicure maison. Elle n'était pas sûre de ce que c'était, et en quoi il était différent d'un autre sel. Bien sûr, on ne l'aurait pas autorisée à s'administrer ce genre de soins à Middlebrook, mais elle avait attendu avec impatience le jour où elle pourrait le faire.

Sharon se pencha sur la table.

— Tu devrais te mettre à la marche à pied, déclara-t-elle d'un ton triomphant. Tu serais surprise des bienfaits de la marche pour le corps. Il faut simplement marcher beaucoup, et souvent. Chaque fois que je rends visite à des amis à New York, je peux manger ce que je veux, vraiment, parce que je n'arrête pas de marcher, tout le temps et partout.

Sharon rayonnait de sa propre intelligence. Elle hochait la tête en souriant, et attendait une réaction. Alice se sentait perdue, comme souvent dans les conversations, comme si elle se trouvait sur une glace flottante et qu'elle devait sauter sur une autre. Le sujet la déconcertait : la marche. Les amis. Ainsi donc Sharon avait des amis ? Et des amis à New York, rien que ça ! Pourquoi avait-elle des amis à New York ? Est-ce qu'elle n'était pas de Baltimore ? Est-ce qu'elle n'avait pas dit cent fois à Alice qu'elle avait grandi à moins de deux kilomètres de chez elle, de l'autre côté du parc, dans cet endroit au nom ridicule ?

— Mes grands-parents vivent dans le Connecticut, dit enfin Alice.

Cet État ne se trouvait pas juste à côté de New York, mais c'était tout ce qu'elle avait à offrir sur le sujet. Elle n'était jamais allée là-bas, mais elle

avait entendu sa mère en parler. Le Connecticut, surnommé l'État de la Muscade.

— Oui, je me souviens de tes grands-parents. Tu leur as parlé, récemment ?

— Non.

La tristesse assombrit l'expression de Sharon.

— Mais je ne leur ai jamais beaucoup parlé, de toute façon. Avant, je ne les voyais qu'une fois par an. Ils sont venus deux ou trois fois, mais mon grand-père a dit que c'était trop dur.

— Mais c'est parfaitement égoïste !

Sharon cria presque le dernier mot, et les gens à la table voisine sursautèrent aussi vivement que si un verre venait d'exploser sur le sol.

Alice réfléchit au mot *égoïste*, le tourna et le retourna dans son esprit. Certains mots possédaient un effet presque hypnotique. Avec cette candeur dont elle ne se départirait sans doute jamais, Helen lui avait raconté ses « expériences de jeunesse » – sa propre expression – avec la marijuana et d'autres drogues, et comment un simple mot pouvait devenir la chose la plus drôle du monde, sans raison. Mais il n'était pas nécessaire de planer pour se lâcher sur un mot. Égoïste. En rapport à l'ego, bien sûr. Mais pour Alice le *-iste* avait une connotation vaguement négative, ou grotesque. « Oh, ça c'est trop "iste" ! », couinait son amie Wendy quand quelque chose la choquait. C'était supercool, comme expression, même les autres en convenaient, mais seule Wendy qui faisait encore gamine pouvait s'en tirer aussi facilement. Si Alice l'avait imitée, on se serait moqué d'elle.

— Alice ? dit Sharon.

— Ils ne sont pas vraiment égoïstes, répondit-elle maintenant qu'elle avait fait le tour du mot. Ils vivent très loin, c'est tout.

Ce qui était évidemment l'excuse avancée par Helen, et Alice s'était demandé si sa mère ne s'efforçait pas de s'en convaincre elle-même. Ils étaient âgés, plus âgés que la plupart des grands-parents, et Papy détestait

l'avion, et Mamy détestait que Papy conduise sur une aussi grande distance, et puis c'était tellement ennuyeux de devoir aller à Grand Central Station par le train de banlieue, pour ensuite prendre un Armtrak à Penn Station. C'est pourquoi ils ne pouvaient pas lui rendre visite très souvent. Alice comprenait très bien.

— Je suis sûre qu'ils t'aiment beaucoup, lâcha Sharon.

— Oui, ils m'aiment beaucoup.

— C'est ce que je viens de dire.

— Pas comme si vous le croyiez vraiment.

Alice regarda fixement la jeune femme jusqu'à ce que celle-ci détourne les yeux et feigne de s'intéresser aux maquettes d'avion pendues au plafond du restaurant. En sept ans, son avocate avait très peu changé. Bien sûr, de son côté Alice avait tellement évolué que les autres lui semblaient faire du surplace. Mais elle avait remarqué des modifications subtiles sur le visage de sa mère, même si elle la voyait beaucoup plus souvent que Sharon. Helen s'était entretenue. C'était le terme qu'elle employait, un autre mot qui s'était imprimé dans l'esprit d'Alice car il suggérait une image de sa mère entourée d'un échafaudage, avec des ouvriers lilliputiens travaillant sur elle à l'aide de pinceaux et de peinture. *Elle s'était entretenue.*

Mais, depuis deux ans, Helen avait commencé à porter son âge, ni plus, ni moins. Elle en était consciente et affirmait s'en satisfaire. « L'actrice française Catherine Deneuve a dit que passé le cap des quarante ans une femme doit choisir entre son visage et ses fesses », avait-elle déclaré à sa fille lors de sa dernière visite à Middlebrook. « J'ai choisi mes fesses. » Et elle s'était tapotée la courbe harmonieuse de sa hanche – son « fessier yoga », comme elle l'appelait maintenant – en riant. Alice avait ri aussi, parce que c'était sa version préférée d'Helen. Enjouée, un peu légère, discourant sur des sujets que personne d'autre dans Nottingham Road ne pouvait comprendre.

Et tant qu'Helen s'occupait de son apparence, elle ne s'inquiétait pas trop pour celle d'Alice. Elle s'était montrée très philosophe lorsque sa fille avait commencé à prendre du poids deux ans plus tôt. Elle avait dit que le corps savait quels étaient ses besoins et que celui d'Alice réagissait sans doute instinctivement à des besoins échappant à Alice.

— C'est comme si ton corps pensait que tu es un ours en hibernation. Peut-être parce qu'ils t'imposent ce régime alimentaire strict, avec ces horaires. Tu ne peux pas manger quand tu as faim, seulement quand ils te le permettent, alors ton métabolisme ralentit, au cas où ils voudraient t'affamer.

Alice s'était trouvé une théorie tout autre. Elle croyait avoir une tumeur. Quelqu'un avait laissé traîner un journal – un vrai journal, pas une de ces publications honteuses qu'on trouve dans les présentoirs des supermarchés – avec un article relatant l'histoire d'une femme à Johns Hopkins qui avait une tumeur de quatre-vingt-dix kilos dans l'estomac. Personne n'arrivait à comprendre pourquoi elle prenait du poids. Quand ils avaient retiré la tumeur, la femme était redevenue normale.

Le quotidien local n'avait pas présenté de photographie de la tumeur, mais le journaliste l'avait décrite en des termes qui restaient gravés dans la mémoire d'Alice : « Une grosseur en forme d'oignon de la couleur d'un œuf brun et recouverte d'un fin duvet soyeux ». Alice avait pris l'habitude d'enfoncer les poings dans son ventre pour tenter d'y déceler les signes d'une grosseur. La peau était douce, élastique, pourtant elle avait pensé qu'il pouvait y avoir quelque chose d'indésirable sous sa surface. Finalement, elle s'était rendue à l'infirmerie et avait demandé s'ils pratiquaient des tests pour détecter les tumeurs. La doctoresse s'était montrée gentille, elle avait écouté avec attention, sans que les traits las de son visage trahissent quoi que ce soit. Elle avait pris des notes, palpé Alice, posé quelques questions.

— Je crains que ce ne soit juste, hum, un gain de poids assez normal, étant donné les circonstances, avait-elle conclu d'un ton d'excuse, comme si elle aussi avait espéré trouver une tumeur. C'est une simple question d'arithmétique : le nombre de calories ingérées moins le nombre de calories dépensées.

— Je suis bonne en maths, avait répondu Alice. J'ai toujours été douée pour cette matière. J'étudie l'algèbre, mais si je suivais des études normales, j'en serais déjà à la trigonométrie, peut-être au calcul différentiel, ou intégral.

— Je n'en doute pas. Alors voilà ce que tu vas faire. Tu vas tenir un petit carnet où tu noteras chaque jour ce que tu manges. Tu te rendras vite compte que tu ingurgites plus de calories que tu ne le penses. N'essaie pas de changer ta manière de te nourrir, dans un premier temps. Contente-toi de l'observer.

— Comme la femme qui observe les gorilles ?

Alice avait vu une émission spéciale consacrée à une anthropologue célèbre, mais elle ne se souvenait plus quand, ni ce que cette femme tirait de tous les carnets qu'elle noircissait.

— Oui. Non. Je veux dire... prends des notes pendant une ou deux semaines, et précise par écrit ce que tu ressens quand tu manges. Il faut que tu découvres tes propres mécanismes de nutrition, pour ensuite les adapter au mieux. Le contrôle des portions ne représente que la moitié du combat. Ce n'est pas tant ce que nous mangeons que la quantité avalée qui compte.

Déçue de ne pas porter une tumeur en elle, avec ou sans un fin duvet soyeux, Alice n'avait jamais commencé à tenir un carnet de notes. Mais à présent, alors qu'elle était assise dans ce restaurant trop gai en face de Sharon, elle était tentée de reconsidérer l'idée. Dans les romans, les filles tenaient toujours une sorte de journal. Elle pourrait en avoir un elle aussi, sans doute. Mais elle ne le ferait pas, bien sûr. Pas par manque de discipline. La discipline, elle en avait à revendre. Mais elle refusait de se

confier entièrement, même à un journal. Avant la fin de la première journée, elle savait qu'elle aurait omis d'y coucher certains faits capitaux pour elle. Parce que quelqu'un d'autre finirait bien par le lire. Elle n'avait jamais entendu parler d'un journal intime qui n'ait pas été violé par quelqu'un d'autre que l'intéressée.

— Alors, quelle est la première chose que tu feras en arrivant chez toi ?

— Ouvrir la porte ?

Sharon renversa la tête en arrière et partit de cet étonnant rire tonitruant qu'elle avait parfois, alors qu'Alice n'avait jamais voulu être drôle.

— Excellent. Tu marques un point. Non, je voulais savoir si tu allais rechercher un travail à mi-temps, ou t'inscrire à l'université d'été ? Tu as appris à conduire ? Je pourrais t'apprendre, si tu veux. Il faudra que tu aies ton permis, de toute façon.

— Pourquoi ? Nous n'avons qu'une seule voiture, et ma mère s'en sert pour son travail. Elle enseigne les arts plastiques durant l'université d'été, vous comprenez.

— Oui, mais il se peut que tu aies un travail un de ces jours, et il faudra bien que tu conduises pour t'y rendre.

Alice réfléchit un instant à ce problème.

— Je peux toujours prendre le bus.

— Bien sûr, pour l'instant. Mais tout dépend où tu travailleras. Tu n'as pas envie d'apprendre à conduire ?

Elle aurait dû répondre par l'affirmative. « Oui » aurait été la réponse normale, et Alice essayait toujours de donner les réponses attendues. Évidemment, celles-ci n'étaient pas les réponses vraies, ou bien elles ne correspondaient pas à ses véritables désirs. Elle se retrouvait subitement sur sa glace flottante, à chercher un ailleurs où sauter. Ou peut-être qu'une conversation ressemblait plutôt à une partie de Twister, un jeu auquel Helen s'adonnait parfois avec Alice et Ronnie, lors des week-ends pluvieux d'été. Bras droit, rouge. Bras gauche, bleu. Il fallait trouver comment ne pas

perdre l'équilibre et tomber tout en suivant les directives. Vous pouviez vous tortiller un peu, mais pas beaucoup.

— J'aime bien ces nouvelles Coccinelle Volkswagen, dit-elle au hasard.

Curieusement, la réflexion plut à Sharon. Elle poussa une petite exclamation ravie et hocha la tête.

— Moi aussi.

Puis son regard s'agrandit, signe imparable que Sharon allait devenir très sérieuse.

— Qu'est-ce que tu ne vas surtout pas faire, Alice ?

C'était vrai, songea Alice. Presque personne n'avait les deux yeux de la même taille. Et le droit de Sharon était beaucoup plus gros que le gauche.

— Alice ?

— Je ne ferai surtout rien de... mal. Plus jamais.

— J'en suis convaincue. Mais plus précisément, quelle est la chose que tu ne devrais surtout pas faire ?

Tuer quelqu'un ? Mais Sharon elle-même n'oserait jamais lui poser directement cette question. Sharon avait foi en Alice, depuis le premier jour. Il n'est pas nécessaire de comprendre une personne pour avoir confiance en elle.

— Je ne devrais surtout pas...

Elle réfléchit frénétiquement pour tenter d'imaginer le pire acte qu'elle pouvait commettre.

— ... rester inactive.

— C'est une très bonne idée. L'inactivité...

Sharon éclata d'un rire bref, une sorte d'aboiement étrange qui se termina sur une note d'excuse qu'Alice ne parvint pas à décrypter totalement.

— Je pense que le principal pour toi, c'est de ne pas revoir ou reparler à Ronnie.

Interdite, Alice leva les yeux vers l'avocate. Comment pouvait-on penser qu'elle aurait envie de revoir Ronnie ?

— Sa famille a déménagé. C'est ma mère qui me l'a dit.

— C'est vrai, mais ils ne sont pas si loin que ça. Ils habitent près de la Route 40, à présent, dans une de ces maisons toutes pareilles près du vieux Korvette.

— Le Korvette ?

— C'est un Metro maintenant, mais quand j'étais enfant, c'était un magasin de vente au rabais, comme Kmart ou Target. C'est là que j'ai acheté mon premier disque 33 tours.

Sharon semblait sur le point de se lancer dans un de ces interminables récits concernant son enfance qui déroutaient toujours Alice, car ils semblaient n'avoir pour unique but que de prouver combien elles se ressemblaient, alors que la conclusion de Sharon démontrait toujours l'inverse.

Par chance, cette fois, l'avocate ne succomba pas à l'attrait des souvenirs.

— Écoute. Ronnie a de gros problèmes. C'est pour cette raison qu'elle a été envoyée dans un établissement différent du tien.

— À Harkness ?

— Quoi ?

— On l'a mise à Harkness, non ? Près du district de Columbia ?

Le vieux sentiment d'injustice resurgit. Ronnie avait été envoyée à Harkness. Alice, elle, n'avait eu droit qu'à Middlebrook.

— Elle a commencé à Harkness. Après, elle a été placée ailleurs. Bref, tout ce que je veux dire, c'est qu'elle mérite un nouveau départ tout autant que toi. Mais je ne pense pas que vous puissiez redevenir amies, toutes les deux.

— Nous n'étions pas amies, laissa tomber Alice.

Même après toutes ces années, elle ne pouvait laisser passer ça. Quand les gens se trompaient et affirmaient qu'elle avait tué Olivia Barnes, elle ne relevait pas toujours l'erreur, mais il était hors de question qu'elle soit connue comme l'amie de Ronnie Fuller.

— D'accord, dit Sharon avec un superbe sourire d'apaisement. Bon, et maintenant, tu es toujours sûre de ne pas vouloir une coupe glacée ?

— Peut-être que si. Après tout, à partir de demain je vais me mettre à marcher beaucoup.

— C'est vrai ? Oh, mais c'est super, ça, Alice, super ! Vraiment.

Était-ce super parce que la marche était bonne pour elle, ou super parce que c'était là le conseil de Sharon ? Alice avait appris depuis longtemps à ne pas formuler ce genre de question. Mais elle n'avait jamais cessé d'y réfléchir. Il lui arrivait de penser que cette graisse accumulée sur son corps était une sorte de caverne physique au fond de laquelle elle se réfugiait, et d'où elle observait le monde extérieur avec des yeux brillants.

Samedi 11 avril

Le matin, quand elle ouvrait les yeux, Ronnie Fuller était souvent la proie d'envies singulières. Elle oubliait trop facilement qu'elle était maintenant en position de faire quelque chose pour les combler. Certaines, au moins.

Elle était de retour à la maison depuis un mois car son anniversaire tombait en mars, quelques semaines avant celui d'Alice, un détail dont presque personne ne se souvenait : Ronnie elle aussi avait un anniversaire, et celui-ci arrivait le premier. Même de retour depuis un mois, il lui fallut un temps de réflexion pour se situer quand elle s'éveilla. Sa nouvelle chambre, coincée entre deux autres pièces et sans fenêtre, était aussi ténébreuse que l'intérieur d'un sous-marin, et très spartiate. Sa mère lui avait dit qu'elle pouvait en faire ce qu'elle voulait, mais Ronnie n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait en faire.

Ce samedi matin, elle s'éveilla avec une envie de chèvrefeuille. Mais il faudrait attendre encore deux mois avant que les premières fleurs ne s'épanouissent, et plus longtemps encore avant qu'on puisse les sucer. Elle décida d'aller chercher un substitut au commerce du coin situé en bas de la colline où habitaient maintenant ses parents, tout au bout de la rue zigzagante. Elle avait toute la journée de libre, aussi se rendit-elle

immédiatement là-bas dès qu'elle se fut habillée. Après avoir examiné les différents choix à travers la vitrine embuée, elle opta pour un Mountain Dew. Ça n'avait pas le goût du chèvrefeuille, elle le savait, mais la couleur s'en rapprochait.

À la caisse, l'homme à la peau sombre coiffé d'un grand turban prit son argent sans rien dire.

— Terroriste, lâcha-t-elle alors qu'elle aurait voulu simplement le penser.

Cela lui arrivait très souvent. Elle s'efforçait de garder ses pensées pour elle, et curieusement elles se faisaient connaître, ce qui en général lui causait des ennuis. Tout ça ne lui semblait pas juste.

— Sikh, fit l'homme d'un ton irrité en montrant son front. Sikh.

Sic ? se dit Ronnie sans comprendre. Quelle était la signification de ce mot ? La question l'accaparait tant qu'en sortant du magasin, elle bifurqua dans la mauvaise direction, celle de leur ancienne maison. L'habitude. C'est du moins ce qu'elle se dit.

Ronnie était arrivée à la porte du nouveau domicile de ses parents par un jour de mars qui avait battu tous les records de chaleur, avec un sac de voyage en nylon noir pendu à son épaule droite. La maison était déserte, car son père comme sa mère étaient encore au travail, et son dernier frère avait déménagé quelques mois plus tôt. Comme indiqué, elle trouva la clef sous une pierre plate dans le parterre de fleurs devant la façade, et elle entra.

Le mobilier familial désignait clairement cette maison comme le nouveau foyer. Et cet endroit était manifestement plus agréable que l'ancien. Son père disait que leur maison mitoyenne sur Nottingham était construite avec des emballages de céréales. Elle était humide et fragile, et les murs cédaient facilement si quelqu'un se cognait dedans ou décochait un coup de poing. Et avec trois garçons, ce genre de choses arrivait. Ça cognait, ça donnait des coups de poing.

Par ce jour de mars exceptionnellement chaud, Ronnie n'avait éprouvé aucune déception en constatant que personne n'était là pour l'accueillir. Ses parents travaillaient, c'était un fait pur et simple de l'existence, la réponse négative acceptable à toutes sortes de requêtes – les cours du soir à l'école, les petits gâteaux pour la fête de fin d'année, les sorties éducatives. Et puis, d'un autre côté, Ronnie avait profité d'un départ très sympathique. Il n'y avait pas eu de cérémonie, ce qui aurait été bizarre, mais une poignée de main de la part du médecin, et les membres du personnel l'avaient serrée dans leurs bras. Un des conseillers lui avait offert une boîte enveloppée dans du papier cadeau, que Ronnie avait aussitôt rangée dans son sac pour l'ouvrir plus tard. Elle n'avait pas été en mesure de donner beaucoup de cadeaux durant ces dernières années, de sorte qu'elle ne se rendait pas compte que les gens aimaient vous voir ouvrir ceux qu'ils vous faisaient. Et si quelqu'un avait tenté de le lui expliquer, la révélation l'aurait déconcertée. Il valait mieux donner que recevoir, non ? Et donner devait suffire.

— Essaie de ne pas trop le secouer, avait dit le conseiller.

— C'est fragile ?

— Pas exactement. Mais... tu verras. Quand tu seras chez toi.

Le conseiller aimait bien Ronnie. Tout le personnel l'appréciait, car c'était une des enfants qui se tenaient le mieux dans son unité. La plupart des délinquants juvéniles affectés à Shechter étaient des adolescents maussades dont les délits, du cambriolage au vol de voiture, avaient été motivés par des problèmes de drogue. Mais Ronnie avait quasiment dû passer une audition avant d'être admise dans cet établissement, et elle avait fait le nécessaire pour convaincre les personnes concernées qu'elle était juste assez déséquilibrée, ni plus, ni moins.

Elle avait entamé le processus un peu par hasard, à l'approche de son quatorzième anniversaire. Elle s'était mise à se piquer la peau avec la pointe d'un stylo-bille, la perçant partout où elle était plus fragile – au creux des

coudes, à l'intérieur des cuisses, derrière les genoux. Les piqûres n'avaient pas tardé à la démanger, et elle s'était grattée. L'infection avait pris de telles proportions qu'elle avait souffert d'une violente poussée de fièvre qui avait débouché sur un passage aux urgences d'un hôpital. Le médecin de service l'avait envoyée en observation à Shechter. Quand elle était revenue à Poolesville peu après, Ronnie avait elle aussi fait ses propres observations. C'est à Shechter qu'il fallait être.

Elle n'aurait pu dire pourquoi cet établissement lui plaisait. Après tout, on y suivait un programme pour les enfants mentalement instables, et sa famille avait bataillé contre l'idée qu'elle soit étiquetée déséquilibrée, ou incapable de discerner le bien du mal, ou même retardée, qui sait. Les bâtiments de Poolesville étaient neufs et propres, et en règle générale Ronnie préférait le neuf à l'ancien. Mais l'ancienne école transformée en centre fermé pour délinquants juvéniles était l'endroit où elle voulait séjourner. Peut-être à cause de l'absence de barrières, ou des champs qui entouraient l'établissement, ou des dortoirs du lycée voisin, qui pour Ronnie offraient une vision de l'existence aussi spectaculaire que n'importe quel show télévisé. Depuis la pelouse s'étendant devant la façade du centre, elle pouvait apercevoir les lycéennes, ce qu'elles portaient, quelles étaient leurs manières.

Mais elle avait compris qu'elle ne pouvait pas exprimer son désir d'être envoyée à Shechter, au contraire. Elle devait feindre de suivre de son mieux le règlement de Poolesville, et nier les fausses preuves de dérangement mental qu'elle donnerait.

Patiemment, elle entreprit de se couper avec tous les moyens qu'elle pouvait trouver, s'entaillant avec la mine acérée d'un crayon ou une capsule de bouteille de soda, se mordant jusqu'au sang et, quand tout le reste eut échoué, se grattant jusqu'à se brûler la peau, de sorte que ses chevilles étaient striées de longues marques rouges. Que pouvaient-ils faire ? Ils lui taillaient les ongles à ras, mais ceux-ci repoussaient. Ils pouvaient les

recouvrir de pansements adhésifs et lui entraver les poignets pour la nuit, mais à moins de se décider à lui arracher les ongles et les dents, ils étaient dans l'incapacité de la désarmer.

— Tu es plus maligne que Yossarian, lui déclara son médecin quand Ronnie obtint enfin une place permanente à Shechter.

— Qui ça ?

— Dans le livre *Catch 22*, « Je ne suis pas le bombardier », tu connais ?

— Non.

— C'est sans importance, lui affirma-t-il.

Elle aimait bien ce docteur, pour autant qu'elle pouvait apprécier une personne chargée de lui dire quoi faire, quelqu'un qui décidait quand elle avait raison et quand elle avait tort. Il paraissait être de son côté. Mais elle ne pouvait trop s'ouvrir à lui, car il risquait aussi de se retourner contre elle. Ronnie avait cru que les enfants étaient obligés de mentir parce qu'ils vivaient selon les règles des autres. Elle avait pensé qu'en grandissant elle n'aurait plus à mentir autant, mais jusqu'ici elle n'avait rien constaté de ce genre. Oui, Shechter avait été un endroit très agréable. Mais elle aurait été réellement folle si elle n'avait pas été heureuse d'en sortir.

La maison ? Elle essaya d'accoler ce nom au nouvel endroit le jour où elle le découvrit. Ainsi donc c'était la maison. Elle était disposée selon le plan habituel de ces demeures mitoyennes. Il y avait un lave-vaisselle. Parfait, une corvée de moins pour elle. Et aussi un micro-ondes. Elle imagina son père quand il l'avait rapporté à la maison, et sa mère demandant, partagée entre le plaisir et l'irritation : « De quel camion est-il tombé, celui-là ? » Quand elle était plus jeune, Ronnie ne comprenait pas le sens de cette question, mais à présent elle savait ce que cela voulait dire.

Elle était montée à l'étage en sachant déjà comment les pièces seraient disposées : la chambre des parents donnant sur la façade et bien éclairée, une petite chambre à l'arrière, une autre totalement aveugle entre les deux, et une seule salle de bains.

Sa chambre, celle entre les deux autres, était meublée d'un lit, d'une coiffeuse et d'une petite lampe, rien de plus. Elle tira les deux billets de sa poche arrière et chercha où elle pourrait les cacher. Il n'était pas très facile de dissimuler quelque chose dans une pièce presque vide. Elle sortit de son sac les vêtements et les rangea dans un des tiroirs de la coiffeuse, puis plaça les billets dans les replis d'un T-shirt. Non, sa mère risquait de regarder là. Elle avait un nouveau couvre-lit, blanc avec des petits points. À son départ de la maison, il était décoré des personnages de *Scooby-Doo*, ce qui aurait été ridicule maintenant, bien sûr, mais Ronnie n'était pas certaine d'aimer celui-là. Elle souleva le coton fin et glissa les coupures, une de dix et une de vingt, entre le matelas et le sommier, aussi loin que son bras pouvait aller.

À l'origine, cet argent était destiné à payer le taxi, et il y avait quarante dollars, deux billets de dix et un de vingt, des coupures usées dont la mollesse était pareille à un reproche muet de ses parents pour lui rappeler que cette somme avait été péniblement rassemblée et non prise avec nonchalance à un distributeur automatique. Dès l'instant où elle avait vu l'argent émerger de l'enveloppe, Ronnie avait su qu'elle trouverait un moyen de l'économiser. Elle prendrait un car pour rentrer à la maison, ou elle ferait du stop, mais elle garderait le plus possible de ces quarante dollars.

Bien entendu les gens du Centre n'auraient jamais permis une telle chose, aussi fit-elle venir un taxi, avant de saluer le personnel d'un grand geste de la main. C'est alors que le conseiller lui donna son paquet cadeau, celui qui était toujours dans son sac. Elle s'était sentie importante, un peu comme ces filles dans les films – peut-être celui où l'héroïne apprend qu'elle est princesse – pendant que la voiture descendait la colline.

Ensuite, dès que le taxi eut quitté l'enceinte du Centre et fut à quelques blocs plus bas dans la rue, elle tapota contre la séparation en plexiglas et demanda au chauffeur de la déposer.

— Quoi ? aboya-t-il.

L'homme était blanc mais parlait très mal et avec un accent étranger, et son corps dégageait une odeur âcre de sueur.

— Vous appeler pour destination Saint Agnès Lane, près Route 40. Pas possible descendre ici.

— Pourquoi donc ?

— Pas légal.

Elle était certaine qu'il mentait, mais elle commit l'erreur d'adopter un ton plaintif.

— Mais vous devez me laisser descendre si je vous le demande, non ?

— Non. Trop dangereux. Je prendre amende si je laisser vous ici.

— Alors déposez-moi dans le parking de ce 7-Eleven.

— Non. Vous appeler pour longue course. Vous avoir longue course, ou vous payer.

À sa manière de modifier ses explications elle devinait qu'il inventait ses prétextes au fur et à mesure. Ce n'était qu'un menteur, un tricheur. Ronnie n'avait jamais été très douée pour argumenter avec quelqu'un, mais les menteurs étaient les pires.

— S'il vous plaît, arrêtez-vous.

— Vous payer. Obligatoire.

— Arrêtez-vous.

Avec un soupir tellement sonore qu'on aurait cru un cri à peine étouffé, il s'exécuta. Le compteur indiquait \$ 3,50. Ronnie lui tendit une coupure de dix et attendit la monnaie. Il empocha le billet.

— Vous n'avez pas droit de garder dix dollars pour une course qui vaut trois dollars et demi.

— Un dollar plus pour appel, lâcha-t-il en pointant l'index sur la lumière rouge sur la boîte du compteur.

— Ça ne fait quand même que quatre dollars et demi.

Il la dévalisait. Parce que c'était une fille, parce qu'elle était jeune. Il fut un temps où de telles situations la mettaient hors d'elle, et elle était alors

possédée d'une rage concentrée digne d'un pitbull. Mais à présent elle était censée s'efforcer de trouver des solutions amiables. Malheureusement les leçons du Centre avaient posé comme principe la présence d'une personne gentille et neutre qui pouvait toujours intervenir, un médecin ou un professeur, un ami adulte ou un parent. *Prends des intonations joyeuses, Ronnie. La colère est toujours mauvaise conseillère.*

Ici, dans le parking du 7-Eleven, il n'y avait personne pour arranger les choses entre Ronnie et le chauffeur de taxi.

— Je venu pour grosse course, pas petite. Et vous devoir pourboire.

Elle sortit du véhicule. Elle était effrayée de ses propres émotions, et de la situation dans laquelle elle se retrouvait. À présent, elle ne disposait plus que de trente dollars, et ils ne suffiraient peut-être pas pour prendre un autre taxi jusqu'à la maison. Elle pouvait opter pour le car, mais il y en aurait au moins deux, et personne ne lui ferait la monnaie à moins qu'elle achète quelque chose, ce qui impliquait la perte d'un ou deux dollars de plus. Consciente du regard que le chauffeur braquait sur elle, Ronnie entra dans le magasin tête haute, comme si elle avait toujours eu l'intention de s'y rendre. Puis elle alla se cacher au rayon des chips jusqu'à ce qu'elle soit sûre du départ du taxi.

De retour dans la rue, elle se rendit compte que la seule solution était de faire du stop. Elle ne s'y était encore jamais risquée, mais ses frères aînés avaient souvent pratiqué ce moyen de locomotion. Et il y avait eu cette fille à Shechter, Victoria, qui se vantait de faire du stop tout le temps.

— Et je n'ai jamais rien eu à faire, en plus, disait-elle.

— Mais comment tu te débrouilles pour qu'ils ne t'embêtent pas, enfin, tu me comprends ?

— Il faut choisir avec qui tu veux bien monter.

Victoria aimait que Ronnie vienne lui demander conseil. Personne ne savait exactement les motifs de la présence de Ronnie, mais les rumeurs sur son compte allaient bon train, parce qu'elle n'était pas inscrite aux réunions

des Alcooliques Anonymes ni à celles de l'association d'aide aux toxicomanes. Ce qui, à Shechter, signifiait généralement que vous étiez vraiment dingue, du genre qui fait peur. Certains affirmaient avec aplomb que Ronnie avait massacré toute sa famille, en dépit des visites régulières de sa mère. D'autres disaient qu'elle avait participé à un meurtre gratuit, que son petit ami l'avait poussée à assassiner quelqu'un, par simple jeu.

Ronnie aimait assez l'idée qu'on lui attribue un petit ami. Elle ressentait également une fierté étrange, teintée d'amertume, du fait que personne n'avait jamais deviné la véritable raison de sa détention au Centre. Tout habitant de Baltimore présent en ville cet été-là se souvenait de l'histoire du bébé disparu qu'on avait ensuite retrouvé mort, et de la mention récurrente de deux fillettes âgées de onze ans, deux fillettes âgées de onze ans, vous pouvez imaginer ça, vous, ce bébé a été tué par deux fillettes de onze ans. À présent, elle et ces événements étaient déconnectés. Victoria n'avait pas la moindre idée de qui elle était ni de ce qu'elle avait fait.

Ronnie insista, pour une fois sans crainte de montrer son ignorance.

— Choisir comment ?

— Il faut choisir les types à cravate.

— Les types à cravate ?

— Ouais, et des voitures lourdingues et confortables comme celle de ton père.

Le père de Ronnie conduisait un camion de livraison Coca-Cola, et la voiture familiale était une vieille AMC Hornet – du moins, c'était ce modèle quand Ronnie était partie. Mais elle saisissait ce que Victoria voulait dire.

— Il faut un homme d'affaires, dans le genre. Un type qui va flipper si tu te mets à crier ou que tu le menaces d'aller parler à la police. Un jeune, je veux dire un garçon un peu plus âgé que toi seulement, il n'a pas peur des problèmes, alors tu n'as pas de... C'est comment, déjà, le mot ?

— Quel mot ?

— Ce mot pour dire que tu contrôles quelqu'un d'autre ?

Ronnie haussa les épaules. Elle n'avait aucune idée de ce que Victoria racontait.

— N'importe. Ne monte jamais dans la voiture d'un type qui a moins de trente ans. Ah, et ne lève pas le pouce.

— Mais je croyais que c'était la façon de faire du stop ?

— Ce n'est pas grâce à ton pouce que les types s'arrêteront, rétorqua Victoria. Tourne le dos à la circulation, et marche comme si tu sais où tu vas. Mais il faut onduler.

Elle lui fit une démonstration. Victoria était une fille très solidement bâtie qui portait des jeans moulants. Ses fesses ondulèrent effectivement un peu quand elle marcha, mais c'était assez laid et donnait l'impression que son postérieur regrettait d'être aussi serré dans ce pantalon.

Dans la rue, Ronnie tourna le dos à la circulation, selon les conseils de Victoria, et se mit à marcher d'un pas décidé. Elle n'essaya même pas d'onduler. Un terrain de golf s'étendait sur sa droite, et un nombre impressionnant d'hommes y jouaient, alors qu'on était en semaine. Étaient-ils riches, où s'étaient-ils fait porter pâles à leur travail ? Son père avait souvent manqué des journées de travail, mais il affirmait que se prétendre malade vous portait la poisse. Selon lui, le truc était de trouver une excuse invérifiable et qui ne mettait personne en cause. Il ne lui avait jamais donné d'exemple.

Elle arrivait à l'extrémité du terrain de golf quand elle eut sa première offre. Le garçon était plutôt mignon, et il conduisait une de ces voitures qui ressemblent un peu à une Jeep, un modèle que Ronnie aurait aimé avoir si elle avait passé son permis. Mais quelque chose lui déplut dans ses traits, et plus elle le dévisageait plus le conseil de Victoria s'imposait à elle. *Non, merci, non, vraiment, je n'ai besoin de rien, merci.*

Le suivant était plus âgé et conduisait une fourgonnette au flanc marqué du nom d'une entreprise de peinture. Il avait d'ailleurs le visage constellé

de minuscules taches de peinture. Pas de fourgonnette, Ronnie le savait, quand bien même Victoria avait omis de le lui préciser. Jamais une fourgonnette. Elle avait l'impression de longer le bord d'un jeu de société géant comme ceux auxquels elle avait joué quand elle était petite, Candy Land, ou celui avec les échelles. Il fallait qu'elle choisisse avec soin si elle voulait arriver à la maison avec ses trente dollars.

Le troisième était parfait, avec toutes les caractéristiques énumérées par Victoria. Une cravate et une voiture quatre portes, pas le dernier modèle, mais pas trop vieille non plus. Son visage était luisant et rougeaud, quoique l'intérieur de sa voiture exhalât un air agréablement frais quand il baissa la vitre électrique pour parler à Ronnie.

— Je peux te déposer ?

— Eh bien... J'allais à l'arrêt du car.

— Où vas-tu, au juste ?

— Assez loin, avoua Ronnie. Dans Saint Agnès Lane, près de la Route 40.

— De l'autre côté du périphérique ?

— Non, juste avant. Près de...

De quoi était-ce proche ? Ce n'était pas uniquement parce que ses parents avaient déménagé, mais aussi parce que Ronnie n'était pas sûre que les repères de son enfance aient survécu. Arby's ? La boutique High's Dairy ? Le Crab King ?

— Vous connaissez ce grand panneau, celui qui indique que vous franchissez les limites de la ville de Baltimore ?

— Alors c'est à la limite entre la ville et le comté ?

— Juste à côté, dans le comté.

Sa mère avait été très fière de franchir cette ligne.

— Ce n'est pas si loin, quand on connaît les bons raccourcis. Grimpe.

Elle obéit et disposa son sac de sorte qu'il recouvre ses cuisses jusqu'à ses genoux.

- Tu peux mettre ça à l'arrière.
- Non, c'est bon.
- Ou dans le coffre.
- C'est très bien comme ça, merci.
- Tu es sûre ?
- Oui.

C'est seulement quand ils eurent redémarré que Ronnie vit le problème qui lui avait échappé jusqu'alors : elle ignorait comment répondre aux questions de l'homme, aussi anodines soient-elles. L'école ? En réalité elle avait terminé en janvier, à cause des U.V. engrangées pendant l'université d'été, mais où avait-elle décroché son diplôme ? Elle ne pouvait pas dire que c'était au Centre Shechter. De plus, si elle avait fini ses études, elle ne pouvait prétendre plus tard avoir quatorze ans, ce qui d'après Victoria était un argument massue, le fait de n'avoir que quatorze ans.

— Je vais à... Towson, dit-elle, en espérant que c'était bien le nom d'un collège existant.

— Ah oui ? Mon cousin y va aussi.

Il lui donna un nom, que bien sûr elle ne connaissait pas. Il en donna d'autres. Elle continua de secouer la tête. Peut-être valait-il mieux qu'il la croie stupide et isolée au collège.

— Comment se fait-il que tu ailles à Towson alors que tes parents vivent au sud-ouest de Baltimore ?

Elle se remémora la réponse que le médecin lui avait recommandée quand on l'interrogerait sur son passé.

— C'est vraiment compliqué.

— Oh, oui, je sais comment ça marche. On se sert d'une adresse bidon pour s'inscrire dans un établissement plus réputé. Moi-même, je suis allé à Calvert Hall.

Il paraissait très satisfait de lui, mais ce nom ne disait absolument rien à Ronnie.

Ils se dirigeaient vers l'ouest – elle le savait à la position du soleil – et le paysage de maisons s'était continuellement modifié, passant de demeures luxueuses à des masures minables. Ils longèrent un hôpital, et le champ de courses. Elle gardait l'œil ouvert parce que, d'après Victoria, vous ne saviez jamais où on allait vous larguer. L'endroit ressemblait maintenant au quartier où elle avait grandi, à ce détail près que tous les gens croisés étaient noirs.

Le conducteur – qui lui avait dit s'appeler Bill – négocia une série de virages et ils se retrouvèrent sur une route étroite longeant une rivière. La voiture ralentit, et Ronnie s'assura qu'elle tenait fermement la poignée de sa portière, mais il n'y avait pas d'accotement et il continuait. Il traversa un coin où toutes les maisons sans exception étaient blanches, et Ronnie le reconnut. Ils étaient tout près de chez elle. Puis les habitations se firent plus rares et ils s'engagèrent dans un tunnel formé par les arbres bordant la route. Les feuillages commençaient à peine à bourgeonner. La rivière coulait maintenant sur leur gauche. Quand l'avaient-ils traversée ? Ronnie n'avait remarqué aucun pont. Et soudain ils furent confrontés à une haute barrière avec une grande pancarte annonçant que la route était close jusqu'à nouvel ordre.

— Ah, mince, dit Bill, j'avais oublié qu'ils l'avaient fermée.

Mais il n'effectua pas de demi-tour. Il gara la voiture et se pencha vers elle pour atteindre la boîte à gants, qu'il ouvrit pour en sortir une fiole contenant un liquide clair. Sans le sac de voyage sur les genoux de Ronnie, le bras du conducteur aurait frôlé les seins de sa passagère. Il dut se contenter d'un bref contact avec le nylon du sac.

— C'est Leakin Park, dit-elle. Ma maison se trouve juste de l'autre côté.

— Exact. Mais il va falloir que nous rebroussions chemin et que nous contournions par Forest Park.

— Pourquoi cette route est-elle fermée ?

Il avait posé une main sur sa propre cuisse, et la pointe de sa langue dépassait entre ses lèvres, mais à part ces détails il restait le même homme à la peau luisante qui l'avait prise à bord, cet homme prénommé Bill qui était allé à Clavert Hall et dont le cousin était allé à Towson.

— Ils construisent une sorte de chemin de randonnée pédestre. Ils appellent ça un Circuit Nature, mais Piste de Jungle serait plus approprié. Ou Safari à Baltimore. On n'est pas sûr de ressortir vivant de Leakin Park quand on le traverse à pied. Ils pourraient tourner une de ces émissions à sensation ici.

— Pourquoi est-ce si dangereux ?

Ronnie avait joué en bordure de Leakin Park quand elle avait environ sept ans, et avec le temps elle s'était aventurée de plus en plus loin à l'intérieur du parc. Cela lui était formellement interdit, bien sûr, mais elle ne s'était jamais sentie effrayée lors de ces petites escapades.

— Parce que le coin est mal famé, sur cette colline.

— Oh. Je croyais que c'était parce que... Eh bien, j'ai appris qu'il s'était passé un truc vraiment moche ici, dans le temps.

— Comme une histoire de fantômes ? Tu veux me raconter une histoire de fantômes, ma petite ? Viens t'asseoir sur mes genoux et raconte-moi ton histoire. Raconte ton histoire à Oncle Bill.

Elle serra un peu plus le sac contre elle.

— Montre-moi tes petits nichons, Alice.

C'était le prénom qu'elle lui avait donné quand il l'avait questionnée sur le collège. Alice Manning. Alice Manning, Alice Manning, Alice Manning. C'était la première fois que Ronnie devait s'inventer une identité, et elle avait automatiquement dit : Alice Manning.

— Montre-moi tes petits nichons, et je te conduirai jusque chez toi. Retire juste ta chemise, pour me montrer ces jolies petites choses. Je ne les toucherai pas. Je promets que je ne les toucherai pas.

— J'ai quatorze ans, dit-elle.

— Oh non, je ne crois pas. À ta façon de marcher, tu t'es sûrement déjà envoyée en l'air. Tu es une sacrée petite cochonne, pas vrai ? Raconte à Oncle Bill. Dis à Oncle Bill ce que tu as laissé les garçons te faire.

Sa main commençait à s'agiter sur sa cuisse, mais il conservait un ton rêveur, aimable.

— Oui, tu es une vraie petite cochonne et tu t'es très mal conduite, roucoula-t-il. Je sais tout sur toi.

— Ce n'est pas vrai.

Sa voix était aiguë, dure, la voix la plus colérique qu'elle ait eue depuis bien longtemps. Elle essaya de se maîtriser.

— Mais je connais une fille qui s'est très mal conduite... Qui se conduit très mal. Je vais vous dire ce qu'elle a fait.

— Oui, vas-y, raconte tout à Oncle Bill. Raconte-moi.

— Il y avait deux petites filles...

— Oh, je sens que c'est une bonne histoire, Alice...

— Et elles ont trouvé un bébé. Un bébé que sa mère n'aimait pas, parce qu'elle l'avait laissé seul sur le perron de sa maison. Alors elles l'ont pris à la mère et elles ont cherché un... endroit sûr pour lui. Mais le bébé a été malade pendant tout le temps, et il allait mourir, de toute façon. Et les filles, enfin, une des filles a pris peur et elle a dit qu'il fallait ramener le bébé. Mais l'autre fille a dit non, elles ne pouvaient pas, et elles devaient tuer le bébé parce que de toute façon personne ne les croirait.

La main de Bill s'était figée sur sa cuisse.

— C'est vraiment arrivé, dit Ronnie. Juste ici, il y a sept ans. Je connais les filles qui ont fait ça. Elles allaient à la même école que moi.

— Je croyais que tu étais à Towson...

— Mon école d'avant, répondit Ronnie en le regardant bien en face.

Le visage de l'homme n'était plus empourpré, mais d'une pâleur tirant sur le gris, quoique toujours luisant. Il essuya sa main sur la jambe de son pantalon, démarra et dit :

— Rappelle-moi où tu habites.

Et c'est ainsi qu'elle était arrivée à la maison, par le jour de mars le plus chaud qu'on ait vu, plus riche de trente dollars, et sans avoir rien dû faire avec Bill. Elle s'était assise sur son lit et avait réfléchi aux choix qui se présentaient à elle. En bas, elle pouvait aller voir ce que contenait le frigo. Ou allumer la télé dans la chambre de ses parents, et s'allonger sur le ventre sur leur lit. Elle aurait aussi pu aller faire un tour, descendre la rue jusqu'au magasin du coin. Il occupait l'angle de cette rue et de celle où se trouvait leur ancien domicile, et cette boutique avait des allures de charnière entre son ancienne vie et la nouvelle.

Au lieu de quoi elle décida de prendre son cadeau et de l'ouvrir. Le couvercle carré de la boîte cubique portait un autocollant proclamant : LA DÉCOUVERTE DU PORT : LE MUSÉE DES ENFANTS. Ronnie ne se souvenait d'aucun endroit semblable quand elle était petite. À l'époque, les musées étaient tous des endroits ennuyeux emplis de potiches et de vases qui n'intéressaient que les adultes.

Sous les couches successives de coton, elle découvrit une collection de porte-clés auxquels étaient accrochés des jouets miniatures. Une minuscule réplique du jeu « Opération », avec l'homme dont on pouvait coiffer n'importe comment la chevelure magnétique. Au dernier porte-clés était suspendue une tablette à dessin lilliputienne, sur laquelle la conseillère avait écrit sans doute à grand-peine : « Bonne Chance, Ronnie ».

Elle avait aussi ajouté un petit mot : « Je ne suis pas sûre de celui que tu préfères, alors je les ai tous pris. » Gentille, oui, elle était gentille. Mais pourquoi un porte-clés ? C'était assez bizarre, comme cadeau. Et puis Ronnie comprit. Pour la première fois depuis sept ans, elle aurait des clés. Elle ouvrirait ses propres portes, et les refermerait derrière elle.

On était en avril à présent, et la tablette à dessin, effacée depuis longtemps, était nichée au creux de sa main, serrée de sorte que les clés – deux seulement, celle de la serrure et du verrou de la porte d'entrée –

mordaient dans sa paume. Elle se trouvait dans l'ancien quartier, et passait devant le domicile des Manning. Elle ne pouvait prendre le risque de ralentir le pas, ni même de regarder directement la maison. Mais il était tôt, et le samedi Helen traînait souvent au lit jusqu'à midi. Pourtant, si leurs chemins venaient à se croiser de nouveau, si elle voyait Ronnie et la saluait, alors celle-ci pourrait demander, comme si cette question lui venait à l'esprit sur le moment, comme si elle n'y avait pas pensé presque chaque jour depuis sept ans : *Tu te souviens du chèvrefeuille ?*

Elle savait qu'Helen se souviendrait.

OceanofPDF.com

La Wagner's Tavern était devenue le bar attitré des inspecteurs de la Criminelle régionale après avoir été le théâtre malheureux d'un délit. Une nuit, peu avant Noël, un 4 × 4 avec cinq adolescents hurlant à son bord avait pris le virage devant l'établissement à près de cent cinquante kilomètres à l'heure. C'est du moins la vitesse qui fut estimée après les faits, quand les spécialistes de la police eurent commencé à tourner autour des trois morceaux fumants de l'Isuzu Rodeo rouge vif qui avait fini sa course à quelques centimètres de la table de billard. Le véhicule roulait peut-être à cent vingt ou cent trente « seulement », mais cent cinquante était un nombre plus parlant, et les reporters des chaînes de télévision préféraient toujours la fourchette haute des estimations, qu'il s'agisse de vitesse ou de chute de neige.

— Sauf en cas de dégringolade de la température à cause du vent, dit Lenhardt, interrompant sa propre histoire. Là, ils prennent l'estimation la plus basse. Vous connaissez la rengaine : aujourd'hui, la température sera de quatre degrés, mais on aura l'impression qu'il fait moins trente ! Le Centre Radar Doppler Dernier Cri, en activité vingt-quatre heures sur vingt-quatre, garantit la pire météo de tout Baltimore, ou vous rembourse.

Lenhardt rentrait chez lui la nuit de l'accident quand il avait vu les voitures de patrouille et les uniformes. Le prix humain payé était miraculeusement léger : seulement deux des gamins avaient été emmenés au service de traumatologie de l'hôpital, et comme Lenhardt le dit plus tard,

dans son style inimitable : « Difficile de plaindre ces gosses. » La serveuse rousse du bar avait une jambe cassée, et deux clients quelques coupures dues à la projection de verre brisé dont une partie provenait des décorations du sapin de Noël pulvérisé quand l'Isuzu avait défoncé la devanture.

Mais le bar avait survécu à ce malheur, et le seul changement visible avait été la glissière de sécurité installée dans le virage. Tard le soir, on pouvait trouver Lenhardt assis au coin du bar reconstitué à l'identique, ou à une des tables couvertes de plastique, qui payait un verre à ses inspecteurs.

— Alors c'est pour cette raison que vous venez ici.

C'était la première fois que Nancy poussait la porte du Wagner's, car d'habitude elle déclinait l'offre et se hâtait de rentrer auprès d'Andy. Mais elle avait besoin d'être avec les autres ce soir, même au risque de mettre Andy en rogne.

— Quoi ? fit Lenhardt en feignant l'incompréhension, ce qui n'était pas une mince prouesse pour lui. Tu sous-entendrais quelque chose à propos de ma façon de choisir les endroits où je bois un coup ?

— Vous avez choisi cet établissement comme quartier général parce que vous pensez qu'il ne peut être frappé une seconde fois par un accident de ce type. Ce qui relève de la superstition pure et simple.

— Je dirais plutôt que c'est une question de probabilités.

— Oui, mais les probabilités n'ont pas changé, puisqu'ils n'ont pas modifié le virage.

— Hein ? grogna Infante, complètement perdu, ce qui arracha un petit sourire à Lenhardt.

— Ce n'est pas comme s'il existait des probabilités établies qu'un véhicule percute un bar, dit Nancy. Un établissement situé dans ce genre de tournant sera percuté plus souvent qu'un autre qui ne se trouve pas dans un tournant, glissière de sécurité ou pas.

— Probabilités établies, répéta le sergent. Écoute ça, Infante. Nous perdons notre temps ici. Allons plutôt à Atlantic City, que mamzelle Nancy

nous montre ses connaissances en probabilités établies aux tables de black-jack.

— Bon, alors pourquoi venez-vous ici ?

Le sujet indifférait déjà Nancy, mais elle se devait d'insister, pour démontrer à Lenhardt qu'elle avait le cran de défendre sa position.

— Je viens ici parce que la bière n'est pas chère, parce qu'ils rouvrent la cuisine pour un fonctionnaire qui finit tard et parce que c'est sur mon chemin. Inutile de trop analyser, Nancy. Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ?

Infante s'esclaffa derrière sa main ouverte, et Nancy sentit une rougeur subite envahir son visage. Parfois elle se détestait d'être aussi blonde et pâle de teint.

Lenhardt parut avoir pitié d'elle.

— Toi aussi tu as du boulot à faire sur toi, Infante.

Elle mordit dans une chips au fromage, la chose la plus proche d'un légume qu'elle ait mangée en trois jours.

— Eh, comment se fait-il que pour lui c'est « Infante » et pour moi toujours « Nancy », ou « mamzelle Nancy » ?

— Mais, nom de D...

Mais Lenhardt était incapable de prononcer un juron incluant le Seigneur, même devant Nancy, aussi termina-t-il piteusement par un « nom de nom ». La plupart du temps, il ne parvenait pas à articuler la première lettre, mais la journée avait été épuisante.

— Tu ne vas pas te mettre à la jouer féministe avec moi, non ? dit-il pour repasser à l'attaque. Je veux dire, il...

Il s'interrompit de nouveau.

— Ah, si tu veux que je t'appelle Porter, je t'appellerai Porter. J'essaierai même de t'appeler de ce nom plein de consonnes que tu as reçu à la naissance – Padrewski, Portrotsky. Mais enfin quoi, c'est juste une façon de parler, Nancy. Je veux dire Potter. Je veux dire Porterchinski.

— Potrcurzski. Ça va, sergent. J'ai un nom spécial pour vous aussi, vous savez.

— Ah oui ? Lequel ?

— LV.

— Comment trouves-tu un V dans Lenhardt ?

— Ce n'est pas pour Lenhardt, dit Nancy en souriant. C'est pour Légende Vivante. Parce que c'est ce que tout le monde me dit : tu bosses avec une légende vivante. Mes oncles, Andy, une fois par semaine au moins, ils me rappellent que mon sergent est une vraie légende vivante dans la police.

Elle pensait que sa tirade le ferait rire, mais Lenhardt secoua seulement la tête d'un air désespéré.

— Il n'y a pas de légendes vivantes, Nancy. Les seules légendes sont mortes.

Ils avaient résolu l'affaire du New York Fried Chicken ce soir. C'était à présent au procureur de s'y coller. Il avait fallu douze heures d'interrogatoires serrés avec quatre gosses différents, mais à la fin de la journée ils les avaient tous inculpés, trois pour homicide, le dernier, qui avait passé un accord et tout avoué, pour des charges moins graves. Par certains côtés, Nancy jugeait que le donneur était le plus répugnant du lot, mais n'en était-il pas toujours ainsi ? Ceux-là s'en tiraient toujours mieux.

Lenhardt se méprit sur son expression maussade et crut qu'elle s'apitoyait sur elle-même.

— Tu feras un bon flic à la Criminelle.

Bon, mais pas excellent, songea-t-elle avant de se demander pourquoi elle était autant sur la défensive. Ces quatre derniers jours, personne ne lui avait adressé de critique, ni même suggéré qu'elle n'était pas à sa place. Mieux, on l'avait félicitée pour une partie de son travail. Pourtant elle se sentait blâmée, stupide, mise à nu. Un gamin avait lu en elle. Un tueur en

herbe hypernerveux, avec autant de maîtrise de ses pulsions qu'un rat de laboratoire bourré de Ritalin, l'avait déstabilisée.

Son Nokia sonna. Andy venait de lui souhaiter bonsoir : DURE JOURNÉE. VAIS AU PIEU.

Le texte même de son message disait sa colère. Sous la table, Nancy composa rapidement sa réponse : COMME TU VEUX.

Elle voulut l'annuler aussitôt, mais il était trop tard.

Ils étaient ensemble depuis le lycée, plus ou moins, mais c'est seulement récemment qu'ils avaient pris l'habitude de se critiquer mutuellement. Sa mère lui affirmait que ce n'était qu'une période, et elle fondait son expertise sur trente-cinq années de mariage. Mais que savait-elle des douze heures quotidiennes de travail qui vous laissent avec un sentiment de victoire et de honte mêlées ? Après une journée pareille, il vous était très difficile de rentrer directement à la maison. Et si quelqu'un pouvait le comprendre, c'était bien Andy qui avait été dans la police avant d'entrer au FBI tout en suivant des cours de droit le soir.

— J'ai l'impression que nous savons ce qui s'est passé, dit Nancy, mais pas pourquoi. C'était censé être un braquage avec arme à feu.

— Le pourquoi ne nous concerne pas, répondit Lenhardt. Oublie ça. Elle en était incapable.

— Selon le gamin de l'intérieur, ils devaient porter des masques, et enfermer le gérant ainsi que leur complice dans la chambre froide pour égarer les soupçons des flics. Le flingue ne devait servir qu'à impressionner, pour obtenir l'argent.

Le gamin à l'intérieur, celui qui travaillait dans l'établissement, avait été presque heureux d'être démasqué. Après tout, il connaissait mieux que quiconque la violence potentielle de ses amis, tous anciens employés du New York Fried Chicken. Il avait demandé à être inculpé moins lourdement, d'homicide involontaire, mais aux yeux de Nancy, son principal crime avait été de se montrer assez idiot pour penser que si vous

déverrouilliez la porte d'un restaurant vendant du poulet frit sur la Route 40 et que vous laissiez entrer trois types non masqués mais armés d'un pistolet, ils allaient se contenter de prendre l'argent et de repartir en topant leur casquette pour saluer la victime. « Toper sa casquette » était une autre expression propre à Lenhardt.

— « Salut et bonne journée, merci pour ces billets de dix et de vingt, et est-ce que je pourrais avoir deux cuisses à la Cajun bien croustillantes avec ? » Non, Nancy, ce n'était pas Cary Grant sur la Riviera. Si ça l'avait été, la brigade de répression des vols se serait chargée de cette affaire. Quand les gens ne tuent personne, ce n'est pas notre boulot.

— Oui, je sais, répondit Nancy.

Elle soupçonnait Lenhardt de vouloir abandonner le sujet, d'oublier cette journée, mais elle ne le pouvait pas. Il fallait qu'elle apprenne. Il avait été si facile de les attraper, et si difficile de les faire parler. Ils s'étaient montrés d'une insolence qui lui avait coupé le souffle. Son grand-père polonais avait fui l'Europe avec seulement les vêtements qu'il portait sur le dos, il avait survécu au torpillage d'un paquebot et refusé les noms simplifiés qu'on lui avait proposés à son arrivée au port de Baltimore, en 1916. Josef Potrcurzski avait porté sur lui son propre couteau, plus tard une arme à feu, et veillé sur son pâté de maisons comme un shérif dans l'Ouest de l'ancien temps. Et pourtant même lui aurait été terrifié par ces gosses.

— Le meurtre était l'objectif, déclara Lenhardt, péremptoire. Plus que l'argent, qui aurait duré quarante-huit heures peut-être, en admettant qu'ils aient pris un conseiller financier de chez Merrill Lynch pour les aider à l'investir. Ils n'ont pas tué quelqu'un au cours d'un braquage. Ils ont pris le prétexte d'un braquage pour tuer quelqu'un.

— Alors pourquoi avoir apporté le flingue ? rétorqua Nancy. Ils se sont servis d'un des couteaux de cuisine.

Lenhardt pressa les paumes de ses mains sur ses yeux et frotta vigoureusement, de la même façon que la serveuse rousse avait secoué la

Margarita de Nancy quand celle-ci avait demandé un peu plus de sel.

— Je ne sais pas, Nancy. Non, je ne sais pas. Tu as trouvé la douille sur l'aire de stationnement. Peut-être que le gosse au flingue a tiré et que la détonation l'a effrayé. Peut-être qu'ils ont tiré et qu'ils l'ont raté, et qui sait si la victime ne brandissait pas le couteau, comme ils l'ont prétendu ? Dire que ce pauvre connard est mort en défendant l'honneur du New York Fried Chicken...

— D'accord, admettons qu'ils voulaient tuer quelqu'un. Mais pourquoi avoir choisi une victime à laquelle ils seraient reliés aussi facilement ?

— Ils ne pensent pas à ce genre de truc, Nancy. Selon les probabilités établies, ils ne pensent pas.

— Sérieusement.

— Peut-être qu'ils l'ont tué parce qu'il avait été leur patron. Parce qu'il leur avait dit de nettoyer le grill, de retirer les nappes et de vérifier que les tables étaient propres. Parce qu'il les a obligés à porter un filet à cheveux. Ils l'ont tué...

Lenhardt marqua une pause. Il savait raconter une histoire, captiver son auditoire et le suspendre à chacune de ses paroles.

— Parce qu'il était consciencieux, parce qu'il pensait important que le New York Fried Chicken de la Route 40 ait des toilettes impeccables, de l'huile propre dans les bacs à friture et un taux d'absentéisme bas chez ses employés. Le vrai croyant du fast-food a rencontré le club existentialiste du West Side, et les existentialistes ont gagné.

Lenhardt roula des yeux – *c'est bien moi qui viens de dire ça ?* – et Infante partit d'un rire bas, puis répéta « existentialiste » d'une voix rendue légèrement pâteuse par l'alcool, comme si c'était drôle, peut-être même un rien salace.

— Tu sais, ça se passait dix bornes plus à l'est et ça ne nous concernait pas, remarqua-t-il. Moi, je ne pense pas que le lieu où se produit le crime devrait déterminer la juridiction. Je pense qu'on devrait se baser sur

l'endroit où vivent les tueurs. Là où ils posent le cul à table, là où vont leurs impôts, c'est là que devraient être leurs inspecteurs.

— Merde, si on appliquait ces règles nous n'aurions que des meurtres passionnels à Dundalk. Et puis, nous représentons les victimes, tu te souviens ? Nous travaillons pour tous les honnêtes citoyens du comté de Baltimore.

Depuis leur arrivée au Wagner's, l'humeur de Lenhardt avait connu des hauts et des bas. Il était toujours un peu déprimé après l'excitation première d'avoir bien fait le boulot. Le HIC, « Hypoglycémie de l'Inspecteur de la Criminelle », c'est ainsi qu'il appelait cette réaction. Nancy avait fait l'expérience du même phénomène, quoique à un degré moindre. Il était agréable d'élucider une affaire, mais le processus avait un prix. Elle avait découvert qu'elle écoutait les aveux de la même façon qu'elle regardait un film d'horreur, en souhaitant que la fin arrive très vite, que tout se termine dans les cinq minutes, sans nouveau coup de théâtre effrayant. *N'ouvre pas cette porte. Ne te confie pas à cet homme. Ne décroche pas le téléphone.*

— Ne faites pas cette tête, sergent, dit Infante. Nous avons remporté cette manche.

— Campbell est mort la semaine dernière, laissa tomber Lenhardt.

— Campbell ? interrogea Nancy, alors qu'Infante acquiesçait.

— H. Grayson Campbell. H. Grayson Campbell III, ou peut-être IV. Il s'est éteint dans une maison de retraite. La dernière fois que je suis passé lui rendre visite, il m'a pris pour son beau-fils. Il ne contrôlait plus ses intestins, sa vessie ou son cerveau, il se savait proche du grand saut, et il n'a pas voulu me dire où elle était.

— Je connais ce Campbell ? s'enquit Nancy.

Ce nom avait quelque chose de familier. Peut-être l'avait-elle vu dans un des dossiers sur le bureau de Lenhardt. Il ressortait de vieilles affaires tout le temps. Le sergent ne cessait d'apprendre, d'étudier. Et elle ne cessait de l'observer.

— Juste un type riche qui avait l’habitude de cogner sa femme contre les murs de temps en temps, même après qu’ils se sont séparés. Une nuit, elle n’a pas rebondi.

— Objection ! Pure hypothèse, intervint Infante en singeant le ton coincé d’un avocat de la défense.

— Oui, pure hypothèse. C’est celle des enfants de son premier mariage aussi. De toute sa famille. Nous sommes tous des vautours qui soupçonnons ce pauvre citoyen incompris parce que son ex-femme est allée chez lui pour lui parler de la facture de sa carte Visa, et qu’on ne l’a jamais revue, vivante ou morte. Maintenant que ce salopard est mort, je peux le dire haut et fort, je peux le dire au monde entier, et ça ne changera rien. Son mari l’a supprimée. Et il a quitté ce monde sans me révéler où il avait mis le corps.

— Où croyez-vous qu’il ait mis le corps ? demanda Nancy.

— Je l’ignore. Où les types du comté planquent-ils les cadavres ? Si c’était un taré de la ville, je chercherais dans Leakin Park. Mais il n’était pas de la ville, et même après dix ans en banlieue je n’ai jamais réussi à deviner où ces types planquaient leurs cadavres. Trop de place.

Nancy baissa les yeux sur son assiette, un assortiment de mets frits – champignons, beignets de courgettes, chips fourrées au fromage. Il fallait qu’elle se remette au régime. Elle n’avait même pas essayé, pas alors qu’une enquête était en cours, ce qui signifiait que sa vie serait faite de plats à emporter. Elle calcula les calories, les féculents, envisagea de s’acheter un vélo d’appartement. Elle pensa à tout et n’importe quoi pour refouler les souvenirs qui déferlaient en elle dès que quelqu’un disait « Leakin Park ».

Lenhardt baissa les yeux vers ses cuisses et Nancy comprit que son biper avait dû se déclencher.

— L’heure de la femme a sonné, commenta Infante en riant.

— Eh, au moins Nancy et moi en sommes à notre premier mariage.

Il se leva pour aller téléphoner, laissant Infante et Nancy en tête-à-tête.

Un silence gêné s'établit entre eux. Bien qu'ils aient déjà passé pas mal de temps ensemble, ils avaient peu sympathisé.

— Une fois, dit Infante, j'ai été sur une affaire où je croyais que le type avait balancé sa femme dans une machine à copeaux. Le type était très calé en jardinage. Je n'ai jamais vu autant de paillis. Tout en était recouvert.

— C'est ridicule, dit Nancy d'un ton un peu trop définitif.

— Quoi ?

— S'il y avait un broyeur à bois, il te suffisait de l'examiner pour chercher des traces de sang. On ne peut pas transformer une personne en paillis sans laisser de trace, et certainement pas effacer ces traces de l'intérieur d'un broyeur à bois.

Infante lui lança un regard qui disait : « Mais qu'est-ce que je t'ai fait ? » Nancy ne pouvait le lui dire, parce qu'il ne lui avait rien fait. Mais elle avait le sentiment que l'asticoter compenserait un peu cette journée, et ce qui s'était produit quand le dernier du quatuor avait été sur le point de se faire menotter pour son transport à la centrale.

C'était lui le meurtrier, lui qui avait pris le couteau et l'avait plongé encore et encore dans le corps de la victime. Il était mince et pesait sans doute moins que Nancy. Mais il y avait quelque chose de menaçant dans la finesse même de son ossature, comme si un individu plus imposant avait été réduit par un procédé inconnu jusqu'à ce qu'il n'en reste que ce concentré de rage et de rancœur.

Il avait irrité Lenhardt aussi, sans s'en rendre compte. C'était une erreur d'ignorer que Lenhardt vous en voulait.

— Tu es fait comme un rat, tu sais ça ? n'avait pu s'empêcher de lui dire le sergent après que le prévenu eut signé les papiers officiels. Tes copains t'ont balancé. À propos, ils nous ont raconté un tas de trucs. Tes bons copains, tes potes, tes confédérés !

Confédérés. Un autre mot cher à Lenhardt. Il avait dit à Nancy qu'il l'utilisait uniquement pour les associations d'idées qu'il entraînait.

Confédérés-confédération-guerre de Sécession-esclavage. Pour les jeunes Noirs de Baltimore, le mal infligé à leurs ancêtres ne leur apportait que de la honte. Avoir été esclave équivalait à un constat de faiblesse. Descendre d'esclaves était presque aussi injurieux. Mais seul Lenhardt voyait les choses sous cet angle.

Pendant une fraction de seconde le jeune avait semblé surpris, puis son visage s'était fermé de nouveau. Nancy devinait que ses émotions avaient suivi le même cours tortueux dans le restaurant. Il avait été pris au dépourvu par le courage de son ancien patron, et il l'avait puni pour cela. Il avait pourchassé le gérant de la cuisine jusque sur l'aire de stationnement, de plus en plus désespéré, inquiet non pas d'être pris mais de se voir bafoué par la bravoure futile de l'autre. Il l'avait tué pour montrer aux autres le prix d'un tel courage.

Et soudain, il s'était jeté sur Nancy et lui avait saisi une fesse à pleine main.

— Beau cul pour une Blanche, avait-il dit.

Lenhardt l'avait frappé si fort à l'estomac que le gamin s'était cassé en deux et était tombé à genoux. Le sergent avait souri à Nancy par-dessus le corps prostré du jeune. Il était heureux de l'occasion, et il l'invitait à décocher un coup de pied ou de poing à leur prisonnier si elle le souhaitait. Quand il avait vu qu'elle n'en ferait rien, il avait eu un regard étrange, puis il s'était lâché et avait infligé à l'autre le châtement qu'il estimait juste. Le gosse n'avait pu qu'encaisser.

Il avait touché un flic. Malgré elle, Nancy se sentait coupable d'avoir failli, elle se disait qu'un meilleur flic n'aurait pas subi ce genre d'outrage. Et Lenhardt avait laissé passer son erreur parce qu'il était trop heureux d'avoir une chance de corriger ce gosse avant la fin de la journée.

— Le broyeur à bois... reprit Nancy, et elle sut qu'elle allait déverser sur Infante la colère transmise par ce gamin meurtrier.

La vie émotionnelle n'était qu'un éternel jeu du chat et de la souris, la mauvaise humeur passant d'une personne à une autre. Mais avant qu'elle ait le temps de terminer sa phrase, son Nokia sonna et le texte du message s'afficha : SUIS DE RETOUR À LA MAISON.

Les mots semblaient trembloter sur l'écran, mais c'était probablement dû à un défaut de l'appareil.

— Ton bonhomme ? demanda Infante.

— Je ne pense pas, dit-elle. Il est en rogne après moi. Et puis je sais déjà où il se trouve.

Le message affrontait avec insistance son regard. Lui était-il vraiment destiné ? Impossible. Elle n'aurait même pas établi de lien sans Lenhardt et la coïncidence étrange de la conversation de ce soir : *Si c'était un taré de la ville, je chercherais dans Leakin Park.*

Leakin Park. Même un homonyme approximatif, comme Lincoln, pouvait la faire tressaillir. Leakin Park. Le nom évoquait toujours la petite cabane dans les bois, ou la silhouette de son camarade de promotion à l'académie, Cyrus Hickory, immobile sur le seuil. Il lui avait dit de ne pas approcher, mais Nancy devait prouver qu'elle pouvait faire tout ce qu'il faisait, et elle avait traversé le ruisseau, gravi la pente jusqu'à la mesure...

Non. Durant ces sept dernières années, Nancy avait appris qu'elle pouvait choisir, qu'il était en son pouvoir de ne pas franchir le seuil si elle ne désirait pas voir ce qui se trouvait à l'intérieur. Et ce soir, elle fit ce qu'elle n'avait pas fait alors. Elle rebroussa chemin, s'éloigna de la cabane dans les bois, traversa le ruisseau pollué dans des gerbes d'éclaboussures, remonta l'autre versant de la colline, ses mains gantées vides, miséricordieusement vides.

Lenhardt revint à leur table, posa de l'argent sur la table et repoussa d'un geste les billets que Nancy et Infante allaient ajouter.

— Je suis à un verre du divorce. Marcia est plus indulgente que l'alcootest, mais pas de beaucoup. Tu devrais rentrer aussi, Nancy.

— Et moi ? dit Infante.

— Le Dr Joyce Brothers elle-même ne pourrait pas sauver ta vie conjugale, Kevin.

— C'est très vrai, répondit l'inspecteur d'un ton détendu.

Plus que quiconque, il s'amusait de la succession d'épouses Infante qui avaient traversé sa vie durant les vingt dernières années. Il se leva et se dirigea vers le bar. La serveuse avait encore une très légère claudication, mais elle était toujours rousse et jolie, avec cette crinière laquée typique des serveuses du comté.

Subitement, sans raison apparente, Lenhardt demanda :

— Tu n'as jamais pensé à un bébé ?

— Un bébé ?

Il sait, songea-t-elle. Depuis tout ce temps il savait, et il n'a jamais posé la question. Bien sûr, il ne pouvait en être autrement. Les flics cancanent autant que des grands-mères polonaises. Tu connais le passé de Porter, non ? La nièce de Kolchak ? Une honte, mais elle l'a cherché. On aurait pu croire qu'elle serait plus avisée, avec le passé qu'elle a.

— Avoir un bébé. Tu y as déjà pensé ?

— Ah, fit-elle, tellement soulagée qu'elle ne s'offusqua pas que le sergent aborde un sujet aussi personnel. Est-ce que ce n'est pas le cas de tout le monde ? Mais Andy a encore un semestre de cours de droit, et je viens tout juste d'entrer à la Criminelle.

— Les bébés sont plus importants que tout ça.

— Oui. Combien d'enfants avez-vous ?

— Trois, répondit Lenhardt. À ma connaissance.

Il esquissa une grimace qui se voulait drolatique, mais il était trop épuisé pour appuyer plus sa propre plaisanterie.

— Sois sage, dit-il abruptement avant de s'éloigner.

Être sage ? Où était-il allé pêcher ça ? Mais elle suivit son conseil à la lettre. Elle prit la voiture et rentra chez elle, réveilla son mari endormi et lui

fit l'amour, ce qu'il prit pour sa façon de s'excuser, et peut-être s'agissait-il de cela, alors qu'elle ne pensait pas avoir quoi que ce soit à se faire pardonner. La vie était trop courte, et elle ne voulait pas se brouiller avec la personne qui la connaissait le mieux. La personne qui l'avait aimée avant, la personne qui l'avait aimée après, la personne qui avait juré qu'elle l'aimerait toujours.

Andy glissa de nouveau dans le sommeil, mais Nancy ne dormit pas, cette nuit-là. Elle contempla fixement le plafond, additionnant sept à onze, puis effectuant la soustraction.

Cet appel ne pouvait être qu'une erreur.

OceanofPDF.com

Mardi 16 avril

Le premier enfant disparut du Rite Aid dans le centre commercial d'Ingleside. Il était sanglé dans un chariot dans l'allée 11 – produits pour bébé, pédicure, hygiène féminine – quand sa mère, Mary Jo Herndon, se souvint d'un nouveau gel coiffant dont elle avait vu la publicité le matin même. Ce produit promettait de vous débarrasser de vos frisottis tout en accentuant l'éclat du cheveu. Elle s'imagina avec une chevelure raide et brillante, qu'elle rejetait en arrière pendant qu'elle parlait à un homme. Peut-être Bobby, peut-être pas. L'identité de l'homme était moins importante que ce flot discipliné et luisant de cheveux qui volaient autour d'elle comme dans ces publicités, aussi chaud que le soleil sur ses épaules.

Les produits capillaires se trouvaient dans l'allée voisine, mais il y avait une femme entre Mary Jo et le bout de l'allée, une femme au derrière énorme qui étudiait les produits Scholl avec une concentration féroce, son panier placé selon un angle qui rendait impossible le passage d'un chariot. Et Mary Jo ne tenait pas à lui demander de bouger, parce qu'il y avait quelque chose d'obstiné dans ce fessier monstrueux, l'indice d'une femme disposée à l'affrontement. Il était plus simple de laisser là son chariot, de contourner la femme et de trotter jusqu'au rayon des produits capillaires. Après tout, elle allait simplement prendre un flacon de gel puis aller à la

caisse. Ces courses avaient déjà sérieusement dérapé. Elle était venue ici acheter du papier toilette et du charbon de bois pour le barbecue, et son chariot était déjà presque plein.

Rite Aid ne distribuait pas la marque de la publicité, mais le magasin proposait un éventail impressionnant de gels similaires, et Mary Jo prit le temps d'étudier les différents choix. Il y avait là toute une ligne de produits dans des flacons élégants, couleur lavande, mais le fabricant lui avait donné le nom de « système », pour suggérer que c'était tout ou rien. Elle savait vaguement que c'était du bluff. En aucun cas vous n'étiez obligé d'acheter toute la ligne pour profiter des qualités du gel.

Mais elle pensait qu'un achat coûteux pouvait vous transformer. Le produit n'était peut-être pas meilleur, mais si vous décidiez de payer plus, c'était aussi une manière de prouver que vous méritiez de profiter d'un peu de luxe dans ce bas monde, et que vous aviez ce qu'il faut pour changer les choses. Ne méritait-elle pas ce qu'il y avait de mieux, ou au moins ne méritait-elle pas mieux ? C'est ce que tout le monde disait : « Tu mérites mieux. » Bien sûr, ses amies et sa famille faisaient allusion à Bobby et à ses conditions d'existence, mais il n'existait aucun produit sur terre pour corriger les défauts de Bobby. Elle prit un flacon lavande et retourna au trot dans l'allée 11.

Elle était déserte. Pas de Jordan, pas de chariot, pas de grosse femme examinant les produits du Dr Scholl. Mary Jo avait dû se tromper de sens et tourner à droite au lieu d'aller à gauche. Aucun problème. Elle rebroussa chemin et se rendit au bout de l'allée 9.

Personne, là non plus.

La première allée vide l'avait rendue nerveuse, mais d'une nervosité contenue, sans débordement, car elle s'était aussitôt persuadée qu'elle avait tourné dans la mauvaise direction, et que Jordan l'attendrait après le coin suivant. Mary Jo s'était sentie comme ce jour où les wagonnets des montagnes russes avaient entamé la longue ascension, au Monde de

l'Aventure, effrayée pour le plaisir de se faire peur, mais en sécurité, parce qu'elle savait que cette lente progression faisait partie du suspense, et que le dessin imprimé sur le ticket n'était que virtuel.

Quand elle atteignit l'extrémité de la seconde allée, elle ne savait plus ce qui se passait ou comment cela se terminerait, et soudain tous les paris étaient négatifs, toutes les promesses annulées. Elle se mit à parcourir au trot la longue allée qui coupait toutes les autres au centre du magasin, en criant le prénom de Jordan et en essayant d'imaginer le pire. Parce que si elle parvenait à imaginer quelque chose, cette chose ne pourrait pas arriver.

Un cri d'enfant s'éleva, aigu et plein de peur, et elle se précipita vers la source du son avec gratitude et soulagement. Mais le gamin qu'elle découvrit dans l'allée 3 était un garçon, le visage rougi là où la main venait de le gifler, et sa mère la fusilla du regard, prête à se défendre. Mary Jo les laissa là, en pensant : *Vous avez tellement de chance d'avoir un enfant à gifler*. Non, ce n'était pas bien. Elle promit à Dieu qu'elle ne giflerait plus jamais Jordan, qu'elle ne lèverait plus jamais la main sur elle s'Il acceptait seulement de la lui rendre. Cela lui arrivait rarement, et elle était consciente de mal faire. Plus jamais, promit-elle. *Plus jamais. Vous m'entendez, Seigneur ?*

D'autres promesses lui vinrent alors qu'elle suivait en courant un chemin erratique dans tout le magasin, parcourant les allées d'un bout à l'autre en criant le nom de sa fille ici et là. Elle se montrerait meilleure mère en tout, patiente et attentionnée, sans jamais élever la voix. Elle serait plus aimable avec sa sœur, quand bien même Mimi conserverait cette mauvaise habitude de la traiter de haut, la faisant se sentir malheureuse parce que Bobby s'était révélé si peu fiable. Quoi d'autre ? Oh, Seigneur, elle serait tellement parfaite dans tous les domaines, si seulement Jordan réapparaissait...

— Madame, madame.

La voix du pharmacien était insistante, proche de la réprimande, c'était la voix de l'autorité. Il allait lui demander de cesser ces cris et cette course sans but. Qui était-il pour lui interdire de crier alors que son bébé avait disparu ?

— Madame. S'il vous plaît, madame...

— Je cherche ma petite fille, ma Jordan. Elle a trois ans ? De longs cheveux bouclés comme les miens, juste un peu plus sombres ?

Elle ne comprenait pas pourquoi tout ce qu'elle disait prenait la forme d'interrogations. Avait-elle besoin que cet inconnu lui confirme la véracité de ses propos ?

— Elle porte... Elle porte...

Oh, Seigneur, comment est-elle vêtue ? Une robe. Jordan traversait une phase d'entêtement où elle insistait pour porter une robe différente chaque jour. Verte ? Bleue ? Un vêtement de seconde main ayant appartenu à une des trois filles de Mimi, avec un col orné de dentelle, ou de broderie. Dans la voiture, Jordan avait retiré le couvercle de sa Sippee Cup, laissant une tache rouge sur le devant de la robe. Mary Jo l'avait grondée parce que Jordan savait très bien ce qu'elle faisait, qu'elle avait ouvert sa boisson uniquement pour irriter sa mère. Mais Mary Jo ne réagirait plus ainsi, plus jamais. Les taches partaient si on les nettoyait avec le produit adéquat. Les taches n'avaient aucune importance.

— Madame.

Le pharmacien saisit le bras de Mary Jo et l'entraîna dans un couloir qui menait aux toilettes du magasin. Son chariot était là, avec tous ses achats, le dentifrice et le papier toilette, les paquets de chips, le sac de charbon de bois et les deux chaises de jardin en plastique, au cas où ils feraient des grillades dehors ce soir, si Bobby passait pour dîner. Et Jordan était assise dans le siège rehausseur. Sa robe était bleue. Mary Jo avait vu juste. La robe de sa fille était bleue.

Jordan semblait effrayée et sa mère, qui ne pouvait voir son propre visage, ne se rendit pas compte que son expression était très semblable à celle qu'elle avait eue lorsque le couvercle de la Sippee Cup était tombé dans la voiture. Elle arracha l'enfant du chariot et la couvrit de baisers en lui demandant ce qui s'était passé, mais sans lui laisser une chance de répondre. Elle s'était mise à sangloter à l'idée que tout aurait pu se terminer beaucoup plus mal. C'est seulement alors que Jordan commença à pleurer et babiller. Mais le vocabulaire d'une enfant de trois ans n'était pas suffisant pour raconter son histoire.

— Vous avez vu quelqu'un ? demanda Mary Jo au pharmacien. Qui a bien pu pousser mon chariot jusqu'ici ? Est-ce qu'il gênait ? Qui pourrait faire une chose pareille ? Quel genre de magasin est-ce là ?

En esprit, elle voyait un employé poussant le chariot de côté parce qu'il bloquait le passage. Elle les poursuivrait en justice, elle ferait un scandale. Qui pouvait bien pousser un chariot avec un bébé dedans jusqu'à ce couloir près des toilettes ?

Le pharmacien conserva un calme frisant l'indifférence. Le soir, au dîner, il rapporterait l'incident à sa femme, en accusant Mary Jo de tout. Ses propres enfants étaient grands, à présent. Il pouvait se permettre des jugements définitifs dans ce genre de situation, toutes les erreurs commises au sein de sa petite famille étant oubliées depuis longtemps.

Quant à Mary Jo, elle n'en parla jamais à personne – ni à Mimi, pour qui l'occasion aurait été trop belle de rabaisser sa sœur, ni à Bobby, de méchante humeur quand il finit par arriver, bien après le coucher de Jordan. Il apportait quelques dollars, mais lorsque Mary Jo lui demanda quand elle aurait un chèque de paie en bonne et due forme et à date fixe, puisqu'il avait trouvé du travail, il déclara qu'il la quitterait si elle tentait d'accaparer son salaire, et qu'un homme ne pouvait progresser dans ce monde si les femmes étaient toujours après lui. Elle répliqua qu'il n'avait pas grand-chose d'un bon père s'il n'était pas capable d'assurer le bien-être de sa fille.

C'était une dispute bien rodée, du premier au dernier mot. Bobby sortit en claquant la porte, lui laissant le soin de tout ranger après leur barbecue. Il n'acceptait jamais une dispute avant d'avoir mangé. Mary Jo alla se coucher seule. Il n'avait même pas remarqué ses cheveux, qu'elle avait lavés et coiffés avec le nouveau gel. S'il avait émis le moindre commentaire à ce sujet, elle lui aurait peut-être parlé de ce qui s'était passé à Rite Aid. Ou peut-être pas. Bobby aurait pu s'en servir contre elle, et Mimi, elle-même, aurait trouvé un moyen de critiquer Mary Jo.

Deux mois allaient s'écouler avant que l'enfant suivant ne disparaisse.

OceanofPDF.com

Lundi 22 juin

L'été commença enfin. Il commença d'ailleurs plusieurs fois. À la mi-mai, avec une vague de chaleur d'une précocité inquiétante, puis à la fin du même mois, pour le Memorial Day, quand les piscines privées ouvrirent pour la saison alors que la vague de chaleur s'estompait et que le temps revenait au froid stérile connu en avril. Il commença avec chaque dernier jour d'école, district par district, avec la ville de Baltimore toujours bonne dernière à libérer ses enfants. Il commença avec le premier jour en code rouge, un indice pour l'air, non le danger, diffusé si la chaleur retenait la pollution sur la ville. Il commença chaque vendredi vers seize heures, lorsque les stations de radio locales rapportèrent que les ralentissements aux péages de Bay Bridge atteignaient cinq, sept, dix kilomètres de long. Il commença avec l'apparition des lucioles et une nouvelle génération d'enfants qui vérifia la légende selon laquelle ces insectes ne pouvaient s'envoler si vous marchiez avec une d'elles posée sur le bout d'un doigt.

Un nouveau rituel estival était aussi en gestation cette année-là. La disparition d'enfants, uniquement des petites filles. Elles disparaissaient dans les parcs et les magasins, les jardins et sur le perron des maisons. Mais personne ne le remarqua, parce que ces enfants réapparaissaient quelques minutes plus tard, avant que leur absence n'ait été enregistrée. Les gamines

elles-mêmes ne semblaient pas comprendre l'événement extraordinaire qu'elles avaient vécu. En eussent-elles été conscientes qu'elles n'auraient pu en faire part à personne car toutes n'étaient que des bambins trop jeunes pour parler.

Quand arriva l'équinoxe, l'été semblait déjà abattu et à bout de souffle. Ce fut justement le jour où Nancy mit son meilleur ensemble pour se rendre au tribunal, peut-être le bâtiment public le plus laid de tout le comté de Baltimore, une distinction pourtant difficile à remporter. Là, elle déposa devant le grand jury qui n'avait pas besoin de beaucoup d'encouragements pour valider la mise en accusation pour meurtre crapuleux à l'encontre de trois des quatre garçons impliqués dans l'affaire du New York Fried Chicken. Le quatrième serait poursuivi pour vol et homicide involontaire, puisque c'était l'arrangement qu'il avait réussi à obtenir. Il risquerait une condamnation à mort probable en sa qualité de témoin, plutôt, ce qui était quand même mieux que la peine capitale assurée pour toute personne convaincue de meurtre crapuleux dans le comté de Baltimore.

Ayant rempli son devoir, Nancy et Infante retrouvèrent leur sergent dans le restaurant italien que la jeune femme appréciait tant, sur Washington. Lenhardt insistait toujours pour régler la note, affirmant que le comté le rembourserait, mais Nancy le soupçonnait de payer ces déjeuners de sa poche.

— Elle va demander la peine capitale ? demanda Infante à Lenhardt, le « elle » en question se référant au procureur du comté de Baltimore.

— Elle la demande toujours, dit Lenhardt en trempant le bout d'un gressin dans la tapenade qui avait établi la réputation de l'établissement.

Nancy feignait d'apprécier une petite salade maison.

— Bonne chose, commenta Infante.

— Mais il se peut que la mère de la victime ne la réclame pas, objecta Nancy.

Elle se rappelait cette femme rencontrée en avril, une mère dont la vie avait mis la foi à rude épreuve, sans jamais l'amoindrir. Les murs de sa petite maison exhibaient une compétition acharnée entre le seul fils de Dieu et son seul fils, Jésus l'emportant sur Franklin Morris.

— Elle est chrétienne, ajouta Nancy.

— Et alors ? dit Infante. Nous ne le sommes pas tous ?

— Une vraie chrétienne, je veux dire. Très dévote. Et vous savez bien que le procureur ne réclamera pas la peine capitale si les proches de la victime ne la demandent pas.

— Chrétienne ? répéta Lenhardt en feignant l'indignation. Et la plus vieille règle chrétienne, ce n'est pas « œil pour œil, dent pour dent » ?

— Je crois qu'elle est plus du style Nouveau Testament, du genre « tendre l'autre joue ».

— Le Nouveau Testament, grogna Lenhardt en agitant son gressin. C'est le nouveau Coca Light de la religion, ça. Ils devraient bazarder cet ersatz et revenir à la recette originale.

Nancy eut un hoquet si violent en réprimant son hilarité qu'elle faillit avaler de travers une tomate cerise de sa salade. Elle n'était pas plus religieuse qu'une catholique non pratiquante moyenne, mais ce n'était pas un sujet sur lequel elle aimait plaisanter. Et en secret elle culpabilisait de ne pas fréquenter St. Casimir depuis toutes ces années.

— Bah, après avoir assisté aux dépositions, et quand elle aura vu quelques photos de la scène du crime, elle sera disposée à faire elle-même l'injection à ces petits salopards.

Infante acquiesça d'un air entendu. C'était une de ses rares attitudes qui irritaient instantanément Nancy, ce hochement de tête qui voulait exprimer la connivence, une compréhension que lui seul partageait avec le sergent.

Celui-ci était lancé. Le sujet de la religion paraissait le passionner, pour une raison indéterminée.

— La vengeance est mienne, a dit le Seigneur. Et c'est dans le Nouveau Testament, à propos.

Nancy ne connaissait pas la Bible aussi bien, mais elle n'était pas décidée à en rester là :

— Est *mienne*. Sa vengeance, pas la nôtre. D'après cette formule, Dieu ne dit-il pas que nous ne sommes pas censés nous occuper de vengeance ?

— Il dit que nous l'appliquons pour lui, alors autant bien l'appliquer.

Mais Lenhardt s'aventurait en terrain glissant. Aucun des trois à cette table, deux catholiques et un luthérien, du moins Nancy pensait que le sergent était luthérien, n'avait un savoir suffisant en la matière pour jouer au théologien, même amateur.

— Je vais vous dire ce que je sais de la vengeance, moi, lança Infante. Ça fait du bien. Et c'est pour ça que Dieu veut l'appliquer lui-même. Il sait combien c'est agréable.

— Je sens comme une leçon bien apprise, dit Lenhardt. Épouse numéro Un ou Deux ?

— Deux.

— Tu n'as pas trompé la Deux ? demanda Nancy, qui savait qu'il l'avait fait.

— Si, mais j'ai beaucoup culpabilisé. Tu sais, l'adultère, ce n'est pas ce qui tue le mariage, c'est juste...

— Un symptôme, termina Nancy.

Lenhardt éclata de rire et elle en éprouva un sentiment de chaleur humaine partagée. Tous deux connaissaient par cœur les démêlés conjugaux d'Infante et la litanie d'excuses qui accompagnait leur récit.

— Allez vous faire foutre, dit Infante, mais sans mordant, car cela aussi faisait partie du rituel et précédait invariablement le récit de son bonheur enfui. Ouais, j'ai fauté, et elle l'a appris, mais je voulais tellement revenir avec elle, j'étais prêt à tout pour ça. Le problème, c'est qu'elle ne voulait plus de moi. Par contre elle voulait ma maison et mes meubles. Et tout notre

argent, ce qui ne faisait pas une grosse somme, mais son avocat lui a dit de vider nos comptes communs. Le seul truc qu'elle ne m'a pas pris, c'est mes clefs.

— Ah oui ?

Nancy s'était entraînée à élever un sourcil – elle pensait que c'était une expression qui pouvait être utile lors d'un interrogatoire – et elle la tenta. Elle aperçut son reflet déformé dans le support métallique des serviettes et constata que l'effet était très éloigné de celui qu'elle désirait. Elle ressemblait à un personnage de dessin animé s'efforçant de paraître menaçant.

— Calculatrice comme elle était, elle n'a pas exigé tes clefs, ou changé les serrures ?

Le sourire d'Infante s'accordait mal avec son expression de chien battu.

— Eh bien... Peut-être que j'avais fait un double un jour, en cas d'urgence, et qu'elle l'avait oublié. Quoi qu'il en soit, une nuit où elle était absente, je suis revenu à la maison.

— Dans quel but ? dit Lenhardt.

— C'est ça le plus marrant. Je n'avais rien de précis en tête quand je suis entré. Il était une heure du matin...

— Ce délit a-t-il été commis sous l'emprise de l'alcool, M. Infante ? railla Lenhardt en sortant son calepin et en faisant mine de prendre des notes.

Une fois encore, le sourire de l'inspecteur révéla tout.

— Donc j'arrive là, dans mon vieux salon, et aussitôt je vois comment elle m'élimine de sa vie. J'avais ce tableau d'un bateau qui me plaisait vraiment beaucoup. Il n'est plus accroché au-dessus de la cheminée, donc elle l'a casé ailleurs. Elle n'en veut pas, mais évidemment il n'est pas question pour elle de me le rendre. Elle était comme ça. Le chat se pointe et vient se frotter contre mes jambes, et je commence à me demander à quoi elle tenait le plus...

— Pas le chat, quand même ? dit Nancy qui se remémorait cette vieille histoire célèbre à Baltimore d'un lobbyiste qui avait mis le chat de son ex dans le micro-ondes.

— Non. Pour quel genre de pervers tu me prends ? Mais je regarde le chat qui tourne autour de mes pieds, et en voyant mes chaussures je pense à celles de Lorraine. Elle adorait les chaussures. Alors je vais au sous-sol, je prends une scie à métaux – *ma* scie à métaux, dans *ma* boîte à outils, je précise – et je monte à l'étage. Là, je coupe le talon droit de chacune des paires de chaussures qu'elle garde dans la penderie.

— Pourquoi chaque talon *droit* ?

Ce détail fascinait Nancy, comme s'il s'agissait là d'un indice de l'esprit d'Infante, et peut-être de tous les hommes.

— Inutile de couper les deux talons pour bousiller une paire de chaussures, tu saisis ? Et elle en avait une bonne vingtaine. La moitié noires, tiens, quand j'y pense. Donc une fois que j'ai terminé il n'y a plus que ce petit tas de...

Incapable de définir la chose, il eut un geste vague.

— Chaussures démantibulées, proposa Lenhardt.

— Ouais, c'est ça. J'ai laissé le tout au milieu de la descente de lit.

— Elle a réagi ? questionna Lenhardt, en flic viscéral, désireux d'obtenir le maximum d'informations tant que le suspect était volubile.

Nancy était sidérée.

— Non. Je me suis renseigné, elle n'a jamais porté plainte. Elle savait que c'était moi.

Nancy trouva enfin la question qu'elle voulait lui poser, comme à tous les autres tarés de sa trempe, alors qu'elle en avait rarement l'occasion.

— Tu as pris ton pied à te retrouver assis sur le sol de ton ancienne chambre à détruire des chaussures ?

— Oh oui ! En fait, je me suis légèrement coupé, mais oui, j'ai pris mon pied, l'expression convient à merveille.

— Tu as laissé des traces de ton passage, dit Lenhardt, ne plaisantant qu'à moitié. Tu aurais pu foutre en l'air toute ta carrière avec un truc pareil.

— Mais non. J'avais ma clef, mon nom était encore sur les papiers. Et c'est moi qui avais acheté ces putains de chaussures. Donc, d'une certaine façon, je n'ai fait que reprendre ma part.

— Je me demande ce qu'elle a fait de toutes les chaussures intactes, dit Nancy. Tu crois qu'il y a un organisme de charité spécialisé dans la distribution de chaussures pour femmes unijambistes ? Imagine qu'un jour une femme arrive vers toi à cloche-pied et qu'elle porte un des escarpins de ton ex ?

— Je vais te dire un truc, répondit Infante. C'est le jour où tu me verras emmener danser une femme unijambiste.

Leurs plats arrivèrent. Des pâtes généreusement arrosées de crème fraîche pour les hommes, des *penne arrabiatta* pour Nancy qui avait pris sur Internet un abonnement à un service qui vous aidait à calculer les calories ingurgitées quotidiennement. Il offrait une liste détaillée de tout ce que vous pouviez manger sans crainte dans différents types de restaurants, et il ne jurait que par les *penne arrabiatta* des restaurants italiens. Elle regarda avec une tristesse rêveuse le serveur râper du parmesan frais sur les plats de ses deux collègues, mais refusa pour le sien d'un petit mouvement de tête plein de noblesse.

— Il y a à peu près un million de calories dans ce truc verdâtre, fit-elle avec regret en parlant de la tapenade.

Habitués à ses accès de rigueur gastronomique sans suite, Lenhardt et Infante attaquèrent leur assiette avec entrain, le menton assez bas pour être touché par la légère vapeur s'élevant des mets.

— Et toi, Nancy ? dit le sergent après un moment. Quelqu'un s'est déjà vengé de toi ?

— Personne ne m'a jamais rien fait. Je veux dire, dans ce genre-là.

— Vraiment ?

Pendant un instant, elle crut que Lenhardt connaissait la vérité. C'était un bon flic de la Criminelle, qui savait écouter, garder les secrets des années, dans l'espoir qu'ils servent un jour.

Non, se dit-elle, en s'efforçant de mastiquer son plat afin de « savourer » chaque bouchée comme le recommandait son e-régime, elle faisait trop d'honneur à son sergent. Il ne savait pas tout. Cette constatation lui parut proche d'une sorte de blasphème, mais elle était réconfortante. Ce n'était pas très différent de ce qu'elle avait ressenti en se rendant compte que le prêtre officiant au mariage de sa cousine était ivre, ou que le Père Mike ignorait si vous lui confessiez l'intégralité de vos péchés. Même son ordinateur ne pouvait savoir si elle ne trichait pas, en fin de journée, quand elle enregistrait le contenu de ses repas. Il n'y avait qu'un seul Dieu, et seul Lui – elle ne pouvait s'en empêcher, elle pensait toujours à lui comme un Lui écrit en lettres dorées –, seul Lui savait réellement ce qu'Il voulait. Tous les humains ne faisaient qu'inventer en poursuivant leur chemin.

Vendredi 26 juin

C'est à l'annexe de Catonsville de la bibliothèque municipale de Baltimore que quelqu'un pensa finalement à appeler la police. Toujours très fréquenté, l'endroit était particulièrement animé ce troisième vendredi de juin, avec les enfants qui vendaient des bonbons et un groupe rassemblant des signatures pour une pétition en faveur de plantations sur le terre-plein central de Frederick Road. À l'intérieur, les conversations – bruyantes et entrecroisées, pas du tout en accord avec le lieu – abordaient la question des manifestations prévues pour la fête nationale, et plus particulièrement le sujet d'un éventuel feu d'artifice, à cause du malheureux incident survenu l'année précédente : un petit départ de feu sans victime, mais qui posait la question de savoir si l'on pouvait faire confiance à la section locale de l'association des Elks pour l'organiser de nouveau.

Miriam Rosen, habituée de Catonsville depuis plus de trente ans, éprouvait toujours de la nostalgie pour le passé rigide des lieux. L'annexe reconfigurée trop encombrée par tous les services que les bibliothèques étaient maintenant censées offrir – plus seulement des livres et des périodiques, mais aussi des CD, des vidéos, des DVD et des ordinateurs avec accès à Internet –, au point qu'elle ressemblait plus à un marché aux puces qu'à une bibliothèque. Pas étonnant que les librairies Starbucks

remportent un tel succès, songea-t-elle. Dans ces magasins, on pouvait toujours trouver une place assise.

Elle mena Sascha, Jake et Adrienne dans la section aménagée pour les enfants, et rappela à l'aînée de garder un œil sur le bébé, puisque c'est ainsi qu'elle appelait toujours Adrienne, bien qu'elle eût trois ans. Sascha, qui en avait douze, leva les yeux au ciel avec irritation, mais sa mauvaise humeur d'adolescente n'alla pas plus loin. Les amies de Miriam lui enviaient cette fille calme, que sa mère jugeait presque trop passive. Elle désirait que ses enfants soient des combattants, prompts à défier l'autorité, même la sienne.

Jake, lui, était dilettante dans l'âme. À huit ans, toujours poli mais réservé, il en faisait le minimum, usait d'un charme d'arnaqueur en herbe, et Miriam était certaine que le tiroir contenant ses sous-vêtements recèlerait toutes sortes de produits de contrebande quand il serait plus âgé de quelques années. Et puis, il y avait Adrienne, sa bénédiction tardive, sa faute préférée, le souvenir de Disney World, exactement comme dans la publicité. « Vous êtes allés à Disney World avec deux enfants de huit et quatre ans, et vous avez quand même trouvé le moyen de faire l'amour ? » s'étaient extasiées ses amies. De fait, elle pouvait s'enorgueillir de sa petite dernière. Dans la famille Rosen, tout le monde l'adorait et la chouchoutait, pourtant elle n'avait rien de l'enfant gâtée. Elle absorbait l'amour de la même façon qu'un chat emmagasine la chaleur quand il dort au soleil. Il suffisait de la regarder maintenant, assise jambes croisées, qui tournait les pages d'un livre d'images, manifestement ravie. Elle se montrait obéissante sans être l'image de la petite fille modèle, douce sans verser dans la mièvrerie.

— Sascha ?

— Quoi ?

L'adolescente réussit à prononcer le mot en presque deux syllabes distinctes.

— Garde un œil sur Adrienne, répéta Miriam.

Elle se dirigea vers le rayon des CD pour voir quels opéras étaient disponibles. Elle trouvait la sélection de la bibliothèque municipale de Baltimore un peu trop populiste. La direction de l'établissement achetait ce que les gens demandaient, au lieu de ce qu'ils auraient dû découvrir, et le rayon classique demeurerait dramatiquement restreint. Mais Miriam ne se plaignait jamais, peut-être parce qu'elle se sentait un peu gênée de louer des CD pour les charger sur son ordinateur à la maison et, avec l'aide de Jake, en graver des copies privées. Ce n'était pas exactement mal, mais ce n'était pas bien non plus. Un de ces petits délits répandus dans les classes moyennes, comme les excès de vitesse ou la minoration des salaires pour réduire le montant des impôts.

Alors enceinte d'Adrienne, Miriam avait commencé à écouter de l'opéra en voiture, quand elle conduisait ses deux autres enfants, avec l'espoir que ces auditions répétées finiraient par leur donner le goût de la musique classique. Quand elle avait quitté son emploi au projet de représentation des personnes sans domicile, elle avait essayé d'écouter les cassettes d'une méthode pour apprendre l'italien, mais son esprit battait rapidement la campagne. Elle avait décidé que la musique demanderait sans doute un effort de concentration moins soutenu. Comme un bébé dans le ventre de sa mère, avec le sien qui s'arrondissait entre les haut-parleurs de portière diffusant du Mozart, elle conduisait sa Volvo en priant pour que la musique et les paroles étrangères finissent par l'imprégner.

Mais jusqu'à maintenant elle n'avait retenu qu'une collection de mélodies issues d'opéras qui avaient pénétré la vie quotidienne, comme des phrases étrangères devenues si familières qu'elles ne le semblaient plus. Miriam reconnaissait les airs de *Carmen* parce qu'ils avaient été utilisés dans un épisode de *Gilligan's Island*, et elle pouvait fredonner les lamentos de Pagliacci seulement parce qu'ils avaient servi d'illustration sonore à une publicité pour les Rice Krispies, dans sa jeunesse. Non, c'était Adrienne qui chantonnait quand elle entendait *Madame Butterfly*, et dont le visage

s'illuminait si une publicité pour une automobile incluait les notes célèbres tirées de *Lakmé*.

Comme elle aurait aimé posséder de nouveau l'esprit semblable à une éponge d'un enfant, afin de s'imbiber de connaissances aussi aisément que si vous faisiez le plein de vitamines en avalant une gélule de Flintstone. Jake était dans la période où il voulait tout connaître, tout, et il faisait étalage de ce savoir avec une agressivité déplaisante, corrigeant Miriam jusqu'à ce qu'elle s'énerve. Sascha commençait à rechercher en secret des renseignements interdits. Sascha étant Sascha, cela prenait la forme d'un exemplaire du *Petit Arpent du bon Dieu* sous son lit. Vraiment, cette fille était presque désuète dans ses tentatives de rébellion.

L'adorable Adrienne ne se souciait pas du monde autour d'elle, sans doute consciente qu'il lui révélerait ses mystères bien assez tôt. Ce qui convenait parfaitement à sa mère. L'émerveillement enfantin devenait lassant quand vous y assistiez pour la troisième fois.

Ses CD choisis – *La Traviata* et *Manon Lescaut* –, Miriam s'intéressa aux dernières acquisitions de la bibliothèque, rien que des best-sellers, puis elle étudia la table des ouvrages en vente, les succès de l'année précédente. Dans la section pour enfants, Sascha était plongée dans *Les Contes de la fée rouge*. Adossée contre l'étagère, elle mordillait une mèche de ses cheveux et avait oublié tout ce qui l'entourait. La scène était jolie, même avec ces cheveux mâchouillés. Un tic commun à cet âge et incompréhensible, auquel Miriam avait cédé en son temps, elle aussi. Elle avait mâché ses cheveux, mèche par mèche, simplement parce qu'elle le pouvait, que c'étaient ses cheveux et qu'elle en faisait ce qu'elle voulait, et aussi parce que cette habitude rendait sa mère folle. Pendant un moment, Miriam vit Sascha comme aurait pu la voir une étrangère perspicace, une fille suspendue entre l'enfance et l'adolescence. On se précipite pour grandir, se souvient-elle, jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'on n'avait de toute façon pas le choix.

Ensuite, vous vouliez ralentir le mouvement, prolonger l'enfance, revenir à des histoires et des jeux plus simples.

Il lui fallut une seconde pour remarquer qu'Adrienne n'était visible nulle part.

— Sascha, dit-elle en sentant monter en elle une légère irritation devant l'étourderie de sa fille, où est ta sœur ?

Son aînée leva les yeux de son livre et mit un moment avant de s'extirper de son monde imaginaire.

— Adrienne ? Elle est juste là. Euh, non, elle était juste là. Peut-être qu'elle est avec Jake.

Parce que c'était une bibliothèque, ou parce qu'elle aussi aimait les contes des fées, Miriam n'éprouva qu'une vague impatience devant ce contretemps.

Mais quand elle trouva Jake seul devant un des ordinateurs de l'établissement – il essayait de contourner les restrictions pour le seul plaisir de voir s'il y parvenait –, une pointe de panique transperça Miriam entre l'estomac et le cœur. *Où était passé le bébé ?* Les trois Rosen se séparèrent pour regarder partout. Adrienne n'était pas dans la section pour enfants, ni dans les toilettes, ni confortablement recroquevillée dans une allée en cul-de-sac. Les mains de Miriam tremblaient, et elle dut fournir un effort de volonté considérable pour ne pas s'emporter contre quelqu'un, n'importe qui : Sascha et Jake, pour leur négligence ; le personnel de la bibliothèque, qui travaillait dans un tel bazar au lieu d'un endroit feutré et sérieux dédié à l'étude ; les autres familles, dont aucun membre ne manquait.

La bibliothécaire s'occupant des enfants, qui connaissait bien les Rosen, passa une annonce par le système de sonorisation si rarement utilisé. « SI QUELQU'UN VOIT UNE FILLETTE AUX LONGS CHEVEUX BOUCLÉS VÊTUE D'UN T-SHIRT VERT ET D'UN PANTALON EN TISSU ÉCOSSAIS ROSE, MERCI DE LA CONDUIRE À L'ACCUEIL. » Mais la voix amplifiée était à peine audible à cause du brouhaha ambiant. Dix minutes s'écoulèrent, puis quinze, puis vingt. Ses

mains agitées d'un tremblement de plus en plus prononcé, Miriam insista pour appeler la police en dépit des affirmations du personnel selon lesquelles les enfants s'égarèrent parfois, mais réapparaissaient toujours. Toujours.

— Pas toujours, marmonna un vieil homme. La semaine dernière, en Californie...

Mais personne ne lui prêta attention.

La police prit son temps pour arriver. Ils l'attendaient toujours quand Jake eut l'idée d'aller explorer le sous-sol qui servait principalement de réserve et de cadre à la réunion mensuelle du comité directeur de la bibliothèque.

— Il n'y a rien de prévu aujourd'hui en bas, répondit la préposée au rayon jeunesse, et ces locaux sont généralement fermés à clef quand ils sont inutilisés.

Mais c'était quelque chose à faire, une manière de ne pas rester bras ballants et d'éteindre ces voix lugubres dans la tête de Miriam qui lui prédisaient la fin de l'existence telle qu'elle la connaissait jusqu'à ce jour.

Les trois Rosen descendirent l'escalier ensemble, main dans la main, la mère au centre. Le temps d'atteindre le niveau inférieur, Miriam vit toutes ses suppositions sur sa vie lui être arrachées. Vingt minutes plus tôt, si on lui avait demandé ce qu'elle craignait, elle aurait peut-être répondu qu'elle espérait que ses enfants ne touchent pas à la drogue, que la cruauté leur soit épargnée, qu'ils fassent de bonnes études et qu'ils profitent de mariages réussis. Poussée aux limites de son imagination, elle aurait pu envisager l'horreur d'un enfant malade, ou blessé. Mais pas un enfant disparu et certainement pas... — mais elle ne pouvait le dire, même à elle-même. *Ne me faites pas ça*, ordonna-t-elle à Dieu. *Ne vous risquez pas à me faire ça*. La non-observance de son existence — ses Seders approximatifs, son refus de jeûner pour Yom Kippur — revint soudain la hanter. Mais même au comble du désespoir, elle ne pouvait s'engager à changer, à aimer Dieu plus

si cela pouvait lui ramener sa fille. Elle ne voulait pas faire une promesse qu'elle oublierait de tenir, elle le savait.

— Maman..., dit Jake, d'un ton hésitant, tu parles toute seule.

En bas des marches, ils arrivèrent dans une sorte de vestibule. Miriam leva la main et la plaqua sur les doubles portes devant eux, comme on doit le faire en cas d'incendie. Le battant était froid au toucher. Elle tira vers elle et la porte résista. Verrouillée, apparemment. Mais quand elle intensifia son effort, le pêne bien huilé se désengagea de la gâche et la porte s'ouvrit sur une salle de réunion déserte.

Adrienne était assise tranquillement sur le sol, dans un coin de la pièce, un livre d'images ouvert sur ses jambes croisées, d'autres ouvrages dispersés autour d'elle en un vague demi-cercle.

— Bébé ! dit Miriam en courant vers elle, bras tendus.

Adrienne se renfroigna sans faire mine de se lever.

— Pas bébé, corrigea-t-elle.

— Pourquoi es-tu ici ? Comment es-tu arrivée ici ?

Miriam pressait sa fille si fort contre son épaule que la gamine ne put répondre avant de s'être tortillée pour libérer sa bouche.

— La dame a dit.

— Quelle dame ? Une de celles qui travaillent ici ? dit Miriam en indiquant les membres du personnel qui avaient silencieusement descendu l'escalier derrière elle.

Adrienne les dévisagea d'un air grave avant de secouer négativement la tête. À cause de ses boucles ambrées et du vert de ses yeux, elle était habituée aux regards admiratifs, mais elle n'avait jamais vu autant de gens assemblés pour l'observer. Ce qui ne semblait d'ailleurs pas lui déplaire.

— Partie, dit-elle avec un geste de son petit bras potelé. La dame partie.

La police arriva alors que les Rosen s'apprêtaient à quitter les lieux. Miriam accepta que soit dressé un procès-verbal de l'incident seulement parce qu'elle se sentait penaude. Si elle ne l'avait pas fait, elle aurait passé

aux yeux de tous pour une hystérique ridicule qui avait réagi à des craintes infondées. Un procès-verbal justifiait son attitude, d'une certaine manière. Elle expliqua à l'officier de police qu'elle avait laissé le bébé sous la surveillance de Sascha – pas pour accuser son aînée, se dit-elle, mais pour que les détails soient consignés, au cas où cela se reproduirait. Quelqu'un avait attiré sa fille dans cette salle en sous-sol, probablement quelque vieille dame toquée. Néanmoins elle ne souhaitait à aucune famille de connaître la panique dont elle avait fait l'expérience. Et un point obscur subsistait : comment cette pièce avait-elle été déverrouillée ? Ce détail semblait préoccuper le personnel de la bibliothèque encore plus que la disparition momentanée d'Adrienne.

— Cette salle n'a pas servi depuis la dernière réunion du conseil qui s'est tenue ici hier, ne cessa de répéter la responsable du rayon jeunesse. Et le conseil n'a pas pour habitude de négliger ce genre de détail.

— Tout est bien qui finit bien, conclut Miriam sans se soucier du cliché. Je tiens juste à ce procès-verbal, au cas où la même chose viendrait à se reproduire.

Le jeune officier contempla Adrienne quelques secondes.

— Son T-shirt, dit-il enfin. Vous lui aviez mis à l'envers ?

C'est seulement alors que Miriam remarqua les coutures bien visibles sur les épaules du T-shirt à manches longues qu'Adrienne avait voulu porter malgré la chaleur de ce jour. Oui, on voyait distinctement les points vert sombre faits à la machine, qui ressemblaient à des cicatrices après une opération chirurgicale. Mais le pantalon rose était à l'endroit, et le double nœud des lacets de ses chaussures était toujours là. En les regardant, Miriam fut heureuse d'avoir pris cette habitude. Si les chaussures de sa fille n'avaient pas été ôtées, on n'avait pas pu lui enlever son pantalon. Et si son pantalon n'avait pas été enlevé... alors Miriam n'avait plus à y penser.

Mais elle ne pouvait s'en empêcher. Et quand elle imaginait ce qui aurait pu se passer, elle voyait ce jour comme un point dans une broderie.

L'aiguille avait traversé la mousseline et était bloquée à mi-chemin par un nœud solide, aussi serré qu'un poing. Mais tant qu'elle ne terminerait pas sa course en passant de l'autre côté, on ne discernerait aucun motif. Il y avait un seul point, un début, caché à l'envers du vêtement.

OceanofPDF.com

Samedi 27 juin

— Où est le bébé, maman ? demanda Alice à Helen pendant le petit déjeuner.

Elle avait ouvert le cahier « Mode de vie » du *Beacon-Light* à la page des bandes dessinées et de l'horoscope, et l'avait incliné sur le sucrier.

— Quoi ? répliqua sa mère d'un ton abrupt, celui qu'elle avait toujours le matin. Quel bébé ? De quoi parles-tu ?

— La tête de poupée, celle que tu mettais au milieu de tes salières en cristal taillé. Je viens de m'apercevoir qu'elle n'est plus sur l'étagère.

Alice pointa sa fourchette où était piqué un morceau d'œuf frit vers le pan de mur à côté de la fenêtre, là où des étagères peintes étaient encombrées des bibelots qu'Helen avait collectionnés durant des années, salières et poivrières anciennes, petits objets en verre bleu cobalt.

— Oh !

Sa mère avait la manie de se toucher le visage, les cheveux, le cou. Il ne s'agissait pas de gestes pour arranger un détail de sa mise, comme la plupart des gens, mais de caresses lentes du bout de ses doigts. Elle lissa la peau de son front en remontant vers la racine des cheveux, comme pour en effacer les rides.

— Je m'en suis lassée. Elle était trop... précieuse. Comme cette fois où j'avais punaisé la vieille robe de mariée au mur, et la robe de cocktail noire en face.

Alice s'en souvenait très bien. Elle gardait une image encore plus nette des escarpins que sa mère avait cloués sous les robes, une paire blanche, une noire. La première avait été fixée semelles collées au mur, côte à côte, impeccablement alignées. Les talons aiguilles noirs, en revanche, avaient été disposés écartés. Il y avait aussi une paire de gants très longs, remontant jusqu'au coude, placés de chaque côté, qui évoquaient l'image d'une chanteuse terminant le dernier couplet de sa chanson. Helen avait dit à tout le monde que c'était une œuvre d'art intitulée *La Madone et la Prostituée, première partie*. Aussi jeune qu'elle ait été à l'époque – sept ans, peut-être huit –, Alice avait compris qu'il n'y aurait jamais de deuxième partie.

— Maintenant que tout le monde fait ce genre de trucs, ce n'est plus aussi amusant, dit Helen en bâillant.

Elle avait dormi tard, comme toujours les samedis et dimanches, et était descendue à midi dans sa robe de chambre en soie jaune dénichée des années plus tôt au magasin de vieilleries de Dreamland, à une époque où la plupart des gens n'aimaient pas aller dans ce quartier de Baltimore.

— Je ne peux quand même pas suivre le troupeau, tu comprends, ajouta-t-elle.

Cela aussi, Alice le comprenait, car c'était le genre de choses que sa mère disait souvent d'elle-même, sous différentes formes. La fascination d'Helen Manning pour sa propre personne était inépuisable. Je ne suis pas du matin, annonçait-elle, et cette perspicacité l'étonnait presque. Je n'ai jamais aimé les patates douces. Je ne peux tout simplement pas porter cette teinte de vert. Mais la plupart des gens étaient ainsi, en fait. Alice était singulière parce qu'elle ne trouvait pas d'intérêt à ses petites excentricités. D'ailleurs elle n'était pas sûre d'en avoir.

Néanmoins la tête de poupée lui manquait. Elle était tellement inattendue, trônant au milieu des salières d'Helen. C'était un modèle ancien de poupée, avec de longs cils et une bouche en cerise percée d'un petit trou où un enfant pouvait insérer l'embout d'un biberon d'eau. Ensuite, selon la manière dont vous teniez la poupée, avait expliqué Helen à Alice et ses amies, l'eau coulait par les yeux ou par le bas. Pendant longtemps Alice avait cru que cette tête était rescapée des jouets d'enfance de sa mère. Mais elle avait fini par découvrir que ce n'était qu'une trouvaille faite dans un marché aux puces, achetée par Helen parce qu'elle la jugeait « intéressante ».

— Quelque chose dans le journal ? s'enquit l'adulte.

— Mon horoscope annonce que tous les yeux seront fixés sur moi aujourd'hui, et que je retrouverai quelque chose que j'avais égaré.

La main de sa mère heurta sa tasse sans la renverser mais assez fort pour qu'un jet de café s'étale sur le formica de la table. Aussitôt Alice se leva, prit une éponge sur l'évier et essuya avant que le liquide n'atteigne le bord du journal. Enfant, elle n'aimait pas cette table, quoique son amie Wendy lui ait répété qu'elle la trouvait extrêmement cool, comme le reste de la cuisine. « C'est comme une maison de poupées », avait-elle déclaré d'un ton approbateur en inspectant le sucrier ancien, les petites publicités murales en métal embouti vantant diverses marques de glaces aux parfums oubliés tels que le Mélange du paradis et le Dessert des vacances.

Wendy n'aimait pas le salon, Alice non plus. Le mobilier y était tarabiscoté et inconfortable, récupéré chez ses grands-parents. Les murs étaient restés d'un blanc curieusement triste afin de mettre en valeur les *véritables* œuvres d'Helen, selon la définition que celle-ci en donnait. Ces peintures aux couleurs vives représentaient des animaux s'affairant à des travaux domestiques. Un chien préparait le petit déjeuner, un renard passait l'aspirateur, un canard changeait la couche d'un bébé. Lorsque des visiteurs l'interrogeaient sur ces tableaux, Helen répondait toujours qu'il s'agissait

d'idées pour un livre d'enfants qu'elle n'avait jamais entrepris. Alice était heureuse que cet ouvrage n'ait pas vu le jour, car ces peintures l'effrayaient. Peut-être parce que les animaux n'avaient pas l'air heureux d'effectuer ces tâches, et parce qu'ils n'avaient vraiment rien d'humain, pas même de vêtements ni de bonnet. Il lui semblait que le renard, par exemple, aurait dû porter un tablier avec des fanfreluches, et le chien une toque de cuisinier.

— Non, tu ne saisis pas, avait dit la mère quand la fillette avait tenté de lui expliquer pourquoi ces tableaux la mettaient mal à l'aise. Mon but n'est pas de glorifier les tâches ménagères, ni de les rendre jolies. Si j'ajoutais des vêtements aux personnages, les compositions deviendraient trop mignonnes, trop anodines.

Pourtant, le caneton portait une couche, mais Alice n'en avait pas fait la remarque car elle savait que sa mère l'accuserait d'être trop prosaïque et de manquer d'imagination. C'était le principal reproche d'Helen. Sa fille aimait trop les faits et les chiffres. « Tu as une pensée rigide comme le béton », lui avait dit Helen un jour. Alice avait compris, plus ou moins, mais elle ne pouvait pas s'empêcher de se voir avec une tête en béton, aussi dure et carrée qu'un bloc ôté à un trottoir.

— Puisque tu lis le journal, dit Helen en vérifiant que sa manche n'était pas tachée, tu pourrais regarder les offres d'emploi. Ça fait plus de deux mois que tu es à la maison, et tu n'as toujours pas de travail.

— J'ai démarché moi-même. Je suis allée au centre commercial de Westview pour chercher une place. Tu m'as dit de trouver du travail, tu te souviens ?

— Quel genre d'emploi as-tu visé à Westview ?

— Un poste de vendeuse dans un magasin de vêtements.

— Difficile à trouver.

Surtout quand on est grosse comme moi, pensa Alice sans répondre.

— Je ne comprends pas pourquoi tu n'essaies pas les fast-foods. Il y en a une bonne dizaine rien que sur la Route 40, et tu pourrais aller travailler à

pied, ou prendre le bus.

— Je t'ai dit que je cherchais.

— Mais ils embauchent tout le temps, là-bas.

— Je préfère ne pas travailler dans un fast-food si je peux trouver autre chose.

— Pourquoi ?

Alice chercha une raison recevable par sa mère.

— Je n'approuve pas ce qu'ils font.

— C'est-à-dire ?

— Ils détruisent la forêt équatoriale.

— Et moi je ne me soucie pas de ce que font les écoles de cette ville, la moitié du temps, mais il faut bien travailler, mon bébé.

— Tu ne vas même pas manger dans les fast-foods.

— Oui, c'est vrai, dit Helen en effleurant sa hanche osseuse. Mais toi, tu y vas. Et si tu manges ce qu'ils préparent, tu ne peux pas refuser d'y travailler à cause de la forêt équatoriale. Il n'y a aucun mal à travailler chez MacDonald's jusqu'à ce que tu décroches un meilleur emploi.

— Mais comment aurai-je le temps de trouver un meilleur emploi si je passe toutes mes journées devant des bacs à frites ?

Helen ne répondit pas. Elle s'était replongée dans son mutisme matinal, ses pensées personnelles. Les paroles d'Alice semblaient souvent n'atteindre sa mère qu'avec du retard, comme certains débats radiophoniques où les gens qui appellent la station se taisent quand l'animateur les coince. Des minutes entières pouvaient s'écouler, et soudain elle répondait à une question qu'Alice ne se souvenait même plus avoir posée.

Mais quand Helen reprit la parole ce matin, il était clair qu'elle avait entendu chaque mot prononcé par sa fille.

— J'ai croisé la mère de Ronnie Fuller au Giant. Elle m'a dit que Ronnie avait trouvé un emploi.

La mère de Ronnie Fuller. Alice essaya de se la rappeler, mais chez les Fuller elle n'avait été guère plus qu'une présence fantomatique, une femme frêle et triste. Elle gardait un souvenir beaucoup plus net du père et des frères. Elle avait toujours pensé qu'elle plaisait à Matthew. Il la taquinait très souvent, lui tirait les nattes ou la bousculait.

— Oui ?

— Au Bagel Barn.

— Je n'aimerais pas travailler là.

— Personne n'aime travailler là. Mais le Bagel Barn n'est pas très éloigné de Westview. Alice, qu'es-tu réellement allée faire à Westview.

— Chercher du travail.

— Donne-moi le nom d'un magasin où tu es passée.

— Le Safeway.

— Le Safeway se trouve dans le centre commercial d'Ingleside.

— J'ai commencé par Ingleside, et ensuite je me suis rendue à Westview. C'est de l'autre côté de la rue.

— Il faut être syndiqué pour travailler au Safeway. Ils ne te laisseraient même pas poser ta candidature.

— Je sais. J'ai demandé. J'ai demandé à laisser ma candidature et ils ont dit non, mais ça compte quand même.

— Alice...

— Je l'ai fait. À CVS et à Rite Aid aussi. Je n'ai pas d'expérience professionnelle, et personne ne recrute. Sauf dans les magasins de proximité, et tu as dit toi-même que je ne devais pas y travailler parce que je risquais d'être affectée à un poste de nuit.

— Alice.

Sa mère lui agrippa le poignet. Pas de geste doux pour Alice dans ce genre de situation.

— Je ne reste pas sans rien faire, affirma la jeune fille, déjà sur la défensive, avant de se reprendre. Je veux dire, je ne fais rien que je ne

devrais pas faire.

— Alice, mon bébé. Mon bébé, mon bébé, mon bébé.

Ce vieux terme affectueux paraissait ridicule maintenant qu'elle était presque aussi grande que sa mère et pesait au moins vingt-cinq kilos de plus.

— Il faut que tu oublies tout ça, mon bébé.

— Je sais.

— Ce qui est fait est fait, on ne peut pas le changer.

— Je sais.

— Le passé est le passé, mon bébé.

— Je sais.

— Je suis désolée d'avoir abordé le sujet. Tu me poses des questions, et je réponds, je te dis la vérité. J'ai toujours suivi cette ligne. Peut-être que ça fait de moi une mauvaise mère. Mais tu dois laisser tout ça derrière toi.

— Je sais.

— Je t'aime, mon bébé.

— Je sais.

Alice avait presque l'impression qu'elles chantaient un duo, comme une de ces vieilles chansons de Rhythm and Blues que sa mère passait sur la stéréo tard le soir, quand elle restait assise dans le noir avec un verre et une cigarette. Alice n'était pas censée savoir, pour la cigarette, mais la musique la réveillait toujours et elle allait sans bruit sur le palier pour écouter, elle aussi. Elle savait que fumer était mal, très mal. Ils vous le répétaient à l'école chaque année, dès les petites classes. Mais elle ne pouvait en vouloir à sa mère pour ces cigarettes nocturnes, pas même quand elle comprit que c'était en fait des joints de marijuana, ce qui était encore pire que le tabac. Les religieuses disaient qu'il fallait appeler la police si vos parents prenaient de la drogue, ou en parler au prêtre. Mais Alice rechignait à suivre ces conseils.

— Je cherche vraiment du travail. Peut-être pas aussi dur que je le devrais, mais je cherche. C'est juste que... C'est mon premier été, mon premier vrai été depuis tellement longtemps. J'ai envie d'en profiter un peu.

Elle s'en voulait de culpabiliser ainsi sa mère. C'était trop facile. Par ailleurs elle n'avait aucune envie de gaspiller son pouvoir à de telles futilités. Elle avait toujours été économe – Helen disait « épargnante » –, le genre d'enfant qui mettait de côté les petites sommes reçues à Noël et à son anniversaire pour se créer un pécule. Elle avait économisé pour s'offrir des babioles que sa mère trouvait ridicules et refusait de lui acheter, quelle que soit la modicité de leur prix. « Je préfère avoir une paire de chaussures italiennes plutôt que vingt de mauvaise qualité. » En réalité, Helen s'accordait les deux. « Mais moi je suis une adulte », répétait-elle. « Mes pieds ne grandiront plus. »

Alice avait besoin d'argent pour se payer les accessoires qui, elle le savait, la transformeraient. Tout ce qu'elle désirait était de devenir populaire, et lentement mais sûrement, elle avait construit ce personnage. Une fille qui vivait dans une maison bizarre, c'est vrai, avec une mère bizarre, aucun doute, mais aussi une fille assez cool pour être amie de quelqu'un comme Wendy. La façon dont Helen prenait la vie, son dédain préventif pour ce qu'elle n'obtiendrait jamais, ne convenaient pas à Alice. Elle préférait être une étoile mineure dans une constellation majeure qu'un soleil isolé et médiocre dans un coin reculé de l'univers. C'était le seul souvenir de ses cours d'astronomie de Middlebrook. Leur soleil était très moyen, en un mot : médiocre.

Mais elle se sentait très mal de penser de telles choses sur le compte d'Helen. Helen qui n'avait pas été obligée d'endosser le rôle de mère et qui avait choisi librement de faire venir Alice au monde. Elle s'était montrée d'une extrême candeur sur ce sujet, expliquant comment elle était tombée amoureuse d'un homme, la vie passionnée et passionnante qu'ils avaient menée à cent à l'heure, la grossesse rapidement survenue et l'accident de

voiture qui avait coûté la vie au père. « Exactement comme le père du président », disait-elle en faisant référence à l'ancien président, celui qui était en poste quand Alice avait commencé à purger sa peine. Son père était mort aussi avant sa naissance, et c'était une sorte de bon à rien, lui aussi. Helen n'avait pas établi la corrélation qui n'avait cependant pas échappé à sa fille. Un vrai bon père ne décédait pas dans un accident de la circulation avant que son enfant ne soit né. Cela n'arrivait qu'aux pères partis faire des choses qu'ils n'étaient pas censés faire.

— Tu sais ce que ton horoscope dit, maman ? « Verseau : il est temps de voir le monde avec un œil neuf. Montrez-vous amicale si vous voulez avoir des amis. Cherchez chez les Poissons et les Vierges. »

— On parle beaucoup d'œil dans l'horoscope, aujourd'hui.

— Tu sais où est passé ce bébé ?

— Quoi ?

— La tête de la poupée. Tu l'as rangée dans la cave ou au grenier ?

— Oh, ça, je n'en sais rien, mon bébé. Pourquoi veux-tu ce vieux machin ?

— Je ne sais pas, dit Alice. Il me manque. J'aime bien que les choses ne changent pas.

— Eh bien, mais les choses changent, mon bébé. Je peux te l'affirmer : avec le temps, tout change.

La dernière cliente de la journée au Bagel Barn était une *tapoteuse*. Elle inclina le buste en avant jusqu'à ce que ses yeux soient au niveau du panier métallique contenant les petits pains et tapota la vitrine de l'index comme une gamine qui s'obstine à jouer la même note au piano. *Plink-plink-plink*. Ses ongles étaient faits – les ongles des tapoteuses le sont, généralement –, sans doute manucurés, mais relativement courts, avec un vernis clair, et Ronnie se demanda comment quelqu'un pouvait déboursier de l'argent pour se faire limer les ongles de la sorte.

— Deux au sésame... Non, trois au sésame, deux au pavot. *Tap-tap-tap*. Ceux aux graines de tournesol sont bons ? Non ? Oui ? D'accord, alors quatre complets, deux aux tomates séchées. *Tap-tap-tap*. Combien ça fait ?

— Onze dollars, répondit Ronnie.

— Vous ne faites pas treize à la douzaine ?

— Non, madame.

— Tous vos concurrents le font.

Embarrassée, Ronnie se contenta de hausser les épaules. Clarice, la responsable, croisa le regard de la jeune fille et essaya de partager un sourire avec elle, mais Ronnie avait peur de montrer la moindre expression. O'lene, qui travaillait en cuisine, la frôla de sa hanche en se glissant derrière elle pour commencer la routine de la fermeture, et Ronnie lui répondit de la même manière.

— C’est la fin de la journée, plaida la tapoteuse d’un ton doux et tendre, vous allez jeter tout ce qui reste.

— Je n’ai pas le droit, madame. Je suis désolée.

La femme continua de pianoter sur la vitrine, à croire que le son faisait partie intégrante de son processus mental, et que son cerveau avait besoin du *tick-tick* de son ongle sur le verre pour fonctionner.

De telles clientes de fin de service n’étaient pas rares le samedi, lorsque les gens semblaient s’étonner que le magasin ferme à quinze heures. Le reste de la semaine, Ronnie terminait son horaire sans entendre de récriminations, mais le samedi il y avait toujours une personne arrivant à la dernière minute, souvent une femme pressée et désorganisée.

Pour toutes ces raisons, et en dépit du salaire trop maigre et de l’embauche trop matinale, Ronnie aimait bien le Bagel Barn. En semaine, passée l’affluence du début de matinée, c’était un endroit paisible fréquenté par des gens solitaires et peu exigeants qui semblaient avoir tout leur temps pour s’attabler et regarder par la vitrine pendant que leur café refroidissait. Elle tenait la caisse, ce qui payait moins bien que le travail de préparatrice, mais elle préférait ce poste. Elle n’aimait pas l’idée de toucher la nourriture d’autres personnes, parce qu’elle n’aurait pas voulu que quelqu’un d’autre s’occupe de la sienne. Parfois, elle lançait un regard par-dessus son épaule et elle voyait Clarice placer ses deux larges mains sur le dos du couteau à grandes dents et presser la lame à travers un petit pain garni. Les tomates, si juteuses en cette saison, jaillissaient sur les bords, laissant des traces rouges et de petites graines sur la planche à découper. Ce spectacle révoltait Ronnie, moins à cause du jus que des deux mains noires et blanches de Clarice s’abattant sur le petit pain, en exprimant toute vie. Quand Ronnie avait un creux, elle mangeait un petit pain sucré entier, comme un cookie.

La meilleure chose, selon elle, était le choix limité du menu. Le Bagel Barn n’oubliait pas qu’il vendait avant tout des petits pains et il ne s’aventurait pas dans d’autres domaines. Après onze heures du matin, vous

pouviez avoir des sandwiches – ou *sand-viches*, comme disait Clarice quand son défaut d'élocution la prenait, selon le positionnement de son dentier – mais tous étaient confectionnés avec des petits pains. Vous pouviez même commander une pizza tomate-fromage, mais elle était servie sur un petit pain ouvert.

Cependant il y avait toujours des gens qui s'attendaient à ce qu'on fasse des exceptions pour eux, et qui formulaient des demandes extravagantes pour le lieu. « Je peux avoir ça sur un pain au froment complet ? » Non. « Vous avez des baguettes à la française ? » Non. « Vous vendez des focaccia ? » Ronnie ne savait même pas ce que c'était. « Vous avez des glaces ? » Non, non, non, disait-elle poliment, en s'efforçant de ne rien montrer du plaisir qu'elle éprouvait à répondre par la négative. Elle ne comprenait pas ces gens qui pensaient possible d'avoir quelque chose ne figurant pas au menu. Pour elle, le menu était une sorte de loi à laquelle les clients devaient se soumettre. Comme les limitations de vitesse, ou l'obligation de ramasser la crotte de votre chien. S'ils avaient des allergies, ils pouvaient aller ailleurs. Le menu devait être – quelle était l'expression qui convenait ? Celle imprimée sur ces faux chèques qu'on reçoit dans le courrier et montrant à ses parents ce qu'ils pourraient acheter s'ils gagnaient un million de dollars à un sweepstake. *Non négociable*, c'était ça. « Est-ce que je t'ai demandé ton avis ? », rugissait le père de Ronnie quand un de ses enfants exprimait son envie d'un autre plat que celui qui leur était servi. « Est-ce que je t'ai demandé ton avis ? »

Bien entendu, Ronnie ne pouvait pas crier après un client. Les propriétaires, qui passaient souvent à l'improviste, la licencieraient sur-le-champ s'ils apprenaient qu'elle s'était montrée impolie ou irrespectueuse. Mais elle avait une alliée de poids en Clarice, qui détestait autant qu'elle les gens s'attendant à un traitement de faveur. Spécialement les Blancs, et plus encore les mères de familles banlieusardes comme celle-ci, qui étaient

toujours pressées et avaient des requêtes insensées. Clarice détestait les Blancs, point final.

Ce qui ne manquait pas de sel, car Clarice était plus blanche que noire. C'était une Noire dont la peau semblait s'être décolorée, laissant des taches brunes plus ou moins sombres sur son visage et son cou curieusement pâles. Apparemment elle souffrait de l'affection que Michael Jackson a toujours prétendu avoir. Clarice détestait Michael Jackson aussi. Elle avait confié à Ronnie qu'elle détestait les Blancs de façon globale, alors que son mépris pour les Noirs variait selon des critères personnels. Elle affirmait que tout le monde était comme elle, et qu'en conséquence ce n'était pas réellement un préjugé. Vous haïssez les gens qui étaient différents de vous en tant que groupe, et vous détestiez vos semblables individuellement.

— Mais je parle seulement de ceux qui se pointent de l'autre côté du comptoir, avait-elle ajouté. Et surtout des femmes. Les hommes sont plus réglo, du moins dans le coin. J'ai travaillé au Bagel Barn de North Side, et là-bas tout le monde était exécration. Le samedi, c'était l'enfer.

Ici, le samedi était plutôt tranquille. Les week-ends, Ronnie supposait que les gens avaient le temps d'aller ailleurs que dans leur quartier, dans des commerces plus réputés. Mais c'était aussi bien parce que Clarice la laissait avec O'lene, la fille de la préparation, fermer tôt pour qu'elles puissent partir dès que la porte était verrouillée. Elle leur permettait également de prendre des sacs de petits pains, bien que la famille Fuller n'en fût pas tellement amateur. Il n'empêche, Ronnie aimait rapporter à la maison cette poche plastique bourrée de petits pains qui allaient directement au congélateur. Elle avait l'impression d'être son père, lorsqu'en fin de semaine il rentrait avec des cartons de soda, des packs de six incomplets et des parfums oubliés, comme celui des Mr PiBB.

Ronnie était en train de garnir un sac plastique quand la tapoteuse était entrée en trombe et avec une telle autorité que la clochette avait semblé tintinnabuler quelques notes de plus que de coutume. La femme était en

tenue de stretching, ce qui était presque toujours mauvais signe, et elle avait ses clés à la main, autre mauvais signe. Courbée derrière les présentoirs pour opérer sa sélection, Ronnie jeta un coup d'œil à Clarice, qui acquiesça. Cette cliente exigerait un traitement spécial, aucun doute, même à quinze minutes de la fermeture. La patience de Ronnie avait été mise à rude épreuve le temps que la femme choisisse deux douzaines de petits pains, mais quand elle les eut enfin rassemblés dans deux sacs en papier la tapoteuse se redressa de toute sa taille, comme si ses propres pensées la surprenaient.

— Je n'aurai pas le temps de passer à l'épicerie, dit-elle. Autant que j'achète un peu de fromage frais à tartiner ici.

— Vous trouverez les fromages à tartiner dans la vitrine réfrigérée, au fond de la salle, lui indiqua Ronnie en apportant les deux sacs à la caisse. C'est en self-service.

L'air perdu, la femme regarda autour d'elle comme si la vitrine réfrigérée en question était difficile à repérer. Dès qu'elle l'eut localisée, elle se précipita vers elle avec l'empressement de quelqu'un pour qui chaque seconde compte. Elle repoussa les articles préconditionnés et ruina la disposition soigneuse que venait de terminer Ronnie, en renversant un ou deux articles sur le sol, les remettant ensuite sur la mauvaise clayette.

— Mais j'ai besoin de ce, ah, comment ça s'appelle déjà ? Le sandwich spécial.

— Au beurre de saumon ?

— Non, non, pas celui-là.

— Aux tomates sèches ?

— Non ! grinça la femme.

À voir son impatience, on aurait cru que pour elle Ronnie devait être capable de donner le nom de son choix, alors qu'elle-même ne le pouvait pas.

— Artichaut-parmesan ?

— Voilà, c'est ça !

Elle revint vers le comptoir avec un complet et un végétarien.

— Vous en avez ? demanda-t-elle.

— Je peux en sortir un peu pour vous, dit Clarice de ce ton mielleux qu'elle réservait aux personnes pour qui elle avait le plus profond dédain. Pourquoi ne pas vérifier s'il vous faut autre chose, pendant que je m'en occupe ?

Clarice pesa la garniture d'artichauts-parmesan et en ajouta le prix à la note. La femme s'était remise à tapoter la vitrine d'un ongle, et elle décida qu'elle désirait une autre douzaine de petits pains. Quand Ronnie l'avait regardée la première fois, elle lui avait semblé avoir la trentaine, dans ses leggings et son haut moulant. De près, c'était différent. Son visage, quoique étonnamment lisse, était las et sans fermeté naturelle. Son cou décharné laissait voir un collier de rides. Et quand elle pencha la tête en avant, Ronnie vit les racines grisonnantes de ses cheveux d'un marron chocolat. Elle devait avoir quarante-cinq ans, cinquante peut-être.

Sa commande prête, la femme fouilla son énorme sac à main en toile à la recherche de son portefeuille. Il lui fallut une éternité pour le trouver, et quand enfin elle le sortit, elle n'avait pas de liquide.

— Oh, mon Dieu, soupira-t-elle. J'avais oublié que j'étais partie de la maison sans un dollar. Je peux vous faire un chèque ?

Ronnie interrogea Clarice du regard. C'était un des rares domaines où la responsable avait son mot à dire. Le Bagel Barn avait pour politique de ne pas accepter les chèques, mais Clarice avait le droit d'admettre une exception de temps en temps.

— Où est le problème ? fit la tapoteuse en voyant que Ronnie ne répondait pas immédiatement. Mon compte est approvisionné.

« Où est le problème ? » était la formule rituelle de tous ceux qui voulaient un traitement spécial. *Où est le problème pour vous ?* Le problème, avait envie de leur répondre Ronnie, c'est que les règles avaient

été édictées pour être suivies, sinon le monde devenait dingue, et vous avec. Elle et son médecin avaient beaucoup travaillé sur ce point à Shechter. « On peut parfois enfreindre une règle pour une bonne raison, lui avait dit le praticien, mais “parce que j’en ai envie” ne constitue pas une bonne raison. C’est ce que nous appelons la morale, Ronnie. Dans certaines situations, le fait d’ignorer une règle parce que tu sais que lui obéir serait nocif pour toi est le bon choix éthique. Tout le reste n’est qu’une excuse, une simple rationalisation de tes désirs. »

— Vous avez une carte de retrait bancaire ? demanda Clarice, et la femme hocha la tête. Il y a un distributeur juste derrière vous. Vous pouvez y retirer du liquide.

— Oh, mais les frais qu’ils vous prennent sont tellement élevés. Deux dollars pour un retrait de vingt. C’est un vol manifeste. C’est seulement par principe, mais je préférerais vous faire un chèque.

Ronnie étudiait le sac en toile de la cliente, avec ses poignées et ses coutures doublées de cuir, les bagues à ses mains trop fines, le bracelet de tennis enserrant son poignet. Elle savait que Clarice avait noté les mêmes détails. Deux dollars de frais ne ruineraient pas cette femme. Mais elle était du style à se plaindre, peut-être même à appeler les propriétaires et créer des ennuis. Trois secondes à peine s’écoulèrent avant que Clarice ne se décide, mais la tapoteuse brandit impatiemment son portefeuille sous le nez de Ronnie, l’ouvrant sur son permis de conduire.

— J’ai des papiers d’identité. Vous le voyez bien, non ? Quoi, vous pensez que je passe mes samedis après-midi à remplir des chèques en bois de vingt dollars ?

Sur la photo du permis, elle avait une autre coiffure qui fut immédiatement familière à Ronnie, tout comme son nom de famille. Sandra Hess. La mère de Maddy. Elle connaissait même l’adresse, bien qu’elle ne soit jamais allée chez Maddy. Mais elle savait que c’était dans ce quartier qu’avaient habité les élèves issues de famille riches quand elle était à

St. William. La mère de Maddy. Elle aurait dû le deviner à ce léger strabisme et à cette voix hautaine.

— Vous êtes une sacrée menteuse, murmura-t-elle, alors qu'elle n'avait nullement l'intention de le dire.

— Quoi ? *Quoi* ?

Clarice s'interposa.

— Bien sûr que nous accepterons votre chèque, madame. Rédigez-le simplement à l'ordre de Bagel Barn et n'oubliez pas de mettre un numéro de téléphone au dos.

— Je peux mettre un montant un peu supérieur ? minauda Sandra Hess.

Ronnie voyait bien qu'elle poussait son avantage à cause de ce que la jeune fille avait dit. La cliente avait maintenant la main. Elle n'avait probablement pas besoin de liquide, mais elle allait les obliger à céder à ses caprices parce que c'est ainsi que se comportaient les femmes telles que la mère de Maddy. Clarice acquiesça, et l'autre inscrivit un montant de vingt dollars supérieur à sa note.

Ronnie lui tendit les petits pains.

— Je pourrais avoir d'autres sacs congélation ?

Bien sûr, elle pouvait les avoir.

— Vous n'avez pas un sac plus grand que celui-là, avec des anses ?

Elles lui en dénichèrent un. Quand Sandra Hess fut enfin satisfaite et tourna les talons pour sortir, Ronnie lâcha :

— Passez le bonjour à Maddy de ma part.

La femme fit volte-face, gracieusement, car elle se sentait immédiatement flattée qu'on parle ainsi de sa fille. Mais son demi-sourire se transforma en une grimace molle quand elle dévisagea Ronnie. Elle rejoignit alors la porte à reculons. Dès qu'elle eut atteint l'extérieur, elle courut plus qu'elle ne marcha jusqu'à sa voiture, une conduite intérieure argent, et démarra avec la brusquerie de quelqu'un qui redoute d'être poursuivi.

— Qu’y a-t-il ? demanda Clarice qui verrouilla la porte d’entrée bien qu’il ne fût que treize heures cinquante-cinq.

— En primaire, j’étais avec sa fille. C’était une conne, et sa mère une sale pétasse. Je crois que ça n’a pas changé.

— Mais pourquoi l’avoir traitée de menteuse ?

Ronnie se détesta de mentir avec une telle aisance à la responsable.

— J’ai aperçu le bout de quelques billets dans son portefeuille. Elle avait largement assez de liquide pour payer, elle voulait seulement le garder pour autre chose. Je suis désolée. Je ne recommencerai pas.

— Oui, tu as tout intérêt à garder ce genre de pensées pour toi, dit Clarice qui s’inquiétait pour la jeune fille. J’ai pensé bien pire, mais tu remarqueras que je n’ai rien dit.

Ronnie aurait aimé pouvoir lui raconter la vraie histoire, toute l’histoire. Comment la mère de Maddy avait donné des interviews aux télévisions après l’arrestation et l’inculpation d’Alice et Ronnie. Comment elle avait menti sur ce qui s’était passé cette journée, afin que personne ne pense qu’elle avait une quelconque responsabilité dans les événements. Elle avait prétendu que les fillettes étaient parties de la fête d’anniversaire sans permission, en affirmant que quelqu’un venait les chercher en voiture. Mensonge, mensonge, mensonge. Mais personne ne poursuivit la mère de Maddy pour quoi que ce soit, personne ne la mit en prison pour ne pas avoir dit la vérité. Alice au moins ne s’en était pas tirée grâce à ses mensonges. Ce monde grouillait de menteurs.

Et pourtant Ronnie elle aussi mentait, simplement pour s’en sortir. Son médecin avait assuré que ce n’était pas grave, qu’elle ne devait pas au monde l’histoire de sa vie, qu’il existait des mensonges volontaires, et d’autres par omission, et que ces derniers étaient acceptables. Mais elle souffrait de ne pouvoir dire la vérité. Elle voulait que quelqu’un soit de son côté, n’importe qui. Or elle ne pouvait expliquer la vérité sur la mère de

Maddy sans tout raconter à Clarice, et alors Clarice ne serait plus jamais de son côté, pour quoi que ce soit.

OceanofPDF.com

Cynthia Barnes roulait sur Nottingham Road en direction de son domicile. Elle passait là presque chaque jour. Elle se disait que c'était un excellent raccourci, alors qu'elle avait réussi à vivre dans le quartier des années durant sans jamais emprunter cette rue secondaire. À présent, c'était la route parfaite pour n'importe quelle destination, et les endroits qu'on pouvait atteindre par Nottingham étaient devenus leurs favoris. Si Warren avait envie de manger chinois, par exemple, le restaurant vendant des plats à emporter sur Ingleside était nettement supérieur à celui qu'ils préféraient auparavant, sur la Route 40. Cynthia avait affirmé à Warren adorer le riz aux crevettes de chez Wung Fong qu'elle noyait sous la moutarde jusqu'à ce qu'il soit presque douloureux à manger. Et elle raffolait de ces beignets chinois contenant une maxime dont la teneur dégageait ce parfum de mélancolie rétro qui manquait dans les établissements plus modernes.

Ce jour-là, elle rentrait d'une visite faite à sa sœur en banlieue. Elle avait suivi cette curieuse portion d'autoroute qui se terminait en cul-de-sac aux abords de Leakin Park, arrêtée depuis des années par les écologistes. Une voie express vers nulle part, une des deux qui existaient dans Baltimore. Elle s'efforça de se remémorer ce qui avait stoppé la construction de celle-ci. Les opposants avaient fait valoir que le parc constituait un écosystème de valeur, un refuge pour les cerfs et les autres animaux sauvages en plein cœur de la ville. La réputation de Leakin Park comme endroit où se débarrasser d'un cadavre avait été temporairement

oubliée, remplacée par cette nouvelle image d'une oasis sylvestre au milieu de la cité. Curieux comme les gens en arrivaient à croire certaines choses aussi vite, et avec un tel enthousiasme.

Prenez garde à ce que vous désirez, comme la maxime d'un beignet de chez Wung Fong aurait pu le dire. La population des daims, tous ces petits Bambi dont la photo avait permis de stopper l'autoroute, croissait hors de tout contrôle et razziait les jardins avoisinants. La cause et l'effet, songea Cynthia, la cause et l'effet. Très peu de gens avaient la patience et la rigueur nécessaires pour envisager tous les aspects d'un problème. Sauver le parc, sauver les daims, et maintenant ces derniers ravageaient les jardins proches du parc, et il n'y avait toujours pas d'axe est-ouest rapide pour traverser la ville. Satisfait, maintenant ? Tout le monde était-il satisfait, maintenant ?

Même si son existence avait épousé le cours aisé qu'elle et tout le monde pensaient être son dû dès la naissance, Cynthia se serait montrée cynique envers les passions qui dirigeaient la politique publique. Son passage dans les instances dirigeantes de la municipalité lui avait laissé peu de respect pour quiconque. Elle était capable de voir un sujet sous tous ses angles, elle aimait le dire à Warren, et la première chose qu'elle détectait était le fait que personne n'avait jamais complètement raison, quelle que soit la question.

Prenez les impôts. Le public était si facile à rouler... Les impôts sur les biens et les salaires représentaient les vaches sacrées du gouvernement du Maryland. Dans les mauvaises périodes, les hommes politiques n'y touchaient pas, et ils prétendaient les abaisser quand tout allait mieux, alors qu'ils multipliaient les prélèvements indirects par mille stratagèmes invisibles – par exemple en permettant une législation qui donnait droit aux juridictions d'intervenir un peu plus dans divers domaines, de la location de films vidéo aux permis de construire pour les établissements de restauration rapide. Quand elle était assise au fond de la salle du conseil municipal, écoutant les bœufs encornés de la journée – c'était son expression pour les

électeurs – s’étendre sur les difficultés engendrées par telle hausse d’impôts et presser la ville de se serrer la ceinture, elle avait du mal à ne pas rire. Elle avait envie de les suivre dans la rue, de leur demander comment ils réagiraient si quelqu’un décidait d’amputer leur budget familial de dix ou vingt pour cent par an. Personne ne voulait jamais avoir moins, dans ce monde. Chacun exigeait de disposer d’autant que la veille, et même d’un peu plus.

Elle avait pu quitter sans remords cet emploi payé quatre-vingt mille dollars annuellement parce que les revenus de Warren ne cessaient de grimper en flèche. Avocat spécialisé dans la défense des causes douteuses, il acceptait les clients noirs qui avaient quitté le train de la légalité en marche – peinture au plomb, tabac, amiante. Il participait actuellement au procès concernant les téléphones portables. L’argent coulait à flot vers son compte en banque, et Cynthia ne savait plus quoi en faire, sinon le regarder s’accumuler.

La ville avait continué sa marche en avant, et élu un nouveau maire. Même si Cynthia avait voulu travailler, il n’y avait plus de place pour elle maintenant, ou du moins aimait-elle à le croire. Et c’est en pensant à toutes ces choses qu’elle prit la bretelle de sortie pour quitter l’autoroute inachevée. Elle se retrouva sur Security Boulevard, puis dans Cook Lane et enfin Nottingham, où elle passa devant la maison habitée par Alice Manning et sa mère.

La conductrice remarqua d’abord la femme en bikini. Au premier coup d’œil, elle était mince et d’apparence jeune, mais son âge la trahit quand Cynthia la regarda plus attentivement. Elle présentait tous les signes de quelqu’un qui se donne beaucoup trop de mal pour s’entretenir – ce petit renflement du ventre qui semblait affecter presque toutes les femmes à partir d’un certain âge, le sarong noué à la taille, sans doute afin de dissimuler des jambes imparfaites. Et il y avait cette mollesse tremblotante

dans les bras quand elle en leva un pour abriter ses yeux d'une main. Elle regardait la blonde massive qui venait vers elle.

Cynthia mit une seconde pour relier cette silhouette avec l'image qu'elle gardait en mémoire, celle d'une fillette au visage pâle et falot, avec de grands yeux et une petite bouche crispée, qui semblait plus ahurie qu'autre chose. Cynthia effectua une brusque embardée à droite, redressa sa trajectoire et regarda derrière elle pour voir si cette manœuvre précipitée avait réveillé Rosalind qui dormait sur la banquette arrière, puis elle se retourna vers Nottingham.

Ainsi donc c'était ce à quoi ressemblait Alice Manning à dix-huit ans. Grosse, l'air indolent, et plus pâle que jamais, encore qu'une légère roseur colorait ses bras, le commencement ou la fin d'un méchant coup de soleil. Ces détails auraient dû plaire à Cynthia, mais ils ne firent que raviver sa colère. Parce que l'embonpoint était un signe de vie, la preuve que quelque chose continuait de se développer et même de s'épanouir, fût-ce dans la laideur.

Je pourrais la tuer, se dit-elle. Un simple coup de volant sur la gauche et je pourrais les tuer, toutes les deux. Bien sûr ces morts seraient suspectes, mais comment les autorités pourraient-elles prouver qu'il s'agissait d'autre chose qu'un malheureux accident ? Qu'ils prouvent donc la préméditation. Après tout, l'ambiguïté attachée à la notion de préméditation avait été déterminante durant le procès. Warren s'assurerait qu'elle ait le meilleur avocat en affaires criminelles pour la défendre, en admettant qu'on en arrive là. Cynthia était prête à parier qu'un grand jury la déclarerait non coupable.

Mais Rosalind somnolait sur la banquette arrière, et Cynthia passa au ralenti dans la rue, sans quitter des yeux Helen Manning. Qu'éprouvait une jolie femme qui avait un laideron pour fille ? Une femme attirante pouvait-elle jamais se faire à l'idée qu'elle avait une enfant dont le visage n'attirait pas des regards attendris ? Bien sûr, Cynthia connaissait la réponse à cette question.

La pensée s'enfuit aussi vite qu'elle lui était venue, et elle aurait pu prétendre ne jamais l'avoir eue. Mais quelque chose qui ressemblait fort à une soudaine brûlure d'estomac incendiait sa poitrine et sa gorge. Elle rentra chez elle dans un état d'esprit misérable, et s'efforça d'être attentionnée avec Rosalind pendant le reste de l'après-midi, comme si cela pouvait compenser sa trahison momentanée envers Olivia.

Alice remarqua la BMW, mais seulement parce qu'elle était énorme et rutilante, et qu'elle remontait la rue presque au pas. Elle la vit faire un écart subit, puis reprendre sa direction d'origine, comme si le conducteur était perdu. Helen n'accorda aucune attention au véhicule parce qu'elle examinait avec consternation le coup de soleil pris par sa fille. Elle pressa le bout des doigts dans la chair douce des bras d'Alice et soupira devant les marques blanches qui apparurent après le contact.

— Une fille avec ton type de peau ne devrait jamais sortir sans s'enduire d'une crème indice 15 ou plus, déclara-t-elle. Moi, j'ai naturellement le teint mat, même si mes cheveux sont roux. À mon époque, je pouvais rester au soleil avec seulement un peu de lait pour bébé, et je ne prenais jamais de coup de soleil. Mais toi, tu as hérité de la peau de ton père.

« À mon époque » était une autre formule fétiche d'Helen, ladite époque recouvrant les mois écoulés entre la remise de son diplôme et la naissance de sa fille. Mais elle ne parlait presque jamais du père d'Alice, quel que soit le contexte, et Alice ne laissa pas passer cette occasion.

— Comment était-il ? Mon père ?

— C'était un bel homme. Costaud, très grand, avec les épaules larges. Les cheveux à peine plus sombres que les tiens.

C'est ainsi qu'Helen décrivait toujours le père d'Alice, en termes physiques, et il était rare que sa fille insiste pour obtenir d'autres précisions.

— Je veux dire, quel genre de personne était-ce ?

— Eh bien, il était très... capable. Il était seul au monde depuis ses dix-sept ans. Un orphelin, sans frère ni sœur.

Sa mère était toujours catégorique sur ce point. Son père n'avait aucun parent, pas même un cousin éloigné qu'Alice aurait pu espérer retrouver un jour.

— Fort. S'il avait pu poursuivre des études, il aurait sans doute été architecte. Il construisait des maisons, du sol au plafond.

— J'aimerais devenir architecte, dit Alice avant de se rendre compte qu'elle ne faisait que tester l'idée, car une fois un désir exprimé elle n'avait plus aucune envie de le réaliser.

Helen continua de palper les bras d'Alice, créant des empreintes fantomatiques qui disparaissaient l'instant suivant. Son contact était étonnamment doux sur la peau brûlée de la jeune fille, car les mains de sa mère étaient fraîches et enduites de la lotion qu'elle avait appliquée pour son bain de soleil de fin d'après-midi, un rituel de longue date. Elle étalait une serviette dans le jardin derrière la maison, près de la palissade engloutie par le chèvrefeuille, entre seize et dix-sept heures – jamais plus tôt, et jamais une minute de plus qu'une heure – et toujours avec une boisson exotique à portée de main. Au fil des ans, elle s'était confectionnée des piña coladas, des Mudslides et des daiquiris, des Cosmopolitans et des Appletinis. La boisson de cet été était un whisky glacé à la menthe. Elle le préparait avec la menthe sauvage qui poussait dans le jardin, dans un shaker en argent fin, et l'opération lui prenait presque autant de temps que la durée de son bain de soleil.

— À propos de ce que tu aimerais devenir, dit-elle, est-ce que tu as trouvé un boulot ?

— Non, mais c'est ce que je fais : j'en cherche un.

— Je sais que la situation économique actuelle n'est pas florissante, mais je constate que tu as beaucoup de mal.

— Oui, beaucoup, approuva Alice.

Elle n'avait aucunement l'intention de trouver un emploi, et n'en avait pas cherché durant ce samedi très chaud. Quelques semaines plus tôt, elle s'était renseignée aux services sociaux du comté sur leur programme de placement. Mais elle n'avait pas entendu ce qu'elle souhaitait entendre, et en conséquence elle était repartie. Toutefois elle suivait le conseil de Sharon. Elle marchait près de dix kilomètres par jour, sans pour autant avoir l'impression de perdre un gramme. Elle marchait le matin et le soir, en général vers l'ouest, jusqu'à ce que ses pieds lui fassent mal. Elle longeait Frederick Road et arrivait au centre universitaire de premier cycle, où elle avait pris des informations pour les cours d'automne. Ensuite elle rentrait en faisant un détour par les vieux quartiers charmants que traverse Frederick Road – Ten Hills, North Bend, Catonsville – et imaginait des histoires sur les familles qu'elle voyait dans ces vieilles bâtisses de style victorien, avec leurs balcons et leurs coupoles.

Aujourd'hui, elle s'était rendue au centre commercial de Westview, attirée là par le souvenir du G.C. Murphy. Alice avait adoré ce vieux Prisunic, avec ses odeurs de pop-corn frais et ses planchers au bois craquant. Elle y achetait des cacahuètes enrobées de chocolat, et elle n'en avait jamais retrouvé ailleurs avec le même goût, quand bien même sa mère lui en apportait de chez Brach, Russell Stover, Fanny Farmer et See lors de ses visites à Middlebrook. Exaspérée, Helen avait d'ailleurs fini par lui dire que sa mémoire lui jouait des tours, mais Alice savait qu'il n'en était rien. Le G.C. Murphy avait disparu depuis longtemps, mais elle avait échafaudé une théorie selon laquelle le petit supermarché installé à sa place était certainement l'endroit le plus susceptible de proposer un délice identique, parce que le parfum avait été capturé dans les murs et les lattes du plancher.

Elle n'était pas sortie avec pour objectif de voir son ancienne amie. Mais elle ne pouvait oublier ce qu'Helen avait dit sur l'emploi trouvé par Ronnie à la boulangerie près de Westview. La fillette qu'elle avait connue ne montrait aucun talent pour les activités routinières. Les exigences

minimales à l'école – autorisation écrite d'absence, argent pour le goûter – la dépassaient. Alice se demandait à quoi ressemblait Ronnie aujourd'hui, comment elle avait changé, en admettant qu'elle ait changé. Si elle la voyait, elle comprendrait peut-être ce que les gens ressentaient quand ils regardaient Alice. Sa mère et Sharon lui avaient dit qu'elle était jolie, durant ces sept dernières années, mais elles n'avaient pas dû s'adapter à une Alice complètement différente à son retour à la maison. Pourtant elles se comportaient maintenant comme si elles avaient attendu une petite fille et ne savaient pas quelle attitude adopter avec cette balourde de dix-huit ans qui paraissait nettement plus âgée. Ce n'était pas son surpoids qui la vieillissait, mais sa façon de se déplacer, en traînant les pieds comme si ses jambes étaient gonflées. Les employés des magasins lui donnaient du « Madame », et elle aurait probablement pu boire de l'alcool si elle en avait commandé dans un bar. Heureusement, cela ne la tentait pas. Mais revoir Ronnie... Oui, revoir Ronnie, voilà qui l'intéressait vraiment.

Elle n'était pas sûre des émotions qu'elle éprouverait si elle se retrouvait face à son ancienne amie. De la haine, très certainement. Le temps l'avait quelque peu atténuée – Alice n'avait plus l'estomac noué à la seule évocation de Ronnie, et celle-ci n'était plus omniprésente dans ses rêves, mais la haine couvait toujours, avec le désir de la voir châtiée, réellement châtiée.

Une fois, une seule fois, Sharon avait failli dire ce qu'Alice avait besoin d'entendre, mais l'avocate l'avait exprimé de cette façon détournée qu'elle utilisait toujours avec sa protégée. C'était quelques années plus tôt, quand Alice avait été obligée de réintégrer le chaos de Middlebrook après avoir passé douze mois dans une institution pour délinquants juvéniles de taille plus petite et beaucoup plus agréable. Elle était bouleversée à la perspective de quitter le vieux bâtiment en pierre où elle croyait rester jusqu'à ses dix-huit ans, et dans son désarroi elle s'en était prise à Sharon. Pourquoi la loi traitait-elle Alice et Ronnie comme si elles étaient le même genre de filles,

coupables des mêmes choses, alors que tout le monde aurait dû se rendre compte que ce n'était pas la réalité ?

— Eh bien, imagine que Ronnie est quelqu'un d'autre, une personne qui est allée nager et qui a eu une crampe, commença Sharon.

— À l'estomac ou à la jambe ? demanda Alice.

La question parut prendre la jeune femme au dépourvu, alors qu'elle semblait parfaitement raisonnable à Alice. L'effet d'une crampe dépendait beaucoup de la partie du corps qu'elle touchait.

— À l'estomac, disons. Et elle commence à couler, et toi tu nages juste à côté d'elle, alors tu t'approches et tu essaies de l'aider. Mais il arrive que les gens qui sont en train de se noyer paniquent, qu'ils agrippent ceux qui viennent pour les sauver et qu'ils les entraînent vers les profondeurs. Et ils finissent par se noyer tous les deux.

— Ça arrive souvent ?

— Euh, non. Parce que les maîtres nageurs sont formés pour maîtriser les gens paniqués dans l'eau. J'ai été instructrice de sécurité pour les activités aquatiques.

Alice était habituée à ce que Sharon cherche à ramener la conversation à elle, aussi fit-elle peu de cas de cette information. D'ailleurs « instructrice de sécurité pour les activités aquatiques » ne sonnait pas très cool, ce n'était pas comme maître nageur, assis sur une chaise haute avec un nez barbouillé de crème blanche.

— Mais si tu es juste une autre nageuse qui passe par là, reprit Sharon, il se peut que tu ne saches pas comment réagir si quelqu'un t'agrippe.

Alice réfléchit à cet exemple. Il lui donnait l'impression que c'était sa faute.

— Si on n'est pas maître nageur et que quelqu'un vous agrippe, est-ce qu'on a le droit de repousser l'autre ? Ce n'est pas mal de le laisser se noyer ?

La question laissa l'avocate sans voix, ce qui était rare. Elle plaqua une main sur sa joue gauche et frotta ses taches. Alice avait noté cette réaction de Sharon quand elles discutaient de l'injustice du monde en général. Peut-être était-il injuste que Sharon Kerpelman, jeune femme par ailleurs plutôt jolie, soit née avec ces taches sur son visage. Mais ce n'était rien comparé à la vie d'Alice. Et puis, l'histoire de Sharon laissait entendre que Ronnie était presque normale, et qu'elle avait fait ce que n'importe qui d'autre aurait pu faire, pour survivre.

Alice aurait pu lui raconter comment Helen les avait emmenées, Ronnie et elle, au Baskin-Robbins de la Route 40 un soir d'été, pour leur acheter des glaces doubles. Ce devait être l'été entre la troisième et la quatrième année d'école, quand Ronnie s'était attachée aux Manning à la manière d'un chat errant qu'elles auraient commis l'erreur de nourrir. Helen ne semblait pas s'irriter de la voir toujours là, au contraire d'Alice. Après tout, c'était elle qui devrait prendre ses distances avec Ronnie quand l'école recommencerait à l'automne. Il lui faudrait s'en débarrasser comme on le fait d'un chewing-gum collé à sa semelle.

Au Baskin-Robbins, Alice avait choisi vanille-chocolat, malgré Helen qui l'incitait à être un peu plus originale, tandis que Ronnie optait pour un jus d'orange glacé nappé de copeaux de chocolat, une combinaison vraiment peu appétissante qu'elle avait copiée sur Helen. Mais les copeaux de chocolat agglomérés étaient tous tombés par terre au premier coup de langue.

— Oh, mon bébé, avait compati Helen.

Avant que quiconque puisse dire autre chose, Ronnie avait pivoté sur elle-même, et d'une pichenette elle avait renversé la glace d'Alice.

— Je t'interdis de rire de moi ! avait-elle hurlé à Alice qui n'avait pourtant pas proféré le moindre son.

Elle avait peut-être souri, un tout petit peu. Mais Ronnie lui tournait le dos, alors comment aurait-elle pu le savoir ? À grands renforts de propos

doucereux, Helen avait obtenu du serveur qu'il reserve les deux fillettes, mais la promesse d'une soirée heureuse s'était évanouie. Une deuxième glace rendait seulement Alice consciente d'avoir perdu la première, ce qui signifiait que la seconde pouvait elle aussi être perdue. Elle l'avait mangée à petits coups de langue prudents, sans la savourer.

Tous ces souvenirs encombraient son esprit alors qu'elle était assise sur le trottoir avec son sac de cacahuètes enrobées de chocolat tout juste acheté. Elle observait le Bagel Barn. Le restaurant se dressait, isolé au bord de l'aire de stationnement, pas vraiment inclus dans le centre commercial, sans en être totalement dissocié. Plusieurs commerces l'avaient précédé à cet endroit, même dans la mémoire restreinte d'Alice quant à ce qu'elle voyait comme le temps d'avant. Il y avait eu un White Castle, un Fotomat, puis un stand vendant des tacos. Pendant qu'elle était absente, le local, à l'origine en forme de hutte, avait été agrandi d'une petite salle avec des places assises, et on avait repeint le toit en rouge. Mais il n'y avait pas beaucoup de clients, et Alice aurait parié qu'un autre commerce le remplacerait d'ici un an ou deux. C'était tout à fait le genre d'endroit à embaucher Ronnie Fuller, un commerce sur le déclin.

Elle ne pouvait pas entrer, bien évidemment. C'était une chose de voir Ronnie, une autre de laisser celle-ci la voir. Et la disposition des lieux rendait difficile toute approche discrète. Alors elle s'était assise sur le trottoir, près du centre commercial. Elle aurait dû renoncer et reprendre le cours de sa journée. Ce matin, son horoscope disait : « Pour trouver les bonnes réponses, il faut savoir poser les bonnes questions », ce qui lui avait paru prometteur, mais aussi exigeant.

Tout en se répétant qu'elle ferait mieux de partir, elle resta là cinq minutes de plus, puis dix, puis vingt. Il faisait très chaud aujourd'hui, et elle était lasse d'avoir autant marché. Peu après deux heures de l'après-midi, elle vit deux filles sortir du Bagel Barn et allumer une cigarette. L'une était assez petite, portait un tablier et son type physique était difficile à définir.

Elle pouvait être noire, hispanique ou italienne. L'autre était mince et brune. Ronnie.

Elle était plus grande, mais pas de beaucoup, et bien qu'elle eût de la poitrine, elle conservait cette attitude laissant à penser qu'elle ne s'intéressait pas à son corps. Elle se tenait mal, légèrement voûtée, et elle croisait les bras sur ses seins comme s'ils la gênaient. Elle était coiffée à l'avenant, d'une frange droite qui lui barrait le front, le reste de ses cheveux pendant sans façon sur ses épaules. Si elle avait essayé de leur donner un pli, cela ne se voyait pas. Alice leva une main vers ses propres cheveux, qui étaient restés d'un blond pâle et aussi raides que des baguettes. C'était indubitablement ce qu'elle avait de mieux. Helen le lui avait dit des années plus tôt, avec ces mots, et l'avis demeurerait valable. « Tu as une chevelure magnifique, mon bébé. C'est indubitablement ce qu'il y a de mieux chez toi. » Alice estimait que ses yeux bleus étaient d'une jolie nuance, mais Helen pensait que les yeux bleus n'étaient vraiment remarquables que chez les brunes. Comme Ronnie.

Cette dernière regardait exactement dans sa direction, mais Alice ne paniqua pas, ne pensa même pas à s'éclipser. Les gens ne pouvaient pas voir ce qu'ils ne recherchaient pas. Elle avait l'avantage de savoir que Ronnie travaillait ici. Mais Ronnie ne s'attendait absolument pas à la découvrir assise au bord du parking du centre commercial de Westview. C'était presque aussi sûr que d'être invisible.

La fille au tablier dit quelque chose et Ronnie parut s'esclaffer. Elle rejeta les épaules en arrière et sa tête tressauta en rythme, donnant l'impression qu'elle était hilare. Puis elle tira vigoureusement sur sa cigarette, renversa la tête et souffla longuement. Quand avait-elle appris à fumer ? C'était rigoureusement interdit dans tous les établissements où Alice avait été placée. Les prisonniers adultes eux-mêmes n'y étaient pas autorisés. Ronnie avait-elle fumé quand elles étaient petites ? Alice n'en avait aucun souvenir. Mais elle avait toujours soupçonné son amie de savoir

un tas de choses dont elle ne disait rien. C'est ce qu'elle avait tenté de faire comprendre aux adultes, à l'époque : Ronnie avait des secrets, et savait des choses qu'elle n'était pas censée savoir. C'est ce qui la rendait aussi dangereuse.

Ronnie ôta la cigarette de ses lèvres et la laissa tomber dans le pot en céramique, ce qu'Helen surnommait un « bac à mégots », une de ces petites vasques emplies de sable qu'on trouve à l'extérieur des restaurants et des cinémas. La mère d'Alice détestait ces aménagements, non parce qu'elle était contre le fait de fumer, mais parce qu'ils étaient toujours laids. La seule vue des mégots plantés dans le sable, certains avec des traces de rouge à lèvres, lui donnait le frisson.

À présent c'était Alice qui frémissait. Cette réaction n'avait aucun rapport avec les vasques elles-mêmes, mais avec le fait que Ronnie en faisait usage. Le côté propre et ordonné de ce geste était déroutant. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle se soit mise à fumer. Mais à la fin de sa pause, elle aurait dû propulser le mégot dans l'air d'une détente des doigts, sans se soucier de l'endroit où il retomberait. Ronnie était du style à laisser des détritux divers un peu partout. Elle jetait les papiers de bonbon et les canettes de soda vides par terre. C'est ainsi qu'elle avait toujours fait. Ronnie était mauvaise. La confusion n'était pas permise sur ce point, même maintenant. Surtout maintenant.

Oubliées pendant qu'elle observait Ronnie, ses cacahuètes enrobées de chocolat avaient fondu dans le sac en papier sur ses genoux. C'était aussi bien. Elles n'auraient pas eu le goût d'avant. Plus rien n'avait le goût d'avant. Curieusement, quand elle voulut se lever, sa gorge se serra et ses poumons lui parurent se contracter, comme si c'était elle qui était en train de se noyer.

Daniel Kutchner se retira de Sharon Kerpelman avec la tendresse empruntée d'un homme venant de faire l'amour avec une partenaire qu'il ne reverra probablement jamais. Peu importait à la jeune femme. Elle avait pris une décision similaire à celle de son amant avant qu'ils n'aient conclu leurs ébats, mais la soirée s'était révélée propice à cette conclusion, et elle pourrait dire à sa mère qu'elle avait vraiment essayé, sans trop lui mentir. Elle ne serait pas explicite, bien sûr, et ne lui raconterait pas que le fils d'Evelyn Kutchner et elle avaient *conclu l'affaire* – c'est l'expression horrible qu'un garçon d'une vingtaine d'années avait lâchée l'autre jour. Mais sa mère s'en douterait, et elle apprécierait sûrement les précautions oratoires de sa fille pour traduire ce genre d'information. *Très bien. Aucune attache sérieuse.*

— La salle de bains ? s'enquit-il.

— Première porte sur ta droite, dans le couloir.

Était-ce un maniaque de la propreté post-coïtale ? se demanda-t-elle. Ou avait-il seulement besoin d'uriner ? Les deux, en fait, d'après les bruits d'eau qu'elle entendit. Cette méticulosité lui plaisait plutôt.

Alors qu'est-ce qui n'allait pas chez Daniel Kutchner ? Certaines femmes, conscientes de s'être engagées dans une relation éphémère, se seraient posé la question à elles-mêmes, mais pas Sharon. Jamais. Elle se leva, et elle se sentait assez bien dans sa peau pour ne pas ressentir le besoin

d'enfiler une robe de chambre ou même un T-shirt. Elle passa dans le couloir et frappa doucement à la porte de la salle de bains.

— Tu veux quelque chose ? Je vais me servir un verre.

Ces questions interrompirent le troisième écoulement d'eau, du lavabo cette fois. Il devait se laver les mains, à présent.

— Tu veux dire un verre d'eau, ou de soda ?

— J'ai ça aussi en stock, répondit Sharon. Mais je pensais à un vrai verre, en réalité. J'aime boire un peu de vin blanc ou de Bailey's avec des glaçons avant de m'endormir. J'ai un bar bien fourni.

— Pas du tout conforme à la tradition juive, ça, dit Kutchner à travers la porte.

Ils s'esclaffèrent tous les deux, car il reprenait le thème dominant de la soirée, le lien agréable qu'ils avaient tissé pendant le dîner, quand ils avaient dressé la liste de ce qui était typiquement juif et de ce qui était typiquement non juif.

— D'accord. Avec plaisir. Même chose que toi.

Sharon erra un moment dans l'appartement, lequel aurait étonné ses collègues s'ils avaient été invités à le visiter. Il était le seul indice concernant son secret : elle pouvait se permettre de travailler comme avocat commis d'office parce que ses parents avaient de l'argent. Pas énormément, mais assez pour combler le fossé entre le train de vie à peine digne de la classe moyenne offert par le salaire du gouvernement et les habitudes de haute bourgeoisie qu'elle avait. C'est pourquoi c'était sympa de ramener chez soi quelqu'un comme Daniel Kutchner, qui connaissait les Kerpelman et leur entreprise. Celle-ci avait fait leur fortune quand ils avaient commencé à préparer les repas postopératoires des patientes atteintes d'un cancer du sein.

Elle retourna dans la chambre avec deux verres anciens sur un plateau coordonné, une création soldée de Russell Wright, et posa le tout sur la table de chevet.

— Très raffiné, commenta Daniel en revenant de la salle de bains.

Il était maigre et de taille moyenne, et aurait sans doute bientôt à affronter un début de calvitie. Mais ces détails étaient indifférents à Sharon. Le vrai problème de cet homme, c'est qu'il avait été choisi par la mère de Sharon, tout comme sa propre mère avait choisi Sharon pour lui. À la réflexion, c'était un point de départ commun rédhibitoire.

Il s'assit sur le bord du lit, l'air de ne pas savoir s'il allait dormir un peu ou prendre la poudre d'escampette. S'il partait, cela ne gênerait pas spécialement Sharon. La seule chose qu'elle exigeait de ses amants occasionnels était qu'ils lui parlent après l'amour. D'où le rituel du verre. Si elle avait fumé de la marijuana, ce qui n'était pas dans ses habitudes, un joint aurait remplacé l'alcool. Dès qu'on leur proposait à boire, les hommes insistaient rarement pour se recoucher ou se défiler dans la minute.

Daniel reposa son verre et renversa un petit cadre. Il le redressa et contempla la photo, à peine visible dans la lumière provenant de la salle de bains.

— Qui est-ce ? Pas toi, avec ces nattes.

— Non, je n'ai jamais été blonde, c'est une certitude.

— Ta nièce ?

— Une cliente.

C'était une photo d'Alice, un vieil instantané qu'Helen Manning avait donné à Sharon pour des raisons dont elle ne se souvenait plus. Elle savait seulement que c'était une photo « d'avant », prise plus tôt durant l'été de ses onze ans. Un portrait parfaitement anodin d'une fillette de cet âge. Ce qui, bien sûr, était l'aspect essentiel que Sharon n'avait jamais voulu qu'on oublie.

— Une cliente ? Comment se fait-il que tu aies la photo d'une cliente sur ta table de chevet ?

— Parce que c'est probablement le dossier le plus étonnant que j'ai eu à traiter.

Elle avait voulu rester vague, mais elle se rendit compte que ces simples mots constituaient une définition assez précise de la réalité.

— Tu es de Baltimore, n'est-ce pas ? dit-elle.

— D'origine, oui.

— Il y a sept ans – je ne sais pas si des journaux autres que locaux en ont parlé –, deux fillettes ont été accusées d'avoir tué un bébé.

— Et cette gamine est...

— L'une des deux accusées. Même maintenant et ici, je ne peux pas te révéler son nom. C'est confidentiel. Nous n'avons jamais communiqué leur identité, et ça n'a pas été une mince affaire, tu peux me croire.

— Donc elles n'ont pas été jugées comme des adultes ?

— Elles n'avaient que onze ans ! s'exclama Sharon d'une voix qui grimpait dans les aigus, et elle dut se maîtriser pour adopter un ton plus conforme au moment. Aucune loi n'existait dans l'État du Maryland qui aurait permis de juger des enfants aussi jeunes comme des adultes. Non que les parents de la victime n'aient pas tout essayé pour créer un précédent. Et quand il est devenu évident qu'ils n'obtiendraient pas gain de cause, la mère du bébé a menacé de se lancer dans le lobbying pour faire modifier la loi, afin que les homicides soient systématiquement traités par des instances pour adultes, quel que soit l'âge du prévenu.

— Les mauvaises histoires font les mauvaises lois, pas vrai ?

— Exact. Et elle avait les moyens, sa famille connaissait beaucoup de gens très influents. Elle aurait pu réussir. C'est pourquoi nous avons été forcés d'aller vers un compromis.

— C'est-à-dire ?

— À l'époque, la loi stipulait que les délinquants juvéniles ne pouvaient écoper de plus de trois ans, quelle que soit la nature du crime commis. L'avocate de l'autre fillette et moi avons plaidé pour que l'État leur inflige sept ans sous trois chefs d'accusation : homicide, enlèvement et vol. Pour le landau du bébé, ajouta-t-elle, anticipant la question de Daniel. Je ne me

souviens plus de la marque, mais c'était un de ces modèles coûteux, parce que ultralégers.

— Comme pour les ordinateurs portables, ou les téléphones cellulaires. Plus c'est petit, plus c'est cher.

Dissimulant son irritation face à ce commentaire, Sharon acquiesça.

— Elles ont donc été bouclées jusqu'à leur dix-huitième anniversaire, et la mère de la victime s'est calmée. Avec le temps, dit-elle en faisant tournoyer le Bailey's dans son verre, regardant le liquide crémeux d'un marron pâle submerger le glaçon. À dire vrai, j'ai toujours pensé que ma cliente s'en serait sortie à meilleur compte si elle était passée devant une instance pour adultes, avec un jury et la présence du public.

— Comment ça ?

— Elle m'a dit qu'elle était innocente. Qu'elle n'était pas présente quand c'est arrivé. Elle était avec Ron... l'autre fillette quand elles ont enlevé le bébé, mais c'était un acte de gamines. Elles croyaient que le bébé avait été abandonné, elles voulaient bien agir. Elles n'avaient pas l'intention de commettre un acte répréhensible, et encore moins criminel. Quelque chose a dérapé.

— Comment est-ce que... Je veux dire...

— Par suffocation. C'est un autre point important. Le décès de l'enfant n'était pas contradictoire avec un cas de mort subite du nourrisson. J'aurais pu le plaider.

— Ce n'est pas paradoxal ? Dire que ta cliente n'était pas présente, puis qu'elle était peut-être présente mais que la mort pourrait être due à des causes naturelles ?

Daniel Kutchner était comptable.

— Une bonne défense n'est pas obligatoirement logique de bout en bout.

Aucun son ne provint du côté du lit où Daniel était assis, à part le tintement de la glace dans son verre, une gorgée discrète, un grincement

léger du sommier quand il changea de position. Un comptable jugeant une avocate. Sharon décida de ne pas faire allusion aux scandales comptables survenus ces dernières années.

— D'une certaine façon, j'ai toujours eu l'impression qu'Alice avait été sacrifiée.

Elle ne remarqua même pas qu'elle venait de dévoiler le prénom de la fillette.

— Sacrifiée ?

— Il y avait tellement de pressions, à cause de ce qui était arrivé. La victime était noire, les prévenues blanches. Comme tu as pu le constater. Et les médias ont exploité l'affaire à fond. Les gens voulaient sentir qu'on allait réagir. Ils voulaient la garantie que jamais cela ne se reproduirait. Ce qui est impossible. Écoute, on retrouve des cas d'enfants assassins qui remontent à des siècles. Et je ne parle pas des sociopathes, ou d'un de ces jeux stupides qui tournent mal. Des gosses tuent. Pour moi, le plus étonnant est qu'ils ne tuent pas plus souvent. Parce qu'ils ne comprennent pas réellement, tu vois ? La mort, je veux dire.

Elle n'exprima pas ce qu'elle avait imaginé, qu'Alice comparaisse devant un jury formé de ses véritables pairs, une douzaine de fillettes aux grands yeux limpides qui savaient ce que c'était que commettre des erreurs avec pour seule faute le désir d'avancer dans la vie. Elle imaginait douze petites filles gamma – à moins qu'Alice ne fût une bête, selon la terminologie établie dans la littérature sur les « fillettes violentes » – la regardant avec gravité pendant qu'elle déroulait les faits pour elles et décrivait l'emprise de Ronnie sur sa cliente. Avec un tel jury, il n'aurait pas fallu plus d'une heure pour obtenir l'acquittement d'Alice.

— À une différence près. Tu ne crois pas ta cliente coupable de meurtre.

Daniel Kutchner s'était adossé contre la tête du lit, mais sa jambe gauche pendait toujours sur le bord du lit, et son pied restait en contact avec le sol, dans la pose d'un acteur essayant de faire l'amour selon le vieux

code de censure du cinéma. Il n'était pas du genre à rester jusqu'au lendemain, ce qui allait très bien à Sharon. Tant qu'ils ne s'enfuyaient pas dans la nuit comme des voleurs ou dans le sommeil en s'écroulant juste après le plaisir, peu lui importait ce qu'ils faisaient.

— Non, elle n'est pas coupable.

— Alors pourquoi lui avoir laissé purger sept ans ? Pourquoi n'a-t-elle pas eu moins que l'autre fille ?

— Les preuves étaient... contradictoires, par certains aspects. Et les déclarations des deux fillettes ont été diamétralement opposées. La parole de l'une contre celle de l'autre. Le juge qui présidait n'a pas trouvé moyen de débrouiller tout ça.

— On dirait que ta cliente s'est fait avoir.

— Et tu ne connais pas la moitié de l'affaire.

L'orchestre avait voulu partir à une heure du matin, mais Andy – cravate desserrée, sans sa veste de smoking – s'était emparé du micro et avait demandé aux invités de donner assez d'argent pour qu'ils profitent tous d'un autre set. Nancy, pleine de bienveillance alcoolisée, couvrait son époux d'un sourire resplendissant. C'était l'homme dont elle était tombée amoureuse, un individu à la gaieté turbulente et à l'assurance inébranlable. Les fédéraux n'appréciaient que modérément ce genre de caractère, et il avait tant contenu sa nature véritable à son travail que ses larges épaules s'étaient quelque peu voûtées, et parfois sa tête semblait trop lourde pour son cou. Elle espérait que le métier d'avocat, une fois qu'il aurait achevé ses cours et qu'il le pratiquerait, restaurerait un peu de la personnalité d'Andy.

Pour l'instant, un genou à terre sur la piste de danse, les billets serrés dans son poing, il ressemblait en tout point au garçon qui l'avait éblouie à son adolescence.

— Encore ! rugissait-il. Il en faut encore, encore ! Nous allons avoir de la musique. Et le bar va rester ouvert. Un mariage polonais ne peut pas se

terminer aussi tôt. Ce serait honteux.

Quand la réception arriva enfin à son terme, pas plus Andy que Nancy n'était en état de prendre le volant. Mais il n'y avait personne pour les reconduire, et ils se rendirent à pied et sans hâte au Double-T Diner sur la Route 40, mais à l'opposé du New York Fried Chicken. Là, son dernier régime oublié depuis longtemps, Nancy trempa ses frites dans le jus de viande de sa main gauche, tandis qu'elle agrippait Andy de la droite. De sa main libre, celui-ci passait en revue la sélection du juke-box individuel de leur table, mais c'était un peu une escroquerie car la sonorisation était dominée par quiconque était le plus rapide à gaspiller un quart de dollar dans la machine. Une chanson de Bon Jovi résonnait dans la nuit, et elle n'aurait pu dire si c'était un de leurs vieux titres préférés ou un de leurs nouveaux titres préférés qui sonnait comme les anciens. Elle aurait pu à nouveau avoir dix-huit ans, et cette nuit aurait pu être celle suivant la remise de diplôme, à son lycée. Sa robe de demoiselle d'honneur, une horreur jaune, aurait très bien convenu pour la cérémonie à Kenwood.

Nancy était une des rares personnes de sa connaissance qui admettait avoir été heureuse au lycée. Pourquoi était-ce une telle honte pour les autres ? Elle ne travestissait pas cette période en une sorte d'âge d'or, mais elle s'était bien amusée, avec la conscience que l'existence ne serait pas aussi drôle, ou facile. Et c'est pour cette raison précise qu'elle avait pleinement savouré ses dix-huit ans, sans en perdre une minute. C'est vrai, elle se souciait déjà de son poids, mais aujourd'hui elle aurait donné n'importe quoi pour retrouver la ligne de son adolescence. Et même les mauvais passages – les ruptures momentanées avec Andy, les matières scientifiques qui avaient failli la faire échouer – lui avaient permis par contraste d'apprécier la décontraction de l'époque, jour après jour.

Andy essayait de plonger une frite dans son café.

— Donc, c'est moi qui conduirai pour rentrer, lui dit-elle, sans se soucier qu'il fût ailleurs, car il travaillait dur, et il avait mérité l'amusement

de cette soirée.

— Et si on allait... commença-t-il d'une voix un peu pâteuse, mais pas autant qu'elle aurait pu l'être. Si on allait jusqu'à Gunpowder Falls ?

— Maintenant ?

— Oui, maintenant. Pourquoi pas maintenant ? Comme nous le faisons dans le temps.

— Comme nous...

Puis elle comprit l'allusion.

Quarante-cinq minutes plus tard, elle se retrouvait assise à califourchon sur lui, dans le siège-baquet de sa Jeep Cherokee, une partie de son esprit reconnaissante pour la place que ces 4 × 4 offraient, une autre pensant au gag qui arriverait si un policier d'une voiture de patrouille venait tapoter à la vitre avec sa lampe électrique, découvrait Nancy chevauchant Andy, son horreur jaune retroussée sur ses hanches et abaissée sous sa poitrine, révélant le soutien-gorge sans bretelle qui lui était entré dans la peau toute la soirée. Andy n'avait pas réussi à le retirer, même avec son couteau, tant il était saoul.

— Bonsoir, monsieur l'agent, s'imaginait-elle dire, en plaquant son badge contre la vitre. Je suis l'inspecteur de la Criminelle Porter, et voici l'agent fédéral Porter, de la brigade antiterroriste locale.

Mais personne ne vint les déranger, et Nancy se concentra sur le plaisir efficace et frissonnant que lui procurait son mari. À la dernière minute, il lui demanda si elle voulait qu'il se retire, car il n'avait rien apporté avec lui, mais elle se contenta de secouer la tête et de se cramponner à lui pour le garder au fond d'elle. Plus tard, elle se posa la question : pourquoi ne s'était-elle pas souciée du risque ? Certainement pas par crainte de tacher sa robe.

Ce dimanche, Helen Manning assista au lever du soleil. Plus précisément, elle vit la lumière s'infiltrer dans la cuisine, qui faisait face à l'est, alors qu'elle était assise dans le salon toujours enténébré. Son verre

était vide depuis plus de quatre heures. Elle s'était autorisé exactement trois cigarettes, elles aussi fumées depuis longtemps. Les cigarettes ne contenaient que du tabac, parce qu'elle n'avait de drogue que quand un homme aimant ce genre de douceur faisait partie de sa vie, et qu'il y avait de moins en moins d'hommes dans sa vie, ces derniers temps. C'était étrange, mais elle était sortie encore plus rarement avec des hommes après l'incarcération d'Alice, ce qui pouvait apparaître contraire à la logique. Après tout, les rencontres auraient dû lui être plus aisées puisqu'elle n'était plus encombrée de sa fille, mais elle s'était rendue compte qu'elle n'en avait pas très envie. Helen préférait l'admiration des hommes à leur compagnie. Et c'était facile à obtenir pour une femme tant qu'elle prenait soin d'elle. Elle pouvait se contenter pendant plusieurs semaines d'un simple regard dans le supermarché. Elle faisait encore tourner les têtes.

Finalement elle entendit les bruits qu'elle avait guettés toutes la nuit : le claquement d'une portière de voiture, les pas dans l'allée, la double porte extérieure s'ouvrant, la clé dans la serrure non fermée, qui tournait dans un sens, puis dans l'autre.

— Bonjour, dit-elle à Alice.

— Tu n'avais pas besoin de m'attendre, tu sais.

— Il est six heures du matin.

— Vraiment, tu n'as pas de raison de t'inquiéter.

La voix d'Alice, qui était déjà rauque dans son enfance, avait pris un timbre de contralto agréable.

— Tu es restée dehors toute la nuit. Où étais-tu ? Avec qui ?

— Nulle part. Avec personne. Je suis désolée, je n'arrive pas à dormir, en ce moment. Alors je marche.

— C'est dangereux.

Elle avait haussé le ton, devenu hésitant malgré elle, donnant à l'affirmation maternelle l'inflexion d'une question.

— Pas là où je vais.

— C'est-à-dire...

— Tu sais, maman, tu devrais aller dormir. Tu ne vaux rien quand tu n'as pas eu tes huit heures de sommeil.

C'était ce qu'Helen disait d'elle-même tout le temps. *Je ne vaux rien si je n'ai pas eu mes huit heures de sommeil.* Alice le lui avait répété de sa voix agréable, sans trace de jugement dans l'intonation. Et pourtant Helen se sentait jugée. Avec ou sans ses huit heures de sommeil, elle ne valait rien pour sa fille maintenant, et elle continuerait de ne rien valoir pour elle tant qu'elle ne lui donnerait pas ce qu'Alice voulait, tant qu'elle ne dirait pas ce que la jeune fille voulait entendre.

Si seulement elle avait pu le dire...

OceanofPDF.com

Vendredi 3 juillet, 19 h 30

Brittany Little disparut l'après-midi du premier jour du week-end ouvrant les vacances d'été. Elle échappa à la vue de sa mère et de son ami alors qu'ils achetaient un canapé dans Value City.

— Une minute elle était là, disait sans cesse sa mère, Maveen Little, et l'autre elle n'y était plus.

Personne ne semblait croire à cette histoire de minute, elle le voyait bien. Qui pouvait perdre son enfant en une minute ? Mais elle n'en démordait pas : elle et son petit ami Devlin Hatch n'avaient pas tourné le dos à l'enfant plus d'une minute pendant qu'ils étudiaient les causeuses, les canapés-lits et les sofas. Une minute représentait un laps de temps très long.

— Vous n'avez qu'à compter les secondes à haute voix, vous verrez, dit-elle sèchement au jeune policier qui feignait la sympathie.

Mais s'ils la croyaient, alors pourquoi ne parlait-elle pas avec un inspecteur dès maintenant ? Pourquoi ces agents en uniforme étaient-ils là, chez elle, à les garder comme des bébés, au lieu de fouiller la ville ?

Les deux officiers de patrouille avaient dit qu'ils devaient venir chez elle afin de trouver une photo de Brittany, pour les infos télévisées du soir. Maveen savait qu'ils voulaient également jeter un œil à son domicile dans

l'espoir d'y découvrir des indices inexistants. Ils semblaient suspecter Devlin plutôt qu'elle, mais c'était tout aussi exaspérant.

— Écoutez, quand un enfant est porté disparu, nous le retrouvons toujours, dit le plus jeune des deux policiers, Ben Siegel, celui qui était resté assis avec elle sur le vieux canapé.

C'était ce même meuble que le couple avait pensé remplacer après que Devlin avait touché son chèque de l'assurance. Elle voulait expliquer qu'elle savait bien qu'il était dégingué et trop vieux, qu'elle l'avait récupéré auprès de sa mère. Maveen n'aurait jamais choisi ce modèle clair et massif sur lequel la moindre tache ressortait horriblement, pas avec un enfant en bas âge. Mais l'officier Siegel ne semblait pas s'en soucier. Il était assis entre eux, aussi à l'aise que s'il passait toutes ses soirées ici, et tous trois attendaient les infos de dix heures.

— Vous les retrouvez toujours ? demanda Maveen.

— Toujours. Je ne garde pas souvenir d'un seul cas où un enfant ait vraiment disparu plus de quelques heures.

Elle nota le *vraiment*. Il était toujours accusateur. Tout le monde les jugeait tout le temps.

Le bulletin d'informations commença enfin. Maveen éprouva une curieuse bouffée de fierté à voir la photo de son bébé à l'écran, en deuxième sujet de la soirée, et Devlin eut un sourire ému qu'il affichait rarement devant Brittany. Vous n'aviez pas besoin d'être riche ou célèbre pour que la disparition de votre fille vous bouleverse. Un enfant disparu est un enfant disparu. C'est ce qui faisait des États-Unis d'Amérique un si grand pays. Et Brittany était tellement belle que les téléspectateurs ne pourraient s'empêcher de bien regarder son portrait, se dit Maveen. Ses parents avaient très mal pris sa liaison avec Byron, mais qui pouvait discuter du résultat ? Brittany avait la peau café au lait, des boucles d'un ton plus foncé, et des yeux verts avec des cils si longs qu'on aurait juré des faux. Elle était

adorable. Même les autres enfants voulaient lui pincer les joues, caresser ses cheveux.

Le téléphone sonna avant que les dernières notes du jingle de la météo ne se soient éteintes. Maveen le décrocha aussitôt, pour entendre un autre officier de police, un Donald quelque chose, lui demander de lui passer l'officier Siegel. À contrecœur elle obéit, en proie à une étrange réaction. Elle avait l'impression qu'une mite ou un insecte s'était coincé dans sa gorge.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle dès qu'il eut raccroché. Je vois bien que quelque chose ne va pas. Qu'est-ce qu'il a dit ? Que se passe-t-il ?

Une pensée idiote lui vint à l'esprit. Elle devrait lui marteler la poitrine de ses poings, à la manière des femmes dans les films, dans le seul but que les hommes leur saisissent les poignets et les embrassent. Non pas qu'elle eût envie d'embrasser ce flic, qui ne lui plaisait pas du tout. Mais si elle se mettait à se comporter comme dans un film, peut-être que tout finirait comme dans un film, avec tous les personnages heureux et sains et saufs.

— Rien qui n'aille pas, exactement, commença-t-il en s'humectant les lèvres de la langue. Il faut voir ça comme une piste, et il est toujours bon d'avoir une piste. En admettant que... si... Madame Little, avez-vous mentionné ce que Brittany portait aujourd'hui ?

— Je vous l'ai dit et redit. Une robe chasuble en jean, un pantalon coordonné avec des coutures blanches aux poches, et des chaussures de tennis blanches.

— Et elle a appris à être propre ?

— À peu près. Elle porte toujours des couches, dit-elle, et devant l'air d'incompréhension affiché par l'officier Siegel, elle ajouta : dans l'éventualité où elle s'oublierait.

Brittany s'était beaucoup oubliée ces derniers temps, en fait depuis l'installation de Devlin ici, mais Maveen ne voyait aucune raison de le préciser au policier.

— C'est simplement que...

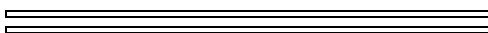
Il posa la main sur son épaule, et Maveen tressaillit comme si on venait de la frapper.

— Le concierge du centre commercial a nettoyé les toilettes, et il a découvert quelque chose dans la poubelle. C'était une robe chasuble en jean et...

Maveen craqua si subitement que le policier ne termina pas sa phrase. Il se leva du canapé et se tint debout, mal à l'aise, tandis qu'elle s'écroulait en larmes dans les bras de Devlin. Il laissa aux inspecteurs de la Criminelle, qui arrivèrent dans l'heure, le soin de décider s'ils parleraient à la mère toujours sanglotante des cheveux coupés retrouvés au fond de la poubelle et du T-shirt trempé de sang qui était en chemin vers le labo, pour des tests.

SECONDE PARTIE

LES CHIENS DE POMPÉI



OceanofPDF.com

Samedi 4 juillet

Les ascenseurs de l'immeuble abritant la sécurité publique du comté de Baltimore étaient notoirement lents, et tous les employés à l'exception des plus paresseux adhéraient à la règle non écrite du « un étage à pied en montant et deux en descendant ». Nancy vérifiait toujours l'aire devant les portes des cabines avant de s'engager dans la cage d'escalier. On ne savait jamais quand le divisionnaire ou un commandant attendait là, ou un inspecteur avec qui elle avait besoin de comparer des notes. C'est le genre de choses qu'elle avait apprises auprès de son oncle Stan, surnommé le « lieutenant 33-33 » parce qu'il avait atteint ce grade à l'âge de trente-trois ans et y stagnait toujours trente-trois ans plus tard, quand il avait pris sa retraite.

Mais un samedi matin, surtout celui précédant les vacances d'été, les probabilités d'une rencontre utile étaient quasiment nulle. Nancy se dirigea donc vers les escaliers sans se soucier des ascenseurs, et elle gravit quatre à quatre les marches entre le dixième étage, où se trouvait la Criminelle, et le onzième, celui du labo judiciaire. Ce niveau était le dernier, et on y avait installé le labo pour une raison pratique : cette situation réduisait les risques de dégâts au reste de l'immeuble si une explosion survenait à cet étage. À

son entrée dans le service, Nancy avait jugé cette précaution ridicule, mais elle ne le pensait plus. Tout était possible, de nos jours.

— Je ne savais pas que tu étais sur cette affaire, lui dit Holly Varitek, la technicienne de service. Ce n'est pas horriblement rapide, ta reprise ?

Nancy éluda la question d'un haussement d'épaules. Elle était déterminée à ne pas se plaindre. Infante avait piqué une colère magistrale quand Lenhardt avait changé leur rotation la nuit dernière, et il avait suivi le sergent dans les toilettes pour hommes pour plaider sa cause. Infante avait prévu d'aller en voiture jusqu'à Deep Creek Lake avec la serveuse rousse, Charlotte quelque chose. Il était ressorti en claquant la porte, et s'était montré cassant avec Nancy pendant le reste de la nuit. Les hommes pouvaient se défouler en jouant aux sales gosses. Nancy, elle, devait rester stoïque. Elle devait même rester stoïque devant son obligation de rester stoïque.

— Eh bien, au moins, ton kidnappeur a fait preuve de prévenance, dit Holly, une femme bavarde qui était encline à meubler les silences.

Vive et avec de grands yeux, des cheveux noirs luisants et un teint coloré, elle était de ces individualités qui semblent avoir été dotées de plus de qualités que n'importe qui d'autre. Même son métabolisme était meilleur que celui de la plupart des gens, car elle pouvait manger de tout sans jamais grossir. Ce détail n'avait pas échappé à Nancy.

— Prévenant de quelle manière ?

— Eh bien, tout d'abord il – parce que tu penses aussi qu'il s'agit d'un homme, n'est-ce pas ? Puisque ces indices ont été retrouvés dans les toilettes pour hommes –, donc *il* a laissé des mèches de cheveux de la gamine avec la robe chasuble. Il n'aurait pas fait mieux s'il avait voulu que nous comparions l'ADN pour voir si le sang correspond. Bien entendu, il nous fallait toujours un échantillon de l'ADN de la mère, pour contrôler, parce qu'on ne voudrait pas partir du seul principe que ces cheveux appartiennent à la gamine, sans vérifier. Tu vois...

— Je sais, dit Nancy, en s’efforçant de dissimuler son impatience.

Les collègues jouissant d’une expertise technique, les techniciens du labo, les médecins légistes, et même les spécialistes de l’analyse balistique étaient tous un peu amoureux de leur savoir, comme des gosses de onze ans qui viennent d’apprendre une notion basique de science ou de mathématiques et qui se sentent obligés d’ennuyer le reste du monde à l’expliquer.

— Le sang correspond, oui ou non ?

Le tempérament débonnaire d’Holly la rendait impossible à vexer.

— Les taches sur la robe sont bien du sang, mais il n’appartient pas à la gamine disparue, ni à sa mère. Aucune correspondance. En revanche c’est le même sang que celui, beaucoup plus abondant, maculant le T-shirt d’homme retrouvé dans la même poubelle.

— Ah.

Nancy s’appuya contre le plan de travail et réfléchit. La révélation lui paraissait constituer un pas en arrière, de ceux qui élargissent le champ de l’enquête sur le moment, mais qui peuvent aussi le restreindre plus tard, avec de la chance. Le sang tachant la robe chasuble était probablement celui du kidnappeur, quoique la chose ne soit pas sûre à cent pour cent. S’ils effectuaient une arrestation, ils détiendraient un élément clé pour l’identification.

Le seul problème demeurerait la manière dont ils allaient arriver à une arrestation. Le pas le plus déterminant dans l’enquête serait également le plus attristant, la découverte d’un corps qui pourrait recéler plus de preuves que les toilettes pour hommes du centre commercial de Westview. Nancy avait à peine fermé l’œil la nuit dernière tant elle était obsédée par la question de savoir si la fillette était encore en vie. Elle le désirait ardemment. L’affaire avait été confiée à la Criminelle à cause de la quantité de sang souillant le T-shirt, mais ils savaient à présent que ce n’était pas celui de la fillette. Du coup, tout espoir n’était pas déraisonnable.

— Ça ne te semble pas curieux, dit-elle à la technicienne, que le sang se trouve sur le devant de la robe ?

— Pas particulièrement, non. Quelqu'un a saigné abondamment. Une blessure à la tête aurait pu couler. Mais il se peut aussi que ce T-shirt ensanglanté n'ait aucun rapport direct avec la robe chasuble, et qu'il l'ait tachée par simple contact quand quelqu'un l'a jeté dans la poubelle.

— Mais si tu te tenais derrière une enfant de cet âge, pour lui couper les cheveux...

Nancy mima la scène, plus pour elle-même que pour Holly, puis se figea et termina cette démonstration en pensée. Il était difficile de se blesser aussi sérieusement avec une simple paire de ciseaux, et très improbable que seules quelques gouttes de sang viennent éclabousser la robe chasuble de la fillette alors qu'il avait trempé tout le T-shirt. Mais si le kidnappeur s'était tenu face à sa victime... En esprit, elle se représenta ce scénario. Non, ça n'avait pas de sens. Et si le sang avait taché la robe après que celle-ci avait été enlevée à la gamine ? Ou bien, et ce serait pire, Holly avait raison et le T-shirt imbibé de sang avait été jeté à la poubelle après la robe qu'il avait tachée par hasard. Nancy imagina un sans-abri cherchant dans la poubelle un chiffon quelconque pour étancher une blessure.

L'enfant avait-elle griffé la personne qui lui coupait les cheveux ? Les enfants n'aimaient pas qu'on touche à leurs cheveux, c'est du moins ce que prétendaient les cousines de Nancy qui étaient mères. Mais on ne pouvait guère parler d'une coupe de cheveux. D'après l'épaisse natte retrouvée dans la poubelle, le kidnappeur avait tranché les cheveux juste sous le bandeau élastique qui maintenait la queue-de-cheval de Brittany. L'acte avait dû être rapide, sans aucune volonté de donner une nouvelle coupe à ce qui restait sur la tête de la pauvre gamine.

Nancy rapporta ces nouveaux éléments tels quels en bas, à Infante, qui pesta contre sa malchance d'être l'inspecteur en charge de cette affaire. Non seulement la disparition de Brittany Little n'était pas reliée à un braquage

ou une fusillade, mais elle allait aussi attirer l'attention de la presse dès que les détails seraient connus. Vendredi, le service avait réussi à freiner les journalistes avec de petits signes de connivence. Quelques années plus tôt, il y avait eu une vague de ce que Lenhardt appelait des « kidnappings de six heures ». Des adolescentes de la ville, des filles apparemment trop impatientes pour attendre neuf mois, s'étaient mises à enlever les enfants d'autres personnes comme s'il s'agissait de poupées abandonnées. Mais il est difficile de kidnapper un bébé sans se faire remarquer quand on est une adolescente vivant encore chez ses parents, et ces affaires avaient toujours été réglées en l'espace de quelques heures. « Il est plus facile de cacher une grossesse qu'un bébé », disait parfois Lenhardt, en général quand ils cherchaient à identifier une mère qui avait abandonné son propre enfant dans une benne à ordures.

Cette vague de kidnappings de six heures s'était produite au printemps, sept ans plus tôt. Au début, la police de Baltimore avait d'ailleurs cru que celui d'Olivia Barnes entrait dans cette catégorie, Nancy s'en souvenait. Il y avait une baby-sitter, une fille lourdaude et peu éveillée dont l'histoire ne collait pas. Soixante-douze heures s'étaient encore écoulées avant qu'ils ne demandent aux élèves de l'académie de police de fouiller Leakin Park. Même alors, ils avaient pensé que ce serait plus un bon exercice de terrain pour les cadets qu'une mission susceptible de donner des résultats.

— Un sang étranger, hein ? répéta Infante quand Nancy lui relata ce qu'elle avait appris au onzième étage. Si j'avais du bol, il correspondrait au petit copain de la mère.

— Je croyais qu'on les avait déjà écartés tous les deux ? Pas de dossier aux services sociaux, pas de plaintes des voisins, aucun appel à la police provenant de leur adresse.

Quand un parent – ou le conjoint d'un parent – tuait un enfant, il y avait généralement certaines pistes très éclairantes.

— Ouais, à part une inculpation d'agression pour elle, et une de port d'arme prohibée pour lui, c'est le couple le plus mignon depuis Marie et Joseph. Mais c'est la seule hypothèse un tant soit peu cohérente, pour l'instant. Le petit copain applique trop sévèrement sa conception de la discipline, lui et la mère sont paniqués et ils manigancent le coup du kidnapping pour se couvrir. Qui irait enlever une gamine de Value City ? Ce n'est pas précisément le meilleur endroit où trouver le nouveau bébé Lindbergh. Il est évident que ça ne pourra pas rapporter gros.

— Oui, pour ça il faut aller voir du côté d'Ethan Allen, peut-être de Crate & Barrel.

Infante eut un rire bas.

— Tu es une petite futée qui cache bien son jeu. Si Lenhardt était au courant de la moitié des conneries que tu sors...

— On a vérifié les pervers sexuels dans cette partie du comté ? Il pourrait s'agir d'un voyeur ou d'un peloteur qui est passé au stade suivant.

— L'ordinateur n'a craché aucun nom. Ceux qui ont ce profil se trouvent en cabane.

— Le père biologique ?

— En taule aussi, à Worcester, dans le Massachusetts.

Sur le bureau d'Infante, Nancy ramassa la photographie de la gamine. Elle avait une chevelure somptueuse, épaisse et brillante même sous l'éclairage chiche du studio. On l'avait plaquée pour la photo, mais ses oreilles de bébé pouvaient à peine retenir une telle crinière qui tombait en cascade. Elle avait les oreilles percées, remarqua Nancy, qui jugeait la pratique barbare sur des enfants aussi jeunes.

— Et pour les ciseaux ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu as vu les cheveux. Ils ont été coupés proprement, et non cisailés avec un canif. Tu te balades avec une paire de ciseaux, toi ? Des vrais, pas ces trucs minuscules qu'on trouve avec les lames d'un couteau suisse ?

Parce qu'il faut de vrais ciseaux pour parvenir à trancher dans une telle épaisseur de cheveux.

— En conséquence, soit notre type se trimballe avec des ciseaux sur lui, soit...

— ... il en a acheté une paire après avoir identifié sa future victime. Il faudrait vérifier au CVS, chez Jo-Ann's Fabrics et dans tous les magasins du centre commercial qui vendent cet article. Tout le monde tient un inventaire informatique, maintenant, non ? Nous devrions donc apprendre très vite qui a acheté des ciseaux hier, et à quelle heure. Nous pourrions aussi nous intéresser aux achats de vêtements pour tout-petits effectués hier à Westview. Parce qu'il n'est pas reparti avec Brittany nue, ou simplement avec une couche.

Infante agita l'index en signe d'approbation.

— Tu me plais bien, Porter.

— Ça peut rester notre petit secret.

Infante ouvrit un annuaire professionnel et entreprit de dresser la liste des magasins installés à Westview. Il n'avait pas besoin de préciser à sa collègue qu'ils se rendraient personnellement sur place. Ils feraient leur boulot face à face, en montrant leur badge et leur pièce d'identité. Les gens ayant des renseignements valables n'acceptaient jamais de révéler quoi que ce soit au téléphone.

Nancy continuait d'étudier la photo, l'original qui avait servi à faire les doubles pour les chaînes de télévision et les journaux. C'était un tirage réalisé par un Kmart ou un de ces petits studios qu'on trouve dans les galeries marchandes, avec la fillette posant sur un arrière-plan de fleurs factices. Nancy aurait dû glisser le cliché dans une enveloppe tout de suite et faire en sorte qu'il soit retourné à la mère aussitôt que possible. Ce serait horrible que la photo arrive après la découverte du corps. En admettant qu'il n'y ait rien de pire. Mais c'était toujours une probabilité, en dépit des cheveux et des vêtements abandonnés. On ne pouvait ignorer tout ce sang

sur le T-shirt, même si ce n'était pas celui de la gamine. Il s'était passé quelque chose de violent dans ces toilettes.

L'utilisation de la photo dans les médias avait été pour le moins singulière. Comme toujours, le *Beacon-Light* avait exigé le maximum et accordé le minimum. Ils avaient même essayé de persuader Nancy de prendre sa voiture et d'apporter la photo à leurs bureaux du centre-ville hier dans la nuit, sous le prétexte qu'envoyer un reporter jouer les coursiers serait un travail compté en heures supplémentaires. Comme si Nancy se souciait de leurs heures supplémentaires ! Ce n'était bien sûr pas le cas, elle le leur avait dit, et le journal avait fini par envoyer un jeune journaliste depuis leur bureau du comté. Mais parce que le service demeurait évasif sur la nature de la disparition de Brittany Little, le quotidien ne publia pas du tout la photo. Manifestement, un rédacteur du *Beacon-Light* avait soumis les informations disponibles à sa propre grille de valeurs et avait décidé qu'elles ne méritaient pas d'être imprimées. Parce que les parents de la gamine étaient pauvres ? Parce que Brittany était métisse ? Il n'était pas facile de comprendre la logique interne des journaux. La télévision était un allié plus efficace pour ce genre d'affaires, de toute façon. Elle jouait le jeu à fond, et on obtenait souvent des résultats. La plupart des gens regardent la télévision.

De plus, les chaînes diffusaient l'information sur la disparition toute la journée, alors que le journal n'était lu qu'une fois, au mieux. Chaque chaîne locale avait montré la photo aux bulletins de vingt-deux et vingt-trois heures, et elles l'incluaient à présent dans leurs flashes d'infos du matin, toutes les trente minutes. Nancy aurait pu donner l'heure des flashes infos rien qu'en surveillant la fréquence et la quantité des appels téléphoniques qu'ils recevaient au bureau. La frimousse de la gamine apparaissait sur les canaux 2, 11 ou 13, juste sa photo, avec pour seul commentaire qu'elle était portée disparue depuis qu'elle s'était « égarée » à Westview vendredi soir, et quelques minutes plus tard le téléphone entonnait la double sonnerie

indiquant que les appels étaient relayés par le central de la police. Le public ne s'en rendait pas compte, mais, dans de telles circonstances, on donnait un numéro à sept chiffres pour le centre de communication, ce qui signifiait que toute personne appelant terminait sur le programme d'identification téléphonique. Jusqu'ici, tous les renseignements s'étaient révélés bidons. Mais un tuyau valable suffisait, Lenhardt se plaisait à le rappeler.

Le téléphone se mit à sonner à cet instant précis, comme si Nancy le lui avait commandé.

— Nancy Porter ?

— Oui ?

C'était curieux. Son nom n'avait pas été mis en corrélation avec cette affaire. Seule Bonnie, le brigadier-chef, était passée devant les caméras.

La femme à l'autre bout du fil répondit sans tarder à la question non exprimée :

— Je viens de parler à votre sergent, et il m'a dit de m'adresser à vous. J'ai des... informations.

Nancy s'assit à son bureau, tira son calepin et un stylo de son sac.

— Je peux vous demander votre nom ?

L'autre ignora la requête. Elle semblait impatiente de débiter son histoire.

— Il y a quelque chose que, je pense, vous devriez savoir sur le compte de cette fillette disparue, inspecteur Porter. Quelque chose que vous ne pouvez deviner, mais que *moi* je ne peux m'empêcher de savoir. Et quand vous aurez ce renseignement, je pense qu'il modifiera votre manière de traiter cette affaire.

Nancy jura en silence. Cette coincée n'avait jamais entendu parler de concision ?

— Il s'agit d'un renseignement qui pourrait ne pas vous paraître significatif, mais il est significatif pour moi et, croyez-moi, il devrait l'être

pour vous. Il sera significatif pour vous si vous me prêtez la plus grande attention...

Nancy commençait à bouillir. Comment cette mythomane avait-elle réussi à franchir l'obstacle de Lenhardt ? C'était visiblement une dingue pleine de bonnes intentions, encore une femme confinée chez elle qui aspirait à trouver sa place dans ce monde en prétendant détenir un savoir qu'elle n'avait pas. Lenhardt faisait-il une blague à Nancy ? Cherchait-il à la tester ?

— Si vous pouviez en venir au fait, madame, dit-elle du ton le plus suave qu'elle put trouver.

— Voilà comment j'en arrive au fait, rétorqua son interlocutrice d'un ton sec. Je m'appelle Cynthia Poole Barnes. Et vous allez m'écouter. Vous allez écouter très attentivement tout ce que j'ai à dire.

Ce matin, Cynthia s'était éveillée au son d'une chanson familière qu'elle entendait presque chaque jour maintenant, et plutôt deux fois qu'une. « Je vous connais... » Rosalind regardait de nouveau *La Belle au bois dormant*. Elle l'avait visionné chaque jour de cet été, jusqu'à ce que Cynthia finisse par lui imposer un programme : une fois le matin, une fois l'après-midi, sans voir rien d'autre à la télévision. Elle avait pensé que sa fille comprendrait qu'elle devait choisir entre *La Belle au bois dormant* et le reste de l'univers proposé par la télévision et les vidéocassettes, et qu'elle opérerait pour autre chose. Mais Rosalind était monothéiste depuis la naissance. Elle ne voulait qu'un seul jouet, un ours en peluche, et qu'un seul livre, *Les Contes de Grimm*. Elle n'avait également besoin que d'un seul parent mais, puisque c'était maman, Cynthia s'en inquiétait beaucoup moins.

Et maintenant Rosalind voulait voir la blonde princesse valser dans la forêt encore et encore. La fin du film, qui effrayait toujours un peu sa mère, n'intimidait pas du tout la fillette. Les épines enveloppaient le château, l'ombre du dragon emplissait le ciel, et le regard de Rosalind restait fixé sur l'écran, sans jamais ciller. Elle pouvait regarder sans peur parce qu'elle savait comment l'histoire se terminait. Elle était tout aussi blasée face aux terreurs décrites par les frères Grimm, que ce soit lorsque les demi-sœurs de Cendrillon se mutilaient les pieds ou quand Rumpelstiltskin se déchirait en deux de rage après que la Reine avait deviné son nom.

Cynthia consulta le réveil. Il était sept heures et demie. Warren devait déjà être debout et habillé, impatient d'aller faire sa partie de golf, mais désireux de ne surtout pas déranger sa femme dans son sommeil. Elle enfila sa robe de chambre et descendit au rez-de-chaussée pour lui permettre de s'échapper dans le matin estival. Quand elle voyait son mari en tenue de golf, elle avait envie de pleurer, saisie qu'elle était par un mélange de fierté et une impression de décalage que jamais elle ne pourrait expliquer. Naguère, il avait été d'une importance quasi vitale qu'il puisse entrer au club de Caves Valley. Et puis ça n'avait plus eu aucune importance.

Warren le savait, lui aussi, et il éprouvait un sentiment de perte aussi profond qu'elle. Jamais elle n'avait douté de sa peine, jamais elle n'avait affirmé que la sienne était plus grande. Mais un seul d'entre eux pouvait se retirer du monde, et il lui avait laissé ce privilège. Il travaillait toujours autant, et un aspect de son travail consistait à aller jouer au golf le samedi matin, en arborant ses chaussures à pointes et son visage radieux d'avocat, pour huiler les relations qui lui rapportaient de nombreux contrats. Si on lui avait posé la question, Cynthia aurait été la première à affirmer que c'était plus dur pour Warren que pour elle, à certains égards.

Mais personne n'osait jamais poser la question.

Pourtant, il s'en voulait toujours de l'abandonner ainsi le samedi matin, il semblait toujours embarrassé. C'était une bonne chose aujourd'hui, car cela l'avait empêché de se rendre compte qu'en ce jour très particulier elle tenait justement à être seule. Mieux valait que Warren ne soit pas dans les parages quand elle appellerait la police.

Mais elle ne téléphonerait pas avant plusieurs heures. Appeler trop tôt la ferait paraître hystérique, et suspecte. Elle allait attendre que la chaîne d'informations locales ait montré la photo à plusieurs reprises. Alors seulement elle contacterait la police, en feignant l'ignorance, en prétendant ne pas savoir qui était assigné à l'enquête en cours, et ne pas s'en soucier.

La nuit dernière, il avait fallu moins d'une heure au père de Cynthia pour la mettre en rapport avec le sergent Lenhardt, qui était encore à son bureau à minuit, alors qu'il avait renvoyé ses inspecteurs chez eux. Ils devaient se préparer à la longue journée du lendemain qui enchaînerait interrogatoires et travail sur le terrain, bien que ce fût le jour de la fête nationale. Le sergent s'était montré respectueux et aimable avec Cynthia – elle était la fille du juge Poole – et l'avait encouragée à contacter directement les inspecteurs concernés.

— Nancy Porter, avait-il dit, ou Kevin Infante, qui est celui qui dirige l'enquête. Mais si vous préférez vous adresser à Nancy, je n'y vois pas d'inconvénient.

— Et pourquoi préférerais-je m'adresser à Nancy ?

Elle savait, bien sûr. Il est des choses qui ne s'effacent jamais de votre mémoire. Mais elle était curieuse d'apprendre si ce sergent était lui aussi au courant. Cynthia avait une faiblesse, elle désirait toujours connaître ce que les autres savaient d'elle, dans cet étrange mélange d'attraction et de répulsion que les commères, même amendées, éprouvent souvent pour les potins. Elle redoutait l'idée que des gens puissent parler d'elle. Et elle redoutait encore plus le contraire.

— Je l'ignore, dit prudemment le sergent, lui laissant un moment de silence à combler, si elle en avait envie.

Et, comme Cynthia ne saisissait pas l'occasion, il ajouta :

— Il arrive qu'une femme préfère parler à une autre femme, je l'ai constaté. Ce sont tous deux de bons inspecteurs, ils vous écouteront avec la plus grande attention.

— Pourquoi ne leur dites-vous pas ce que je vous ai raconté ? Pourquoi dois-je les appeler ?

À présent, c'était au tour du policier de se montrer évasif et de ne pas profiter du silence qui suivit. Mais les secondes s'ajoutaient aux secondes, sans qu'aucun des deux ne souffle mot, et c'est lui qui finit par céder :

— Si vous contactez Nancy, ou l’inspecteur Infante, alors ce sera une piste qu’ils auront développée. Si cela vient de moi, ils auront l’impression de comprendre après coup.

Plausible, songea Cynthia. Mais le fait même qu’elle trouvait l’explication plausible la révélait pour la demi-vérité qu’elle était certainement. Le sergent ne lui disait pas tout. Ce qui était de bonne guerre, puisqu’elle était loin de lui avoir tout dévoilé.

C’est dans cet état d’esprit qu’elle s’installa dans la cuisine, ce samedi matin, et attendit que les heures passent, que la Belle au bois dormant suive le cours de sa destinée, d’une naissance privilégiée à une rencontre avec un fuseau et un sommeil pareil à la mort dont seul un amour véritable pourrait la tirer. Elle entendit tout cela parce que la chambre d’enfant était toujours équipée d’un système de surveillance branché en continu. Si seulement Tanika qui, ce jour-là, comme Cynthia appelait cette date, s’était trouvée au téléphone à l’étage, avait pensé à le mettre en service. Ce jour-là, le seul jour. Si seulement Tanika, en entendant la sonnerie du téléphone, s’était souvenue qu’il y avait un combiné dans la cuisine, si elle ne s’était pas précipitée au premier pour décrocher dans la chambre de Cynthia. Si seulement elle s’était souvenue de quel côté de la porte elle avait laissé le landau, ou si elle n’avait pas menti à ce propos plus tard, n’avait pas juré ses grands dieux qu’Olivia se trouvait dans la maison, derrière la porte écran fermée au loquet. Ces mensonges maladroits de la jeune fille, débités pour dissimuler ses manquements, n’avaient eu pour seul effet que de retarder l’enquête et d’envoyer les inspecteurs dans la mauvaise direction.

Cynthia prépara un pot de café, qu’elle transvasa dans une carafe posée sur un dessous-de-plat en céramique. L’Italie, se dit-elle. Notre voyage de noces. Chaque fois qu’elle repensait à Tanika allongée dans leur chambre, bavardant avec son petit ami, ses chaussures laissant des marques noires sur le couvre-lit, elle en revenait à l’Italie et à leur lune de miel.

— Pourquoi avoir choisi l'Italie ? avaient demandé les amis de ses parents au jeune couple. Pourquoi pas Hawaï ? Ou la Jamaïque ? Allez quelque part où vous serez plus tranquilles. Pourquoi l'Italie ?

— Pour les chaussures, avait marmonné Cynthia.

Et les gens avaient ri, comme elle l'avait pressenti.

— Oh, mais ne manquez pas de visiter Rome, bien sûr, et Venise, et aussi la Toscane, si vous avez le temps, avaient-ils suggéré.

En guise d'avertissement, Cynthia avait posé la main sur le bras de ces guides de voyage trop bien intentionnés, et elle avait répété lentement, comme s'ils étaient durs d'oreille, et certains l'étaient :

— Oui, tout ça c'est très joli. Mais moi j'y vais pour les chaussures.

Personne ne l'avait crue, bien entendu. C'était un des avantages qu'il y a à forcer le trait de son personnage. Personne ne croyait jamais vraiment qu'elle était aussi futile ou égoïste qu'elle s'ingéniait à le montrer. Ils étaient probablement partis là-bas pour les chaussures, avait-elle dit plus tard à ses amies, mais ils avaient fini par parcourir toute la botte, de bas en haut. Ils l'avaient fait en adéquation avec le principe officieux : « D'abord pour Warren, ensuite pour Cynthia. » C'était le fondement de leur union, et il avait très bien fonctionné jusqu'à ce jour où plus rien n'avait fonctionné normalement, sinon l'inertie et ce chagrin partagé, un chagrin si profond qu'il aurait détruit quiconque aurait voulu l'endosser seul.

En Italie, Cynthia avait eu la surprise de découvrir que Warren était un touriste appliqué. Ce fut la première petite révélation inattendue de leur mariage, et si elle n'avait rien de fâcheux, elle fit se demander à Cynthia si elle était vraiment très observatrice. Elle-même avait été un conquérant, remportant un prix impossible face à une concurrence pléthorique, et pourtant Warren-le-touriste, avec son guide en main, s'était parfois conduit de façon bizarre. Rétrospectivement, Cynthia se rendait compte qu'elle aurait dû deviner chez un homme aussi brillant et attirant une tendance dissimulée à jouer au chien fou. Mais ce visage volontaire, ces épaules

larges se révélèrent être des acquisitions assez tardives dans la vie d'un individu effacé, passionné par les livres. Warren avait grandi à Pittsburgh, où il avait passé une scolarité très studieuse loin du sport, à cause de son asthme, et loin de la rue grâce à une mère célibataire déterminée à le protéger. Il s'était pris de passion pour l'Égypte, ce qui avait développé chez lui un goût plus général pour l'archéologie. Son projet pour leur lune de miel, présenté avec les hésitations d'un homme déjà habitué à voir ses idées repoussées d'entrée, était de conduire des fouilles en Amérique centrale, où contre une somme modique vous aviez le privilège de passer au tamis la poussière dans ce qui était peut-être un temple. Cynthia avait tiré le maximum de cette histoire.

Cependant, elle ne lui aurait jamais refusé cette journée à Pompéi. Elle ne l'accompagna pas. Elle resta à l'hôtel et rédigea des mots de remerciement aux amis de sa mère, qui n'auraient pas tardé à avertir le juge et Mme Poole si leur fille avait trop tardé à remplir cette obligation. Le soir venu, néanmoins, elle feuilleta le livre qu'il rapporta. Et souhaita ne jamais l'avoir ouvert. Il y avait une image qu'elle ne pourrait jamais oublier, une image qui revenait s'imposer à son esprit régulièrement. Elle l'avait revue quand son portable avait sonné le 17 juillet, sept ans plus tôt. Et la nuit dernière, peu après vingt-deux heures, quand la photo de Brittany Little était apparue sur l'écran du téléviseur.

Il était presque étrange qu'elle ait regardé le flash d'informations, car sa famille la traitait comme la Belle au bois dormant et s'efforçait de lui épargner certaines émotions. À la place d'un fuseau, c'était le sujet des enfants disparus que Cynthia n'était pas autorisée à approcher. Pendant sept ans, les journaux avaient été cachés, certains débats télévisés occultés afin qu'elle n'apprenne pas la disparition, voire la mort d'un autre enfant.

Ce que personne ne comprenait, c'est qu'elle ne se souciait pas d'un autre enfant que le sien, et qu'il en serait toujours ainsi.

Enfin, onze heures du matin, le moment qu'elle s'était imposé, arriva. Elle composa le numéro transmis par le sergent et demanda à parler à Nancy Porter. Elle crut percevoir une pointe de surprise dans la voix de cette femme quand elle lui révéla son identité, comme une invitation à parler de l'histoire qu'elles avaient partagée. Mais elle évita cet écueil et en resta au présent. Nancy Porter n'était rien pour elle. Pour des raisons que Cynthia avait du mal à sonder, elle se sentait honteuse face à cette jeune femme, comme si l'inspectrice savait quelque chose sur elle.

— Comme vous vous en souvenez peut-être, ma fille a été enlevée, il y a presque sept ans, dit-elle.

— Je me souviens de cette affaire, répondit Porter sans rien ajouter.

— Oui. Et vous vous rappelez certainement qu'elle a été portée disparue pendant plusieurs jours avant d'être... retrouvée.

Cynthia s'interrompit, en se demandant si elle devait ajouter un dernier mot à cette phrase. Morte. Ma fille a été retrouvée morte. Aujourd'hui encore, elle répugnait à prononcer ce mot. Ce n'était pas sa sécheresse qui la troublait, mais sa simplicité. « Morte » ne pouvait englober ce qui était arrivé à son enfant. « Morte » était définitif.

— Je sais, dit l'inspectrice dans un murmure.

— Elles sont revenues, voyez-vous. Durant ces dernières semaines. Elles sont rentrées chez elles, elles sont de retour dans Southwest Baltimore, à cinq kilomètres à peine de l'endroit où ça s'est produit.

— Avez-vous des renseignements spécifiques les reliant à cette affaire ?

— Elles sont rentrées. Que vous faut-il de plus ?

— Eh bien, mais... par certains aspects, les deux... disparitions sont très différentes. Votre fille était un nourrisson, cette fillette est un bambin qui commence à marcher. Votre enfant a été enlevée sous le coup d'une pulsion, alors que l'affaire actuelle semble relever d'un plan préétabli, avec ces vêtements qui ont été changés...

— Vous voulez des renseignements ? Vous voulez des similitudes ? Je vais vous en donner. La petite fille qui a été enlevée...

Elle essaya de retrouver le nom, mais il ne l'avait pas marquée.

— Brittany Little.

— C'est ça. Brittany Little. Eh bien, Brittany Little a de longs cheveux bouclés et la peau café au lait. En fait, Brittany Little est le sosie de ma fille de trois ans, qui est assise à l'étage en ce moment même. Mais je ne peux pas m'empêcher de me demander si les choses auraient pu être différentes, avec des filles aussi stupides.

— Vous avez une autre fille ?

L'étonnement et même une certaine crainte transparaissaient dans la voix de Porter.

— Oui. Et j'aimerais que celle-là puisse continuer à vivre... J'aimerais aussi que Brittany Little continue à vivre.

La précision était venue avec une fraction de seconde de retard. Mais bien sûr elle désirait que cette enfant soit retrouvée saine et sauve. Elle ne souhaitait à aucune autre mère d'endurer ce qu'elle avait enduré.

Mais ce que Cynthia désirait avant tout, c'était qu'Alice Manning et Ronnie Fuller soient enfin tenues pour responsables de leurs actes.

— Les filles sont-elles au courant de l'existence de votre fille de trois ans ? Ont-elles menacé votre famille, d'une façon ou d'une autre, ou cherché à entrer en contact avec vous ?

— L'heure n'est pas aux questions !

Cynthia avait perdu patience et redevenait, pour un moment, la femme qu'elle avait été : une patronne, une directrice, quelqu'un qui donnait des ordres et s'assurait qu'ils soient exécutés.

— Ne restez pas là, assise, à bavarder avec moi. Qui peut dire pourquoi elles ont fait ce qu'elles ont fait, il y a sept ans ou aujourd'hui ? Qui s'intéresse à la nature de leurs mobiles ? Elles ont attendu, la dernière fois. Vous vous souvenez ? Elles ont attendu quatre jours. Si vous les arrêtez

maintenant, peut-être qu'elles ne réitéreront pas la même abomination. Peut-être qu'elles ne tueront pas une autre enfant.

— Mme Barnes...

— Vous allez leur parler.

C'était autant une question qu'un ordre.

— Je n'ai pas le droit de parler de notre enquête.

Cette fois, Cynthia ne laissa pas la moindre hésitation enrouer sa voix :

— Vous allez leur parler.

— Oui, balbutia l'inspectrice. Bien sûr, nous allons leur parler.

Cynthia Barnes raccrocha et se versa une autre tasse de café.

Le dessous-de-plat la ramena à l'Italie, l'Italie à Pompéi, et Pompéi la ramena comme toujours à cet endroit où le monde s'était arrêté, sur Oliver Street, un 17 juillet, sept ans plus tôt.

Elle s'était retrouvée à un carrefour dans l'est de Baltimore parce que le maire, qui adorait se déguiser, avait revêtu une tenue d'éboueur et était sorti avec une équipe de ramassage dans un de ces quartiers qui se plaignaient toujours d'être négligés par l'administration municipale. En temps normal, Cynthia n'aurait eu aucune raison d'accompagner l'édile, mais un journaliste venu de l'extérieur le suivait, et elle tenait à garder un œil sur le bon déroulement des opérations.

Pendant qu'elle jouait la baby-sitter auprès du maire, Tanika, dix-neuf ans, étudiante à Coppin, gardait Olivia. La jeune fille avait commencé à travailler pour les Barnes un mois plus tôt. Sérieuse et sans relief, elle avait été embauchée à cause de son apparent manque d'intérêt pour les garçons et les vêtements, et – point crucial – l'apparent désintérêt des garçons à son endroit. Qui aurait pu deviner qu'elle avait déjà un petit ami, une graine de gangster qu'elle avait interdiction de voir chez elle, mais qui lui téléphonait au domicile des Barnes à n'importe quelle heure de la journée ? Qui aurait pu imaginer qu'il allait appeler juste au moment où elle sortait le landau, qu'elle rentrerait précipitamment pour répondre, certaine que cela ne lui

prendrait pas plus d'une minute ? Et qui pouvait deviner que Tanika, terrifiée à l'idée que son révérend de père apprenne sa désobéissance, gaspillerait cinq, dix, quinze, trente, cinquante, soixante, quatre-vingt-dix précieuses minutes à essayer de retrouver elle-même Olivia ? Quatre-vingt-dix minutes étaient perdues quand elle se résigna enfin à téléphoner à Cynthia. Quatre-vingt-dix minutes envolées, puis quatre jours écoulés, et finalement, une vie entière ruinée.

Mais au coin d'Oliver et de Montford, sept ans plus tôt, Cynthia ignorait tout de cela. Elle savait seulement que la baby-sitter lui téléphonait pour tenter de lui expliquer la nouvelle impossible de la disparition d'Olivia. À cet instant, elle résistait encore, elle était toujours persuadée de pouvoir faire quelque chose – et c'est alors qu'elle s'était remémoré l'image dans le guide touristique de Warren, celle qui lui avait chaviré le cœur. C'était la photo d'un chien attaché à un piquet, figé alors qu'il se débattait. Contorsionné, crispé, il luttait contre la lave en fusion et les cendres, parce qu'il était déterminé à ne pas mourir. Pour une raison qui échappait à Cynthia, ce chien lui avait semblé plus conscient de son destin que tous les humains de Pompéi rassemblés. Eux étaient restés immobiles. Le chien avait lutté.

— Quelque chose ne va pas ? demanda son assistante pour l'été.

C'était une jeune fille intelligente nommée Lisa Bell, qui s'était coiffée et maquillée à l'imitation de sa supérieure au point qu'on avait fini par la surnommer Cynthia-bis, ou parfois simplement Junior.

— Cynthia, quelque chose ne va pas ?

Le photographe accompagnant le journaliste de l'extérieur saisit le maire dans la pose qu'il désirait à l'instant précis où Cynthia coupa son portable. La photo montrait le maire au premier plan, souriant tandis qu'il soulevait une poubelle vers l'arrière du camion-benne. Mais si on regardait avec plus d'attention, on pouvait distinguer Cynthia à l'arrière-plan, tétanisée dans la cendre, tel un autre chien de Pompéi.

Aujourd'hui, par ce matin de juillet, elle éprouvait les premiers frémissements de vie depuis une éternité. Pas même Rosalind faisant des galipettes sur l'échogramme ne l'avait fait se sentir aussi pleine de vie, aussi nécessaire. Alice Manning et Ronnie Fuller n'en avaient pas encore fini avec elle ? Eh bien, Cynthia Barnes ne faisait que commencer, elle aussi.

OceanofPDF.com

Helen Manning venait de se lever quand les inspecteurs se présentèrent à sa porte. Elle sut qu'ils étaient policiers avant même qu'ils ne déclinent leur identité, et elle resserra la ceinture de sa robe de chambre, bien qu'elle fût déjà serrée. Ce n'était pas l'état de sa tenue qui la rendait timide et hésitante face à cet homme brun et cette jolie blonde aux joues roses. C'était plutôt le sentiment qu'ils pouvaient voir en elle, jusqu'à la source des erreurs qu'elle avait commises, quelles qu'elles soient. Pourtant, alors que la bande de soie glissante lui cisailait la taille, elle se rendit compte qu'elle n'était pas surprise le moins du monde. Il avait fallu des années, mais le second acte commençait enfin.

— Kevin Infante, se présenta l'homme.

Il avait ce type méditerranéen qui naguère avait beaucoup attiré Helen. Elle se surprit à se tapoter les cheveux et à effleurer des doigts son cou, comme si elle pouvait effacer les rides horizontales pareilles à ces colliers très fins appréciés des jeunes filles.

— Et voici ma coéquipière, Nancy Porter.

— Nous espérons pouvoir parler à votre... à Alice Manning, dit la jeune femme.

Bien que pulpeuse, elle frappa Helen comme l'image même de ce qu'Alice avait rêvé d'être, une fille agréable, détendue, populaire. Miss Sympathie. La secrétaire de la classe, mais jamais la présidente. Alice ne s'était probablement pas débarrassée de ce désir, la pauvre.

— Elle n'est pas là. Elle est... sortie.

— Savez-vous où elle se trouve, ou quand elle rentrera ?

— Je peux vous demander de quoi il s'agit ? interrogea Helen d'une voix un peu aigre.

— Nous aimerions simplement lui parler, répéta l'inspectrice d'un ton ferme, inflexible. Rien de plus.

— Je pense qu'elle est allée marcher.

— Marcher ?

— Elle pratique beaucoup la marche.

Seigneur, elle devait ressembler à une caricature de la mauvaise mère, plantée là avec ses cheveux non coiffés, dans cette robe de chambre en soie, comme une tenancière de bordel. Ne manquait, pour compléter le tableau, qu'un homme torse nu attablé dans sa cuisine, puant le sexe et réclamant son petit déjeuner. Mais Alice avait dix-huit ans, c'était une adulte d'après la loi. Helen devait-elle se conformer à d'autres règles à cause du passé ? Combien de mères pouvaient présenter à la demande leurs enfants de dix-huit ans, un samedi après-midi ? *Il est treize heures trente, savez-vous où sont vos enfants ?* Helen avait toujours pensé que ce vieux message des services sociaux s'adressait plus aux enfants qu'aux parents, car elle ne s'était jamais sentie autant en sécurité que pelotonnée sur le canapé dans le salon familial, à écouter cette question toute rhétorique juste avant la diffusion des infos du soir. Ses parents savaient où elle était. Elle savait où étaient ses parents. Tout allait bien, ils étaient en règle avec le reste du monde.

— A-t-elle un téléphone portable ? Ou un emploi où nous pourrions la trouver ?

— Vous savez, je la pousse à trouver un travail, dit Helen, soulagée de pouvoir exprimer cette petite vérité. Elle dit qu'elle cherche. C'est probablement ce qu'elle fait aujourd'hui.

— Savez-vous dans quel coin ?

Helen essaya de se rappeler les termes spécifiques de leur dernière discussion.

— Eh bien, non. Elle ne prospecte pas dans les magasins d'alimentation, parce qu'ils n'embauchent que des syndiqués. Et pas plus dans les commerces de proximité. Question de sécurité. Je veux dire, vous n'êtes pas d'accord ? Vous ne voudriez pas que votre fille travaille de nuit dans un commerce de proximité, n'est-ce pas ?

Elle cherchait à séduire, elle s'en rendait compte, en poussant cet inspecteur à lui dire que non, il n'avait pas de fille, n'était d'ailleurs pas marié, en fait. Peut-être griffonnerait-il son numéro de téléphone personnel au dos de sa carte de visite, à moins qu'il ne lui demande d'un air faussement détaché s'il y avait un M. Manning.

Mais ce fut sa collègue qui sortit une carte de sa poche et la lui tendit.

— Vous pourriez nous contacter quand elle sera rentrée ? Nous avons seulement besoin de lui parler. Rien d'officiel. Il se peut qu'on ait plus à faire avec une de ses amies qu'avec elle.

— Alice a une amie ?

Helen ne supportait pas l'imbécillité de son propre ton, cette façon plate et stupide de parler, digne de la pire des écervelées. Jamais elle ne parlait de cette manière, jamais.

— Je veux dire par là qu'elle me semble plutôt solitaire, de ce que j'en sais.

Jusqu'à cette seconde, Helen avait tenté de se raccrocher à l'idée qu'il ne s'agissait que d'une coïncidence, qu'il n'existait aucun lien entre le passé et le présent. Ce n'est pas possible, Alice, songea-t-elle, soudain furieuse contre sa fille. On lui avait donné la chance d'un nouveau départ, et même plus d'une fois. Mais elle préférait continuer de punir sa mère plutôt que de profiter de ces opportunités.

— La nuit dernière, dit encore la jeune femme. À quelle heure est-elle rentrée la nuit dernière ?

— Je suis obligée de vous répondre ?

— Non, intervint l'homme, mais pourquoi refuseriez-vous ?

— Je peux vous trouver un tas de bonnes raisons, répliqua Helen. En premier lieu, vous ne m'avez toujours pas dit de quoi il retourne au juste.

— Bah, rien de précis pour l'instant. Nous travaillons sur une affaire, et votre fille pourrait être en mesure de nous aider. C'est tout.

Ah, c'étaient bien là les policiers dont Helen gardait le souvenir, dans leur attitude la moins serviable. Ils s'exprimaient toujours par ces ellipses insupportables, en éludant systématiquement. Taciturnes, réservés, insistant sur le fait que vous étiez dans une situation où vous deviez répondre, alors même qu'ils entreprenaient de détruire votre existence. Reconnaissez-vous ceci, Mlle Manning ? Avez-vous vu cela auparavant, Mlle Manning ? Les questions avaient été formulées avant qu'elle puisse savoir à quoi se référaient ceci et cela. Cet inspecteur-là était d'âge moyen, ventripotent, et il empestait le tabac. Elle se rappelait encore qu'elle n'avait pas demandé à être appelée « mademoiselle », et que cette présomption l'avait irritée. Elle n'avait pas voulu examiner les objets dans les sacs en plastique transparents qu'ils avaient en mains, elle avait cherché à nier, même si elle savait qu'elle ne le pouvait pas.

Après tout, le nom d'Alice était nettement inscrit au feutre violet sur le fond de la boîte en métal. Alice apposait son nom partout, sur ses jouets, ses cahiers, ses livres. Une fois, elle avait même gravé ses initiales au verso d'un médaillon portant son nom au recto. « Parce que c'est marqué Alice, pas Alice Manning », avait-elle expliqué à sa mère. « Une autre Alice pourrait me le prendre. » Sa fille s'était beaucoup inquiétée de toute une armée d'Alice fantômes, des doubles inventés dont le seul but était de lui dérober tout ce qu'elle possédait. Elle écrivait son nom complet partout où c'était possible, ajoutant son second prénom, qu'elle détestait pourtant, pour mieux se protéger encore. Alice Lucille Manning. Alice Lucille Manning. Alice Lucille Manning. ALICE LUCILLE MANNING. « Ce deuxième

prénom, c'est d'après Lucille Ball ? » avait-elle demandé à Helen un jour. « Non, d'après le prénom de ma propre grand-mère. — Oh, avait soufflé sa fille. — Bon, mais je peux dire que c'est d'après Lucille Ball, comme si c'était une parente éloignée ? »

Ces deux inspecteurs avaient les mains vides. Une sorte de sursis. Et s'il s'agissait réellement d'une coïncidence innocente, parce que sa fille avait été témoin d'un accident de la circulation, d'une agression, rien de plus ?

— J'ignore à quelle heure elle rentrera, dit-elle aux policiers. Mais elle est toujours à la maison pour le dîner. Spécialement le samedi. Parce que le samedi, c'est pizza.

En partant, l'inspectrice lui lança un regard compatissant. Cela ne gêna pas Helen. Elle méritait bien un peu de compassion.

Le soleil de l'après-midi créait un reflet éblouissant sur le sol de l'aire de stationnement de Westview, et Ronnie ne remarqua pas l'homme et la femme qui se dirigeaient d'un pas décidé vers la boulangerie avant qu'ils n'en poussent la porte. Mais dès qu'elle put les voir distinctement, elle sut que c'étaient des représentants d'un service officiel quelconque, et qu'ils étaient en mission. Le ministère de la Santé ? Pas un samedi, et pas avec une arme à la ceinture. Des membres de la sécurité du centre commercial ? Ces types portaient tous le même uniforme, et ils ne venaient jamais par paire. Non, ces deux-là étaient des flics.

— Ronnie Fuller ? demanda la jeune femme.

Pour une raison indéterminée, elle ne lui paraissait pas inconnue ; pourtant Ronnie ne parvint pas à l'identifier. Peut-être qu'elle avait simplement un visage très quelconque.

— Ouais.

— Il faut que nous vous parlions, si c'est possible.

Ronnie était consciente que Clarice était tout ouïe, même si elle était restée dos tourné.

— J’ai une pause dans cinq minutes. Ça peut attendre jusque-là ? Je vous retrouve dehors.

— Bien sûr.

Les deux policiers ne sortirent pas. Ils prirent des canettes de soda dans une des vitrines réfrigérées et s’installèrent à l’une des tables rondes de façon à faire face à Ronnie, et pouvoir l’observer. Ils parlaient à mi-voix, d’un ton détendu, mais toujours un des deux la regardait, parfois les deux. Et avec Clarice qui lui jetait également des coups d’œil à la dérobée, la jeune fille ne pouvait s’empêcher de se sentir nerveuse. Il y avait longtemps qu’elle n’avait pas été le centre d’attention d’autant de personnes.

Les cinq minutes s’écoulèrent au ralenti, un fait que Ronnie jugea singulier. Puisqu’elle ne voulait pas leur parler, la grande aiguille de la grande pendule Coca-Cola aurait dû couvrir les cinq intervalles en quelques secondes. Mais le temps s’éternisait. Elle servit encore quelques clientes, des adolescentes. Une minute, elle aussi était adolescente. Il lui arrivait de l’oublier. Elle se trouvait plus de points communs avec Clarice qu’avec les filles de l’autre côté du comptoir. Elles parlaient de leurs pieds douloureux à force d’être restées debout, de la lourdeur dans leurs jambes à la fin de la journée.

— Prends donc ta pause, lui dit enfin Clarice. Je surveillerai la caisse, il n’y a pas foule.

Elle semblait vouloir lui transmettre un autre message par son regard marron empreint de douceur, mais lequel ? Était-elle déçue par Ronnie parce que des officiers de police venaient pour lui parler ? Elle le serait encore plus si elle apprenait la vérité sur le passé de sa subordonnée. La laisserait-elle continuer à travailler ici ? Sans doute pas. Et même si elle la gardait, elle ne serait plus son amie. Elle la traiterait avec cette réserve froide et polie qu’elle avait pour la clientèle. Quand les adolescentes s’étaient massées devant le comptoir, qu’elles avaient modifié leur commande plusieurs fois en gloussant, Ronnie avait senti le mépris de la

responsable envers elles. Blanches, idiotes, suffisantes. Elle en mourrait si Clarice avait cette attitude avec elle.

Mais si la Noire découvrait ce qui était arrivé à Olivia Barnes, elle penserait que Ronnie était de ces Blancs racistes. Un autre mensonge raconté par la mère de Maddy. De tout ce que Ronnie avait fait, ou qu'on l'avait accusée d'avoir fait, ce détail restait terriblement aigu. Elle avait prononcé un mot horrible, le seul mot qu'on ne pouvait jamais rattraper. C'est pourquoi la plupart des gens croyaient Alice de préférence à elle, en fin de compte. Alice n'avait jamais prononcé le mot horrible.

— Il faut que je passe une seconde derrière, annonça-t-elle aux inspecteurs, pour ranger mon tablier. Nous ne sommes pas autorisées à le porter pendant les pauses. Ça a quelque chose à voir avec le règlement sanitaire.

Clarice lui décocha un regard troublé, car elle savait que c'était un mensonge, mais Ronnie n'en avait cure. Elle se faufila dans la cuisine, où O'lene surveillait les fours.

— Salut, Ronnie, dit-elle. Il faut que je prépare une autre fournée de quelque chose ? Ou est-ce qu'on arrivera à trois heures avec ce qui nous reste ?

— Ça ira, répondit-t-elle d'une voix absente.

Elle plia son tablier, le plaça sur une pile de cartons, puis ouvrit la porte donnant sur l'arrière, celle empruntée pour les livraisons.

— Eh, qu'est-ce que...

Mais elle était déjà trop loin pour entendre O'lene. Elle courait follement vers la Route 40. Elle ne savait pas où elle irait, ni ce qu'elle ferait. La seule certitude qu'elle avait, c'est que lorsqu'ils venaient pour vous, ils avaient déjà tout décidé. Alors autant courir et demeurer libre encore quelques heures. Autant fuir.

Peu avant dix-huit heures, Alice entra dans la maison et cligna violemment des yeux. Helen n'approuvait pas l'usage d'un climatiseur – c'était le terme qu'elle employait, « approuver », comme s'il s'agissait d'une idée ou d'une habitude – et elle gardait leur foyer dans l'obscurité pendant l'été. Le système ne fonctionnait pas si mal, et il régnait une fraîcheur très agréable dans le salon. Mais le changement brutal de luminosité était une épreuve pour les yeux d'Alice. Elle aurait pu jurer qu'elle sentait ses iris se dilater, cherchant désespérément assez de lumière pour voir dans la pièce plongée dans la pénombre.

Enfin, elle repéra sa mère assise dans un vieux fauteuil rembourré déniché à une vente de l'Armée du salut et tendu d'un tissu imprimé aux motifs floraux colorés qu'Helen adorait. Un Marimekko, se souvint Alice. « À ton âge, j'avais des robes faites dans le même tissu », lui avait dit Helen. Elle était assise dans ce fauteuil, toujours en robe de chambre, alors que l'heure du dîner approchait.

— Des gens sont venus te voir.

— Des gens ?

— Des inspecteurs de la police.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Te parler.

— Pourquoi ?

— Ils n'ont pas voulu me le dire. Et toi, si tu me le disais ?

— Comment pourrais-je te dire ce que j'ignore ?

— Tu es bien sûre de ne pas savoir ?

— Évidemment, j'en suis sûre.

Elle se laissa tomber sur le canapé, ôta ses chaussures et examina ses pieds. Elle avait utilisé une crème spéciale pour les talons, mais ils étaient toujours fissurés à cause de ses randonnées, comme elle en était venue à appeler ses longues promenades au hasard. Elle aurait voulu connaître quelqu'un d'autre qu'Helen qui lui aurait demandé ce qu'elle faisait ces

temps-ci, parce qu'elle aurait aimé répondre : « Moi ? Oh, je suis partie en randonnée. » La phrase avait un parfum romantique.

— Alice... Je ne veux pas revivre ça.

— Quoi ?

— Tu le sais bien.

C'était vrai, mais elle voulait que sa mère le dise.

— Je ne vois pas à quoi tu fais allusion.

— Alice, mon bébé.

— Ne m'appelle pas « mon bébé ».

— Mais tu es mon bébé. Mon seul et unique bébé. Et tu seras toujours mon bébé.

— D'accord, dit Alice avec un rire trop bref pour être naturel. D'accord.

— Pourquoi la police voudrait-elle te parler ?

— Je te l'ai dit, je n'en sais rien. Mais je suppose qu'il n'y a qu'une façon de le découvrir.

Elle tendit la main. Elle était soudain épuisée, beaucoup plus lasse qu'en rentrant de sa longue marche. Alors, elle s'était sentie pleine d'énergie, malgré la distance parcourue. Elle pensait à la pizza traditionnelle du samedi soir, qu'Helen commandait toujours à un de ces établissements chics qui servaient aussi des mets exotiques, crevettes en sauce, fajitas au poulet, et même des feuilles de vigne farcies. Alice se serait contentée d'une simple pizza fromage chez Domino's. Au lieu de quoi elle commandait souvent celle appelée « Margarita », un nom ronflant pour une tomate-fromage toute bête. Typique de sa mère, qui ne cessait de donner aux choses les plus ordinaires des appellations extraordinaires. Une pizza tomate-fromage devenait une Margarita, un morceau de tissu un Marimekko...

Helen regardait fixement la main tendue de sa fille, sans comprendre.

— Ils t'ont laissé une carte de visite, n'est-ce pas ? Eh bien, donne-la-moi.

Helen pêcha le bristol dans la poche de sa robe de chambre et le lui passa. Nancy Porter. Police criminelle du comté de Baltimore.

— Tu vas les appeler ? demanda sa mère du même ton que si Alice avait été l'adulte, celle qui prend les décisions.

— Après le dîner. Ce soir, c'est pizza, tu te souviens ?

— Ils seront peut-être partis chez eux, à cette heure-là.

— Alors je leur parlerai lundi.

— Mais...

— Si c'est important pour eux, ils reviendront, dit Alice avant d'aller dans la cuisine et de prendre la liste des plats qu'on pouvait se faire livrer sous l'aimant qui la collait contre la porte du réfrigérateur.

Elle connaissait ce menu et le numéro de téléphone par cœur, mais elle aimait l'étudier avant de commander, dans l'éventualité où elle déciderait d'essayer quelque chose de différent, pour une fois.

— Ils reviennent toujours.

Nancy et Infante réussirent à utiliser au mieux leur après-midi. Ils visitèrent les magasins du centre commercial à la recherche de ceux qui avaient pu vendre des ciseaux ou des vêtements pour enfants. Les employés qu'ils rencontrèrent se montrèrent tous serviables, ce qui n'était pas toujours le cas. Du moins ils essayèrent. Une gamine disparue générerait ce genre de réaction. Mais personne ne savait rien de précis, et l'ignorance demandait plus de temps à être identifiée que des informations pertinentes.

Néanmoins, Nancy et Infante se sentaient presque satisfaits de leur journée. Presque. La fuite avait des airs d'aveux. Ronnie Fuller cachait quelque chose, qu'elle leur révélerait quand ils auraient mis la main sur elle. Et ils allaient la retrouver. Une adolescente travaillant dans une boulangerie et vivant chez ses parents ne pouvait se cacher très longtemps. Elle ne savait même pas conduire, Nancy et Infante l'avaient appris de la bouche de sa mère, une femme qui était moins pâle que grise et flapie, comme une poupée laissée trop longtemps dehors. Ronnie n'avait pas de petit ami, pas d'ami du tout, point final. C'est ainsi que sa mère avait présenté les choses, attablée dans la cuisine, tête baissée de honte : « Pas de petit ami. Pas d'ami du tout. Point final. »

Mais si la question du temps était primordiale ? Même si leur client était un cadavre – ce qui était le slogan privé du service inventé par Lenhardt : « Votre cadavre est notre client » –, le temps restait un paramètre crucial. Et si on avait gardé la gamine en vie, comme dans le cas d'Olivia Barnes, alors

le temps devenait à la fois un ennemi et un allié, une motivation et une escroquerie. Chaque minute qui s'écoulait leur donnait de l'espoir. Chaque minute enfuie les emplissait de désespoir.

— Et tu sais ce qui serait la pire des issues possibles ? dit Nancy, comme si elle avait exprimé à haute voix toutes les pensées qui avaient précédé celle-ci.

Infante la rattrapa, tel un danseur professionnel habitué à suivre les évolutions de sa partenaire.

— Si elle est restée en vie quelque temps et qu'elle ne l'est plus, répondit-il. Je veux dire, si elle doit mourir, autant que ce soit dès le début, depuis vendredi soir. Sinon, on perd sur tous les tableaux. Les gens vont éplucher tous nos mouvements, et quoi que nous ayons fait, ce sera mauvais, rétrospectivement. Résoudre cette affaire n'aura plus aucune importance.

— Ça n'aura plus autant d'importance, corrigea Nancy.

— Je dois dire que moi, je la crois déjà morte.

— Pour ma part, je ne sais pas quoi penser. Rien de tout ça n'a de sens. Les cheveux coupés et les vêtements certainement changés suggèrent un enlèvement prémédité, avec un objectif bien précis. Mais il y a aussi ce T-shirt couvert de sang.

— Sang qui n'est pas celui de la gamine.

— Ça ne ressemble pas à ce qu'elles feraient. Les filles. Aucun rapport avec leur façon de procéder la dernière fois.

— Exact. Tu les connais bien, n'est-ce pas ?

Le ton d'Infante était désinvolte, le genre de ton qu'il aurait employé lors d'un interrogatoire. Nancy se demanda ce que Lenhardt lui avait confié la veille au soir, dans les toilettes pour hommes. On lui avait dit que le sergent les voulait tous les deux sur cette affaire parce que Jeffries allait revenir dans le service, et Jeffries n'était pas très utile. À une année de sa retraite, il était pareil à un meuble passé de mode qu'ils déplaçaient d'une

pièce à l'autre, parce qu'ils étaient trop sentimentaux pour appeler un vide-greniers pour l'embarquer. Il était donc plausible que Lenhardt ne veuille pas de lui sur cette affaire. Plausible, crédible, mais le sergent aurait été le premier à rappeler à Nancy que ces mots ne garantissaient pas la vérité, seulement un fac-similé raisonnable. Des histoires crédibles, ils en démontraient chaque jour.

— Je n'irais pas jusqu'à dire que je les connais bien, dit Nancy en choisissant ses mots avec soin.

Elle n'avait jamais parlé à Ronnie Fuller avant aujourd'hui, et Alice Manning demeurait un simple visage entrevu au tribunal il y avait bien longtemps. C'était leur ouvrage qui s'était logé inextricablement dans la toile de sa vie, les preuves de leur vénalité, pas les filles elles-mêmes.

— J'ai eu... une approche mineure de l'affaire Olivia Barnes. Donc, quelle coïncidence, hein, que je sois sur cette affaire-ci ?

Elle donnait à Infante une chance de la contredire, de lui révéler si Lenhardt les avait mis sur la même rotation pour une raison spécifique.

— Je ne sais pas. Après un bout de temps dans la boutique, tu vois certaines personnes plus d'une fois, même si tu changes de juridiction. Comme pour Lenhardt et l'affaire Epstein.

— Mouais.

Nancy n'avait pas la moindre idée de ce à quoi Infante faisait référence. Elle n'était pas gênée de poser des questions quand elle ne savait rien d'un sujet, mais elle avait également constaté que beaucoup était dévoilé par le contexte, lorsqu'on savait se montrer patient. *L'affaire Epstein*. Elle rangea le nom dans un coin de sa mémoire, certaine que l'histoire referait surface un jour ou l'autre.

Ils roulaient sur le périphérique pour contourner la ville en une longue boucle et rejoindre le quartier général. Les vastes étendues mal utilisées du comté l'étonnaient toujours. Conduire représentait un tiers de ses heures supplémentaires chaque année. Certains disaient que le comté avait la forme

d'une clef, et que Baltimore en était l'oreille. Pour Nancy, c'était plutôt une traînée de morve pendant à la frontière de la Pennsylvanie. « Autant d'espace pour aussi peu de crimes », disait Lenhardt, comme s'il regrettait le taux de criminalité de la ville. Certes, il devait être plus facile de s'y cacher, mais Ronnie ne connaissait pas non plus le comté. C'était une citadine de naissance, et les seuls endroits qu'elle avait fréquentés ces sept dernières années étaient les centres fermés pour délinquants juvéniles.

L'adolescente n'avait qu'une avance de cinq minutes sur eux, mais jusqu'alors cela lui avait suffi. C'est le temps qu'il leur avait fallu pour arriver à la conclusion qu'elle n'allait pas ressortir des cuisines, qu'elle n'accrochait pas son tablier, n'était pas aux toilettes ou ne se donnait pas un coup de peigne. O'lene, la préparatrice qui s'occupait des fours, avait seulement haussé ses maigres épaules et affirmé qu'elle n'avait rien remarqué. La gérante, Clarice quelque chose, s'était montrée aussi peu coopérative qu'elle osait l'être, sans dissimuler le dégoût que Nancy et Infante lui inspiraient. Une Noire de cet âge vivant et travaillant dans le sud-ouest de Baltimore était rarement fan de la police, quelles que soient les circonstances. Mais l'antipathie de Clarice était affichée, personnelle. La femme ne voulait pas que quiconque parle à Ronnie avant qu'elle-même ait eu l'occasion de la questionner, se dit Nancy.

Pourtant, c'est la responsable du Bagel Barn qui par mégarde leur avait appris ce qu'ils voulaient savoir : vendredi, jour de la disparition de Brittany Little, Ronnie avait quitté le magasin à quinze heures trente. Clarice le leur avait dit pour mettre en relief le sérieux de la jeune fille, son excellente attitude au travail, et ils avaient acquiescé, apparemment d'accord avec cet avis. Mais pour eux tout cela signifiait seulement que Ronnie était dans la nature, à quelques centaines de mètres de Value City et quelques heures avant qu'on ne découvre la disparition de la petite.

— La mère de Brittany Little a prévenu la police vers six heures et demie, dit Infante. Ce qui laissait à Ronnie Fuller trois heures pour traverser

le parking, acheter ce dont elle avait besoin et choisir sa victime.

— Mais ça n'a aucun sens si l'élément déclencheur est le fait que la gamine ressemble à la jeune sœur du bébé que Ronnie a tué il y a sept ans. Admettons que Cynthia Barnes ait raison. Alors il s'agit d'une confusion dans les identités. Et là, ça ne colle pas : Ronnie sait à quoi ressemblent Cynthia et son mari. Si elle a vu Brittany avec ses parents, elle n'a pas pu commettre cette erreur.

— Peut-être a-t-elle pris la véritable mère pour une baby-sitter, ou quelque chose dans le genre. Je dirais que Maveen Little était assez convaincante, aussi stupide qu'elle soit. Sa version n'a pas varié, même quand on l'a interrogée hier soir. Eh, tu as déjà fréquenté un Noir ?

À présent c'était au tour de Nancy de suivre l'enchaînement de pensées de son collègue.

— Ce n'est pas parce que son petit ami est noir, et que le père du bébé est noir, qu'il faut en déduire qu'elle ne sort qu'avec des Noirs.

— Je parie que c'est le cas. C'est typique, on voit ça tout le temps, surtout dans le sud et le sud-ouest de Baltimore. À quoi ça rime, d'ailleurs, des Blanches qui ne sortent qu'avec des Noirs ? Je n'ai jamais pigé pourquoi.

— Je n'en sais rien.

— Alors tu n'es jamais sortie avec un Noir ?

— Je suis avec Andy depuis le lycée. Je ne suis quasiment sortie avec personne d'autre.

— Ouais, d'accord, mais est-ce que ça te brancherait ? Genre... Denzel Washington ? Tu sortirais avec lui ? Enfin, pas lui en personne, parce que là, bordel, même moi je me mettrais en quatre pour lui, riche et beau mec comme il est. Mais disons qu'il y a un type à la section vol de véhicules, qu'il est pas mal du tout, sympa, et très correct avec les femmes. Alors, tu sortirais avec lui ?

— Je suis mariée, tu te souviens ?

— Mais si tu ne l'étais pas ? Allez, entre dans le jeu, Nancy ! Tu sortirais avec un Noir dans ces circonstances ?

— Oui, bien sûr.

En vérité, elle ne le pensait pas, bien qu'elle n'ait jamais écarté cette hypothèse. Le fait est qu'elle préférait les blonds, comme ces Polonais qu'elle avait connus toute sa vie. Ce goût avait sans doute un rapport avec l'image du père.

— Moi, ça me plairait bien de sortir avec une Noire.

— Je te croyais plutôt attiré par les rousses.

— Je suis... comment on dit, déjà ? Large d'esprit.

Nancy ne put que rire de cette réponse. La franchise désarmante d'Infante quant à ses faiblesses les rendait plus aisément pardonnables. Il ne prétendait pas être quelqu'un d'autre que celui qu'il était.

Elle aurait aimé pouvoir en dire autant d'elle-même.

Le soleil se couchait quand ils arrivèrent au bureau. Le jour le plus long de l'année venait de s'achever, mais ceux qui suivraient seraient encore suffisamment longs, et une affaire telle que celle-ci n'offrait aucune date butoir naturelle. Parfois le simple fait de rentrer chez soi relevait d'une forme de discipline, c'était une façon d'admettre que vous étiez seulement humain, que vous aviez besoin de sommeil et de nourriture. Mais qui aurait quitté le travail quand une petite fille avait disparu ? Ils avaient déclenché l'Amber Alert ce matin, et Lenhardt leur avait annoncé que le divisionnaire voulait lancer des recherches s'ils n'avaient aucune piste consistante d'ici vingt-quatre heures. La seule question était de déterminer la zone de ces recherches. Autour du centre commercial, ou du domicile de Ronnie Fuller ? Ou bien choisiraient-ils le site d'un ancien crime, l'endroit où Olivia Barnes avait été tuée ?

Leakin Park, railla une voix dans la tête de Nancy, une voix qu'elle avait étouffée pendant toute la journée. *Il va falloir que tu retournes à Leakin Park*. C'était une voix froide, détachée, qu'elle entendait de plus en

plus souvent à mesure qu'elle avançait dans sa carrière. Elle la voyait comme l'expression de son double, plus âgée et plus sage, qui venait la visiter depuis le futur. Parfois elle souhaitait que la voix lui dise tout ce qu'elle savait. À d'autres moments, elle voulait seulement qu'elle se taise, qu'elle la laisse tranquille.

Par ailleurs, la maison de l'« homme aux poulets » n'existait sans doute plus depuis longtemps. Sept ans en arrière, elle était déjà dans un triste état, et le projet de Circuit Nature avait sans doute signé sa destruction définitive. À moins que la famille Barnes n'ait fait en sorte que la maison soit rasée. Ce lieu de tristesse n'était certes pas le genre de monument qu'on pouvait souhaiter préserver pour honorer la mémoire de son enfant.

Le biper d'Infante tinta alors qu'ils se garaient dans le parking, et il le consulta.

— Bizarre, fit-il. Ça vient de l'intérieur de l'immeuble, du standard.

Ils pénétrèrent dans le hall et la réceptionniste leva les yeux sans s'étonner que les deux inspecteurs surgissent quelques secondes seulement après avoir été appelés.

— Ces dames sont venues pour vous voir, annonça-t-elle.

Infante et Nancy se retournèrent et s'aperçurent que les deux femmes assises dans le hall n'étaient autres qu'Helen Manning, très différente dans ses vêtements de ville, et une femme grosse, presque obèse, engoncée dans un T-shirt rose et un pantalon bariolé dont le tissu élastique était soumis à une tension extrême.

— Je suis Alice, dit la grosse femme. Et je veux tout faire pour vous aider.

Mira Jenkins était assise dans le bureau de centre-ville du *Beacon-Light*. Elle s'apprêtait à passer un énième samedi soir d'ennui, tentant de rêver un monde où les journaux auraient préféré qu'il n'arrive rien. Elle était venue pour effectuer son astreinte de nuit, aussi déterminée que d'habitude, disposée à transformer le plomb en or si c'était ce qu'il lui fallait faire pour obtenir un article signé de son nom dans l'édition du lendemain. Mais son alter ego de la journée avait été d'une efficacité désolante, rassemblant les délits, crimes et accidents automobiles de la nuit précédente et les transformant en brèves. Ne restait plus à Mira que la vérification de l'état des victimes non décédées à cinq heures de l'après-midi.

À présent, il n'était plus très loin de vingt-deux heures, et elle ne serait pas autorisée à quitter les bureaux pour moins qu'une nouvelle digne de la déclaration de la Troisième Guerre mondiale – c'est-à-dire un homicide multiple dans un quartier sordide, ou un homicide unique dans un des beaux quartiers –, du fait que le rédac' chef de nuit ne pouvait permettre les heures supplémentaires ou retenir la compo sans l'accord exprès du directeur de la rédaction. De plus, elle devait impérativement se trouver ici pour regarder les infos télévisées de vingt-deux et vingt-trois heures, parce que les chaînes de télé étaient plus douées que les journaux pour traiter à l'arraché les histoires qu'elles pirataient à la police par scanner.

Même ainsi, elle n'était pas sûre d'avoir un article. Certains week-ends, on pouvait résumer un homicide multiple dans une brève, selon le profil

démographique des victimes. Mais Mira avait aussi connu des samedis où elle avait été envoyée dans des quartiers infâmes pour deux tuyaux ringards sans aucun cadavre, simplement parce que le rédacteur en chef adjoint avait eu l'œil attiré par une image un peu gore dans un reportage.

Sa responsabilité principale, on le lui avait fait comprendre quand elle avait commencé ces horaires nocturnes le samedi, consistait à se charger du dîner. Le rédac' chef de nuit qui, sinon, lui tenait la bride serrée, était prêt à jongler avec le reste des obligations courantes afin qu'elle soit libre d'effectuer cette corvée.

— Tu es libre, avait-il dit en étalant en éventail les menus devant elle. Chinois, pizzas, japonais. Tu y vas, et tu choisis.

— Pourquoi est-ce à moi d'aller chercher le ravitaillement ? Parce que je suis une fille ?

— Oh, on se calme, la suffragette. Le grouillot va chercher la bouffe. Demande à qui tu veux. Demande aux rewriters. Demande au mec qui avait ton poste avant toi. C'est un quartier paumé après six heures du soir, le samedi. Alors on doit apporter sa propre bouffe, ou envoyer quelqu'un en chercher dehors. N'oublie pas ton biper.

Le dernier avertissement était inutile. Mira ne se séparait jamais de son biper. Elle était arrivée au journal avec le sien, alors que c'était un accessoire rarement nécessaire à une journaliste habitant dans le quartier. Elle avait pensé ne tenir ce poste en banlieue que six, neuf mois tout au plus. Mais elle était toujours coincée dans le comté dix-sept mois plus tard, et elle voyait des journalistes plus novices et moins doués être appelés au siège, dans le centre-ville. Tout cela à cause d'une bévue qui aurait pu arriver à n'importe qui.

Pourtant, Mira était peut-être la seule personne de tout le journal qui n'accusait pas l'Histoire, comme ils disaient dans leur jargon, d'être la cause unique de sa situation. Mira accusait son prénom.

— C'est Mira avec un i, chantonnait-elle au téléphone presque chaque jour. M-i-r-a, Mira.

Elle était en grande partie responsable du malentendu, car elle était née Myra avec un y, et c'est en entrant au collège qu'elle avait décidé de se métamorphoser grâce à une seule petite lettre. *Myra*, avait-elle estimé, était un prénom vieillot, alors que *Mira* avait un certain prestige.

La conséquence, inattendue, fut qu'elle n'avait cessé de spécifier ce détail à chaque première rencontre avec quelqu'un. « Mira avec un i. Pas avec un y. Pas comme cette vieille actrice. » C'était devenu une habitude, et elle ne manquait jamais de préciser cette fausse vérité. C'est ainsi que Mira qualifiait les petits mensonges qu'elle s'autorisait, pas plus souvent que n'importe qui d'autre d'ailleurs. De fausses vérités.

Mais si elle avait pu revenir en arrière, jamais elle n'aurait débité son petit rectificatif au rédacteur en chef quand elle s'était présentée à lui. Elle avait aussitôt compris son erreur. Nostradamus, puisque tel était le surnom dont les autres affublaient le patron de la rédaction quand il n'entendait pas, avait très mal pris cette précision, qu'il avait jugée pour le moins superflue. Mira avait certes obtenu le poste, mais elle conservait l'impression très nette que si Nostradamus – qu'elle ne connaissait alors que sous son véritable nom, Willard B. Norton – avait voulu qu'elle signe Myra, elle aurait dû accepter.

Elle s'était efforcée de rattraper sa bourde initiale en perçant le code secret de cette culture particulière qu'est celle de la presse, comme elle l'avait fait au lycée, à l'université, pendant son internat et durant ses précédents emplois. Selon les standards en vigueur, elle avait beaucoup d'atouts pour réussir, car elle était jeune, elle travaillait dur et elle était jolie juste ce qu'il fallait. *Juste ce qu'il fallait* étant interprété, comme tout propos de Nostradamus était interprété, par déduction et exemple. À en juger par le type de femmes qu'il embauchait, il les préférait minces et mignonnes, sans trop de flamboyance ou de sexualité affichée. Il aimait

aussi qu'elles sollicitent son opinion sur tous les sujets, importants ou futiles, et qu'elles le traitent en figure du père incarnée. Les jeunes employées reconnaissaient que c'était un peu bizarre, mais inoffensif, et elles jouaient le jeu de cette séduction servile qu'elles pratiquaient depuis déjà longtemps, malgré leur jeune âge.

Après cette première entrevue désastreuse, Mira avait réglé sa conduite sur celle des journalistes qui avaient le mieux réussi. Elle avait pris rendez-vous et était passée le voir pour lui demander ses idées sur des sujets d'articles, ou des conseils sur son déroulement de carrière. Malgré tout, il semblait que Nostradamus ne gardait qu'un seul souvenir, celui de la gaffe de Mira. « Eh, mais voici Mira avec un *i* », disait-il quand elle entrait dans son bureau. Il la raillait pareillement dans le couloir quand ils se croisaient, et lors de ses visites peu fréquentes dans la salle de rédaction. Elle en était venue à se demander s'il savait autre chose sur elle que l'orthographe de son prénom.

Quand elle l'interrogeait sur le prochain endroit où elle devait se rendre, quand elle lui affirmait être prête pour de nouveaux défis et des secteurs plus vastes à couvrir, il se faisait vague et distant, comme si elle était une télévendeuse dont il cherchait à se débarrasser en restant poli.

— J'ai observé qu'ici les gens ne passent pas assez de temps sur leurs secteurs, ils ne se foulent pas pour apprendre à fond toutes les ficelles du reportage de terrain. Je prédis...

Il était très porté à la prédiction, ce qui expliquait son surnom ; il lui arrivait d'ailleurs de prédire avec l'index levé, tel un vrai prophète.

— Je prédis que vous aurez tout le temps nécessaire pour faire d'autres choses.

— Et en attendant ?

— Continuez de porter au voisinage l'attention minutieuse qu'il mérite. Assistez aux réunions publiques de quartier. Invitez à déjeuner les activistes

locaux. Emplissez votre Rolodex, multipliez vos sources. Le voisinage constitue la composante première de la société, c'est l'ADN de Baltimore.

— Oui, mais le voisinage n'est pas aussi bien défini en banlieue qu'en ville, se risqua-t-elle en prenant soin de formuler la phrase plus comme une question que comme une critique.

Toute conversation avec Nostradamus était une variation de *Jeopardy* ! Chaque réponse devait avoir la forme d'une question. Il se contenta d'acquiescer, pensant que le ton était celui de l'approbation. Parfois elle n'était pas certaine que Nostradamus entende les paroles véritables qu'elle prononçait, ou que quiconque prononçait. Ses réponses ne correspondaient pas. Quelque chose semblait s'éteindre en lui, à croire qu'il sortait de son corps par projection astrale et ne le réintégrait qu'au moment de monopoliser à nouveau la parole.

— Oui, certes, là est la question, dit-il.

C'était le genre d'homme à employer cette formule, mais aussi : « Je ne vous le fais pas dire » et, plus mystérieusement : « Merci de cet éclairage lumineux. »

— Le voisinage est l'ADN de notre ville, et il faut que vous vous considériez comme une scientifique qui tente d'en établir le génome.

Elle approuva d'un hochement de tête vigoureux, et regarda fixement les trous noirs et sans fond de ses narines, qu'il avait remarquablement larges. À cause de la manière dont il tenait sa tête quand il parlait, ses journalistes étaient obligés de contempler ses cavités nasales à chaque réunion éditoriale.

— Fais gaffe à lui, lui avait dit un collègue chevronné durant les premières semaines. Sinon il t'enverra dans les champs de maïs.

— Pardon ?

— C'est vrai, tu es trop jeune pour te souvenir de *La Quatrième Dimension*. Il y a cet épisode avec un gosse doué de pouvoirs psychiques qui terrorise une ville entière parce qu'il punit quiconque ne fait pas

exactement ce qu'il désire. Il aime manger la même nourriture chaque jour, et il doit y avoir une fête d'anniversaire pour lui à la fin de chaque journée. Et pas de contradictions. S'il te surprend à seulement avoir des pensées qui dévient des siennes, il t'envoie dans les champs de maïs, ce qui veut dire que tu es condamnée à mort.

Mira avait haussé les épaules. Comme toujours, l'habitude des baby-boomers de faire référence à des choses marquantes de leur jeunesse l'emplissait du plus profond ennui. *La Quatrième Dimension*. Seigneur. Et pourquoi pas *Nosferatu le vampire* ? À son avis, toute personne se souvenant encore de la télévision en noir et blanc aurait dû avoir assez de jugeote pour lire quelques magazines et s'informer des émissions et séries à la mode.

Nostradamus ne pouvait pas l'envoyer dans les champs de maïs, pour la simple raison qu'elle s'y trouvait déjà. Mais il pouvait très bien la laisser végéter là pour expier ses fautes. Le plus ironique, c'est que l'Histoire était sa faute. Mais Mira était la seule à partager ce secret avec lui. C'était Nostradamus qui lui avait passé la lettre manuscrite, annotée de son griffonnage rouge : *Simple suggestion : ça semble très prometteur*.

Simple suggestion signifiait : « Faites-le maintenant », et elle avait obéi. Elle avait pris sa voiture et s'était rendue dans le quartier de Woodlawn, où elle avait interviewé un vieux Noir sur son rôle dans la suppression d'un parc d'attractions voisin, Gwynn Oak. Presque quarante ans après les faits, l'homme souhaitait acheter la propriété laissée à l'abandon derrière une clôture, un endroit sauvage et inattendu dans un quartier naguère de banlieue et en phase de décrépitude accélérée. Il décrivit sa vision d'un parc ouvert au public et orné de statues des grands promoteurs des droits civils. Tout ce dont il avait besoin, disait-il, c'était d'un capital initial. Il était prêt à hypothéquer son propre domicile, aussi modeste fût-il, pour amorcer le mouvement. Tels avaient été ses termes : amorcer le mouvement.

L'histoire avait remplacé en une l'anniversaire de Martin Luther King Jr, et le seul mouvement amorcé avait été le torpillage de la carrière de Mira. Les premiers appels étaient arrivés dès sept heures du matin, submergeant le grouillot de jour, seule personne présente dans les locaux du journal aussi tôt un dimanche. Le type interrogé par Mira était un escroc notoire. Le jour où les marcheurs pour les droits civils s'étaient rendus à Gwynn Oak, il était en prison pour vol. Son rêve était peut-être vrai, mais pas le reste de son histoire. Il n'était même pas propriétaire de la maison qu'il acceptait d'hypothéquer.

Qui aurait menti sur un tel sujet ? Quel intérêt ? « Si ta mère dit qu'elle t'aime, vérifie », lui dit un des journalistes les plus anciens, apparemment compatissant, mais Mira le soupçonna de se réjouir de sa gaffe. Quoique ni elle ni son article ne fussent cités dans les ateliers et les notes de service qui suivirent, tout le monde sut pourquoi on leur rappelait de vérifier leurs sources. Si Mira avait comparé les dires de l'affabulateur avec les articles d'origine sur l'événement, elle aurait vu qu'il mentait sur plusieurs détails clés.

Son poste de grouillot, le samedi soir, avait été la pénitence qu'elle s'était choisie. Elle avait conclu un accord avec Nostradamus et la secrétaire qui tenait les feuilles de paie, acceptant de travailler six jours par semaine contre des périodes de repos au lieu d'heures supplémentaires. Périodes de repos, ils le savaient très bien, qu'elle ne prendrait jamais, parce qu'elle n'utilisait même pas ses deux semaines de vacances. C'était un autre aspect de la culture maison : personne ne prenait de l'avance en profitant de ses congés. Si le syndicat avait été au courant de cet arrangement, il aurait sans doute hurlé, mais le syndicat lui ponctionnait vingt-deux dollars par semaine sur sa paie, et que faisait-il pour elle ? Oh, il avait été tout disposé à la défendre après sa gaffe, mais c'était plus pour lui-même que pour elle. Il ne lui obtiendrait jamais un poste à plein temps dans le centre-ville. Si les lois du Maryland l'avaient autorisé, elle se serait retirée du syndicat et

aurait refusé de payer ce qu'elle lui devait. Alors Nostradamus aurait su à qui elle prêtait réellement allégeance.

Elle était en poste dans le centre-ville un soir par semaine. C'était bien sa chance, il ne se passait plus rien le samedi depuis qu'elle travaillait. Les bonnes histoires, celles qui méritaient la une, semblaient maintenant se produire n'importe quelle autre nuit de la semaine. Elle n'avait rien d'autre à faire que lire les dépêches et les autres journaux, ce qui ne l'intéressait pas follement. Elle aimait *l'idée* du journal, elle avait plaisir à dire aux gens qu'elle était reporter, mais la production quotidienne signifiait peu de chose pour elle. Son rêve, c'était tomber sur le fait du jour, et accumuler des preuves tangibles de sa progression dans le métier.

Et maintenant, elle était coincée là. Dans la ville, dans les banlieues, dans la permanence du samedi, dans le néant. Elle était même entre deux petits amis, ce qui était inhabituel chez elle. Elle ne se souvenait plus pourquoi elle avait choisi le journalisme, mais elle se souvenait de sa détermination à y gagner une place au soleil. Pas question de s'esquiver aux relations publiques. Dieu merci, elle n'était pas tombée dans la folie de la communication qui avait séduit tant de ses amis pour ensuite les laisser sur le bord du chemin. Elle n'était pas une ratée. Elle obtenait beaucoup de « bons coups » par Nostradamus, sans parler du chèque de cinquante dollars occasionnel, largement en reconnaissance de toutes ces heures supplémentaires non rétribuées. À mieux y regarder, elle était en pleine renaissance. Mais le processus prenait vraiment beaucoup de temps.

Elle se mit à réfléchir à cette histoire survenue dans un des États de l'Ouest : une mère avait engagé un spécialiste du « rebirth » pour aider une enfant troublée. Le tout s'était terminé avec le coach et la mère étouffant la gamine dans son propre vomi pendant qu'ils simulaient la naissance. Voilà ce qu'elle appelait une bonne histoire. Il y avait là de la matière qu'elle aurait su exploiter. Que pouvait-elle faire dans une ville où ne survenaient

que des histoires de meurtre, un raté descendant un autre raté, et en dehors de ses heures de permanence ?

La voix du rédacteur en chef de la nuit vint interrompre ses rêveries :

— Jenkins, un appel pour toi.

— Faites-le basculer sur le 6129.

— Je connais le numéro de poste, merci.

Il ne ratait jamais une occasion de lui rappeler tout ce qu'il savait, et par conséquent tout ce qu'elle ignorait. Quelques mois plus tôt, par une nuit d'hiver glaciale, il lui avait ordonné de se rendre cinq pâtés d'immeubles plus au nord pour regarder attentivement une plaque de rue parce qu'elle l'avait mal orthographiée dans une brève. Elle était descendue, s'était cachée dans les toilettes pour dames de l'entrée et était revenue dans le bureau après un temps convenable. « Centre Street », avait-elle dit, « C-E-N-t-R-E », en feignant l'humilité et un frisson de bon aloi, alors qu'elle avait vérifié sur le plan de la ville qu'elle gardait dans son sac à main. « Je ne commettrai plus ce genre d'erreur. »

— Salle de rédaction, dit-elle dans un soupir. Mira Jenkins.

— Vous êtes journaliste ?

Le ton de défi et l'hostilité imméritée sentaient les ennuis. Le rédacteur en chef de nuit avait dû lui passer une de ces cinglées qui appellent souvent, juste pour s'amuser.

— Oui, je suis journaliste. Le samedi, je couvre tous les événements intéressants la police, mais pendant la semaine je suis en poste dans le comté de Baltimore.

Cela aurait dû décourager l'interlocutrice. Ces dingues voulaient toujours parler aux personnes les plus importantes, Nostradamus ou les chroniqueurs mondains.

— Quel âge avez-vous ?

— Oh, je ne suis pas certaine que ce soit important. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ce soir ?

— Détrompez-vous. C'est im-por-tant.

La voix féminine éraillée la laissait perplexe. La syntaxe était celle du ghetto, mais la prononciation était nette, exagérée. Elle rappelait à Mira la façon dont parlent les gens quand ils ont un peu trop bu et qu'ils essaient de convaincre leur auditoire qu'ils ne sont pas ivres.

— Comment puis-je vous aider ? répéta Mira.

Elle ne devait surtout pas perdre son calme avec ce genre d'appel, aussi impoli soit-il. Un mot déplacé à la mauvaise personne, qui peut-être fréquentait Nostradamus, et la réhabilitation lui échappait définitivement.

— Vous pouvez m'aider si vous connaissez un peu l'histoire. Vous connaissez l'histoire ?

— J'aime à penser que oui.

— Vous connaissez l'histoire locale ?

Le phrasé était indiscutablement celui du ghetto, mais Mira devait rester prudente. Certains individus ayant leurs entrées dans la sphère politique parlaient de la sorte.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ce soir ?

— Un bébé a disparu.

— Oui, nous suivons cette affaire.

Une autre tâche dévolue à son alter ego de jour, qui avait méticuleusement couvert l'absence de pistes et le refus des flics du comté de Baltimore de dire si d'après eux c'était un enlèvement effectué par un inconnu, un homicide domestique ou quelque chose entre les deux. Nostradamus n'aimait pas cette affaire, avait confié le rédac' chef de nuit quand elle était arrivée aujourd'hui.

— Je prédis, avait dit le directeur de la rédaction lors de la réunion de quatre heures du vendredi, que cette affaire se résumera à une histoire triste, mais sans relief. Les médias en ont trop fait dans la couverture de tels faits divers, qui n'ont aucune répercussion générale importante. Je prédis – index dressé – que cette fois le balancier penchera de l'autre côté.

Aucun participant à la réunion n'avait osé suggérer que Nostradamus aurait vu l'avenir différemment si l'enfant avait été blanc et issu de la classe moyenne, au lieu d'être métis et d'un quartier marginal de la ville.

— Si une victime veut les honneurs de la une du *Beacon-Light*, avait dit le rédac' chef de nuit à Mira plus tard, il est indispensable qu'elle ait disparu dans un quartier plus coté. Le sien, de préférence.

Il essayait seulement de la rasséréner alors qu'elle avait été écartée d'une affaire survenue dans un des quartiers ternes dont elle s'occupait. Jusqu'ici, la seule contribution de Mira avait été d'apporter la photo aux bureaux du centre, ce qui lui avait valu un articulet, même si le secrétariat de rédaction avait oublié de publier la photo.

— Vous suivez, approuva la voix. Mais maintenant, il faut que vous meniez l'enquête.

— Je ne suis pas sûre que...

— Vous devez rappeler aux gens que la chose s'est déjà produite, et que de telles coïncidences méritent d'être examinées, et non ignorées.

— Je suis désolée, dit Mira. Mais je ne sais pas à quoi vous faites allusion.

Elle parcourut l'écran affichant les numéros entrants. Mais parce que l'appel avait été relayé par le rédac' chef, c'est le numéro de ce dernier qui apparaissait, et non celui de son interlocutrice.

— Ah, vous voyez bien ! fit la voix avec un accent de triomphe. C'est pour cette raison que je vous ai demandé votre âge, et d'où vous êtes. Je ne connais personne habitant ici il y a sept ans qui pourrait avoir oublié ce qui est arrivé cet été-là.

Sept ans plus tôt... Mira entamait sa dernière année à Penn et sortait avec un garçon nommé Bart, diminutif de Bartholomew. Il avait de l'argent et de l'ambition, le premier excluant parfois la seconde, elle s'en était rendu compte assez rapidement. Elle savait qu'elle ne l'aimait pas réellement, et qu'il ne l'aimait pas, mais ils recouraient au mot de temps en temps, par

politesse mutuelle. Ces souvenirs lui revinrent comme lorsqu'on fait le montage d'un film. Les automnes aux tons dorés, les printemps doux, les parties d'avirons sur le Schuylkill.

— Eh bien, je n'habitais pas ici à l'époque, et donc je ne sais pas ce qui s'est passé.

— Une fille prénommée Olivia a disparu, siffla la voix. La petite-fille du juge Poole. Deux gamines blanches l'ont tuée, mais elles n'ont écopé que d'une peine pour délinquance juvénile, parce qu'elles étaient blanches. Vous pouvez imaginer ce qui serait arrivé à deux fillettes noires qui auraient assassiné la petite-fille d'un juge blanc ? Vous croyez que le corps législatif de l'État aurait dit : « Oh, non, impossible d'abaisser la limite légale de responsabilité, on ne peut pas envoyer des gamines de onze ans dans des prisons pour adultes. »

— Quel rapport avec l'enfant qui est portée disparue en ce moment ?

La seule suggestion de racisme déroutait Mira. Elle ne contestait pas son existence dans ce monde, mais en parler chaque jour lui paraissait à peu près aussi efficace que de commenter d'autres domaines que vous ne pouviez pas maîtriser, la météo, le temps qui passe, la mort, les impôts. Les gens avaient besoin d'aller de l'avant.

— Il y a sept ans, ils ont envoyé ces deux gamines dans des établissements pour délinquants juvéniles. Aujourd'hui, elles sont de retour ici, et un autre bébé a disparu. Et je peux vous le garantir, la police cherche à découvrir si ces deux filles ont quelque chose à voir avec tout ça. Appelez donc la police. Demandez-leur s'ils ont parlé à ces filles, et ils vous diront oui, s'ils ne vous mentent pas. Dites aux gens qu'une autre enfant va mourir parce qu'ils n'ont pas fait ce qu'il fallait la première fois.

— Mais qu'est-ce que...

Sa correspondante venait de raccrocher.

Mira contempla le combiné pendant de longues secondes.

— Eh, Bolt, fit-elle à l'adresse du rédac' chef qui n'aurait probablement pas relevé la tête si son prénom avait été prononcé. Tu as remarqué le numéro de l'appel que tu viens de passer ?

— Je ne connaissais pas le numéro, ni la voix, répondit-il aussitôt. On a une nouvelle cinglée au club ?

— Peut-être.

— En tout cas, elle t'a demandée nominalement. Tu as une amie dans la nature ?

Non, mais elle avait signé un articulet sur l'affaire, se souvint-elle, et elle avait passé quelques coups de fil ce soir, pour creuser le sujet.

Elle referma sa messagerie électronique personnelle après avoir envoyé quelques messages malicieux, voire vicieux, à diverses amies d'études, et se connecta aux archives du journal. Elle lança la recherche sur une période de trois ans, car les gens n'étaient pas toujours très précis quand il s'agissait de dates, et commença la recherche sur les mots « Olivia » et « disparue ». Trop de documents répondaient à cette définition. Elle relut les notes griffonnées pendant que la femme lui parlait. Elle essaya « Olivia » et « Poole ».

Sept occurrences, aucune plus récente que l'été du crime, sept ans plus tôt. Mira lut les articles avec la plus grande attention, ne s'interrompant que pour regarder les infos télévisées. Les quatre chaînes parlaient de la fillette disparue, mais aucune ne mentionnait l'ancienne affaire ou ne suggérait un lien. Rien de neuf, apparemment.

Quand la fin de son service arriva, le rédac' chef dut lui rappeler à trois reprises qu'elle était libre de partir. Elle imprima les articles des archives et les plaça dans une enveloppe en papier kraft qu'elle emporta chez elle.

Nancy avait expérimenté plusieurs postures et attitudes lors des interrogatoires, sans parler des intonations et des regards variés. Ces derniers temps elle avait essayé de rester debout, dos contre la porte, bras croisés sur la poitrine. Elle pensait que cette pose renvoyait l'image d'un parent ou d'un professeur sévère.

— C'est bien le problème, lui avait dit Lenhardt. Tu ressembles à une prof, et le genre de personne en face de nous n'a pas que de bons souvenirs de l'école. Si ces types avaient écouté leurs profs, ils auraient peut-être suivi un autre chemin.

Il avait raison. Les hommes – et jusqu'alors Nancy avait surtout interrogé de jeunes hommes, avec seulement de temps à autre une mère de famille ou une petite amie – étaient maussades et amers, rarement coopératifs. Mais Nancy ne pouvait jouer de l'intimidation comme le faisait Infante, particulièrement en fin de journée, quand l'ombre bleu-noir à ses joues lui donnait des airs de loup-garou affamé. De même, elle ne pouvait afficher cette expression de déception attristée qu'affectionnait Lenhardt et qui se révélait étonnamment efficace avec certains. Et debout, elle avait l'avantage de la taille.

Elle était sûre d'une chose : elle ne se servirait jamais de ses atouts féminins. Un flic ne soutirait pas des aveux à un suspect en le séduisant, et si elle s'y essayait, ce serait sans doute interprété comme une preuve de faiblesse.

Rien de tout cela cependant ne s'appliquait à Alice Manning, qui depuis qu'elle était là présentait tous les signes de quelqu'un respectant l'autorité. Nancy s'assit en face d'elle dans la salle d'interrogatoire et croisa les mains sur la table. Inconsciemment, Alice l'imita, à la manière dont un chimpanzé reproduit certains gestes des badauds dans un zoo. Mais à tout prendre, elle ressemblait plutôt à quelqu'un venant chercher son repas à la soupe populaire. Nancy regarda discrètement les avant-bras nus de la fille, y cherchant des coupures ou des bleus récents, mais ne repéra rien. Le reste de sa personne était dissimulé par ses vêtements.

— Je veux vous aider. Je veux vraiment, vraiment vous aider, ne cessait de répéter Alice.

— Eh bien, vous pouvez nous aider en nous disant ce que vous savez.

— Je ne suis pas sûre de savoir quoi que ce soit.

— Alors pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que ma mère m'a dit que vous vouliez me parler.

— Savez-vous pourquoi nous sommes venus vous voir à votre domicile ? Pourquoi nous pensons que vous pourriez détenir des informations qui nous seraient utiles actuellement ?

— À cause de mon... passé.

Le choix du mot semblait indiquer qu'on avait dit à Alice de l'employer. Nancy imaginait très bien Helen Manning conseillant à sa fille de parler de cette façon, en lui glissant ce terme grandiloquent et quelque peu inapproprié, comme si Alice était une Bette Davis de la grande époque, quand ses grands yeux de chien battu paraissaient toujours recéler un secret inavouable.

— Plus ou moins, éluda l'inspectrice qui prenait soin de ne pas diriger les réponses de la jeune fille, ni de lui en révéler trop. Une petite fille a disparu vendredi soir. Nous explorons toutes les pistes.

— Je suis une piste ? demanda Alice, que ce mot attirait autant qu'il l'inquiétait manifestement.

— Eh bien, nous sommes ici pour le déterminer.

— Est-ce que « piste » est un autre mot pour « suspecte » ?

Nancy n'aurait pu le jurer, mais à cet instant elle crut saisir quelque chose de sournois dans l'expression de la grosse jeune fille, un éclat dur et fugace dans ces grands yeux bleus. Une fois encore, très Bette Davis. Comme cette chanson stupide qui passait tout le temps à la radio quand Nancy était au collège. *Elle te provoquera*, disaient les paroles. C'était la seule phrase dont Nancy se souvenait. Elle fera ceci, et elle fera cela, *et elle te provoquera*.

— Parfois toutes les pistes sont suspectes. Et parfois ce ne sont que des pistes. Pour l'instant, vous n'êtes qu'une piste.

Alice allait-elle penser à demander l'assistance d'un avocat ? Il était curieux de constater ce que les néophytes savaient de la procédure légale en matière criminelle. Les récidivistes, bien sûr, la connaissaient par cœur. Mais ceux pour qui c'était la première fois ne pensaient pas avoir le droit de demander un avocat tant qu'on ne les avait pas inculpés et qu'on ne leur avait pas lu leurs droits. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils pouvaient se lever et sortir, en disant : « Je ne vous parle pas tant que vous ne m'inculpez pas. » Ni qu'ils pouvaient exiger l'assistance d'un avocat à n'importe quel moment.

Mais une fois encore, ce n'était pas la première fois pour Alice. Et à onze ans, elle s'était montrée réticente, d'une cohérence étonnante dans ses déclarations, selon les inspecteurs qui avaient traité l'affaire. Elles avaient emporté le bébé parce qu'elles pensaient qu'il n'était pas en sécurité. Elles étaient effrayées de devoir le rapporter après que les parents avaient fait un tel raffut. Et ensuite le bébé était tombé malade. Mais Alice ignorait pourquoi Ronnie l'avait tué. Elle n'était même pas présente.

— Pourquoi ne pas me dire où vous étiez vendredi après-midi et soir ? dit Nancy d'un ton neutre.

— Je marchais.

— Vous marchiez ?

— Je marche beaucoup. C'est une bonne méthode pour maigrir.

Nancy fournit un réel effort pour ne pas laisser son regard englober la masse indistincte sous le T-shirt rose vif d'Alice. La pauvre devait peser dans les cent kilos. Et que Dieu la prenne en pitié si elle pesait plus à son retour chez elle.

— Vous avez marché ? Pendant combien de temps ?

— Eh bien, je ne marche pas tout le temps, quand je suis dehors, dit Alice qui devait voir où la question la mènerait. Je marche un peu, ensuite je fais une pause dans un endroit climatisé, quelque part où je peux m'asseoir et me rafraîchir.

— Un fast-food, par exemple ?

— Oui, mais là il faut consommer. Au moins une boisson. Ce qui est une perte d'argent, avec tous les glaçons qu'ils mettent dans les sodas.

— Ou un centre commercial ?

Rester dans des termes généraux. Inutile de mentionner Westview pour l'instant.

— Par exemple, oui.

— Alors, où vous êtes-vous rendue vendredi, et où vous êtes-vous arrêtée ?

— Je suis allée sur la Route 40 et j'ai rempli un formulaire de demande d'emploi à un Arby's. Je cherche du boulot. Je ne veux pas travailler dans un fast-food, mais ma mère dit que je ne peux pas me montrer difficile.

— Ce n'est pas si horrible. J'y ai moi-même travaillé quelque temps.

Alice parut sincèrement intéressée par ce détail.

— Ah oui ?

— J'ai servi au comptoir dans un Long John Silver durant l'été de mes seize ans, avant de faire serveuse au Chili's. J'économisais pour m'acheter une voiture.

Pourquoi avait-elle révélé ces détails personnels à cette fille ? C'était pourtant quelque chose dont Nancy n'était pas coutumière. Mais il y avait quelque chose chez cette Alice Manning qui poussait l'inspectrice à rechercher sa confiance, quelque chose de fermé, une accusation muette gravée dans ses traits, comme le masque d'une enfant injustement punie et assez butée pour ne jamais se plaindre ou protester.

— J'aime bien le Chili's, dit Alice, mais pas ma mère.

— Vous étiez populaire ?

— Au restaurant ?

— Au lycée.

— Je ne sais pas. Je ne me suis jamais posé la question.

Elle était heureuse que Lenhardt n'assiste pas à cet interrogatoire. Il était déjà assez irritant de savoir qu'Infante se trouvait de l'autre côté de la glace sans tain. Elle perdait le contrôle de la conversation et laissait Alice la diriger. Mais peut-être qu'ainsi elle parviendrait à abaisser les défenses de la jeune fille au point d'arriver à des révélations exploitables.

— Donc vous avez dû être populaire. Seule une personne populaire n'y pense pas.

— J'étais simplement au lycée, comme les autres.

— Je ne suis pas allée au lycée, moi. Enfin, pas dans un véritable lycée, même si j'ai obtenu mon diplôme à Middlebrook.

Soudain Nancy sut ce qu'Alice attendait : de la pitié. Elle recherchait la sympathie pour avoir raté le lycée et tous les autres rituels sociaux qui ponctuent une adolescence normale.

— Eh bien, Olivia Barnes n'est jamais allée au lycée, elle non plus.

Rabrouée, Alice pencha la tête en avant, de sorte que Nancy ne put voir ses yeux quand elle murmura :

— Je sais.

— Une autre petite fille a disparu, Alice.

— Je sais.

— Comment le savez-vous ?

— Ils en ont parlé aux infos. Ma mère m'en a parlé.

— Vous l'avez appris par les infos ou par votre mère ?

— Ma mère m'en a parlé, et ensuite je l'ai vu aux infos, ce matin.

— Elle a disparu dans le centre commercial de Westview. Est-ce un des endroits où vous vous rendez, quand vous marchez ? C'est sur la Route 40.

Toujours tête baissée, elle répondit d'une voix presque inaudible :

— Oui.

— Savez-vous quelque chose ? Quelque chose concernant cette petite fille disparue ?

— Je sais quelque chose que je ne suis pas censée savoir. Mais je le sais parce que, parce que... j'ai enfreint une règle.

— Une règle ?

— Enfin, c'est plutôt une admonestation, dit Alice en redressant la tête, l'air étonné de connaître ce mot et de s'en servir.

— Une admonestation ?

— Je crois que c'est ça, oui. Je veux dire, ce n'est pas une loi, ou une règle, juste quelque chose qu'on m'a dit de ne surtout pas faire. Ma mère et mon avocat, ils m'ont expliqué qu'il y avait certaines choses que je ne devais pas faire. Et d'une certaine façon, je l'ai fait.

— Qu'avez-vous fait, Alice ?

— Je ne suis pas passée devant la maison des Barnes.

Intéressant. Interrogée sur ce qu'elle avait fait, la fille commençait par citer ce qu'elle n'avait pas fait. Si elle n'était pas passée devant le domicile des Barnes, comment aurait-elle su qu'il y avait une nouvelle petite fille Barnes ?

— Il n'y a aucune raison pour que vous passiez par là, je me trompe ?

— C'est dans mon quartier, et c'est une jolie rue. Avant, je l'empruntais tout le temps. Mais je n'y vais plus du tout.

— Avez-vous vu un membre de la famille Barnes ?

— Non.

Sa dénégation semblait être la réaction la plus honnête qu'elle ait eue jusqu'alors. Ce qui signifiait qu'elle n'avait aucune raison d'enlever une petite fille ressemblant à Rosalind Barnes. Nancy réprima un sentiment de désespoir subit. Et s'il ne s'agissait que d'une simple coïncidence ? Si la paranoïa de Cynthia Barnes les avait aiguillés dans la mauvaise direction ? Elle essaya de se convaincre qu'Infante et elle avaient gardé toutes les options ouvertes. Un jeune inspecteur des Affaires familiales essayait de fouiller les rapports des services sociaux pour vérifier les événements marquants survenus dans la famille. Et c'était malheureusement la seule piste développée par Infante et Nancy en vingt-quatre heures. Sans l'interrogatoire actuel, Nancy serait en train de répondre aux coups de fils d'informateurs bien ou mal intentionnés, de questionner les vendeuses du centre commercial ou de visionner des bandes vidéo de la sécurité qui ne montraient rien.

— Bon, ça, c'est ce que vous n'avez pas fait. Mais qu'avez-vous fait ? Quelle...

Elle choisit délibérément de reprendre le terme employé par Alice.

— Quelle *admonestation* avez-vous ignorée ?

— J'ai vu Ronnie, souffla la jeune fille.

— Ronnie Fuller ?

Alice acquiesça, avec l'expression catastrophée de quelqu'un qui vient d'avouer un acte horrible.

— Vous avez vu Ronnie...

Elle laissa la phrase en suspens pour qu'Alice la termine, mais la grosse fille n'en fit rien.

— Vous l'avez vue faire quoi ?

Alice paraissait déçue. S'était-elle attendue à une réaction plus vive ?

— Je l'ai vue... c'est tout. Je suis allée à l'endroit où elle travaille, et je l'ai observée. Elle, elle ne m'a pas aperçue. Mais je ne suis pas censée la

voir. C'est ce que Sharon a dit.

Sharon qui ? Nancy laissa ce détail pour plus tard.

— Donc vous l'avez vue. Quand ?

Une mimique d'impatience.

— Hier. C'est d'hier que nous parlons, non ? C'était hier.

— Vous étiez au Bagel Barn hier ?

— Je ne suis pas entrée dans la boutique. Je me suis assise sur le trottoir pendant un moment. J'ai aperçu Ronnie, mais elle ne m'a pas remarquée.

Alice ne semblait pas comprendre ce qu'elle était en train d'affirmer. En situant Ronnie dans le centre commercial de Westview quelques heures avant la disparition de Brittany Little, elle révélait aussi sa présence sur les lieux.

— L'avez-vous vue faire quelque chose d'inhabituel ?

— Non. Mais je l'ai vue. Je pensais que vous voudriez savoir qu'elle travaille là. Vous le saviez ?

— En fait, oui.

— Oh, fit Alice, avec une moue de déception. Je croyais que c'était pour ça que vous étiez venus me voir. Parce que vous saviez que j'avais vu Ronnie. Je me suis dit que c'est pour ça que j'allais avoir des ennuis. Je n'arrive pas à imaginer ce que j'ai fait d'autre.

— Vous n'y arrivez pas ?

La grosse jeune fille secoua la tête négativement.

— Alice, êtes-vous entrée dans la galerie marchande hier ?

— Non. Je suis partie parce que je ne voulais pas que Ronnie m'aperçoive.

— Pourquoi vouliez-vous voir Ronnie ?

— Je ne voulais pas vraiment la voir. C'est arrivé comme ça.

— Le hasard ?

— En quelque sorte.

— Que voulez-vous dire par « en quelque sorte » ? C'était le hasard, ou pas ?

— Je savais par ma mère que Ronnie avait un emploi là. Mais je ne connaissais pas ses horaires, ni quels jours elle travaillait. Alors ce n'est pas comme si je l'avais prévu.

— Mais vous êtes allée là-bas dans l'espoir de l'apercevoir ?

Son regard évita celui de l'inspectrice.

— Oui, dit-elle d'une voix si fluette que Nancy attendit un hochement de tête pour confirmer la réponse.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas...

Puis, presque pour elle-même, en forme d'autocritique :

— Je croyais que vous n'étiez pas au courant, pour le Bagel Barn, et je me suis dit que je pourrais vous aider. Je veux vous aider. J'essaie de vous aider.

— Vous pouvez nous aider, d'accord, approuva Nancy. En nous disant la vérité ?

La réponse vint aussitôt, automatique, féroce :

— Je dis toujours la vérité.

— Alors dites-moi une chose. Savez-vous quoi que ce soit sur le compte de Brittany Little, la petite fille qui a disparu ? Quoi que ce soit, Alice ?

— Je ne connais pas Brittany Little. Je veux dire, en dehors de ce qu'ils ont raconté sur elle aux infos. J'ai vu sa photo à la télé.

— Je peux vous poser une question ?

La jeune fille lui lança un regard perplexe, comme s'il était un peu tard pour demander ce genre de permission. Néanmoins elle acquiesça.

— Comprenez-moi, c'est simplement parce que votre réponse pourrait me donner – nous donner – un aperçu plus général de la situation. Quand vous avez enlevé Olivia Barnes, à quoi pensiez-vous ?

Le regard de chien battu plongeait dans celui de Nancy et décela instantanément le piège dans la question.

— Comment est-ce que ça pourrait vous donner un aperçu plus général, et de quelle situation ? Je veux dire, à moins que Ronnie ou moi nous soyons coupables de ce qui est arrivé. Et je n'ai rien fait.

— Néanmoins...

Il fallait que Nancy sache. Même si la chose se révélait sans rapport avec l'affaire en cours, elle devait obtenir une réponse à cette question qui la hantait depuis tant d'années.

— À quoi pensiez-vous ?

— Nous avons pensé qu'on l'avait abandonnée. Nous nous sommes dit que nous pourrions prendre soin d'elle jusqu'à ce que ses parents reviennent.

— Et pourquoi l'avoir tuée ?

— Je ne l'ai pas tuée, dit Alice avec une lassitude pétée de déception et de résignation. C'est Ronnie qui l'a tuée. Je n'étais même pas présente quand ça s'est passé.

— Je sais que c'est ce que vous avez dit à l'époque. Mais vous pouvez dire la vérité, maintenant. C'est une affaire classée. Vous ne courez aucun risque en me disant ce qui s'est réellement passé.

— Je vous dis la vérité. J'ai toujours dit la vérité. Ce n'est pas ma faute si personne ne m'a crue. Ronnie est une fille dangereuse. On ne peut pas savoir ce qu'elle va faire. C'est presque comme s'il y avait quelqu'un d'autre qui habite à l'intérieur d'elle et qui ressort de temps en temps. C'est pour ça que les gens croient Ronnie quand elle dit qu'elle n'a pas fait certaines choses, parce qu'elle ne se souvient pas de les avoir faites, alors elle donne l'impression d'être vraiment sincère. Mais elle est méchante, vraiment méchante.

— Est-ce que vous voulez dire qu'elle aurait une seconde personnalité ?

— Quelque chose comme ça, dit Alice d'une voix hésitante. J'ai vu un reportage, une fois, et il y avait une fille dans ce style-là. Sauf qu'avec Ronnie, ce n'est pas aussi... évident, vous comprenez.

— Que voulez-vous dire ?

— Sa voix ne change pas, et elle ne vous dit pas de l'appeler par un autre nom. Mais c'est comme s'il y avait une bonne et une mauvaise Ronnie, et la mauvaise est capable de faire n'importe quoi, et ensuite la bonne ne peut pas croire qu'elle l'a fait, alors on la croit quand elle dit qu'elle ne se souvient de rien. Je ne sais pas pourquoi elle a tué Olivia. Si j'avais été là, peut-être que j'aurais pu l'empêcher. Mais je n'étais pas là. Je n'étais même pas là.

Sa voix prenait des accents irascibles, même après toutes ces années. Oui, elle avait enlevé le bébé, oui, elle savait où se trouvait le bébé, oui, elle avait contribué à le cacher pendant quatre jours. Mais non, elle ne l'avait pas tué, et elle ne comprenait toujours pas pourquoi on ne lui avait pas reconnu des torts moindres.

Nancy n'était pas certaine de le comprendre, elle non plus. Son lien singulier avec l'affaire Barnes ne lui avait pas conféré de privilèges spéciaux, en dépit de ce que tout le monde pensait, mais au fil des années, elle s'était intéressée aux conséquences. La position d'Alice n'avait jamais varié : elle ne se trouvait pas avec Ronnie quand Olivia avait été tuée, et elle avait même un alibi partiel, puisqu'elle était avec Helen à la maison, où elle lisait, pour autant qu'on puisse considérer que la déclaration d'une mère constituait un alibi valable pour sa fille. Quelle mère n'aurait confirmé une telle histoire, dans de telles circonstances ? Mais l'alibi n'avait aucun poids parce que la chaleur et d'autres facteurs rendaient très difficile la détermination précise de l'heure du décès. Le médecin légiste avait conclu à un créneau horaire de douze heures, ajoutant ce commentaire que seul un homme de sa profession pouvait faire : « Au moins, rien n'est venu la

bouffer après la mort. » C'était là son idée d'une sorte de bénédiction, la chance de ne pas se faire « bouffer » *post mortem*.

— Alice...

Nancy avait une masse de questions à lui poser, mais le fait était qu'elles concernaient beaucoup moins Brittany Little qu'Olivia Barnes. Elle se trouvait face à une fille qui avait dramatiquement modifié le cours de son existence. Peut-être autant que Ronnie Fuller ; elles s'étaient forgé un destin commun. Sans elles, Nancy ne serait même pas là, dans ce comté. Sans la période de gloriole effrayante qu'elle avait connue dans l'affaire Olivia Barnes, elle aurait placé la barre moins haut et, par conséquent, aurait eu moins à perdre. Elle vivrait sans doute toujours en ville, serait inspectrice à la Criminelle, peut-être même sergent. Elle serait ce qu'elle était destinée à devenir depuis son enfance, la troisième génération d'une famille dans la police de Baltimore. « La police du comté, avait raillé son oncle Stan quand elle avait décidé de demander son affectation ici. Est-ce qu'ils ont seulement des crimes, dans le comté ? »

« Tu parles qu'ils en ont », répondait-elle maintenant à son oncle. La différence tenait à un taux d'homicides dix fois moins élevé. Mais les inspecteurs avaient en gros le même style d'affaires à résoudre. Et Nancy aurait préféré cinquante fusillades entre dealers à un probable homicide du type de celui-ci.

Alice tenait toujours ses bras potelés dans une pose proche de la prière. La pâleur laiteuse de sa peau était presque effrayante dans son uniformité. Pas une coupure, pas un bleu. On aurait pu croire qu'elle ne se servait jamais de ses mains, pour rien.

— Allons, Alice, vous dites que vous voulez nous aider. Il nous manque une petite précision... Cela ne vous prendrait qu'une minute.

On frappa doucement à la porte. Quand Nancy l'ouvrit, Infante était là. Il lui fit signe de le rejoindre. Elle referma la porte sur Alice, qui parut affligée d'être laissée seule.

Helen Manning se tenait dans le couloir, en compagnie d'une femme brune pulpeuse avec une tache étrange sur la partie supérieure de la joue gauche.

— Sharon Kerpelman, se présenta-t-elle. Je suis l'avocate d'Alice. Inculpez-la ou relâchez-la. Elle ne vous dira plus un mot ce soir.

— Écoutez, dit Infante, j'ai vu votre carte. Vous êtes affectée à la défense des cas regardant la police municipale, et votre juridiction ne s'applique pas ici. Notre suspecte n'est plus mineure et il ne s'agit pas d'une affaire concernant la ville.

— Je vous l'ai déjà dit, je suis ici au nom de Rosario Bustamante, qui a accepté de représenter Alice. Mlle Bustamante est... indisposée et elle m'a demandé de venir ici pour veiller à ce que sa cliente sorte libre de vos locaux.

— Je ne crois pas que nous puissions vous donner satisfaction.

— Allons donc ! Alice a appelé et laissé un message sur mon répondeur il y a deux heures, pour me demander de la rejoindre ici, ou de trouver quelqu'un qui pourrait me remplacer. J'ai pris connaissance de son message il y a vingt minutes. Mais vous savez pertinemment, et je sais pertinemment qu'elle peut se lever et sortir de vos locaux de son propre chef. Et je ne vais certainement pas la laisser vous parler encore, à cette heure tardive. Elle est fatiguée, malléable, et elle dirait n'importe quoi pour vous faire plaisir.

— Nous l'avons interrogée sur les lieux de l'enlèvement.

— Vraiment ? C'est assez drôle, parce que j'ai dîné avec Alice hier soir, et je ne pense pas qu'elle ait eu le temps de kidnapper une petite fille, de la cacher quelque part et de revenir à pied chez elle.

Sharon alla jusqu'à la porte qu'elle ouvrit d'un geste décidé.

— Es-tu passée à Westview vendredi, Alice ? N'aie pas peur de dire la vérité.

La voix d'Alice leur parvint, toute douce et hésitante :

— Eh bien, peut-être que c'était un autre jour. Je veux dire, je suis allée une fois là-bas, et j'ai aperçu Ronnie. Mais c'était il y a une semaine ou deux.

Sharon Kerpelman ne cacha pas sa satisfaction.

— Vous voyez ? Elle apprend que vous la recherchez, elle sait que c'est à cause de ce qui s'est produit naguère, et elle ne peut pas s'empêcher de vouloir arranger les choses.

Peut-être Sharon, et non Helen, avait-elle expliqué à Alice qu'il fallait voir dans son crime un élément appartenant à un passé définitivement révolu, songea Nancy.

— Elle sait que Ronnie travaille au Bagel Barn, et elle pense que vous devriez le savoir, vous aussi, voilà tout, ajouta l'avocate.

— Mais pourquoi mentir ? Pourquoi dire que c'était hier si ce n'était pas hier ?

— Il y a beaucoup de... commença Helen.

Mais Sharon la fit taire d'un regard et d'un petit geste de la main. Puis elle fit signe à Nancy et Infante, et les entraîna plus loin dans le couloir, hors de portée d'oreille de la jeune fille.

— C'est dur pour Alice, dit-elle, adoptant le ton calibré de la conciliation et d'une certaine connivence, mais elle n'était pas très douée pour cet exercice. Elle s'est retrouvée prise dans une situation qui la dépasse, et elle tente toujours de s'en défaire. Il y a sept ans, elle avait trop peur de Ronnie Fuller pour l'empêcher de commettre l'irréparable. Et maintenant la police débarque et elle entrevoit une chance de rédemption. Elle s' imagine que si elle vous dit ce que vous voulez entendre, elle pourra enfin renverser la vapeur. Mais Alice n'a rien à voir avec l'affaire présente. Si Ronnie Fuller a fait quelque chose..., continua-t-elle en haussant les épaules, c'est le problème de son avocat, de toute façon.

— Elle a un avocat ?

— Figure de rhétorique. Je l'ignore.

Sans en demander la permission, Sharon Kerpelman revint dans la salle d'interrogatoire et en ressortit avec Alice, un bras autour des épaules de la jeune fille.

— Nous allons partir, maintenant. Si vous désirez lui parler de nouveau, contactez-moi.

— Je pensais que Rosario Bustamante la défendait ? remarqua Infante.

— Exact. C'est ce que je voulais dire. Contactez-la.

Infante consulta du regard Nancy, qui secoua la tête avec tristesse. Bien sûr, ils pouvaient s'opposer à cette avocate retorse, exiger que Bustamante vienne en personne avant de relâcher Alice, mais ils avaient perdu l'occasion. Alice ne leur parlerait plus, ni ce soir ni jamais. Étrange. Elle était assez intelligente pour prévenir son avocat mais assez naïve pour commencer à se livrer hors de sa présence. Infante se tourna vers Kerpelman et acquiesça sèchement, comme si c'était sa décision.

Le trio partit sans un mot de plus. Mais au grand étonnement de Nancy, Alice se retourna et lui adressa un petit signe timide de la main en guise d'au revoir.

Gloria Potrcurzski pleura la première fois qu'elle vit sa fille en uniforme. Nancy supposa que c'était parce que son oncle, le frère de sa mère, avait été blessé durant ses toutes premières années de service. Blessé était un bien grand mot. Une balle lui avait effleuré le cou, elle avait juste sifflé à son oreille, ce qui n'avait nécessité qu'un rapide passage aux urgences. Mais l'incident avait beaucoup choqué la famille pendant quelques heures, tandis que la station de radio locale enchaînait les bulletins alarmistes sur un officier « abattu » à Hollins. Dans la famille de Stan Kolchak, tout le monde connaissait son secteur et ses horaires, et tous avaient su de qui il s'agissait. Pourtant, la conclusion heureuse de cette histoire semblait accroître la souffrance que Gloria gardait en mémoire. Aussi, quand elle sanglota devant sa fille en uniforme, Nancy pensa que ses anciennes peurs la submergeaient de nouveau.

— Oh, ma chérie, réussit enfin à articuler sa mère, tu es horrible là-dedans.

C'était vrai, mais Nancy s'y attendait un peu. Depuis son entrée à l'académie, elle avait remarqué que même les actrices dans les différents feuilletons policiers semblaient engoncées et peu naturelles dans les uniformes de police. Et elles avaient l'avantage d'une taille de guêpe, d'un fessier moulé et de l'habitude des costumes. Sur Nancy, qui était de taille moyenne et tout en courbes agréables, la tenue était particulièrement peu flatteuse. Surtout celle d'hiver, avec le pull.

Mais c'était le côté masculin du vêtement qui arracha des larmes à Gloria Kolchak Potrcurzski. Gloria était le seul enfant de sa génération, et le monde qu'elle avait créé pour sa fille unique avait été réactionnaire par sa féminité outrée, papier peint rose et blanc dans la chambre, lit à baldaquin, étagères croulant sous les poupées, fonds illimités pour la garde-robe et la coiffure. Et elle était sur le point de triompher quand, à vingt et un ans, Nancy décida qu'elle n'en pouvait plus de lutter contre sa destinée. Elle changea sa matière principale pour le droit pénal et, près de deux années plus tard, elle se présentait devant sa mère dans la tenue d'un cadet fraîchement émoulu.

— Je n'avais jamais pensé que ma fille deviendrait flic, dit la femme, qui était la fille d'un policier et la sœur de deux autres.

— Ne t'inquiète pas, maman, répondit Nancy. Je passerai inspecteur très vite, et alors je serai en jupe tous les jours.

Elle était le genre de fille à tenir de telles promesses. Sept ans plus tard, alors que samedi cédait sa place à dimanche et que la fête nationale s'effaçait devant le 5 juillet, Nancy portait un chemisier blanc ajusté, une jupe kaki descendant au genou, des bas et des chaussures Easy Spirit. Si ces dernières étaient plus confortables que le modèle réglementaire, elle n'aurait pas aimé les avoir aux pieds pour jouer au basket, comme les femmes dans les vieilles pubs télévisées.

Pas plus qu'elle ne désirait suivre un sentier envahi par les herbes folles et patauger dans un ruisseau pollué au sein d'une obscurité trouée seulement par le faisceau de sa petite lampe torche, mais c'était le métier qu'elle avait choisi.

C'était une nuit chaude, parfumée, de celles qui poussent les vieux de la vieille à renifler la brise et à se demander si la McCormick Spice Co. ne s'est pas soudainement matérialisée à nouveau sur le port. Mais l'odeur planait sur toute la métropole, et c'était plus celle des céréales que des épices. Pour Nancy, le vent tiède chargé d'effluves ranimait des souvenirs

de la cuisine de sa grand-mère Potrcurzski – les petits pains fourrés maison levés à l'étouffée, la pâte ouverte des pirojki attendant d'être farcis, un doux parfum de chou. Cuisiné avec art, ce légume dégageait une senteur très agréable. Nancy roula dans cette atmosphère venue de son passé vitres baissées, indifférente à la chaleur, curieuse de savoir si elle retrouverait l'endroit exact, après toutes ces années.

Olivia Barnes était portée disparue depuis quatre jours, presque cinq, avant qu'on n'envoie les cadets de l'académie de police ratisser cette aire de stationnement au coin sud-ouest de Leakin Park. On avait retrouvé un sans-abri qui poussait le landau d'Olivia, l'utilisant à la place du chariot de supermarché habituel pour transporter l'improbable collection d'objets de rebut qu'il estimait précieux. Inévitablement, l'individu, qui était légèrement dérangé, fut traité en suspect, mais il répéta sans varier d'un iota qu'il avait découvert le landau dans la ravine, celle d'un ruisseau creusée par la sécheresse de l'été. Peu de temps après, un bus jaune de ramassage scolaire véhiculait les cadets de l'académie au coin sud-ouest du parc. Nancy faisait partie de l'expédition.

Peu de promotions accomplissaient leur formation sans ratisser Leakin Park au moins une fois. C'était un exercice d'entraînement classique, qui commençait généralement par la recommandation supposée ironique de ne pas signaler tous les cadavres présents, afin de ne pas y passer la journée. Mais personne ne plaisanta le matin où ils se rassemblèrent pour rechercher Olivia Barnes. Les seuls sons dans Leakin Park ce jour-là furent ceux des pas mesurés des cadets qui s'enfonçaient toujours plus loin dans le parc, en gardant un espace de quatre mètres maximum entre eux.

Les fouilles en plein air sont sujettes à maintes imperfections. Nancy le savait avant même d'entrer à l'académie. Les gens étaient toujours ahuris quand on retrouvait un cadavre dans une zone déjà passée au peigne fin par la police, mais ces critiques en pantoufles n'avaient jamais vécu l'expérience d'une progression en forêt, pas à pas. En ce jour de juillet, les

ombres profondes de Leakin Park créaient des puzzles mouvants qui jouaient des tours au regard le plus attentif, jusqu'à ce que tout devienne vert, vert sombre, et gris. Il était très facile d'imaginer le corps d'une enfant caché dans ces plantes rampantes qui couraient partout.

Nancy faisait équipe avec un autre cadet, Cyrus Hickory, un garçon hâbleur de vingt-trois ans qui parlait à l'envi de ses diplômes. Cyrus était un sujet d'étude rêvé, un Afro-Américain au crâne rasé parlant avec un accent que Nancy aurait attribué à coup sûr au pire des bouseux du cru. Chaque fois qu'en moins de vingt minutes il faisait allusion à son diplôme décroché à Virginia Commonwealth, Nancy lui rappelait que la plupart des autres cadets étaient eux aussi diplômés. Mais Cyrus rétorquait toujours :

— J'ai pris criminologie comme matière principale, et sociologie en matière secondaire. J'ai décidé d'embrasser cette carrière dès la cinquième année d'école primaire.

Nancy avait cru qu'il cherchait à l'insulter de façon détournée. Avec deux oncles et un fiancé sous l'uniforme, elle se sentait la représentante type d'un certain népotisme. En fait Cyrus, qui venait de Virginie, ignorait tout de sa famille, du moins en ce jour de juillet. C'était une des rares personnes qui osaient la traiter avec une certaine condescendance, ce qui à la réflexion était curieusement rafraîchissant. Au moins n'avait-elle pas à s'inquiéter qu'il s'ingénie à se faire bien voir d'elle, comme d'autres semblaient s'y évertuer.

Quand ils s'interrompirent pour déjeuner de sandwiches et d'eau en bouteille distribués par un groupe de volontaires proches de la famille de l'enfant disparue, elle confia à Cyrus qu'elle pensait leur grille de recherche mal orientée. Ils ne fouillaient pas dans la bonne direction.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, ironisa-t-il. Le landau a été retrouvé au fond de la ravine. Il est logique d'en déduire que le kidnappeur s'est rendu compte qu'il ne pourrait pas le pousser en haut de la colline. Il l'a

donc abandonné là, avant de continuer avec l'enfant dans les bras pour passer la crête.

— Moi je pense qu'il a très bien pu suivre le cours d'eau, sans essayer de le franchir, quand il a décidé de se débarrasser du landau. Et s'il avait marché dans le ruisseau ?

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Il aurait laissé moins de traces, non ? Pas d'empreintes de pas dans la poussière, pas de végétation écrasée. C'est le genre de ruse indienne qu'on apprend en primaire.

L'hypothèse découlait en réalité d'un cours sur les Amérindiens suivi à St. William la même année, et qu'on donnait dans toutes les écoles. Mais elle n'envisageait pas que les coupables soient des élèves de primaire, pas alors. Ils recherchaient un adulte, un sociopathe capable de transporter une enfant de dix kilos sans fatigue. Personne n'aurait imaginé que deux fillettes s'étaient relayées pour porter le bébé après avoir abandonné le landau trop lourd près du ruisseau, ni qu'elles marcheraient dans l'eau parce qu'elles avaient les chevilles nues et qu'elles savaient les bois pleins de sumac vénéneux. L'été précédent, Helen Manning s'était assurée que les gamines pourraient dorénavant reconnaître cette plante urticante, après avoir joué ici et être revenues avec les jambes couvertes de plaques.

— Il y avait une cabane, plus bas vers Franklinton, dit Nancy. Ma mère a un cousin éloigné qui habite de ce côté de la ville, il travaille dans une pêcherie de crabes...

Elle faillit prononcer son nom, Kolchak, pour voir si Cyrus le connaissait, mais elle se ravisa. Elle y aurait peut-être gagné la déférence du cadet, mais elle aurait perdu son respect.

— Bref, un jour nous avons emprunté ce raccourci par le parc, c'est pourquoi je me souviens de cette cabane. Un petit homme habitait ici, avec des poules et des coqs. Nous l'appelions l'« homme aux poulets ». Il était comme... une vision du passé. Impossible de deviner comment on lui

permettait de vivre de la sorte, dans une cabane faite de toile goudronnée, avec un petit appentis à côté.

— Ce n'est pas dans notre secteur de recherches, remarqua Cyrus.

— C'est la pause déjeuner. Ils ne peuvent pas nous prendre en défaut si nous allons explorer ailleurs, tant que nous sommes de retour à temps.

— La chaîne de commandement, cita-t-il d'un air docte. On doit respecter la chaîne de commandement, Nancy. Nous n'appartenons même pas à la police, pour l'instant. Commence à faire ce que tu veux, et tu n'entreras jamais dans la police.

— Je respecte la chaîne de commandement autant que n'importe qui. Quand c'est à leur tour de diriger, j'obéis. Mais là, c'est sur mon temps personnel, tu comprends ? D'ailleurs tu n'es pas forcé de venir avec moi.

Mais il l'accompagna. Ils se mirent en marche le long de la ravine en direction de la cabane dont Nancy gardait le souvenir. L'endroit était plus éloigné qu'elle ne l'avait calculé, et elle se rendit bientôt compte qu'ils étaient allés si loin qu'ils ne pourraient jamais revenir à l'heure.

— Génial, maugréa Cyrus après avoir consulté sa montre. Maintenant nous sommes vraiment dans la merde.

— Je crois que c'est juste après cette courbe.

Mais ce n'était ni après celle-ci, ni après la suivante, ni même la troisième. Ils avaient parcouru plus d'un kilomètre et demi quand Nancy aperçut enfin l'endroit dont elle se souvenait, de l'autre côté du ruisseau et sur une petite élévation. La cabane n'était plus visible de la route, comme lorsque Nancy était enfant, car l'extension de la forêt avait créé un rideau d'arbres. Seul quelqu'un qui connaissait déjà l'endroit pouvait le trouver.

Curieusement, elle eut un mouvement de recul. L'acuité de sa mémoire l'effrayait un peu. C'est Cyrus qui traversa le cours d'eau dans de grandes gerbes d'éclaboussures, sans se soucier de ses chaussures ni de son pantalon tant il avait hâte d'en finir. Il gravit la petite colline au trot. Ils perçurent au loin la stridulation du sifflet de leur sergent. Jamais ils ne pourraient

rebrousser chemin assez vite, même en courant. La sanction serait sévère, particulièrement pour Nancy, dont l'insubordination serait sans doute interprétée comme la preuve d'une suffisance héritée de ses liens familiaux. Elle traversa le ruisseau en passant d'un rocher moussu sur un autre, et manqua tomber lors de son dernier saut.

— Reste où tu es, lança-t-il d'une voix étranglée.

Mais Nancy ne voyait aucune raison de lui obéir. Elle gravit à son tour la pente pour affronter les conséquences de son intuition.

Pour une journée aussi chaude, une fraîcheur étonnante régnait à l'intérieur de la cabane. Comment un assemblage de branches aussi mince, plus fragile que tout ce que les trois petits cochons avaient pu construire, était-il capable d'offrir une telle protection contre la chaleur ? Nancy frissonna pendant que son regard s'accoutumait à la pénombre, et elle tenta de se préparer à voir ce qu'elle ne serait jamais prête à voir.

Une pile de couches usagées occupait un coin du réduit. L'odeur qui s'en dégageait était presque réconfortante par sa normalité, bien qu'un simple regard révélât des souillures d'un jaune verdâtre de mauvais augure. Des gobelets et des cuillères en plastique – glace ou yaourt – étaient rassemblés dans un autre coin, et une tache blanchâtre à la commissure des lèvres d'Olivia Barnes suggérait que quelqu'un avait essayé de nourrir le bébé.

Pourquoi nourrir un bébé si vous allez le tuer ? songea Nancy.

— Je ne sais pas, répondit Cyrus, bien qu'elle n'ait pas formulé cette question à haute voix, elle en était sûre. Je ne sais pas.

Les yeux du nourrisson étaient ouverts, ses bras raidis contre son petit corps, comme si Olivia était morte en attendant que quelqu'un la berce une dernière fois. Près d'elle se trouvait un vieux diable à ressort, les arêtes de sa boîte rongées par la rouille. Ce jouet troubla beaucoup Nancy. Sa présence avait quelque chose de presque obscène, avec ses couleurs passées, qu'on devinait criardes à l'origine.

Elle prit dans sa poche la paire de gants qu'on leur avait distribuée ce matin dans le bus, de la même façon qu'on donne à des enfants en sortie scolaire les tickets d'entrée au musée ou au planétarium. On avait conseillé aux cadets de ne toucher à rien si possible, mais Nancy décida d'ignorer aussi cette directive. Elle craignait de fondre en larmes si elle ne trouvait pas très vite quelque chose de constructif à faire. Elle tendit la main vers le jouet et, bien qu'elle n'ait pas touché la manette sur le côté, la boîte s'ouvrit instantanément, comme si elle guettait cet instant. Cyrus et Nancy sursautèrent, puis rirent faiblement de leur réaction.

Le singe qui venait d'apparaître avait un costume rouge et jaune en satinette de mauvaise qualité, et sa face en plastique avait depuis longtemps perdu la peinture définissant ses traits simiesques.

— C'est une belette qui doit jaillir de la boîte, dit Nancy.

— Hein ?

— C'est une belette qui surgit, normalement. Pas un singe.

Elle referma le couvercle, tourna le petit cran, et la chanson qui s'égrenait confirma ses dires.

— Je parie que personne ne sait à quoi ressemble une belette, dit Cyrus.

L'inanité de cette conversation ne leur échappait pas. Mais ils étaient jeunes et inexpérimentés. Le cynisme qui leur permettrait de supporter de telles situations ne viendrait que des années plus tard, des cadavres plus tard, peut-être toute une carrière plus tard. Il n'y avait probablement pas un seul flic assez endurci dans tout Baltimore pour désamorcer l'horreur de cet instant par une plaisanterie.

Nancy tourna la boîte entre ses mains. Sur le fond, elle vit alors le morceau d'adhésif sur lequel était inscrit en lettres fièrement tracées d'un enfant qui vient d'apprendre à écrire en cursive : *Alice Manning*. Le nom ne signifiait rien pour elle, mais elle imaginait un professeur disant à cette Alice Manning, comme le sien l'avait jadis dit à Nancy, que ses *A* devaient ressembler à un navire à voile allant en marche arrière, tandis que ses *M*

devaient être grands et fermes, comme une grille en fer forgé. Sa maîtresse devait être fière d'une fillette qui écrivait ainsi.

Nancy referma la boîte, de sorte que le jouet soit tel qu'ils l'avaient trouvé, et sortit à reculons de la cabane. Cyrus remontait déjà le cours du ruisseau au pas de course, en pataugeant dans l'eau saumâtre. Il voulait annoncer la nouvelle le premier, pensa-t-elle, pour s'adjuger tout le crédit de leur découverte. Mais elle le jugeait mal. Il désirait seulement s'éloigner au plus vite de cet endroit, et mettre autant de distance que possible entre lui et ce bébé mort.

Nancy pensait à Cyrus alors qu'elle progressait le long de ce même ruisseau en s'éclairant de sa lampe torche. De nouveau, le trajet était plus long que dans son souvenir. Une fois encore, elle parcourait courbe après courbe en guettant l'apparition de la cabane, sans jamais l'apercevoir. Et si on l'avait détruite ? Ne se sentirait-elle pas idiote ?

La dernière fois qu'elle avait vu Cyrus, c'était deux ans auparavant, à Circuit City, quand avec Andy elle était allée acheter un téléviseur. Il lui avait déclaré être associé dans une société commerciale et gagner très bien sa vie, beaucoup mieux qu'il ne l'avait espéré. Il s'était découvert un véritable don pour la vente, à sa grande surprise.

— Toujours flic ? demanda-t-il à Nancy.

— Oui, répondit-elle. Mais dans le comté, maintenant.

Il acquiesça, et elle devina un monde de suppositions dans ce simple mouvement de tête. Ils croyaient tous savoir pourquoi elle avait quitté la ville. Ils se trompaient tous. Et même si elle le leur avait dit, ils ne l'auraient pas crue. À leur place elle ne l'aurait pas cru, elle non plus. Qui pouvait penser qu'un coup de chance se révèle la pire chose qui puisse vous arriver ? Les erreurs... Tout le monde en commettait, et donc on pouvait vous les pardonner. C'était la chance effrayante de Nancy qui l'avait fait dérailler.

Avec le temps, la cabane s'était affaissée sur elle-même, aussi sûrement que les épaules de Cyrus. Au pied de la colline, Nancy eut un moment d'hésitation, exactement comme jadis. Peut-être qu'à l'époque elle avait vaguement pressenti les conséquences qui découleraient du simple fait de gravir cette pente et de trouver ce qu'elle avait trouvé. Si de nouveau elle franchissait le seuil de cet abri de fortune, les conséquences seraient-elles encore plus dures ? Mais elle avait fait tout ce chemin en pleine nuit. Il fallait qu'elle en ait le cœur net.

La torche électrique dévoila Ronnie Fuller assise dans un coin de la cabane, genoux ramenés contre son torse, qui se balançait en rythme. Elle plissa les yeux quand le pinceau lumineux baigna son visage, mais ne dit rien. Nancy éclaira le reste de l'endroit. Il n'y avait personne d'autre, mort ou vivant. Il n'y avait rien ici, sinon Ronnie, qui se balançait d'avant en arrière en fredonnant une petite mélodie.

— Elle est là ? demanda Infante quand il revint au dixième étage vers deux heures du matin, en réponse à l'appel de Nancy.

— Oui, dit celle-ci.

Elle sirotait une tasse du café qu'elle venait de faire, bien qu'elle n'eût pas réellement besoin d'un excitant. L'adrénaline suffisait, qui la maintenait alerte et tous sens aiguisés, imperméable au sommeil.

— Tu lui as parlé ?

— Nous avons bavardé, sans aborder de sujet en particulier. Mais une fois que je l'ai fait venir ici et que je suis allée lui chercher un soda et une barre chocolatée, elle s'est endormie.

— Et tu l'as laissée faire ?

Infante n'avait pas formulé sa question comme un reproche, c'était évident, mais c'est ainsi qu'elle le reçut.

— C'est bizarre, mais je n'ai pas réussi à la réveiller, dit-elle, en s'efforçant de ne pas paraître sur la défensive. Je l'ai secouée en lui prenant le bras, j'ai presque hurlé dans son oreille, mais elle a continué à dormir.

— Elle a continué à dormir malgré tout, répéta Infante. Bah, laisse-la dormir, alors. Et tu devrais en faire autant. Accorde-toi une petite sieste, je monterai la garde au cas où elle se réveillerait, et je te préviendrai. Eh, comment as-tu su où la trouver ?

— L'intuition.

La réponse était honnête, se rassura la jeune femme, même si elle n'était pas complète. Un jour elle raconterait tout à son coéquipier, mais pas ce soir. Ce soir elle se surprenait à lui dire ce qu'elle avait dit à Cyrus, cadet comme elle, toutes ces années plus tôt :

— Je me suis souvenue de cette cabane à Leakin Park, dans un coin où ma famille avait l'habitude d'aller pour le concours de crabes de Millrace.

— Mais aucun signe de la fillette disparue ?

— Aucun.

— Elle a encore essayé de fuir ?

— Elle m'a semblé presque heureuse d'être retrouvée. C'est un endroit assez effrayant, la nuit. Moi, ça m'a fait peur.

En réalité, la fille lui avait tendu les bras, dans une posture de supplication qui avait dérouté l'inspectrice. Puis celle-ci avait compris que Ronnie s'attendait à ce qu'elle lui passe les menottes.

Nancy n'avait même pas songé à la difficulté de ramener quelqu'un le long de cet itinéraire plongé dans les ténèbres et plein de pièges, encore moins quand la personne en question était menottée. Elle avait pensé être partie en pure perte à la recherche du corps de Brittany Little. Devait-elle se servir des menottes ? Le simple fait que Ronnie était disposée à les porter aurait dû constituer une preuve suffisante qu'elle ne chercherait pas à s'enfuir. Tant bien que mal, elle avait décidé de se rendre.

Mais que se passerait-il si elle essayait de s'enfuir, une fois dans les rues ? Et si, libre dans l'obscurité, au milieu de ces ombres imprécises dans les bois, elle faisait trébucher Nancy, lui volait son arme, ou sa voiture ? *C'est comme s'il y avait une bonne et une mauvaise Ronnie*, avait averti Alice, *et la mauvaise est capable de faire n'importe quoi, et ensuite la bonne ne peut pas croire qu'elle l'a fait*. Comment Nancy pourrait jamais se justifier devant Lenhardt, ou le lieutenant et sa hiérarchie ? Elle détestait ce genre de pensée, une anticipation de son échec et de la réaction des autres. Mais l'autocritique après-coup était une seconde nature chez elle.

Elle avait aidé Ronnie à descendre la colline, malgré ses mains menottées dans le dos, jusqu'à sa voiture, une Toyota RAV-4.

— C'est un véhicule de police ?

— C'est mon véhicule personnel.

— Oh !..., et comme si elle devait se montrer polie, dire quelque chose, n'importe quoi, elle est jolie.

— Merci.

Ronnie n'avait rien ajouté, laissant Nancy la harnacher sur la banquette arrière comme une enfant en bas âge. La jeune femme avait réglé la ceinture de façon à ce que sa passagère puisse se pencher en avant, en laissant du jeu à ses poignets.

— Où est Brittany Little ? avait-elle demandé alors qu'elles étaient en chemin.

— Qui ça ?

— La petite fille enlevée dans Value City.

— Une petite fille a été enlevée à Value City ?

— Allons, Ronnie. Si tu ne savais pas qu'une petite fille avait disparu, pourquoi t'être enfuie ?

— Parce que vous êtes de la police, d'accord ? Vous êtes flic.

— Je suis une inspectrice qui enquête sur la disparition d'une petite fille survenue à moins de deux cents mètres de ton lieu de travail.

— Non, je veux dire : c'est vous le flic, fit-elle en attendant la confirmation de Nancy. Le flic qui a retrouvé le bébé. Dans un premier temps, je ne vous ai pas reconnue, mais quand j'y ai réfléchi, je me suis rappelée où je vous avais vue avant. Vous n'avez pas beaucoup changé. Vous êtes toujours coiffée de la même façon.

— Comment savais-tu à quoi je ressemblais ?

— Ma mère..., et ce simple mot modifia le train de pensées de Ronnie, vous êtes passée à la télé, pas vrai ? Vous avez reçu une sorte de récompense ? Et on a beaucoup parlé de vous dans les journaux. Même plus

tard, quand on m'avait déjà envoyée au loin. Je vous ai vue à la télé deux ou trois fois. Pas vrai ?

— Oui, dit Nancy. C'est vrai.

Elles roulèrent en silence pendant un moment. N'ayant pas le loisir de regarder l'adolescente en face, Nancy ne voulait pas trop creuser le sujet de Brittany. Mais elle pouvait poser des questions au sujet d'Olivia.

— Pourquoi les yaourts, Ronnie ?

— Hein ?

— Tu as donné des yaourts à manger à Olivia. Nous avons retrouvé tous ces pots en plastique partout dans la cabane. Mais si vous avez acheté des yaourts, tu aurais pu acheter des petits pots pour bébé. Vous ne saviez ce qu'il fallait donner à manger à un bébé ?

— Nous n'avons rien acheté. J'ai pris ces yaourts chez moi.

— Oh !

Nancy réfléchit à cet élément. Jusqu'à ce qu'elle la pose, la question lui avait paru grave. Pendant toutes ces années, elle avait pensé à ces pots de yaourt, et l'explication était tellement simple. Toutes les réponses étaient-elles aussi simples que celle-ci ? Si oui, elle pouvait aller plus loin, et poser la seule question qui comptait vraiment.

— Pourquoi l'avoir tuée ?

— Le bébé, vous voulez dire ?

Ronnie aurait-elle demandé une telle précision si elle n'avait pas tué plus d'une petite fille ? Cette seule évidence syntaxique emplît Nancy d'espoir mais aussi de peur car, si elle voyait juste, Ronnie venait de confesser que Brittany Little était déjà morte.

— Oui. Olivia Barnes. Le bébé.

Elle distinguait la silhouette de la jeune fille dans le rétroviseur, mais pas son visage. L'adolescente était affaissée contre une portière, joue pressée contre la vitre. Elle mit tant de temps à répondre que Nancy crut

qu'elle allait ignorer la question, ou qu'elle s'était assoupie. Mais enfin elle parla.

— Elle était triste. Elle était très, très triste.

Parlait-elle d'elle-même à la troisième personne ? Était-ce le moment où elle passait de la bonne à la mauvaise Ronnie, ou l'inverse ? Parce qu'un bébé ne pouvait certainement pas être triste, même dans le vocabulaire d'une gamine de onze ans. Boudeuse, oui. De mauvaise humeur, ou colérique. Mais comment pouvait-on dire d'un bébé qu'il était triste ?

— Comment as-tu su que le bébé était... triste ?

À nouveau un long silence avant que la réponse ne vienne de la banquette arrière :

— C'est compliqué.

Ronnie parlait comme Alice quand elle avait invoqué « le passé », ces termes répétés, suggérés par quelqu'un de plus mûr.

— C'est une histoire très compliquée.

Pendant tout le trajet du retour, elle n'avait pas dit un mot de plus. Et à présent elle dormait. Infante et Nancy l'observaient à travers la glace sans tain. Dans son T-shirt et son jean, elle paraissait plus jeune qu'elle ne l'était. Pourtant il aurait suffi de très peu pour qu'elle semble plus âgée – une jupe courte, un peu de maquillage. C'était l'étrange attribut des jeunes filles de dix-huit ans, Nancy s'en souvenait. Elles pouvaient faire avancer ou reculer la pendule, être une enfant quand cela les arrangeait ou tromper le monde en ayant tout d'une femme. C'était une période de la vie pleine de promesses et de pièges. À cet âge, Nancy avait rompu avec Andy pendant l'été, parce qu'elle avait décidé de tenter sa chance dans le monde, sans savoir où ni comment. Puis elle était revenue en hâte auprès de lui quand elle avait compris qu'elle ne devait surtout pas rejeter la chance inespérée d'avoir rencontré son âme sœur à quatorze ans.

— D'abord elle prend la fuite, et maintenant elle dort, dit Infante. Elle a tout d'une illustration du manuel de la culpabilité.

— Elle doit être épuisée, dit Nancy avec ce sens de la justesse innée chez elle. Elle a eu une très longue journée. Et elle a semblé sincèrement déconcertée quand j’ai fait allusion à Brittany Little.

— Tu es fatiguée, toi aussi, pourtant tu ne dors pas. La seule différence entre vous deux, c’est qu’elle sait ce qui est arrivé à Brittany Little, et pas toi. Tu crois qu’on devrait la réveiller ?

— Impossible, crois-moi. Elle est comme morte au reste du monde.

Ses paroles flottèrent un moment dans l’air, et elle regretta de ne pas avoir trouvé une autre expression.

Oui, Ronnie Fuller dormait, mais son sommeil n’était fait ni d’innocence ni de culpabilité, seulement d’une vie entière consacrée à se démenier dans un monde incompréhensible. Elle avait toujours eu cette capacité à s’endormir dans à peu près n’importe quelle circonstance. À trois mois, elle dormait la nuit entière. À l’époque où elle commençait à marcher, elle s’endormait sur la banquette arrière de la voiture familiale, coincée si étroitement entre ses frères que son père prétendait qu’ils n’avaient pas besoin de ceinture de sécurité. Et c’était aussi bien, car la vieille Ford n’en avait pas. Elle avait somnolé à l’école, et ses professeurs en avaient déduit qu’elle avait une vie de famille si chaotique qu’elle ne pouvait se reposer assez. Sur ce point, ils ne se trompaient qu’à moitié. Ronnie avait connu une vie de famille pour le moins chaotique, oui, mais elle avait dormi tout son saoul, ce qui avait oblitéré pour elle pas mal d’épisodes désagréables. Son lit était son refuge dans une maison qui n’en était pas un.

Et quand son plus jeune frère aîné, Matthew, avait commencé à essayer de se glisser entre ses draps, alors qu’elle n’avait que neuf ans, elle s’était servie du sommeil pour assurer sa sécurité.

Matthew avait douze ans à l’époque, et Ronnie le soupçonnait depuis quelque temps déjà d’avoir des vues sur elle. Jusqu’alors, il s’était montré cruel, mais supportable – il la pinçait, la boxait, la houspillait. Quand elle essuyait ces agressions sans réagir, en paroles ou en actes, généralement

Matthew se lassait et trouvait quelqu'un ou quelque chose d'autre à torturer. Helen Manning avait raconté à Ronnie l'histoire de la Reine des neiges, et la fillette avait rapidement vu l'avantage d'avoir un éclat de glace fiché en plein cœur, tant que vous pouviez l'ôter à loisir. Elle s'imaginait en Reine des pierres, et cela lui plaisait bien.

Tard un soir d'un mois d'août, l'année des douze ans de Matthew et des neuf de Ronnie, son frère s'était introduit dans sa chambre alors que la maison était plongée dans le calme, du moins le calme habituel, c'est-à-dire avec la télévision qui rugissait dans le salon, et leur père qui ronflait paisiblement devant l'écran. Les mains de Matthew étaient crispées sur l'entrejambe de son pyjama, comme s'il était pressé d'aller aux toilettes, et de telle sorte que seul le bout de son sexe dépassait. C'est ainsi qu'il tenait les musaraignes quand il en capturait une dans le jardin à l'abandon des Manning. Ronnie voyait tout cela parce qu'elle feignait d'avoir les yeux clos tout en regardant sous le rideau de ses cils. Elle resta immobile, sans presque respirer, en attendant de voir ce qu'il allait faire. Elle comprit, inconsciemment, que ce serait cette nuit-là.

— Ronnie, dit-il dans un murmure rauque. Eh, tu dors ?

Elle laissa échapper un soupir pareil à ceux que poussait leur père quand il s'assoupissait sur le canapé après le dîner, avant de se mettre à ronfler avec entrain. Elle n'osa pas simuler un ronflement, car elle savait qu'il aurait sonné aussi faux que celui d'un personnage de dessin animé, avec sifflement et frémissement de lèvres.

— Je veux te montrer quelque chose, dit Matthew en essayant de lui saisir le poignet, mais Ronnie roula sur le ventre comme dans un rêve un peu agité, et coinça ses bras en V sous son torse, les deux mains croisées sur son sexe.

— Ronnie, Ronnie. Allez, Ronnie, c'est un secret, un secret vraiment cool...

Elle faillit lui répondre : « Tu parles d'un secret, abruti. » Le domaine de la sexualité ne lui était pas étranger, même si elle ne le connaissait pas en détail. Sa mère avait fait une fausse couche quand Ronnie n'avait que quatre ans, ce qui avait offert à la fillette une vue d'ensemble précoce de certains aspects de la vie adulte. Les films sur le câble et les feuilletons à l'eau de rose avaient plus ou moins bien comblé les blancs, et Ronnie possédait une idée globale de ce qui se passait entre un homme et une femme, les conséquences qui en découlaient et l'effet très étrange que ce genre d'occupation avait sur les hommes. Elle avait même vu des films à la télé qui expliquaient pourquoi son frère se trouvait là cette nuit. Ce genre de choses se produisait parfois dans les familles, selon ces films, mais c'était toujours très, très mal, même si le garçon était séduisant, ce qui n'était pas le cas de Matthew, et même s'il aimait sincèrement la fille, ce qui n'était pas non plus le cas de Matthew.

Mais Ronnie aurait assurément perdu une confrontation directe avec son frère. Il l'aurait frappée, elle aurait hurlé, et leur père serait arrivé pour distribuer des gifles au hasard, sans chercher à savoir qui avait tort ou raison. Et la nuit suivante Matthew serait revenu, la scène se serait répétée et il aurait fini par obtenir ce qu'il voulait d'elle. Quant à raconter à ses parents ce que son frère essayait de lui faire, non, elle aurait eu trop honte. Elle se sentait le devoir de protéger sa mère de la vérité sur son plus jeune fils – ce qu'il faisait aux commerçants du quartier, sans parler des chats, ou comment il se comportait à l'école. D'une façon générale, elle devait la protéger de la laideur de la vie. Sa mère ignorait à quel point ce monde était laid. Sa mère aimait parler de ces vieux spectacles qu'elle voyait dans une émission appelée *Scènes d'un dimanche après-midi*, à une époque où le monde n'avait que trois chaînes de télévision. Ronnie ne voulait pas que sa mère sache combien tout avait changé, ni qu'elle découvre que les enfants étaient maintenant infects, et qu'il y avait une centaine de chaînes regorgeant de spectacles que personne n'aurait dû visionner.

Helen Manning était à l'évidence une femme sophistiquée, mais Ronnie aurait été encore plus honteuse si elle avait dû dire la vérité sur Matthew à des voisins. C'était en un temps où son frère était le méchant de la famille, celui qui semblait destiné aux problèmes divers et aux établissements pour délinquants juvéniles. À la réflexion, c'était assez amusant. Matthew avait très bien redressé le cap quand il était devenu clair que Ronnie était si horrible que personne d'autre dans la famille ne pouvait lui disputer le titre. Elle n'oublierait jamais son expression le jour où ils étaient venus la chercher, cet air abasourdi mais aussi ravi de celui qui voit sa peine commuée par la grâce du Ciel. À partir de cette minute, il n'aurait plus à être le vilain petit canard de la maison.

Mais cette nuit d'août se passait deux ans avant les faits. Elle avait neuf ans, elle était allongée sur le ventre, les bras sous elles, les mains plaquées sur son intimité, et il était toujours le méchant de la famille, et elle une gentille petite fille, du moins meilleure que lui. Et plus maligne, aussi. Elle comprit qu'elle ne risquait rien tant qu'elle continuait de feindre le sommeil. Un garçon plus âgé ou plus vicieux serait peut-être allé plus loin, mais Matthew croyait avoir besoin de la coopération de Ronnie. Le corps féminin demeurait un mystère pour lui. Jamais il n'y arriverait sans un peu d'aide.

Il la saisit par les épaules et la secoua, il siffla son prénom dans un murmure de plus en plus menaçant. Il la toucha à la hanche avec cette virilité nouvellement révélée, ce qui la dégoûta vraiment, mais après tout, le contact n'était pas très différent de celui d'un doigt, et elle continua de feindre. Et très vite, elle ne simula plus. Elle glissa dans la somnolence malgré ses invites chuchotées, et entra dans un état entre la veille et le sommeil, jusqu'à ce qu'il abandonne. Plus tard, elle apprit qu'il avait convaincu une fille de sa classe de le faire, une idiote dont tout le monde se moquait, et elle fut doublement heureuse de ne pas avoir cédé à son frère.

Même à Harkness et plus tard à Shechter, Ronnie n'eut jamais de difficulté pour trouver le sommeil. Si on ne lui avait pas imposé des horaires aussi stricts, elle s'y serait réfugiée dix, douze heures chaque nuit, et fait la sieste durant la journée. Mais dormir trop était mal vu à Shechter, aussi renonça-t-elle. Cela faisait partie du prix à payer pour rester dans cet établissement.

Cette nuit, elle avait dormi un peu dans la vieille cabane, adossée contre un des murs. Elle n'avait rien d'autre à faire que dormir et attendre. On finirait par la retrouver, c'était une certitude. Elle avait même été étonnée du temps qu'elle avait dû passer ici. Le ciel était encore clair quand elle avait fermé les yeux, et il avait été un peu effrayant de se réveiller dans une obscurité aussi complète. La plupart des endroits à Baltimore étaient bruyants, mais sur Leakin Park régnait un calme surnaturel, et des ténèbres absolues.

Ce n'était pas la première fois qu'elle revenait ici. Elle s'y était retrouvée, presque par accident, peu après sa libération. Il lui avait paru tellement naturel de suivre Franklinton Road et les vieux chemins. Elle avait toujours eu l'impression que le parc était un de ses secrets, qu'elle pouvait partager avec d'autres. C'est durant l'été de ses dix ans qu'elle avait découvert la cabane, et elle avait eu toutes les peines du monde à convaincre Alice de la suivre jusque-là. Son amie était tellement froussarde. Mais une fois qu'elle avait vu la cabane, elle avait voulu diriger et avait institué toutes ces règles idiotes, et insisté pour qu'elles jouent à ses jeux stupides : « Toi tu es l'élève et moi le professeur. Tu es le papa et moi la maman. Tu es le renard et moi la poule. Tu es le kangourou et moi le koala. » Alice s'octroyait toujours le meilleur rôle, en arguant que c'était normal puisque l'idée venait d'elle.

Ronnie dormait. Ronnie rêvait. Ses rêves étaient en noir et blanc, comme les *Scènes d'un dimanche après-midi*. Elle s'en souvenait par fragments décousus, ce qui est le cas de la plupart des gens. Elle était

surprise, quand elle s'éveillait, de sa difficulté à agencer en une histoire cohérente ce qui dans le sommeil avait paru logique et normal. Helen était souvent là, et la mère de Ronnie, et maintenant son médecin. Ses rêves n'étaient pas effrayants, pas apaisants non plus. C'étaient simplement des rêves.

Sur Nottingham Road, Alice était éveillée, comme souvent à trois heures du matin. Elle avait hérité des habitudes nocturnes d'Helen, à moins qu'elle ne se soit mise à imiter sa mère très tôt. Tout enfant, il lui arrivait fréquemment d'être éveillée à une, deux ou trois heures du matin. La nuit était peuplée d'une foule de bruits intéressants qui se perdaient dans le brouhaha de la journée, comme le grondement lointain des trains de marchandises.

Helen n'avait jamais réprimandé sa fille pour ses insomnies, quoiqu'elle ait tenu à ce qu'Alice reste au lit, sauf si elle devait aller aux toilettes.

— Après l'heure d'aller au lit, on reste au lit, avait-elle décrété. Ce que tu fais dans ton lit, et si la lumière est allumée ou non, ça te regarde. Tant que tu n'es pas fatiguée et grincheuse pendant la journée, je me fiche de ce que tu fais la nuit.

Alice n'avait pas posé la question, mais elle avait supposé que les mêmes règles s'appliquaient à sa mère. Ce qu'elle faisait dans son propre lit, que la lumière soit allumée ou non, ne regardait qu'elle. Et Helen ne faisait rien dans son lit. Quand elle fréquentait un homme, ce qui était rare, elle engageait une baby-sitter et s'absentait pour la nuit, ou restait au rez-de-chaussée avec son compagnon. Une fois qu'Alice était dans sa chambre, sa mère prenait possession du salon, pour fumer en secret, boire en secret, regarder la télévision en secret. Enfin, toutes ces activités auraient dû rester secrètes. Croyait-elle vraiment qu'Alice ne se douterait de rien, même si elle restait dans son lit ? La maison était trop petite pour étouffer le moindre bruit. Le tintement discret des glaçons dans un verre, le grattement léger

d'une allumette, les sons assourdis du téléviseur, le rire étouffé d'Helen, un grognement d'homme. Alice entendait tout.

Ses grands-parents traitaient Helen de « mère permissive ». Alice avait entendu l'expression, mais il lui avait fallu s'aventurer silencieusement sur le palier, chose qu'elle faisait beaucoup plus souvent que sa mère ne le suspectait. La maison répercutait tous les sons, mais beaucoup moins clairement les paroles semblait-il, et si Alice voulait surprendre une conversation ou les dialogues d'un film, il lui fallait sortir de son lit et avancer en glissant les pieds sur le parquet comme si elle patinait, pour qu'Helen ne perçoive pas le bruit de ses pas. La nature traîtresse des lieux fonctionnait dans les deux sens. L'astuce consistait à attendre que le téléviseur ou la stéréo soit allumé, ce qui couvrait un éventuel craquement des lattes.

Une autre astuce était de mettre des chaussettes, d'autant que les parquets étaient vieux et pleins d'échardes. Et Alice glissait ainsi, une-deux, une-deux, une-deux, comme si elle patinait sur un air de valse. Elle s'imaginait dans le même style de vêtements que sa mère avait portés enfant, une jupe noire courte décorée d'une patineuse cousue, un bonnet en laine qui donnait des airs de tortue chauve à Helen, avec ses initiales brodées en cursives sur le côté. « Je détestais ce bonnet », avait-elle commenté quand sa fille s'était arrêtée à cette page dans le vieil album photo.

Cette nuit, les genoux d'Alice étaient relevés et formaient une sorte de tente sous les draps jaunes rayés de rouge, ceux qu'elle avait choisis presque dix ans plus tôt, quand sa mère lui avait dit qu'elle pouvait participer à la décoration de sa chambre. Elle avait jeté son dévolu sur ce motif simple et abstrait parce qu'elle savait qu'Helen serait déçue par ceux qu'elle désirait vraiment, qui étaient roses et ponctués de boutons de rose et de petites filles avec des arrosoirs. Mais elle aimait bien ceux-là quand

même, et ils étaient certainement plus appropriés à une jeune fille de dix-huit ans que ceux avec les boutons de rose.

Elle examina les deux montagnes au sommet arrondi formées par ses genoux. Si elle avait dormi dans ces draps chaque nuit de sa vie depuis ses dix ans, hormis un rare séjour chez ses grands-parents et une nuit passée chez une amie – en admettant qu’une amie l’invite chez elle pour la nuit –, ces draps seraient probablement fatigués par endroits et commenceraient à s’effiloche sur les bords. Ils étaient certes un peu délavés, mais uniquement parce qu’Helen n’avait pas fermé complètement les stores vénitiens. Sept ans durant, elle avait laissé la lumière du soleil se déverser sur le lit, avec le couvre-lit replié, comme Alice l’avait laissé lors de son dernier matin ici. La nuit, elle ne pouvait distinguer les bandes plus claires qui croisaient les rayures des draps, mais elle savait qu’elles étaient là.

Elle avait calé un bloc-notes sur la pente de ses cuisses et elle travaillait à une lettre, une lettre qu’elle n’enverrait jamais, elle en était consciente, mais l’écrire la distrayait, d’autant que c’était à propos d’elle. Elle avait dit à sa mère, qui l’avait vue entamer cette rédaction plus tôt dans la semaine, qu’il s’agissait d’une demande d’admission pour des études, et le texte aurait pu avoir cet objectif, car c’était un essai dans lequel elle s’efforçait de se définir, avec ce ton général curieusement dépréciateur et pourtant laudatif attendu dans ce genre de courrier.

Mais ce n’était pas une demande d’admission pour des études. Alice écrivait aux producteurs d’une émission de télé-réalité diffusée par MTV, celle dans laquelle sept personnes vivaient ensemble dans une même maison. Elle n’avait aucune envie de figurer dans cet autre programme mettant en scène des jeunes qui roulaient au hasard dans un Winnebago et devaient accomplir des actes stupides baptisés « missions ». Tout le monde savait que c’était une émission réservée aux perdants, aux ratés. Elle ne pouvait s’empêcher de remarquer qu’aucun des participants n’avait jamais

approché la célébrité. Un garçon avait un frère qui s'était fait assassiner, mais rien de plus.

Il aurait été préférable que son passé ait été accidentel, elle le savait, si elle avait été reconnue coupable de la mort de quelqu'un quand, disons, elle conduisait ivre, et qu'elle faisait maintenant partie des Alcooliques Anonymes. Peut-être devrait-elle commencer à aller à l'église et parler de Dieu. Il pourrait également être utile de faire acte de créativité, écrire un poème, ou un texte de rap.

Le véritable obstacle, évidemment, c'était son poids. L'émission mettait parfois en scène des filles grosses, mais toujours des Noires. Les Blanches étaient sveltes, plus minces chaque année, tellement minces qu'elles pouvaient porter des bikinis et avoir des anneaux de nombril. Elle ne savait pas trop pourquoi les Noires avaient le droit d'être grosses et pas les Blanches, mais c'était manifestement une des règles. À bien y réfléchir, même les Noires n'étaient plus aussi grosses, à présent.

Il n'empêche, c'était agréable de souligner ses qualités les plus intéressantes dans une lettre, même si elle n'avait pas l'intention de l'envoyer, et si personne d'autre ne devait jamais la lire. Les gens ne cessaient de lui dire qu'elle avait mille opportunités autour d'elle, mais les seules qu'ils pouvaient citer étaient le travail et les études. Cela ne semblait pas si extraordinaire à Alice. Cela ressemblait à ce que tous les autres avaient. « Tu as la vie devant toi », lui disait Helen, et Sharon Kerpelman avait usé d'une formule très similaire. Mais Alice savait qu'elles étaient dans l'erreur. Elle avait toute sa vie derrière elle, un fardeau énorme et embarrassant qu'elle devait traîner où qu'elle aille, comme son propre corps. Une telle vie devait quand même être bonne à quelque chose.

Elle étudia ce qu'elle avait écrit. Jadis amoureuse des cursives, elle avait découvert récemment qu'elle écrivait plus vite en majuscules d'imprimerie. Ses lettres étaient maintenant de petites capitales au lieu des navires paresseux qui avaient jadis vogué lentement sur ses pages. Pourtant,

cette nouvelle écriture n'était toujours pas assez rapide à son goût. Elle aurait préféré utiliser l'ordinateur de sa mère, mais elle ne pouvait pas l'apporter dans son lit, et surtout elle ne faisait pas confiance à Helen pour respecter son intimité. Sa mère jurait toujours qu'elle faisait partie de ceux qui reconnaissent que chacun avait droit à son jardin secret, mais quoi, Helen était une menteuse. Une sale grosse menteuse, et pour quel résultat ? Ses piètres mensonges n'avaient pas de sens pour Alice.

Même ici, dans un bloc-notes qu'elle peut dissimuler sous son matelas, dans une lettre qu'elle n'enverra jamais, une lettre que personne ne lira jamais, même ici elle n'ose dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, comme ils répètent à la télévision. Dans sa vie réelle, jusqu'ici, personne n'a utilisé cette phrase. Mais elle n'en est jamais arrivée au point de devoir témoigner, elle n'a jamais eu à poser la main sur un livre et à jurer devant Dieu. Elle aurait bien aimé, mais personne d'autre n'a été d'accord. En fait, toute l'affaire semble avoir été de faire taire Alice. Ils n'ont pas cessé de répéter que ce serait très mauvais pour Ronnie et elle de passer devant un juge avant que tout soit décidé. Ils avaient besoin de trouver un arrangement en dehors du tribunal. Alice n'a pas vu en quoi cet arrangement lui avait été d'une aide quelconque. La vérité était de son côté, pas de celui de Ronnie. Et un jour, quand enfin elle avait été autorisée à dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, le reste du monde s'était retrouvé impuissant à l'aider.

Elle tourna la feuille et entama une nouvelle lettre, une lettre qui serait envoyée, quand le moment serait venu.

Dimanche 5 juillet

Lenhardt déploya une carte de la région en travers d'un bureau. Elle représentait les deux sœurs, Baltimore et Baltimore, la ville et le comté, joints mais jamais mêlés, attachés ensemble comme deux évadés enchaînés dans un de ces vieux films.

— Savez-vous ce que c'est ?

— Une carte, répondit Infante.

Il était d'une sincérité désarmante. Le sergent avait posé une question, et l'inspecteur avait une réponse. Nancy commença à rire, mais termina sur un bâillement. Il était onze heures du matin et elle avait dormi une petite poignée d'heures pendant qu'Infante continuait d'essayer de réveiller Ronnie, mais ils étaient assommés de fatigue. Et, après avoir gardé les mêmes vêtements pendant plus de vingt-quatre heures, ils ne sentaient pas la rose !

— Excellent, inspecteur Infante. Oui, il s'agit bien d'une carte, dit Lenhardt. Mais une carte de quoi ?

— Baltimore.

— Non, mon ami. Ça ressemble à Baltimore, mais en fait c'est Emmerdeville, USA, notre nouvelle ville dans l'avenir immédiat.

— Pourquoi... sommes-nous dans... la merde ? dit Nancy en bâillant involontairement entre chaque groupe de mots.

Lenhardt osait la vulgarité devant elle. La situation devait être vraiment grave. Elle se demanda si cela signifiait qu'il ne pourrait plus interdire les grossièretés.

— Ne te laisse pas aller, Nancy, corrigea automatiquement le sergent, sans aucune ironie. Le divisionnaire veut qu'on lance des recherches.

— On ne peut pas lancer des recherches. On n'a aucun renseignement exploitable sur le secteur où la gamine pourrait se trouver.

— Non, mais nous avons une jeune inspectrice dévouée qui a pêché une suspecte dans Leakin Park la nuit dernière, dit Lenhardt avec un mouvement de menton en direction de Nancy. Bon boulot, à propos, même si j'aurais préféré que tu avertisses quelqu'un de l'endroit où tu comptais te rendre. Et tu aurais dû prendre une voiture équipée d'une radio. Par simple mesure de précaution.

— Elle a pêché une suspecte, oui, mais qui ne nous a rien dit, remarqua Infante.

— Nous n'avons aucun chef d'inculpation contre elle, ajouta Nancy.

— Quelle est son histoire pour vendredi soir ?

— Seule au domicile familial, dit Nancy qui avait au moins réussi à apprendre cela. Les parents étaient à un barbecue organisé par le syndicat du père, ce qui correspond à la version de la mère. Mais elle n'a rien pour prouver où elle se trouvait à partir de seize heures, heure à laquelle elle affirme être rentrée après son travail au Bagel Barn, jusqu'à vingt-trois heures, quand ses parents sont revenus de leur soirée.

— Une adolescente qui ne passe pas un seul coup de fil ? Qui ne se met pas sur Internet pour pianoter avec d'autres garçons et filles de son âge ? Mes gosses ne peuvent pas passer vingt minutes sans entrer en contact avec leurs amis.

— Elle n’a pas d’ami, dit Nancy en se remémorant les paroles résignées de la mère : *Pas de petit ami. Pas d’amies. Point final.*

— Et Alice Manning ?

— Les deux filles jurent qu’elles n’ont pas repris contact depuis leur retour. Alice a admis s’être rendue sur le lieu de travail de Ronnie, juste pour la voir, mais elle affirme que l’autre ne l’a pas aperçue.

— C’était bizarre, sergent, interrompt Infante. La fille se pointe ici de son propre chef pour nous raconter cette histoire qui la situe là quelques heures seulement avant l’enlèvement. Puis son avocate arrive, parce que cette Alice lui avait laissé un message téléphonique avant de venir, et du coup la fille se met à dire que non, ce n’était pas vendredi mais il y a une ou deux semaines, et un samedi.

— Ouais, pourquoi ce numéro ? dit Lenhardt d’un ton pensif, sans attendre de réponse.

Pourquoi, en effet ? lui fit écho Nancy en pensée. Pour elle, l’hypothèse la plus plausible était qu’Alice, par désir bien intentionné d’aider ou par une malveillance nourrie pendant sept ans, voulait s’assurer que personne ne négligerait la proximité de Ronnie. Elle avait menti. Ou non ? Sharon Kerpelman affirmait être venue la chercher pour dîner à vingt heures le vendredi. Quatre heures ne suffisaient pas à enlever une petite fille, la déguiser, la cacher ou la tuer, puis faire quatre kilomètres et demi à pied. Mais si Alice avait disposé d’un moyen de locomotion ? Et si elle n’avait pas agi seule ?

— Tant que la gamine est portée disparue, le divisionnaire veut qu’on lance des recherches, dit Lenhardt. Il exige de nous que nous fassions le maximum, et surtout que ça se voie. Dans le même temps – et le divisionnaire en a parlé au major, qui m’a passé la consigne –, il ne veut pas que le moindre bruit filtre sur cette affaire qui pourrait la relier à une autre.

Il marqua une pause, pour s’assurer qu’il avait l’attention pleine et entière de ses deux inspecteurs.

— Vous comprenez ce que je dis ? Nous n'avons aucun intérêt à déblatérer à propos de Ronnie Fuller ou Alice Manning tant que nous ne pouvons pas inculper l'une ou l'autre avec des éléments solides. Et même alors, vous devrez garder à l'esprit qu'elles étaient toutes deux mineures, à l'époque. Personne ne pourra balancer leur identité dans les archives informatiques du tribunal et espérer trouver une correspondance. Si vous parlez de cette affaire, vous évoquez une affaire close à laquelle personne n'a plus accès. Ces informations ne peuvent pas être diffusées.

— Nous ne sommes pas les seuls au courant, fit remarquer Infante, et Nancy approuva. Il y a des types toujours en poste à la police municipale qui se souviennent d'Olivia Barnes et qui ne se gêneront pas pour établir un lien avec ce qu'ils savent, parce qu'ils ne risquent rien. Bordel, et la mère de la gamine peut dire partout qu'elle nous a appelés parce que sa fille actuelle est le sosie de... de l'autre gosse.

Mentalement, Nancy termina la phrase telle qu'Infante avait voulu la formuler : *un sosie de la gamine morte*.

— J'ai appris que Madame le procureur avait rencontré la famille Barnes et le beau-père, le juge Poole, la nuit dernière, annonça Lenhardt. Et elle a entendu pas mal de trucs sans broncher, avant de leur exposer sa vision des choses. Mais ils ont fini par comprendre qu'ils n'ont aucun intérêt à ce qu'un seul scénario prédomine. Si le public commence à croire que cette affaire est résolue, on risque de négliger des détails cruciaux. Et tant que nous avons cette foutue Amber Alert en route, autant faire en sorte que les gens y fassent gaffe.

— Mais à ce stade des recherches, dit Nancy, c'est une perte de temps et d'argent.

— Seulement si vous croyez que notre boulot se résume à résoudre des affaires. Si vous vous souvenez que nous devons secouer les médias de temps à autre, alors le divisionnaire pense que c'est une bonne annonce pour un dimanche. Cette nuit, ils auront des bandes vidéo de flics en train

de fouiller les bois. Ils commenteront à leur façon, en disant que nous avons sans doute des pistes intéressantes, ce qui est vrai. Mais c'est tout ce qu'ils pourront dégoiser, nous sommes d'accord ?

Nancy rougit en se rendant compte que Lenhardt la regardait fixement, et non Infante.

— Oui, sergent.

— Maintenant vous la lâchez, vous rentrez chez vous et vous dormez un peu.

— J'aimerais envisager une dernière piste, si cela ne vous dérange pas, insista Nancy en indiquant la porte de la salle d'interrogatoire du regard. Je sais qu'on passe aux dizaines pour les heures, mais elle a dormi la plupart du temps. Je voudrais essayer encore un truc.

— Elle n'a jamais demandé un avocat ?

— Non, fit Nancy. Et c'est assez curieux. Elle se défile comme une criminelle endurcie, mais elle n'a jamais exigé d'être assistée par un avocat, ou de passer un coup de fil, et elle ne semble pas se soucier de savoir si ses parents sont au courant de sa situation actuelle. Quand elle ne dort pas, tout ce qu'elle dit, c'est : « Je ne sais pas. Je ne sais pas. »

— Alors pourquoi vouloir en remettre une couche ?

— J'ai réfléchi au T-shirt qu'on a retrouvé dans la poubelle. Il est imbibé de sang, n'est-ce pas ? Du sang qui ne correspond pas à celui de la gamine disparue ni à celui de sa mère. Mais il correspond forcément à quelqu'un.

Lenhardt acquiesça. Il était trop malin pour ne pas y avoir pensé avant Nancy.

— Tu as noté un détail corporel significatif sur elle ?

— Non, et j'ai passé les mains sur ses bras quand je lui ai mis les menottes, pour voir si je sentais quelque chose. Mais elle portait des manches longues.

— Bon, alors quoi ? Tu vas retourner auprès d'elle, lui tendre un canif et lui dire : « Eh, tu pourrais te couper toi-même ? » Lui demander si elle veut bien se raser les jambes ? Faire un pacte avec elle afin que vous deveniez sœurs de sang ?

— Sœurs de sang... répéta Infante, mais il était trop las pour réussir à finaliser la blague qu'il entrevoyait.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'elle acceptera une prise de sang, juste pour être rayée de la liste des suspects potentiels.

— Mais bien sûr cela ne donnera pas ce résultat, et tu le sais, conclut Lenhardt. Ça prouvera seulement qu'elle n'est pas la personne dont le sang imprègne ce T-shirt. Nous devons garder l'esprit ouvert, et envisager que deux personnes soient impliquées dans cette affaire. En fait, je ne vois pas trop comment une seule des filles aurait pu le faire.

— Écoutez, si les preuves ne vont pas dans notre sens, même le plus abruti des procureurs saura comment s'en sortir. Mais si nous obtenons une correspondance, nous aurons mieux utilisé notre temps qu'en envoyant tous les hommes disponibles sur le terrain.

Lenhardt parut se résigner.

— D'accord, vas-y. Mais ensuite tu rentres chez toi, et tu dors.

Le sergent avait pensé à leur apporter un sac de petits pains. Nancy choisit un des plus doux, aux myrtilles, et l'apporta dans la salle d'interrogatoire avec un soda.

— Tiens, dit-elle. Le petit dèj' des champions.

Assise, Ronnie regardait droit devant elle, dans le vide. Même éveillée, la jeune fille avait l'air ailleurs, comme si elle dérivait dans un état proche de la catatonie. La gentille Ronnie ou la méchante Ronnie ?

— D'où ça vient ? demanda la jeune fille.

Elle tâta le petit pain, puis en détacha un morceau qu'elle mâcha avec application, comme si elle hésitait à l'avaler ou à le recracher.

— De chez Einstein, sur Goucher Boulevard.

— Les nôtres sont meilleurs. Enfin, celui-là est bon, mais la texture est différente. Nous utilisons une pâte réfrigérée que nous faisons venir de Brooklyn, c'est pour ça qu'on dirait presque des petits pains faits à New York. C'est ce que les gens réclament, d'après Clarice. Elle a travaillé dans un autre magasin où les petits pains étaient trop sucrés – « à la québécoise », comme elle dit – et ce n'est pas le goût des gens, à Baltimore.

— Clarice ?

— La gérante du Bagel Barn. Vous l'avez rencontrée.

— Ah oui, c'est exact. Nous lui avons parlé après que tu t'es enfuie.

— Ah. Oui.

Elle paraissait aussi surprise qu'embarrassée, comme si elle avait espéré que cet épisode ne serait plus jamais mentionné.

— Pour quelle raison t'es-tu enfuie, Ronnie ?

— Je vous l'ai déjà expliqué.

Le ton était las, mais patient. Nancy comprit que cette jeune fille ne demanderait jamais à partir, parce qu'elle ne croyait pas en avoir le droit. Elle pensait n'avoir aucun droit.

— J'ai tout de suite su que vous étiez des flics, et ça ne se passe pas bien pour moi avec les flics. Ça ne s'est pas bien passé, la dernière fois.

— Comment ça ?

— Bah, aucune importance.

— Mais maintenant tu es là. Donc c'est important.

— Je veux dire... personne ne m'a crue, à l'époque, alors pourquoi on me croirait aujourd'hui ? Les gens se sont fait leur idée sur ce qui s'était passé, et donc ça s'est passé comme ça.

Nancy était assise, un petit pain intact devant elle, et s'efforçait de se comporter comme si c'était un petit déjeuner ordinaire entre deux personnes qui se trouvaient partager la même table dans une salle de restaurant bondée. Elle se pencha en avant jusqu'à ce que son menton soit à peine à quelques centimètres au-dessus de la table, et elle regarda Ronnie au fond

des yeux. Ceux-ci étaient d'un bleu frappant sous la masse des cheveux noirs. Les sourcils n'étaient pas épilés, la peau légèrement boutonneuse. Mais avec un peu d'efforts elle aurait pu être jolie.

— Ronnie, je ne peux pas changer ce que tu as fait, et tu ne peux pas changer ce que quelqu'un d'autre a fait. Mais tu peux éviter que ça n'empire, tu me comprends ?

— Non, parce que je ne sais rien.

— Tu n'es pas frappée par la coïncidence que cela se produise si près de ton lieu de travail ? Et que...

Elle se tut, car elle ne voulait toujours pas révéler la ressemblance entre la petite fille disparue et la sœur d'Olivia Barnes. Elle avait besoin que Ronnie lui fournisse spontanément ce renseignement. Sharon Kerpelman avait dit d'Alice qu'elle était influençable, qu'elle approuverait n'importe quoi pour être utile, mais Ronnie paraissait beaucoup plus influençable dans ce domaine.

Nancy poussa la photographie de Brittany Little en travers de la table.

— Elle est mignonne, commenta Ronnie.

— Est-ce qu'elle ressemble à quelqu'un que tu connais ?

— Oui, oui, un peu.

— À qui, Ronnie ?

— À Alice ?

— À Alice ? Cette fillette est métisse, et elle a les cheveux bouclés.

Ronnie paraissait perdue.

— Vous avez raison. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. C'est sorti comme ça. Des fois je dis « Alice », je ne sais pas pourquoi.

— Ronnie, est-ce que tu penses beaucoup à Alice ?

— Non... Pas beaucoup.

— Ce serait compréhensible, si tu pensais à elle.

— Pourquoi ?

Elle semblait sincère dans son désir de réponse, presque avide.

— À cause... À cause de ce que vous avez partagé. Je suppose que c'est quelque chose qu'on n'oublie pas.

— Jamais ?

— Quoi ?

— Vous pensez qu'un jour je pourrais oublier ? Un médecin m'a dit que c'était possible. Il a dit qu'avec le temps, j'aurais d'autres choses à penser, d'autres choses qui me... détermineraient.

Incapable de trouver une réponse, Nancy prit la photo et contempla le visage souriant de la petite fille. *Es-tu toujours en vie ? Je t'en prie, dis-moi que oui.*

— Tu sais, nous avons trouvé ses vêtements dans les toilettes du centre commercial.

Elle ne parlerait pas des cheveux coupés, pas tout de suite. Ils ne voulaient pas que ce détail soit connu. La mère de Brittany elle-même n'avait pas été mise au courant, en partie parce que son petit ami pouvait l'avoir fait afin de créer l'impression d'un enlèvement par un inconnu.

— Il y avait du sang sur ces vêtements. Et du sang sur un T-shirt.

Les yeux de Ronnie s'agrandirent.

— Beaucoup ?

— Assez pour nous inquiéter. Et aussi pour pratiquer des analyses. Et tu sais quoi ? – Elle attendit un instant pour voir si Ronnie lui proposerait une réponse, mais non, rien – Ce n'était pas le sang de la petite fille.

— Comment vous le savez ?

— Le sang est comme une empreinte digitale. Il est unique. Ce n'était pas son sang, ni celui de sa mère. Nous les avons comparés.

— Ah.

— Oui, c'est étonnant ce que nous arrivons à faire avec quelques gouttes de sang. Tu sais, si nous t'en prélevions un peu pour le comparer à celui que nous avons trouvé, et qu'il se révélait être différent, nous pourrions te laisser rentrer chez toi.

Ronnie se raidit et redressa la tête en arrière.

— Vous voulez que je vous donne du sang ?

— Tu n’y es pas obligée. Mais ça permettrait d’accélérer les choses. Nous pouvons te piquer un doigt pour en prélever. Tu as été sœur de sang avec quelqu’un quand tu étais petite ?

Ronnie secoua la tête dans les deux sens, passant d’un oui hésitant à un non véhément. On aurait dit une de ces poupées dont la tête bouge d’elle-même, à l’infini, à cela près qu’au lieu d’osciller de haut en bas elle continuait d’aller de droite à gauche et de gauche à droite. « Non, non, non, non, non, non. »

— C’est une toute petite piqure, tu ne la sentirais même pas. Et si ce n’est pas ton sang – et ce ne sera pas ton sang, n’est-ce pas, Ronnie, puisque tu ne sais pas ce qui s’est passé ? –, si ce n’est pas ton sang, nous devons te laisser tranquille.

— Non.

Ce n’était pas un cri, mais quelque chose dans la voix de la jeune fille fit sursauter Nancy.

— Personne d’autre que moi ne me fait saigner.

— Quoi ?

— Je veux dire... Je ne veux pas. Non, non, non et non.

Elle se mit à frapper des paumes sur la table pour souligner son refus jusqu’à ce que Nancy lui saisisse les poignets pour la faire cesser. Pendant un instant Ronnie lui donna l’impression de vouloir la mordre. Ses petites dents blanches claquèrent devant le visage de l’inspectrice, comme celles d’un terrier.

Puis elle se détendit d’un coup, et Nancy la lâcha. La jeune fille s’affaissa sur la table, tête entre les bras, et se mit à sangloter.

— Brittany Little est-elle toujours en vie, Ronnie ? Ça changera tout si nous la retrouvons et qu’elle est toujours en vie. Et si elle est morte... eh bien, nous serons moins durs avec la personne qui nous aura aidés. Je ne

peux pas obtenir un compromis, je ne suis que de la police, mais ceux qui coopèrent s'en tirent toujours mieux.

— Je ne sais rien. Je ne sais rien du tout. Demandez à Alice. Prenez son sang. Demandez-lui. Faites-la saigner.

Elle releva la tête, renifla, et prononça la formule magique :

— Je veux rentrer chez moi, maintenant. Est-ce que je peux rentrer chez moi ? Je peux appeler ma mère ? Est-ce qu'il faut que j'appelle un avocat ?

— Oui, dit Nancy. Tu peux partir, et oui, tu peux appeler ta mère. Mais tu n'as pas vraiment besoin d'un avocat.

Pour l'instant.

Elle l'escorta jusqu'à son bureau, et la laissa se servir de son téléphone. Tout en marchant à côté d'elle, Ronnie marmonnait pour elle-même, et Nancy réussit tout juste à comprendre ce qu'elle disait.

— Personne d'autre que *moi* ne me fait saigner. Personne d'autre que moi ne me fait saigner.

— Tu devrais aller la voir.

— Quoi ?

Cynthia Barnes détournait vivement la tête du téléviseur de la cuisine et chercha sans succès à l'éteindre avec la télécommande, avec la précipitation de quelqu'un qu'on vient de surprendre dans une activité honteuse.

— Tu devrais aller la voir, répéta Warren.

Il se tenait là, pieds nus, ses chaussures de golf à la main pour ne pas abîmer le dallage. Elle se souvenait encore de leur consternation quand l'entrepreneur avait expliqué, après la pose, que la pierre pouvait être endommagée.

— Je n'ai rien à lui dire.

Mais Maveen Little avait enfin disparu de l'écran, pour être remplacée par le visage d'une petite fille rayonnant devant un hot-dog.

— Vous avez quelque chose à partager. Vous avez quelque chose en commun.

Elle faillit lui répliquer : *Je n'aurai jamais rien en commun avec Maveen Little.*

— Je crains qu'elle n'engendre pas beaucoup de sympathie, fut tout ce qu'elle dit, après avoir choisi soigneusement ses mots.

— Parce qu'elle manque de charme, et qu'elle s'exprime avec difficulté ?

Warren se montrait inhabituellement généreux. Maveen Little était laide, pâle et trop grosse, avec une peau abîmée et une permanente maison.

— Allons, chérie, les gens ne sont pas aussi moches que ça.

— Ils sont pires, et tu le sais.

Warren n'avait pas de réponse à cela, aussi se contenta-t-il de déposer un baiser sur la tempe de sa femme, plus le baiser d'un père que celui d'un mari, avant de s'éclipser, non sans un dernier regard à la télévision qu'il avait visiblement envie de pulvériser. Quand leurs baisers avaient-ils émigré de la bouche à la tempe ? Avant la naissance de Rosalind, ou après ? Cynthia ne s'en souvenait plus. Un jour sans doute, Warren l'embrasserait sur le sommet du crâne, ou se restreindrait à une caresse affectueuse à l'épaule, et elle n'en prendrait pas plus ombrage. Elle l'aimait, probablement plus qu'elle ne l'avait jamais aimé, mais elle ne pouvait tout simplement rien contre l'abandon de l'amour entre un homme et une femme, pas alors qu'elle s'efforçait de maintenir la vigilance requise par l'amour entre une mère et sa fille.

Ce chagrin de mère était sincère, au moins, de ces chagrins qui crispent le visage et altèrent la voix. Non que quiconque ait pu le remarquer. Les gens aimaient à dire, après les faits, qu'ils avaient soupçonné la femme de Caroline du Sud d'avoir menti, qu'ils n'avaient pas été surpris quand ses petits garçons avaient été découverts au fond d'un lac. Mais Cynthia savait que les pouvoirs d'observation des gens étaient tout sauf justes.

« Chère salope de négresse », lui avait écrit un citoyen concerné sept ans plus tôt, après avoir deviné son adresse grâce au numéro de la maison, visible sur certains reportages télévisés, et grâce aux articles dans la presse qui avaient identifié la rue. « Qui crois-tu tromper ? Tout le monde sait que tu as tué ton bébé et que tu voudrais une nouvelle émeute de Noirs en accusant des enfants blancs. Je serai sur mon toit avec mon fusil. Comme en 1968. Vous avez déjà détruit cette ville une fois, et maintenant tout le comté aussi est plein de Négros. Quand serez-vous satisfaits ? »

La partie détachée de son esprit, celle qui s'était séparée du reste juste après l'enlèvement d'Olivia, s'était émerveillée de la ponctuation et de l'usage des majuscules dans cette lettre. Comme en 1968. On avait l'impression que pour l'auteur de cette phrase elle constituait une sentence, ou au moins une pensée achevée. C'était peut-être le cas. « Comme en 1968 » faisait référence aux émeutes qui avaient suivi l'assassinat de Martin Luther King, quand nombre de Blancs étaient partis aux limites de la ville, et quand les vieillards de Little Italy s'étaient effectivement postés sur le toit de leurs maisons avec une arme, prêts à tirer sur tout Noir traversant Pratt Street.

Maveen Little avait sans doute reçu des lettres, elle aussi. La cruauté des messages serait différente, orientée plus par l'ignorance que par le racisme, même si son penchant évident pour les hommes de couleur, dont témoignait le teint café au lait de sa petite fille et la peau sombre de son petit ami, lui vaudraient quelques commentaires choisis. Non, il ne manquerait pas de gens pour dire à Maveen Little qu'elle était une mère indigne, qui avait bien cherché ce qui lui arrivait. Si le crime se révélait lié à la mort d'Olivia, Cynthia redeviendrait l'objet de l'attention publique, on la replongerait dans le cercle vicieux des accusations, pour le seul péché de continuer à exister. Et en fin de compte, aucune personne épargnée par le destin ne pouvait se permettre de croire qu'il frappait au hasard.

La disparition de Brittany Little avait-elle un lien avec la mort d'Olivia ? Pour la première fois depuis des années, Cynthia Barnes avait lu le journal du dimanche de la première à la dernière page, mais elle ne s'attendait pas à y trouver quelque chose qu'elle aurait ignoré vingt-quatre heures plus tôt. Bien que n'étant plus en fonction depuis maintenant presque sept ans, elle n'avait pas oublié le rythme sur lequel se déroulait une enquête journalistique locale, et les à-coups qui faisaient progresser une histoire pendant le week-end. Seul un officiel de haut rang – le divisionnaire en personne – aurait pu confirmer un lien entre cette nouvelle

affaire d'enlèvement et l'ancienne, et il ne le ferait pas tant que personne n'en saurait assez pour lui poser la question. Même dans ce cas, il ne serait peut-être pas habilité à parler, parce que les deux condamnées étaient mineures à l'époque des faits. Elle avait une expérience suffisante de la loi pour savoir qu'un jury n'accepterait jamais de revenir sur le premier meurtre, pas tant que les filles elles-mêmes ne prenaient pas position dans ce sens.

Mais quelqu'un finirait bien par additionner deux et deux, et alors les appels commenceraient. Des reporters retrouveraient Cynthia, et cette fois elle serait très heureuse de leur dire exactement comment elle se sentait. Furieuse, trahie, affligée. Elle jouerait la tristesse, alors que c'était le moindre de ses sentiments. Elle trouverait un biais subtil pour rappeler aux lecteurs des journaux et aux téléspectateurs que c'était elle qui avait voulu qu'on enferme ces filles à vie, et pas seulement sept ans. Le défenseur public, le juge pour enfants, les parents des deux filles – tous s'étaient comportés comme s'ils faisaient une faveur à Cynthia en sanctionnant de sept ans d'emprisonnement trois chefs d'inculpation. Au lieu de quoi ils avaient laissé la ville entière en situation de vulnérabilité.

Admettons que les deux affaires soient liées... Elle essaya de garder l'esprit ouvert, d'envisager qu'elle se trompe, mais Cynthia ne pouvait pas voir comment la ressemblance entre sa fille et celle qui avait disparu pouvait relever de la simple coïncidence. Les cheveux, le teint de la peau, l'âge, non, décidément elle y voyait trop de similitudes troublantes. Elle n'aurait pas confondu Brittany Little avec sa Rosalind, mais une femme qui n'était pas mère, quelqu'un qui avait aperçu sa fille de loin, pouvait commettre ce genre d'erreur. Une personne qui l'avait épiée, disons, depuis l'autre côté de la rue, ou dans le Giant sur Edmondson Avenue. Non, il ne pouvait pas s'agir d'une coïncidence.

Mais en ce cas Cynthia ne pouvait accepter l'idée que la mort d'Olivia ait été due à un concours de circonstances, comme tout le monde, Warren y

compris, avait été si prompt à le croire. Elle avait senti une vengeance, une conspiration. « Pourquoi nous haïssent-ils tant ? » avait-elle demandé à son père assis alors qu'elle était effondrée à ses pieds, tête sur ses genoux, comme si elle était redevenue enfant.

Le juge lui avait caressé la tête d'une main malhabile, parce qu'il était aussi désarmé que tous les autres. Elle ne l'avait jamais vu sans une réponse ferme et rassurante, pas avant cet instant. Mais il était atterré, incapable d'expliquer comment deux fillettes apparemment normales avaient pu commettre un tel acte. Rien dans toute sa carrière de juge ne pouvait préparer un homme à cela. Quiconque avait passé quelque temps dans le palais de justice Clarence Mitchell savait que les criminels sévissant dans cette ville étaient en fin de compte extrêmement faciles à cerner. Tout d'abord, ils avaient l'apparence de ce qu'ils étaient : durs, sans cœur, morts à l'intérieur. Et ils en étaient arrivés là en suivant un chemin logique, par une enfance tellement destructrice qu'on se posait plus de questions sur ceux qui ne tuaient pas que sur les assassins. Ils avaient même des mobiles, aussi tordus soient-ils. Le juge Poole disait souvent que les actes des dealers de Baltimore n'étaient pas fondamentalement différents des méfaits des grandes entreprises dans le Delaware, où les cours fédérales traitaient de scandales de rachats frauduleux et de ventes de médicaments empoisonnés. « C'est simplement un peu plus direct », disait-il à propos des transactions mortelles à Baltimore. « Un peu plus définitif. Mais c'est toujours une question de business. »

Le juge Poole lui-même ne pouvait pourtant voir la mort d'Olivia autrement que sous l'aspect d'un abominable coup du sort. Cynthia se demandait si une de ses amies bien intentionnées tenait la main de Maveen Little et s'efforçait de la reconforter de cette façon inepte qu'elle ne pouvait pas plus oublier que pardonner. *Tu n'aurais rien pu faire... Tu n'as rien à te reprocher... Tu ne dois pas t'accuser.* Dans les jours suivant la découverte

du corps d'Olivia, rien n'avait autant atteint Cynthia que ces gens qui avaient tenté de lui remonter le moral.

Devrait-elle aller voir la mère de la petite fille disparue ? Elle aurait voulu éprouver quelque chose pour cette femme, mais elle ne ressentait rien, et elle n'était pas du tout certaine de parvenir à simuler de manière convaincante. Maveen Little rendait Cynthia honteuse, comme s'il existait un protocole non écrit pour les mères aliénées par la douleur. Cette femme était tellement, comment dire, *dégoulinante de sensiblerie* dans ses appels aux fantômes qui détenaient son enfant. Cynthia avait conservé une dignité de façade que certains avaient pris pour de la froideur – les lettres la traitant de « chère salope » le sous-entendaient – mais elle avait été élevée ainsi. Ses parents n'auraient pas aimé la voir sangloter et se contorsionner comme une dévote ignorante à l'église. Une personne dure et cynique, quelqu'un ressemblant à la sœur de Cynthia, Sylvia, ou même à l'ancienne Cynthia, aurait pu penser : *J'aurais enlevé Brittany Little moi aussi, pour la sauver de cette mère.*

Cynthia ne pourrait plus jamais être d'une telle désinvolture, d'une telle cruauté. Cependant, la tristesse qu'elle éprouvait pour cette femme était au mieux de pure forme, et pour le moins distante. Une partie du problème venait de sa couleur de peau. Maveen Little était blanche. Détail plus troublant encore, elle était pauvre, banalement pauvre. Qu'avaient en commun Cynthia Barnes et cette femme aux cheveux crépus qui faisait ses courses à Value City ?

Eh bien, les hommes noirs, bien sûr ! Mais le fait que Maveen Little était le genre de femme blanche à sortir exclusivement avec des Noirs ne la rendait que plus repoussante pour Cynthia. Son petit ami avait l'air à peu près normal, et le père emprisonné avait visiblement transmis quelques gènes de qualité au bébé. Mais comment l'un ou l'autre, comment surtout un Noir se respectant pouvait-il être fier de se trouver au bras de Maveen Little ? Son nom lui-même puait la misère blanche, sans parler de ce corps

boursoufflé, ce visage mangé par l'acné, cette coiffure hideuse. Si les Michelle Pfeiffer de ce monde avaient eu envie de fréquenter ses frères noirs, Cynthia aurait presque pu tolérer ce scénario, dans lequel un Noir était tellement irrésistible qu'une femme désirable ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Mais quand vous voyiez une de ces grosses filles pâles au rabais avec un homme noir, la seule explication était qu'il recherchait une femme faible, quelqu'un qui jamais ne s'opposerait à lui ou le critiquerait. C'était là que résidait pour elle la véritable insulte aux femmes noires : non pas le statut que conféraient les Blanches, mais le fait que les Noirs n'étaient pas assez forts. Quel genre de couard pouvait désirer s'afficher avec cette femme ?

Et c'était cet aspect de victime avec un V majuscule que Cynthia ne pourrait jamais tolérer. C'était une catégorie pathétique, grouillant de perdants qu'elle ne voulait pas connaître, et encore moins fréquenter. Cynthia ne souhaitait son sort à personne, pas même aux parents des deux enfants qui avaient détruit sa vie. Mais cela ne signifiait pas qu'elle devait étreindre les autres victimes, se lier d'amitié avec elles et prétendre qu'elles avaient quelque chose en commun.

Elle avait pourtant essayé, parce que tout le monde lui avait dit qu'elle devait le faire. Dans les premières années, elle avait tenté de se joindre à deux sortes de groupes, l'un pour les victimes de crimes violents et l'autre pour les parents ayant perdu un enfant. Mais le premier était constitué de gens ignorants, sans éducation et dont la stupidité même avait provoqué leur malheur. Et le second groupe, eh bien... le second groupe n'avait pas voulu d'elle. Oh, personne n'avait eu la franchise de le lui dire aussi crûment. La femme tenant le rôle de « facilitateur » – titre fort approprié – s'était montrée très gentille et avait suggéré qu'elle serait plus à sa place dans un autre groupe, parce que la perte d'un enfant à la suite d'une maladie était profondément différente de la perte d'un enfant par un acte de violence.

Tu m'en diras tant, avait pensé Cynthia. Mais elle était trop fière pour se rendre là où elle n'était pas désirée, trop fière aussi pour être vue comme la perturbatrice qui désunirait le groupe. Alors elle avait cessé d'assister aux réunions. Elle avait cessé de sortir. Elle avait tout cessé.

Curieusement, la seule personne avec qui elle avait ressenti une réelle empathie était ce guitariste célèbre dont le fils était tombé par la fenêtre. Il avait du succès, pouvait offrir ce qu'il y avait de meilleur à son fils, et pourtant il avait été détruit par quelque chose d'aussi simple qu'une fenêtre ouverte. La rock star était également vulnérable à une certaine critique non formulée, elle le savait. On courait ce risque quand on menait une existence enviée de tous. Les gens adoraient voir comment votre chance avait causé votre chute.

Telle avait été sa grande faute, la raison pour laquelle Dieu l'avait punie. Elle était coupable d'avoir voulu mener une existence enviable. C'était une chose que d'être fière, ou vaniteuse, mais Cynthia avait invité le monde à la regarder, à lui confirmer l'excellente opinion qu'elle avait d'elle-même. À cet effet, elle avait permis au magazine de la municipalité de photographier son intérieur, de les montrer, Warren et elle, posant sur le balcon de façade, dans une image représentant un couple puissant appartenant au nouvel ordre de la ville. « L'irrésistible ascension des Barnes », avait titré la publication. Après tout, il était l'avocat de la défense le plus célèbre de la ville, celui qui changeait le plomb en or, et elle la femme qui contrôlait l'accès au maire, celle qui lui murmurait ses conseils à l'oreille, l'éminence grise.

Elle n'avait pas laissé le magazine prendre des clichés d'Olivia. Il fallait au moins lui reconnaître cela. Elle n'avait pas mis en scène son rôle de mère. Mais elle avait laissé entendre qu'elle était de ces femmes qui jonglent entre vies familiale et professionnelle, précisant qu'après l'accouchement elle n'avait pris que trois mois de congés, et retrouvé sa silhouette d'avant sa grossesse en six mois. Sinon elle n'aurait jamais posé

pour cette photographie. À cause des délais de composition du magazine, l'article avait été publié huit semaines plus tard, soit un mois avant l'assassinat d'Olivia. Un de ses correspondants anonymes les plus prévenants lui avait envoyé cette photo avec griffonné en travers de la taille de guêpe de Cynthia : « L'orgueil précède la chute », légende rehaussée par l'ensemble corail cintré qu'elle avait choisi. Grâce à la fréquentation familiale des églises, Cynthia savait que l'inconnu avait mutilé la citation : « L'orgueil précède la *destruction*. » Un esprit vaniteux menait à la chute.

Elle éteignit le téléviseur et monta à l'étage pour s'habiller. Elle ne savait pas trop ce qu'il convenait de porter pour aller rendre visite à une mère affligée qui niait son propre chagrin, d'ailleurs elle ne se souvenait plus de la mise des gens qui étaient venus la voir à l'époque. Une tenue décontractée, mais pas trop, dans des tons assez vifs. Rien de noir, rien de sombre qui pût faire penser au deuil et aux funérailles. Si Cynthia avait souhaité une chose à Maveen Little, c'eût été qu'elle sorte de son état d'anéantissement. C'était une situation qu'elle seule pouvait comprendre, et que le reste du monde interprétait de travers. Aussi horrible que fût cette incertitude, l'évidence qui suivrait serait plus horrible encore.

Durant sa jeunesse, Mira Jenkins n'avait pas été une grande lectrice, cependant elle n'avait jamais oublié un livre pour enfants dans lequel une fillette recevait un cadeau inattendu sous la forme d'une pièce de dix cents. Ou était-ce de vingt-cinq ? Une somme minuscule, en tout cas, qui ne valait plus rien selon les critères actuels, mais qui permettait de s'acheter mille choses à l'aube du vingtième siècle. La fillette du livre, sérieuse et terne, réfléchissait aux différentes douceurs qu'elle pourrait partager avec ses frères et sœurs : roulades de réglisse, petits gâteaux, bonbons. Au lieu de quoi elle finissait par succomber à la tentation et achetait un cône de glace à la fraise, impossible à partager entre quatre enfants. Le cône – surprise, surprise... – avait un goût qui lui déplaisait, et la fillette le donnait à un autre enfant. Il y avait également un passage de rédemption, quelque chose en rapport avec un chaton, et la fillette qui au final jurait de ne plus jamais oublier l'importance du partage.

Quelle andouille, avait pensé Mira à l'époque. La fille avait gagné cet argent. Ses frères et sœurs n'avaient pas à savoir qu'elle avait vingt-cinq cents, et encore moins qu'elle s'était acheté une glace. Thésauriser n'était pas mal, tant qu'on restait discret. La cruauté consistait à profiter de quelque chose devant d'autres qui en étaient démunis, et cela, Mira ne l'aurait jamais fait, même aujourd'hui.

C'est pourquoi elle n'eut aucun scrupule à taire l'information peut-être valable de son interlocutrice anonyme. Si elle parvenait à l'exploiter, elle

l'aurait méritée. Si cela se révélait une mauvaise plaisanterie, une impasse, alors personne n'aurait besoin de savoir qu'elle avait été la dupe d'un lamentable canular. Mira ne pouvait se permettre de passer pour une fille crédule.

C'est du moins ce qu'elle se disait en ce dimanche après-midi, quand elle décida de se rendre en voiture au domicile de Maveen Little, après avoir calculé que les journalistes qui l'avaient interviewée aujourd'hui auraient certainement levé le camp. Des recherches avaient été entreprises, selon la radio WBAL. C'était le fait du jour. La mère devenait une source secondaire.

Maveen Little vivait dans un quartier du sud-ouest connu sous le nom de Walbrook Junction, dans un ensemble de bâtiments bas construits une dizaine d'années avant la naissance de Mira. Le coin était bien tenu, d'après les critères locaux, sans épaves automobiles ou détritrus sur les pelouses. Mais c'était l'aspiration à la classe moyenne émanant de l'ensemble qui irritait Mira. De la grande roue laissée à l'abandon sur un emplacement poussiéreux dans le jardin qui n'était ni entretenu ni complètement négligé, jusqu'aux décorations emmêlées accrochées aux portes, chaque détail ne faisait que souligner le désir des habitants de vivre mieux, un désir qui ne serait sans doute jamais assouvi.

— Je cherche Maveen Little, dit-elle à l'homme à la triste mine qui ouvrit la porte, celui qu'elle avait vu à la télévision.

— Elle est occupée, répondit-il, d'un ton empreint de mépris.

— Je suis du *Beacon-Light*...

— Écoutez, elle a déjà tout dit. Elle n'a rien de plus à raconter aux médias.

Mira perçut des voix basses dans l'appartement, des voix de femmes. L'une semblait brisée et éraillée, l'autre plus douce, ses mots indistincts, mais la personne parlait à quelqu'un d'autre. Un reporter ? Un policier ? Mira imagina Nostradamus lui souriant d'un air satisfait, en lui offrant peut-

être la coupure de cinquante dollars qui valait certificat que la journaliste avait bien fait son boulot, et même plus.

— Ça ne prendra qu'un moment, dit-elle. Une toute petite question et...

— Pas aujourd'hui, répliqua-t-il en lui fermant la porte au nez.

Dans cet instant fugace, Mira songea à coincer son pied entre le battant et le montant. Mais elle portait ses sandales claires toutes neuves, et cela les éraflerait. De plus, ce type se ferait certainement une joie d'écraser ses orteils.

Elle retourna s'asseoir dans sa voiture, mit la radio et la climatisation. Elle se sentait humiliée, bien que personne n'ait été témoin de cet affront. *L'échec n'est pas une option, l'échec n'est pas une option*, essaya-t-elle de se chanter à elle-même, mais qui voulait-elle leurrer ? L'échec était toujours une option. Et elle commençait à craindre que ce ne soit la seule pour elle.

Et si elle finissait par échouer ? Dans cette mission, à son poste, dans cette carrière ? Que ressentait-on quand on échouait ? Pour la première fois, elle osa se demander si certains succès n'étaient pas des échecs maquillés. Son père avait été agent de change, de la vieille école qui ne versait jamais dans la spéculation risquée ou les affaires trop mirobolantes, mais il avait assuré à sa famille une vie confortable. Était-ce ce qu'il avait souhaité devenir ? Elle n'avait jamais pensé à cela auparavant. Son père était agent de change parce qu'il était agent de change, rien de plus.

La devise affirmait : « Si vous ne réussissez pas la première fois, essayez, essayez encore. » Cela signifiait-il tenter une autre approche, ou reprendre la même jusqu'à ce qu'elle donne le résultat escompté ? Nostradamus désirait-il occuper le poste qu'il avait atteint, ou avait-il convoité une autre carrière, peut-être dans un des principaux quotidiens nationaux ? Le monde des journaux locaux n'était pas très différent de ces petits pays d'Europe de l'Est apparus après la fin de la Guerre froide. Personne ne savait les situer, ni s'ils avaient une quelconque importance.

Les larmes picotèrent le coin de ses yeux et elle battit des paupières pour les chasser, bien que personne ne la regardât. Elle était piégée. Elle ne pouvait pas quitter le *Beacon-Light* avant d'avoir l'image de la réussite, et pour la première fois elle craignait de ne jamais y parvenir. Elle s'était répétée que rien n'était hors de sa portée si elle le désirait vraiment, mais le mensonge devenait impossible à tenir. Il y avait tant de choses naturelles qu'elle ne savait pas faire, comme claquer des doigts ou siffler. Enfant, elle n'avait montré qu'un talent restreint pour la danse, et s'était heurtée à ses limites physiques dès le début de son adolescence. Elle n'avait tout simplement pas l'amplitude corporelle nécessaire, ni la cambrure adéquate. Les domaines dans lesquels Mira se jugeait incapable étaient innombrables. Pourquoi cet emploi aurait-il dérogé à la règle générale ?

Elle était tellement plongée dans ses pensées qu'elle faillit ne pas remarquer la femme sortant de chez Maveen Little : une grande Noire au port altier vêtue d'une robe formidable qui coûtait au moins quatre cents dollars, sans le sac et les barrettes assortis à sa teinte corail. Elle monta dans un 4 × 4 BMW qui semblait beaucoup trop luxueux pour le quartier, mais que Mira n'avait pas remarqué jusque-là.

Les yeux toujours humides, Mira prit son calepin et nota en hâte le numéro d'immatriculation. Demain elle demanderait à un grouillot des archives de chercher le propriétaire en prétextant que c'était en relation avec une histoire de voisinage sur les problèmes de stationnement. Pour ce qu'elle en savait, ce n'était peut-être pas si loin de la vérité. Mais elle avait le sentiment qu'elle tenait une piste, et une bonne.

Sharon Kerpelman s'excusait sans cesse pour son appartement en copropriété, qui était difficile à trouver et pas beaucoup plus facile à pénétrer, avec les codes à l'entrée du parking et dans le hall. Elle s'excusait également pour sa situation au fin fond de la banlieue, et sa sobriété délibérée. Elle s'excusait en croyant que les gens la pensaient désolée de vivre dans un endroit propre, bien entretenu, et bénéficiant de tous les équipements dont on pouvait rêver. Elle ne prenait jamais la peine d'expliquer qu'elle avait fui la ville après s'être soudain rendu compte qu'elle avait assez goûté les « charmes » de la ville pour le restant de ses jours.

La révélation lui était venue alors qu'elle cherchait un appartement dans le secteur de Mount Vernon, au nord du centre-ville. La municipalité avait développé des programmes de locations dites « de caractère », mais toutes étaient rassemblées dans l'est, près de l'eau, ou autour du complexe hospitalier, à la limite ouest de Baltimore. Aucun de ces endroits n'attirait Sharon, d'autant qu'elle aurait aimé se rendre à pied à son travail, car elle n'avait jamais le temps de faire de l'exercice. Un agent immobilier avait écouté avec attention ses besoins et avait entrepris de l'emmener dans une succession d'endroits plus délabrés les uns que les autres, dont aucun ne répondait à ses critères. Quand elle était entrée dans un appartement dont la chambre n'était accessible qu'en traversant la cuisine, elle en avait eu assez. En une semaine, elle avait déniché son appartement actuel aux Cedars

d'Owings Mills. Sa mère était ravie, mais Sharon aimait quand même son nouveau logis, d'autant plus qu'il ne correspondait pas du tout à ce que les gens attendaient d'elle.

Elle avait toujours aimé tromper les attentes des autres. Même quand elle demeurait dans de petites maisons d'ouvriers rénovées ou dans ces habitations mitoyennes très laides, elle avait surpris ses visiteurs par son goût en matière de mobilier, qui allait des pièces de collection postmodernes aux imitations de qualité. Brouillonne au travail, elle se révélait adepte de la clarté chez elle, jusqu'à l'obsession, sans aucune patience pour le désordre. Elle adorait voir les regards étonnés des gens quand ils franchissaient le seuil, et leurs efforts désespérés pour concilier la Sharon publique et la Sharon privée.

Ce dimanche soir, alors qu'elle attendait ses invités, elle ne pouvait s'empêcher de se demander s'ils remarqueraient à quel point son appartement était joli. Elle s'était assise dans un fauteuil Stickley, les jambes repliées sous elle, et regardait la baie vitrée donnant sur son petit patio. Le soleil venait de se coucher, et elle pouvait distinguer son propre reflet fantomatique dans les vitres. Elle aimait ce qu'elle voyait, même si elle savait qu'être une femme sans réelle beauté était considéré comme une tragédie. C'est ainsi qu'elle se définissait, et c'était plus ou moins juste. Elle avait les traits assez réguliers, de jolis cheveux, et une silhouette très présentable. Le seul défaut visible chez elle était cette marque de naissance en forme de grille sur la joue, et c'était beaucoup moins choquant, pour elle, qu'une peau ravagée par l'acné. *Jolie* aurait peut-être été le qualificatif le plus adéquat, mais elle trouvait à ce terme des relents d'autodénigrement déplaisants, et *pas mal* ne lui convenait pas du tout. Donc : sans réelle beauté. Elle n'était pas belle, ni jolie, ni mignonne. Mais elle s'en accommodait. En fait, Daniel Kutchner avait téléphoné la veille, mais elle était trop occupée. Ou elle allait l'être.

La sonnette tinta. Elle avait donné à ses invitées les deux codes, de sorte qu'elle n'avait pas à leur ouvrir en bas. Elle avait également convenu d'heures différentes pour leurs arrivées, et elle en déduisit immédiatement qui se trouvait à la porte. Toutefois, elle vérifia dans l'œil panoramique, par simple précaution.

— Sharon, ma chérie, dit Rosario en distribuant des bises dans l'air et en attrapant quelques cheveux de la jeune femme dans sa bouche.

Une vague odeur d'alcool imprégnait son haleine, ce qui n'étonna pas Sharon mais la choqua quand même. Boire était typiquement goy. Catholique, corrigea-t-elle, car Rosario pratiquait cette forme de semi-alcoolisme à base de vin et de whisky dilué dans l'eau.

Même quand on ne la regardait pas dans le verre déformant de l'œilleton, Rosario Bustamante était une femme à l'apparence singulière. Petite et trapue, avec des jambes maigres et presque sans cou, elle devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Personne ne connaissait son âge avec précision, car elle ne le donnait jamais. Ce soir, elle était vêtue comme durant la journée, d'un ensemble suggérant qu'elle se pensait irrésistiblement attirante, malgré le négligé de sa mise. Une petite déchirure était visible au col de son chemisier et, Sharon ne put s'empêcher de les remarquer quand Rosario l'embrassa, des taches sombres marquaient ses aisselles.

— Tu n'as pas eu trop de mal à trouver ? s'enquit-elle.

L'étiquette voulait-elle qu'elle propose un verre à Rosario, alors que celle-ci était manifestement à la limite de l'alcoolémie légalement tolérée ?

— Je sais que ça fait une trotte depuis Bolton Hill, ajouta-t-elle.

— Eh bien, tu as éveillé mon appétit, non ? Je suis très intriguée. Très intriguée. Est-ce qu'elles sont... ?

Elle se tut, dans un sursaut de délicatesse qui lui était peu coutumier.

— J'ai dit à Alice et sa mère de venir plus tard, vers huit heures et demie. J'ai pensé que nous pourrions d'abord bavarder un peu toutes les

deux.

Rosario s'assit sur le canapé rouge vif, une pièce ancienne dont Sharon était particulièrement fière. Son invitée, en revanche, semblait ne pas du tout s'intéresser au cadre autour d'elle. Sharon regretta de ne pas lui avoir proposé un verre. Elle aurait pu lui montrer son minibar Russell Wright.

— Alors, tu crois que la police va inculper ton... Comment devrais-je l'appeler ? Ton ancienne cliente, je suppose.

Le franc-parler était une caractéristique de Rosario. Quelle que soit la quantité d'alcool ingurgitée, elle n'était jamais dans le vague. Et elle abordait rarement d'autres domaines que la loi et la politique, ainsi, bien sûr, que les commérages qui lient ces deux univers.

— Alice, dit Sharon. Elle s'appelle Alice.

Devant le juge des enfants, elle avait toujours pris soin d'utiliser le prénom de sa cliente, afin que personne ne perde de vue le petit être qui se trouvait au centre de ce drame. Sharon avait compris très tôt que l'anonymat censé protéger Alice était une arme à double tranchant. Une personne définie, une fillette avec un visage, un prénom et deux nattes dorées était beaucoup moins effrayante que la paire de fantômes de onze ans qui hantaient les journaux et dansaient sur la langue de présentateurs au regard grave.

— Alice, répéta Rosario Bustamante qui hocha la tête, comme si elle approuvait ce prénom et que c'était là un élément décisif. Alors, ils vont l'inculper ? Ils ont de quoi ?

— Je vais d'abord répondre à ta deuxième question : non. Ils n'ont rien qui la relie à cette affaire, sinon ses efforts bien intentionnés pour les aider. C'est révoltant, cette façon qu'ils ont eue de la harponner, simplement parce qu'une petite fille a disparu et qu'elle ressemble à la deuxième fille de Cynthia Barnes. Du moins, c'est ce que celle-ci a déclaré aux flics. Il n'est pas totalement impossible qu'elle ait inventé ce détail, vois-tu. Elle cherche toujours à se venger.

Les sourcils de Rosario s'élevèrent d'un demi-centimètre sur son front. Elle les avait épilés jusqu'à en faire deux parenthèses inclinées. À l'évidence elle n'avait pas sculpté ces formes symétriques de ses propres mains potelées, mais on avait du mal à imaginer une femme payant pour obtenir un résultat aussi extravagant. L'aspect de Rosario était d'ailleurs de plus en plus troublant à mesure qu'on l'observait. Il y avait chez elle un côté quelque peu minable – ces sourcils au dessin étrange, le rouge à lèvres mal appliqué ou ces orteils charnus saillant des escarpins. Le vernis rouge sang avait été appliqué sans soin, au point de rater un ou deux ongles.

— Je ne tiens pas à me battre contre la famille du juge Poole, même indirectement, dit Rosario. Je serais perdante à tous les coups.

— D'accord avec toi. Jamais je ne m'attaquerai à eux. Mais je ne vais pas rester assise les bras croisés pendant qu'ils font tout pour détruire Alice une deuxième fois. Ce ne sont pas les victimes, ici. Et j'estime que nous nous sommes un peu trop prosternés devant les sentiments de la famille la première fois.

— Comment ça ?

— Nous – je veux dire l'autre avocate et moi – avons accepté un compromis pour que les filles fassent sept ans en centre fermé, jusqu'à leur majorité. Nous avons scindé l'affaire en trois inculpations : homicide involontaire, enlèvement et vol, et nous avons proposé respectivement trois ans, trois ans et un an.

— Vol ?

— Tu imagines ça, le landau des Barnes coûtait sept cent cinquante dollars ! Les landaus sont comme les téléphones portables, j'imagine. Plus ils sont légers, plus ils sont chers.

Le seul regard de Rosario était un jugement, l'affirmation muette que jamais elle n'aurait conclu un marché aussi désavantageux pour un de ses clients.

Sharon prit soin de conserver un ton calme et mesuré, afin de ne pas paraître sur la défensive.

— Il faut que tu comprennes le contexte. Cynthia Barnes était résolue à faire tout un foin. Elle s’apprêtait à rassembler tous les bons amis de son père et à effectuer une campagne de lobbying pour que le parlement de l’État abaisse l’âge pour l’admissibilité des peines. Elle voulait qu’il devienne légal que des gosses de dix ans soient poursuivies comme des adultes, selon le crime commis. *Dix ans !* Et si elle ne parvenait pas à faire enfermer Alice Manning et Ronnie Fuller à perpétuité, alors elle voulait s’assurer que le prochain gosse dans le même cas qu’elles prennent le maximum. Le désastre était imminent. Et les gosses qui en auraient souffert auraient été les petits Noirs pauvres de Baltimore.

— Mais tu avais la responsabilité de ta cliente du moment, lui rappela Rosario. Pas celle de futurs clients.

Sharon était assise sur le bord du Stickley, pieds ramenés sous le siège. La réprimande de Rosario n’était pas une nouveauté – elle avait eu maintes occasions de réfléchir à ses erreurs depuis quelques années –, mais entendre ces reproches lui donnait envie de bondir de son fauteuil et de faire les cent pas pour se calmer un peu. C’était impossible, ses pieds étaient engourdis par un fourmillement, et elle resta où elle était.

— Pourquoi crois-tu que je t’ai demandé de venir ? dit-elle doucement. Pourquoi penses-tu que je me sens toujours concernée par cette histoire ? Je sais mieux que personne ce que j’ai fait. Ils avaient les déclarations des filles, dans lesquelles chacune impliquait l’autre, mais les preuves matérielles étaient pour le moins ambiguës.

— Ambiguës ?

— D’après les conclusions de l’autopsie, Olivia Barnes aurait pu succomber à la mort subite du nourrisson, ou du fait d’avoir été secouée violemment.

Rosario sourit.

— Sharon, on ne me la fait pas. Si mes souvenirs sont bons, il n’y a jamais eu aucun doute quant à la culpabilité des deux gamines. La question principale était de déterminer laquelle des deux avait pris l’oreiller pour étouffer le bébé, et si l’acte était dû à la pure malveillance ou consécutif à un moment de panique.

Sharon appréciait à sa juste valeur la candeur de Rosario, car elle savait ce qu’on éprouvait à être mal comprise pour avoir dit sans fard ce qu’on pensait, afin d’éviter de perdre du temps dans des circonvolutions oratoires sans rapport avec l’éloquence véritable.

— Alice a été déclarée complice pour un des chefs d’inculpation, l’enlèvement. Mais quoi qu’il se soit passé, le fait est qu’elle a purgé sa peine, et une peine plus longue que certains adultes pour homicide involontaire. Elle a payé sa dette envers la société, et aujourd’hui la société la harcèle et essaie d’en faire un bouc émissaire à cause d’une ressemblance étonnante et d’une coïncidence géographique.

— Sharon... dit Rosario d’une voix aussi apaisante qu’un baume. Sharon, j’aimerais beaucoup boire quelque chose.

Impossible de rejeter une telle requête sans demander clairement à son invitée si elle était déjà éméchée.

— Bien sûr, dit Sharon en frappant le sol des pieds pour réveiller leur sensibilité, avant de se lever. J’ai de la vodka et du scotch.

— Alors deux doigts de scotch et un doigt de glace.

Rosario s’esclaffa de sa propre plaisanterie. Elle avait un rire grave, masculin. Une rumeur tenace devenue légende voulait qu’elle fût la fille illégitime d’un des anciens maires les plus aimés, et quiconque avait vu le portrait de cet homme dans le grand hall de l’hôtel de ville pouvait aisément la croire. Daniel Florio en travesti aurait été le sosie de Rosario Bustamante. Mais cette dernière ne faisait rien pour encourager ces spéculations, car ses réalisations auraient paru moins impressionnantes si un personnage aussi influent avait pu tirer les ficelles dans l’ombre pour aider son ascension. La

biographie officielle de cette petite femme avait la forme d'un conte édifiant dans lequel une fille transcendait ses racines de rejeton d'une femme de ménage mexicaine pour devenir le meilleur avocat de la défense dans le domaine pénal. Certains détails dans son curriculum vitae laissaient toutefois planer un doute. Elle avait fait ses études secondaires à St. Timothy, avant d'aller à Vassar puis à Yale pour étudier le droit. Bien sûr, elle avait bien pu obtenir des bourses. Mais comment une femme de ménage aurait-elle su diriger sa fille surdouée vers ces établissements privés ? Quelqu'un avait murmuré de sages paroles à l'oreille de Rosario Bustamante depuis que celle-ci était très jeune.

Sharon lui apporta son verre, sans plus se soucier de savoir si son minibar lui valait l'admiration de sa visiteuse.

— Rosario... Je ne pourrai pas y arriver sans toi.

— Je ne suis pas certaine que tu y arrives avec moi. Le bénévolat m'attire moins à l'approche de la retraite.

Elle découvrit les dents sur une grimace d'autodérision. Tout le monde au palais de justice savait que des dizaines d'années s'écouleraient encore avant que Rosario Bustamante ne meure, sans doute à son cabinet ou lors d'une plaidoirie. Mais elle n'accepterait pas le trépas avant d'avoir envoyé encore quelques juges et procureurs au bord de l'apoplexie.

— Les parents d'Helen Manning ont de l'argent.

Et Helen préférerait se tuer plutôt que de quémander leur aide financière, Sharon ne l'ignorait pas. C'est pourquoi un avocat commis d'office avait représenté Alice. Mais Sharon saurait convaincre Helen de mettre sa fierté de côté, cette fois.

— Sharon, tu sais comment je travaille. Je prends des affaires que je peux gagner, des affaires avec des clients riches, ou qui représentent un potentiel publicitaire pour moi. Le cas présent ne correspond pas à la première condition, ne parlons pas de la deuxième, et tu m'as dit que tu voulais éviter la dernière. Depuis des années, je souhaite que tu travailles

pour moi, mais pourquoi faudrait-il que ce soit sur ces bases ? Pour faire court et clair : qu'est-ce que j'en retirerai ?

— Moi. Tu auras ma collaboration, enfin.

— Quel âge as-tu, aujourd'hui ? Trente-cinq ? Quarante ?

— J'ai trente-quatre ans.

Sharon jeta un coup d'œil à son reflet dans les portes vitrées coulissantes. Le ciel était totalement enténébré, à présent, et elle se voyait plus nettement, et ce qu'elle voyait était une femme qui, à tout le moins, ne paraissait pas son âge.

— Ce n'est pas un commentaire sur ton apparence, ma chérie, seulement le nombre d'années depuis lequel nous nous croisons au palais de justice. Tu étais un véritable prodige à tes débuts. Mais pour mon cabinet, tu n'es plus de la première jeunesse. Tu le sais.

Sharon ne pouvait nier. Rosario ne recrutait auprès d'elle que de jeunes avocats talentueux qu'elle faisait trimer comme des esclaves. Elle s'adjudgeait la majeure partie des bénéfices tandis que la plupart de ses associés se brûlaient les ailes et s'écrasaient au sol. Certains quittaient complètement le juridique. Elle disposait toujours de candidats à leur succession, car elle avait la réputation méritée d'être exceptionnelle. Elle possédait un instinct très sûr pour les affaires qui paraissaient évidentes à l'accusation mais pouvaient être gagnées par la défense grâce à quelques astuces de procédure. Les gens aimaient à dire que Rosario Bustamante buvait pour équilibrer les chances des deux parties, mais le barreau de l'État n'avait jamais enregistré de plainte la concernant, quel que soit le nombre de gorgées de whisky qu'elle avalait en cachette dans les toilettes pour dames pendant un procès. Si elle avait été le fils légitime de Daniel Florio au lieu de sa fille non reconnue, elle serait devenue un personnage incontournable dans cette ville, et elle aurait atteint des charges électives élevées au sein de l'institution judiciaire. Privée de ses droits de naissance,

elle prenait un infini plaisir à botter les fesses de tout détenteur du pouvoir officiel.

— Sharon, il est clair que tes parents sont fortunés, dit-elle en indiquant le mobilier du menton. Tu es l'une des rares qui peuvent s'offrir la dignité de plaider comme avocat commis d'office sans abandonner les, hum..., raffinements de la pratique privée. Et tout le monde sait que tu es une excellente avocate. Si tu as l'intention de demander la liberté sous caution, trouve-toi un cabinet solide, avec des antécédents dans le partenariat. Tu sais que, pour ma part, je ne partagerai jamais les profits, alors pourquoi te donner toute cette peine ?

— Tu ne vas pas prendre ta retraite, un jour ?

— Et pourquoi ne pas me demander si je compte mourir ? répliqua Rosario en riant. Oui, un jour je me retirerai, mais pas avant quelque temps. Qu'as-tu l'intention de faire, me guetter comme un vautour en espérant pouvoir reprendre mon bail et acheter ma clientèle pour une bouchée de pain ?

— Je pourrais en apprendre assez pour monter mon propre cabinet. Ou chercher un poste public.

— Au conseil régional ?

— À la chambre législative de l'État, plutôt. Le conseil régional ressemble toujours à un club pour garçons.

— C'est une législature à temps partiel, ma chérie. Les postes ne paient pas assez pour que ça vaille le coup que tu passes trois mois à Annapolis.

— Mais tu me paierais suffisamment, toi. Et cela ne te ferait pas de mal d'avoir une associée en poste à temps partiel à Annapolis.

— Peut-être, dit Rosario avant de laisser passer quelques secondes de silence pendant lesquelles Sharon se demanda si elle n'était pas jalouse. En admettant que tu décroches ce poste. Mais que ferais-tu pour moi, le reste du temps ?

Sans même s'en rendre compte, Sharon alla s'agenouiller devant Rosario Bustamante et lui prit les mains dans les siennes. Son invitée se tenait genoux écartés – elle ne se souciait jamais de la façon dont elle était assise – et ses collants étaient d'un ton ambre qui donnait l'impression que ses jambes étaient atteintes de jaunisse. Dans sa position, Sharon pouvait apercevoir une maille filée sur le côté intérieur de la cuisse droite qui s'étendait jusqu'en dessous de l'ourlet de la jupe. Elle avait l'impression de s'incliner devant une reine, en attendant d'être anoblie.

— Je sais que ça ne t'intéresse pas parce que, si nous réussissons, il n'y aura aucune publicité. Le scénario de l'affaire parfaite est celui d'une affaire qui ne se produit jamais. Les flics trouvent la personne qui a réellement fait ça, et laissent Alice tranquille.

Rosario posait sur elle un regard pénétrant.

— Mais tu ne penses pas que les choses se passeront ainsi, n'est-ce pas ?

— Non. À mon avis, ils vont trouver un moyen de l'inculper, ou au moins d'obtenir un mandat de perquisition pour fouiller le domicile de sa mère, ce qui fera penser aux journalistes qu'elle est coupable. Si cela se produit, Alice et sa mère auront besoin d'un allié puissant, quelqu'un qui soit capable de maintenir la presse à distance, et de retourner l'histoire en sa faveur. Il y a des détails sur Alice que personne ne connaît, des détails qui laisseraient les gens éberlués si nous les rendions publics. Mais je t'en prie, Rosario, allons-y ensemble. Je te signerai un engagement personnel de services, je te consacrerai les cinq ou dix prochaines années de ma vie professionnelle si seulement tu m'engages et que tu me laisses travailler sur cette affaire.

Rosario tapota doucement le crâne de Sharon, dans un geste plus paternel que maternel.

— D'accord. Voyons où ça nous mène. Je déteste dire ce genre de choses, mais ça pourrait être divertissant. Et maintenant... – elle secoua son

verre – plus de doigts de scotch, et moins de doigts de glace.

— Une chose encore...

Rosario grimaça. Elle s'étonnait de s'intéresser autant à cette affaire.

— La dernière fois, il y a eu une sorte de *gentlemen's agreement* pour que les deux filles se, hum...

— Serrent les coudes ?

— Oui. Enfin, c'est une façon de parler.

— Et qui étaient les « gentlemen » qui ont proposé cet accord ?

— Moi, je suppose, admit Sharon. Moi et l'avocate de Ronnie Fuller, l'autre fillette. Mais c'était sur l'ordre d'Helen Manning. Elle voulait que les choses soient justes.

Sharon s'affaissa un peu sur le sol en se remémorant l'insistance curieuse d'Helen pour que le procès ne voie pas une escalade qui finirait par la désignation de l'une ou de l'autre à la vindicte publique. *Peu m'importe qui l'a fait, qui a pensé à quoi*, avait répété Helen. *L'important, c'est qu'elles soient traitées de la même façon. Ce n'est que justice.*

— Sharon ? dit Rosario, qui étendit ses jambes et toucha la taille de la jeune femme du bout de son talon aiguille.

— Quoi ?

— Mon scotch ?

La sonnette tinta alors que Sharon était au bar. Elle courut presque jusqu'à la porte, dans son empressement à présenter Rosario à « leur » cliente. Mais comme toujours, il lui fallut un moment pour concilier l'image de la fillette aux grands yeux dont elle gardait le souvenir avec cette jeune fille énorme au regard bleu impénétrable.

Elle l'étreignit quand même.

— Alice, j'ai une nouvelle merveilleuse à t'annoncer. Rosario Bustamante va te défendre, gracieusement, et je la seconderai. La police du comté de Baltimore ne pourra plus te harceler, à présent. Ils n'oseront plus.

Tu as la meilleure pénaliste de la région qui travaille pour toi gratuitement. Gratuitement !

Helen joignit les mains, ravie. Alice la regarda, comme si elle ne savait ce qu'elle devait penser tant que sa mère ne lui montrerait pas comment réagir. Et en cet instant, dans ce visage lunaire noyé dans la graisse, Sharon vit l'enfant dont elle se souvenait, la fillette éberluée qui ne comprenait tout simplement pas ce qui lui arrivait.

OceanofPDF.com

Lundi 6 juillet

Minuit était à peine passé quand, dans l'ouest du comté de Baltimore, un garçon de quatorze ans se glissa hors de son lit, alla chercher le pistolet de son père dans un tiroir non verrouillé de la cuisine et s'en servit pour tuer ses parents et sa sœur aînée. Puis il prit les clefs de la Jeep Cherokee de sa sœur au crochet près de la porte de la cuisine et réussit à parcourir presque cinquante kilomètres avant d'être arrêté sur l'Interstate 70. Mince et petit pour son âge, affublé d'énormes lunettes qui lui donnaient un regard de hibou et une ressemblance prononcée avec un jeune acteur connu surtout pour ses rôles dans une série de films fantastiques, le garçon était encore en pyjama. Quand la police de la route lui expliqua sans détour qu'elle ne croyait pas à son histoire de trois tueurs fous qui auraient exécuté les autres membres de sa famille – version plus ou moins tirée d'une émission sur les crimes qu'il avait vue le samedi soir –, il fut demandé au gamin pourquoi il avait commis ce carnage.

— Je n'en suis pas sûr, répondit-il avec un petit soupir. Je n'avais pas de plan en soi.

— En soi, répéta Lenhardt après avoir narré cet épisode à Nancy et Infante, lesquels ne semblaient pas réellement plus frais que la veille, alors qu'ils avaient consacré les seize dernières heures au sommeil. *En soi*. Je

n'avais pas vraiment de plan *en soi*. Il faut croire que ça explique le pyjama. Mon ami de la police de l'État ne s'en est pas remis. Le gosse a descendu papa et maman pendant qu'ils dormaient, mais la grande sœur a entendu les détonations et est arrivée en courant. Ils l'ont retrouvée dans le couloir, devant sa chambre.

— Quelque chose lui a fait péter les plombs ? demanda Nancy. Une dispute, un désaccord, un acte d'autorité trop sévère ?

— Sa déclaration est la seule chose qu'il va répéter pendant un bout de temps. Il sera inculpé comme un adulte, et son avocat laisse déjà entendre qu'il aura toutes sortes de révélations fascinantes à faire, le moment venu. L'important, c'est que d'ici à demain personne ne s'intéressera plus à nous. Nous sommes déjà en 3.

— En quoi ? demanda Infante avant de bâiller.

— En 3, dit Lenhardt en leur montrant la page du *Beacon-Light* portant ce numéro. Huit paragraphes sur les recherches, rien de plus. À présent nous allons pouvoir voler sous les radars pendant au moins deux ou trois jours, et bosser tranquillement. Le gosse qui a massacré sa famille détrône la petite fille disparue et présumée assassinée.

Nancy était partagée entre le soulagement et l'incrédulité.

— Quoi ? Dans toute la région de Baltimore, on ne peut pas s'intéresser à deux histoires criminelles en même temps ?

— Les gens s'intéressent à peine à une seule, dit Lenhardt. Personne ne s'intéresse plus à rien, nulle part. Le pays entier souffre d'un déficit chronique d'attention, mais ce sont les gosses qui prennent du Ritalin. Vous savez quoi ? Je parie que ce gosse était sous Ritalin.

— Allons, sergent. Vous ne croyez quand même pas sérieusement que c'est un peu de Ritalin qui l'a poussé à tuer ses parents et sa sœur ?

La remarque de Nancy avait pour seul but d'alimenter la conversation, afin de rester dans le bain pendant que son cerveau encore embrumé tentait de redémarrer. Elle aimait cette façon qu'ont les policiers de bavarder entre

eux, cette certitude, cette absolue conviction. En public, ils devaient parler de suspects, d'allégations, de soupçons et de preuves, puis attendre que les jurés et les juges valident leur travail. Ici, entre eux, ils pouvaient énoncer la vérité telle qu'ils la connaissaient. Ce gamin avait assassiné ses parents. H. Grayson Campbell, cet homme riche, avait échappé à Lenhardt et réussi à arranger la disparition et la mort de sa femme. Alice Manning et Ronnie Fuller étaient des menteuses. Sur quels points elles mentaient, voilà qui restait à déterminer, mais le doute n'était pas permis : elles mentaient.

— Non. Je vais laisser l'avocat qui s'est précipité à Westminster pour offrir ses services trouver lui-même cette parade. Il a une affaire en or. Après tout, il pourra toujours demander la clémence des jurés en invoquant le fait que son client est orphelin.

Il roula des yeux, invitant Infante et Nancy à rire poliment de cette plaisanterie éculée. La chaîne de commandement fut respectée : les deux inspecteurs s'esclaffèrent.

— Et maintenant, dit le sergent en rapprochant sa chaise d'eux et en baissant le ton, parlons des prélèvements de sang.

— Nous n'en avons pas, répondit Nancy qui craignait que ce soit par sa faute. Je n'ai pas réussi à convaincre Ronnie d'accepter un prélèvement, et Alice est maintenant défendue par ce pitbull d'avocate.

Elle lui tendit le fax qui les attendait à leur arrivée ce matin, l'annonce que Sharon Kerpelman avait démissionné du bureau de la défense publique et représenterait Alice Manning en conjonction avec Rosario Bustamante.

— Un pitbull ? Un piranha, tu veux dire, commenta Lenhardt.

— Je pense que Bustamante pourrait la jouer de cette façon, mais pas la jeune, dit rapidement Infante, l'air d'avoir mûrement réfléchi à la question.

— Quoi qu'il en soit, reprit Nancy, nous ne disposons pas d'échantillons sanguins et nous ne les aurons pas à moins de présomptions assez fortes pour obtenir une injonction. Ce qui n'est pas gagné.

— Ces filles ont été les invitées de l'État pendant sept ans, dit Lenhardt.

— Exact. Et alors ?

— Alors tu connais quelqu'un qui passe sept ans sans consulter un médecin ?

— Je n'ai pas vu de toubib depuis au moins dix ans, intervint Infante.

— Je vais donc reformuler la question. Tu connais quelqu'un de normal qui ne consulte pas un médecin sur une telle période ? Spécialement en prison, où l'ambiance vous dégrade la santé ? Procurons-nous le dossier médical de ces deux-là, et voyons ce que nous pourrions y glaner. Au minimum, nous devrions apprendre quel est leur groupe sanguin.

— Les groupes sanguins, c'est bon pour éliminer des suspects, pas pour vérifier la culpabilité, dit Nancy.

— À ce stade, je serais heureux de pouvoir éliminer un suspect, dit Lenhardt. J'ai toujours Bates qui fouille dans les antécédents du petit ami, pour voir ce que ça donne. Plus tôt nous aurons défini quelle piste suivre, mieux cela vaudra.

— Les services de la délinquance juvénile nous transmettront les dossiers sur simple demande ?

— Possible. Mais il vaudrait mieux avoir une injonction, juste pour couvrir nos arrières, fit Lenhardt avant de consulter sa montre. Bon, il est presque neuf heures. Débarrassez-vous de la paperasserie, et essayez de choper le juge Prosser vers onze heures et demie. À cette heure, il est prêt à signer tous les documents pour aller déjeuner.

Mira Jenkins réprima une exclamation de triomphe quand elle lut l'e-mail envoyé par la bibliothèque. Le 4 × 4 qu'elle avait vu devant l'appartement de Maveen Little était enregistré au nom de Warren Barnes, domicilié sur Hillside Drive. Pour avoir parcouru les dépêches, elle savait que c'était le nom de l'enfant morte, dont un certain Warren était le père, et une Cynthia la mère. Et même si la base de données électronique ne proposait pas de photos, comment la femme qu'elle avait aperçue devant l'appartement de Maveen Little aurait pu être quelqu'un d'autre que

Cynthia ? Les deux crimes étaient forcément liés, tout comme sa correspondante anonyme le lui avait affirmé.

Alors comment procéder ? Si elle demandait l'aide du journaliste chargé de surveiller les messages provenant de la police, il exigerait d'avoir des détails à inclure dans son article, s'il ne les lui volait pas, juste avant que le siège du journal ne les court-circuite tous les deux. Et si elle ne lui demandait pas de pousser un peu les flics, l'information risquait de revenir au journaliste chargé du secteur, et on l'accuserait d'avoir enfreint le protocole.

Elle étudia une fois encore les messages de sa boîte aux lettres électronique. Le bibliothécaire de service avait fourni non seulement l'immatriculation, mais aussi un suivi du propriétaire du véhicule. Les gens auraient été outrés s'ils savaient ce que les fichiers informatiques pouvaient révéler sur leur vie. Elle avait l'adresse de Warren Barnes, son dossier de conducteur, et même des renseignements sur son crédit immobilier. Le fichier auto pouvait également comprendre l'acte de propriété d'un bateau, les différents permis et des années d'anciennes adresses et de vieux numéros de téléphone. Mais la ligne personnelle des Barnes était sur liste rouge, et les numéros non accessibles le demeuraient obstinément. Pour parler à Cynthia, Mira devrait se rendre à son domicile, une course n'entrant pas dans ses attributions de la journée et qu'il lui serait difficile de dissimuler dans son emploi du temps. Peut-être pourrait-elle trouver une excuse dans le quartier, affirmer qu'elle se rendait à Woodlawn ou Catonsville pour bavarder avec des informateurs locaux, et voir quelles histoires elle pouvait développer.

Le rédacteur en chef, un homme courtaud et replet qui se déplaçait de manière trop furtive au goût de Mira, se pencha soudain sur son épaule et lui fourra un communiqué de presse devant les yeux. Par réflexe, elle ferma sa messagerie, car elle ne voulait pas qu'il voie ce qu'affichait son écran. Non que cela eût signifié quoi que ce soit pour lui. Il avait débarqué au

journal trois jours plus tôt seulement, et le nom de Warren Barnes n'était pour lui que celui d'un avocat connu.

— Nous avons besoin de quelques quotidiennes pour que la rédaction me lâche la grappe, dit-il. Vois donc ce que tu peux tirer de ça.

Ça était un communiqué de presse annonçant que les bibliothèques avaient pris en contrat un programme spécial de traduction qui offrait aux utilisateurs des versions dans des centaines de langues par le biais d'une banque téléphonique de Californie.

— On pourrait en tirer plus qu'une brève, dit Mira en voyant là une occasion de s'esquiver du bureau et d'échapper à sa surveillance. Au lieu d'en faire simplement un sujet bouche-trou, pourquoi ne pas en tirer un article bien documenté ? Je pourrais me rendre dans une des bibliothèques du nord-ouest, où il y a beaucoup d'immigrés russes, et voir le système à l'œuvre. Parler aux employés, demander si d'autres établissements utilisent déjà ce programme dans d'autres coins du pays. Et il nous faudrait quelques statistiques, non ? Combien de gens abonnés aux bibliothèques et parlant une autre langue y a-t-il dans tout le comté de Baltimore ? À moins que je n'essaie sur Catonsville...

— D'accord, fais comme tu veux, répliqua l'autre. Mais débrouille-toi pour que j'aie trois feuillets pour seize heures. Mon petit a un match ce soir et il faut que je sois parti d'ici avant dix-huit heures.

Mira jeta un coup d'œil à l'horloge occupant le coin supérieur droit de l'écran. Il était presque onze heures. Même si elle atteignait les sources nécessaires dès le premier essai, cela l'occuperait sans doute jusqu'à quatorze heures, et elle aurait besoin de deux heures de plus pour rédiger son article, parce qu'elle n'était pas très rapide sur des sujets aussi arides. Qu'on lui confie un sujet purement narratif et le texte lui venait naturellement. Sa regrettable histoire sur le parc des droits civils était peut-être complètement bidon, cependant personne n'avait jamais dit qu'elle était mal écrite. Et il en serait de même pour l'affaire Barnes, dès qu'elle

l'aurait cernée. Mais elle devrait se résigner à passer l'heure du déjeuner au bureau, pour pondre trois feuillets avant seize heures, puis consacrer une autre heure fastidieuse à répondre aux questions des rédacteurs, aussi stupides soient-elles. Mais si son boss partait à dix-huit heures, elle pourrait lever le camp trente minutes plus tard. Une femme aussi importante que Cynthia Barnes occupait probablement un poste de premier plan dans le secteur privé, et elle ne serait de toute façon certainement pas chez elle pendant la journée.

Mira composa le numéro de l'agent de presse de la bibliothèque et tomba sur un répondeur. Avec un soupir, elle laissa un message, puis demanda à une collègue qui sortait de lui rapporter une salade grecque et un Pepsi light de chez le traiteur.

Nancy et Infante entrèrent en contact avec le juge Prosser juste avant l'heure du déjeuner, comme le leur avait conseillé Lenhardt, ce qui rendit le magistrat impatient et bougon. Ils auraient pu se contenter d'un avocat à la chambre législative de l'État, mais celui contacté leur déclara qu'il préférerait la signature du juge, puisqu'un autre service de l'État était engagé. Nancy se demanda si l'avocat ne leur tendait pas un piège. Prosser, un petit homme enrobé dont l'œil gauche s'égarait quand il ôtait ses lunettes à verres épais, éplucha leur demande en tapotant le document avec une des branches de ses lunettes.

— L'intégralité de leur dossier médical ? Pourquoi auriez-vous accès à tout leur dossier médical si tout ce que vous voulez connaître, c'est leur groupe sanguin ?

— Si nous spécifions ne chercher que leur groupe sanguin et qu'ils ont conservé des échantillons ADN pour une raison ou une autre, il faut espérer qu'un avocat malin ne dise pas ensuite que nous avons outrepassé les termes de notre requête, répondit Infante, ajoutant un peu tard : monsieur le juge.

— C'est la véritable raison, ou une raison que vous venez d'inventer sous prétexte de vous couvrir ?

— Est-ce que ce pourrait être les deux ? répondit Infante.

Un autre juge aurait peut-être souri, mais Prosser braqua son œil droit sur le document devant lui tandis que le gauche roulait en direction de la fenêtre. Nancy, qui n'avait jamais eu l'estomac retourné à la vue d'un cadavre, éprouva une vague nausée à regarder l'œil indiscipliné du juge.

— Ça me paraît mince, fit-il. Sacrement mince. Une fille disparaît, il y a du sang sur sa robe chasuble et un T-shirt, mais ce n'est pas le sien ni celui d'un parent. Vous voulez vérifier si ce sang correspond à celui de ces deux filles qui ont tué la petite Barnes toutes ces années en arrière, parce que la mère vous a appelés et a haussé le ton. Je peux comprendre les raisons qui font sursauter les flics de la ville quand Cynthia Barnes appelle, mais pourquoi vous ?

Il adressa cette question à Nancy, mais sans attendre sa réponse enchaîna :

— Isaac Poole est en poste à Baltimore.

— Éliminer ces filles des suspectes potentielles nous serait utile, dit Nancy. Dans cette affaire, nous explorons des pistes multiples, et nous aimerions concentrer nos recherches, pour plus d'efficacité.

— Dans quelle direction, par exemple ?

— L'ami de la mère. C'est très ennuyeux de...

Oh non, quel mot stupide ! Elle aurait aimé le retirer, mais il était trop tard.

— Il est très troublant que pas une seule caméra de surveillance du centre commercial n'ait enregistré la moindre image de cette petite fille. Nous nous intéressons également au gardien qui déclare avoir retrouvé les vêtements.

— Vous savez combien d'enfants sont *réellement* kidnappés dans Baltimore en l'espace d'un an ? Je parle d'enlèvements par des inconnus,

avec demande de rançon et tout le reste ? Un ou deux, peut-être. La plupart des enfants portés disparus ont simplement fugué.

— Cette petite fille n’a que trois ans, monsieur le juge.

Il se renfroigna.

— Je suis au courant. Mais pourquoi ne pas essayer d’obtenir un échantillon sanguin de l’ami de la mère ?

— Il en a donné un, qui ne correspond pas, répondit Infante. Nous continuons de l’interroger, ainsi que la mère, pour voir si leurs histoires n’ont pas de faille. Pour l’instant, elles ont l’air très cohérentes. Et les services sociaux de la ville n’ont rien sur eux, pas même un appel pour négligence.

— Vous dites que leurs histoires sont cohérentes. Mais ne le sont-elles pas trop ? La cohérence excessive est souvent le signe que les propos ont été préparés. Le croque-mitaine des petits esprits, comme aurait dit Emerson.

Nancy avait déjà failli offenser le juge, et elle se retint de rouler des yeux. Pour elle les gens qui en citaient d’autres étaient des m’as-tu-vu, tout simplement.

— La mère semble sincèrement affligée. Son ami est désolé de la voir dans cet état, si vous voyez ce que je veux dire.

— Il n’est pas aussi contrarié que ça de la disparition de la gamine ?

Nancy hésita. Malgré ses fanfaronnades et sa brusquerie, le juge avait identifié le point qui la troublait dans l’attitude du petit ami. Il paraissait étonné par la profondeur du chagrin de la mère, presque attristé de le constater. Samedi, quand Infante et Nancy avaient rendu visite au couple et continué de l’interroger, sous le prétexte de les assurer de leur sympathie et de leur soutien, l’homme avait serré la mère en pleurs contre lui et déclaré :

— Je suis toujours là, chérie. *Moi*, je suis toujours là.

Mais cette attitude pouvait également s’expliquer si, au plus profond de lui-même, il avait vu l’enfant comme une gêne, souhaité qu’elle ne soit plus

là, et qu'à présent il était horrifié de constater les conséquences de son vœu exaucé.

— Ce n'est pas le père de l'enfant, dit enfin Nancy. Et à en croire les apparences, je ne pense pas qu'il avait l'intention d'endosser le rôle de beau-père. Il vivait avec une femme, et il se trouve que cette femme avait une petite fille. L'enfant ne le gênait-elle pas, de temps en temps ? J'en suis presque sûre. Le gênait-elle assez pour qu'il ait voulu s'en débarrasser, ou qu'il l'ait frappée dans un accès de colère ? Impossible à dire. Mais ce ne serait pas la première fois que ce genre de chose arriverait.

— Monsieur le juge, intervint Infante, cette gamine et l'enfant des Barnes se ressemblent vraiment beaucoup. C'est très troublant. Il pourrait s'agir d'une simple coïncidence, bien sûr, mais elle est difficile à ignorer a priori.

Il serait encore plus difficile d'ignorer que ni Ronnie ni Alice ne semblaient au courant de l'existence de la fille Barnes. Mais peut-être mentaient-elles.

— Surtout quand Cynthia Barnes et son père vous harcèlent, dit le juge Prosser qui rechaussa ses lunettes, ramenant son œil gauche parallèle au droit. Très bien. Je vais vous signer cette requête. Mais je ne vous le cache pas, je serais surpris qu'ils arrivent seulement à remettre la main sur ces dossiers. Il y a des jours où les services de l'enfance ne peuvent pas retrouver les gosses dont ils ont la garde, et encore moins leurs dossiers. Et il se peut que les dossiers aient été déjà transmis aux médecins traitants de ces filles.

— Elles ont été libérées depuis moins de deux mois. Nous espérons que l'État n'aura pas été aussi efficace.

— Si je me fie à mon expérience, il n'est efficace que lorsque vous souhaitez qu'il ne le soit pas, dit le juge, qui rit de ce commentaire désenchanté, avant d'ajouter : J'espère que vous retrouverez cette gamine,

et qu'elle n'aura pas souffert. Et prenez garde à ne pas vous faire rouler par la « famille royale ».

— La famille royale ?

— Isaac Poole et sa fille. Ils pensent que tout a un rapport avec eux. Et pas spécifiquement avec leur personne, mais aussi avec leur manière de penser, leurs origines raciales. Vous devriez l'entendre râler et gémir sur sa carrière, alors qu'il a la chance d'être allé aussi loin. Ces gens sont de grands paranoïaques.

Nancy reçut le document signé et ils prirent congé. Elle aurait aimé demander au juge si les Barnes s'étaient toujours comportés ainsi. Il lui semblait très compréhensible que cette femme, dont le bébé avait été enlevé et assassiné, en soit arrivée à un certain degré de paranoïa.

Ronnie s'était présentée au Bagel Barn ce matin, en s'efforçant de faire comme si rien ne s'était passé.

— J'ai pointé pour toi ton heure de sortie, lui dit Clarice.

La jeune fille la remercia d'un hochement de tête. Après quoi il ne fut plus question des événements de samedi avant le calme plat de la fin de matinée.

— Alors tu as des ennuis ? demanda la responsable d'un ton détaché, comme si la réponse importait peu.

— Peut-être bien, dit Ronnie. Oui, je crois que oui. Mais je n'ai rien fait. Franchement.

Clarice soupira. Elle était noire et vivait à Baltimore. Elle connaissait beaucoup de gens qui étaient dans le pétrin sans avoir rien fait. Elle connaissait aussi quelques personnes qui avaient des problèmes et qui avaient fait quelque chose, mais peut-être pas la chose pour laquelle elles avaient des problèmes. Et elle connaissait des gens dans la panade et coupables de ce dont on les accusait, mais qui avaient de bonnes raisons de ne pas l'avouer. On disait que se confesser était bon pour l'âme, et c'était

peut-être vrai. Mais pour le corps, c'était l'enfer. Sa famille comptait des garçons, neveux et cousins, qui étaient ressortis de prison en boitant, irrémédiablement diminués, et qui avaient toujours nié les faits dont on les avait accusés.

Ronnie... Eh bien, Ronnie n'avait aucune trace visible de mauvais traitements sur elle, à part les yeux. Ils étaient d'un bleu sombre qui rappelait à Clarice celui des pensées, mais pas celles épanouies que vous trouviez dans les jardinières, sur le rebord des fenêtres. Les yeux de Ronnie étaient du bleu de ces fleurs après une grosse averse, quand leur petite corolle est écrasée contre la terre.

OceanofPDF.com

Cynthia Barnes ne portait plus aucun intérêt à la nourriture, mais elle se faisait un devoir de préparer des repas élaborés à Warren, même au plus fort de l'été. Ce soir, ce serait grillades de thon avec achards mangue-papaye, accompagnées d'une soupe froide à la tomate et au maïs, le tout servi avec de petites brioches de maïs jalapeño. Elle les avait fait cuire dans la vieille poêle de sa mère, et elles avaient la forme d'épis miniatures. Tout était délicieux, parfait, mais la seule partie du repas qui intéressait Cynthia était le pinot noir choisi par Warren.

— C'est un régal, dit-il, poli et gentil.

Il ne s'était jamais départi de ses goûts plébéiens. Il aurait mangé des saucisses, du jambon et des pains de viande chaque soir, s'il n'avait tenu qu'à lui. Et il aurait pesé cent cinquante kilos, et aurait souffert d'hypertension et de diabète. Mais comme Cynthia le lui avait annoncé à la naissance de Rosalind :

— Je n'ai pas l'intention d'élever seule cette enfant. Tu peux choisir ton vice, mais tu n'as droit qu'à un seul : le travail, la gloutonnerie ou l'alcool. Parce qu'il est absolument hors de question que j'élève seule cette enfant.

Il n'avait pas dit alors ce qu'il ne disait jamais. Et peut-être ne le pensait-il jamais non plus, mais tel n'était pas le cas de Cynthia. À la place de son mari, elle l'aurait pensé chaque jour. *Si seulement tu avais élevé notre première fille au lieu de la confier à une adolescente stupide...*

Depuis sept ans, elle souhaitait entendre ce reproche, mais il n'avait jamais assené ce coup. Et elle ne pouvait se résoudre à poser les questions directes qui l'obligeraient à révéler ce qu'il pensait d'elle.

Elle avait parfois l'impression que c'étaient ces non-dits qui les minaient, et non la perte d'Olivia. À d'autres moments, elle se demandait s'ils n'avaient pas conclu un pacte tacite pour sacrifier leur mariage en hommage à Olivia. Ne serait-ce pas mal s'ils redevenaient heureux ? Avec Rosalind, il lui arrivait d'éprouver un moment de véritable bonheur, et cette réaction la terrifiait aussitôt. Être heureux revenait à oublier. Et oublier revenait à tout risquer de nouveau.

— Savais-tu que le thon est aussi cher que le bœuf ? demanda-t-elle à son mari.

— C'est ce qu'on dit.

— Plus cher, parfois. Autant qu'une côte de bœuf, au kilo. Mais bien sûr, il n'y a pas de gras, ni d'os.

— C'est vrai.

Elle se demandait s'il couchait à droite et à gauche. À sa place, elle l'aurait peut-être fait. Il était encore plus séduisant que lorsqu'ils s'étaient rencontrés, et beaucoup plus accompli. Les parents de Cynthia s'étaient montrés très critiques envers eux durant leurs premières années de mariage, les tançant pour leur train de vie luxueux et les dettes qu'il engendrait. Mais à présent ils étaient riches, plus que quiconque ne pouvait l'imaginer, en dépit du fait que les succès de Warren étaient connus de tous. En réalité, ils vivaient au-dessous de leurs moyens et engrangeaient une fortune qu'ils n'avaient plus le cœur de dépenser, à part pour Rosalind et son avenir.

Olivia avait cinq mille dollars sur un compte bloqué pour ses études quand elle est morte, se souvint subitement Cynthia. Leur comptable lui-même avait été abasourdi par ce que cela impliquait au niveau des impôts. Ils avaient laissé le compte en l'état, en pensant qu'il réapparaîtrait peut-

être un jour dans la rubrique « avoirs non revendiqués ». À la naissance de Rosalind, ils avaient eu le droit de le récupérer sans payer de pénalités.

— Alors, ce vin te plaît ? s'enquit Warren.

— Beaucoup, répondit-elle en crispant les doigts sur le pied de son verre.

À dire vrai, elle ne connaissait pas de meilleure sensation que celle de la première gorgée de vin qu'elle se permettait chaque soir, à moins que ce ne soit la gifle de la caféine le matin. C'étaient là deux de ses repères, les signes qu'elle avait survécu à une journée, une nuit de plus. Les autres gorgées n'étaient jamais aussi bonnes, mais la première était toujours fabuleuse, comme la première bouchée d'une pomme.

— Tu veux que j'en achète un carton ? Ils font un prix, quand on le prend par cartons.

— Très bonne idée.

Une femme meilleure l'aurait libéré, et elle l'aurait fait de manière à ce que personne ne le juge mal. C'est elle qui aurait dû avoir une liaison, ou faire une dépression nerveuse, ou les deux. Warren n'était tout simplement pas aussi atteint. Pas parce que c'était un homme, mais parce qu'il n'endossait pas autant de responsabilité. Peut-être que Cynthia devrait lui trouver une autre femme. Quelques années en arrière, le journal local avait publié une de ces histoires interminables au sujet d'une femme qui s'était ruiné la santé pour donner un enfant à son mari. Souffrant d'un cancer qu'elle attribuait aux traitements pour la fertilité – sans aucun fondement scientifique, Cynthia n'avait pu s'empêcher de le remarquer –, elle avait elle-même choisi la future épouse de son mari. Avec une arrogance suprême que Cynthia admirait presque, cette femme avait étudié ses amies et s'était décidée pour une qui ne s'était jamais mariée. Elle lui avait fait comprendre, ainsi qu'à son époux, qu'elle considérerait comme un honneur qu'ils s'unissent après son décès. À l'époque, Cynthia avait lu cette histoire

avec ce recul dédaigneux qu'elle avait pour toute femme osant croire qu'elle avait souffert.

— Les Blancs sont dingues, s'était-elle exclamée à l'adresse de Warren à plusieurs reprises pendant sa lecture, mais elle était allée jusqu'au bout de l'histoire, fascinée par la cruauté secrète de la mourante.

Il était évident qu'elle n'avait pas choisi son amie la plus séduisante, ni celle qui avait le mieux réussi, mais une femme qui ne pourrait jamais l'égaliser. L'épouse était morte avant que leur fille ne fête son deuxième anniversaire. Le mari et l'amie s'étaient épousés deux ans plus tard. Cynthia leur accordait cinq ans, pas plus. Vivre avec un fantôme était très dur.

Olivia, au moins, était un spectre peu exigeant. Elle était même généreuse avec ceux qu'elle avait laissés derrière elle. Elle ne se plaignait jamais, ni ne critiquait. Bébé, elle s'était montrée capricieuse, mais à présent elle était apaisée, et demandait seulement qu'on ne l'oublie pas.

— J'adore ce pain de maïs, dit Warren.

— Et en plus c'est pauvre en matières grasses. Et ce que tu étales dessus, ce n'est pas de la margarine mais du yaourt.

— Je n'en mourrai pas.

— C'est l'idée générale, oui, dit Cynthia. Que tu continues à vivre.

La plaisanterie – Warren supportait mal les stratagèmes de Cynthia pour le conserver en parfaite santé – n'était pas neuve, pourtant ils ne l'avaient jamais formulée aussi abruptement, et la raideur de ses paroles donna envie de grimacer à Cynthia. Ça avait été l'idée générale pour Olivia aussi. Vivre, grandir, tirer avantage de toutes les choses auxquelles elle avait droit, par la naissance, le sang, la classe sociale et l'éducation.

Il lui arrivait d'oublier. Pendant une heure, parfois, elle oubliait qu'elle était la mère d'une enfant assassinée. Mais Rosalind changeait tout. Elle ne pouvait la regarder sans penser à Olivia. Rosalind était à Olivia ce que le steak de thon était à la côte de bœuf. Aussi précieuse, meilleure pour eux par certains côtés, mais Cynthia ne pouvait s'empêcher de préférer l'une à

l'autre. Si Warren éprouvait la même chose, c'était un autre sujet de conversation que jamais ils ne pourraient aborder. Ils s'inquiétaient plus pour Rosalind, oui, et poussaient leur imagination à des limites que d'autres parents étaient incapables d'entrevoir. C'était une chose que de retrouver sa ligne après une grossesse, une autre que de récupérer un esprit amolli par la peur et l'anxiété. Ils ne pouvaient aimer Rosalind autant qu'ils aimaient Olivia, parce qu'à tout moment leur enfant vivante pouvait leur être enlevée.

— Ça va ? demanda Warren.

— Très bien.

— Tu ne manges pas.

— Oh, je n'ai pas tellement d'appétit quand il fait aussi chaud.

— Tu règles la climatisation tellement bas que tu portes un pull.

C'était vrai, un cardigan en soie couleur corail.

— J'ai couru partout aujourd'hui, pour préparer le déjeuner. Tu me connais, je ne peux pas aller dans un seul magasin. La boutique de produits frais pour les légumes, chez Nick pour le poisson. Ils disent qu'il ne faut jamais commander un poisson au restaurant le lundi, mais la règle ne s'applique pas quand tu en achètes un le lundi, n'est-ce pas ?

— J'espère bien que non.

La sonnette tinta, et Cynthia fut debout avant que Warren puisse reculer sa chaise de la table. L'épaisse porte en bois massif possédait un judas grillagé. Entre celui-ci et la grille de la porte écran extérieure, il était difficile de distinguer un visage. Une fille blanche, bien habillée, un calepin à la main.

Cynthia ouvrit pour dire seulement : « Je ne peux pas vous parler. » Les journalistes n'étaient pas censés venir maintenant. L'heure n'était pas encore au deuil.

— Mme Barnes ? Je m'appelle Mira Jenkins et je travaille au *Beacon-Light*. J'ai appris que la disparition de Brittany Little pourrait avoir un lien

avec la mort de votre fille.

— Je ne peux pas vous parler.

— Pas même en toute confidentialité ?

Malgré elle, Cynthia fut amusée. La fille était comme une poupée mécanique débitant son vocabulaire limité.

— Savez-vous seulement ce que ça veut dire, « en toute confidentialité » ?

— Euh, bien sûr. Cela signifie que vous me dites si la chose est vraie, mais sans engager votre nom.

— Et vous pourrez utiliser ma déclaration, ensuite ? Ou faut-il que quelqu'un d'autre vous confirme l'information ? À moins que vous l'utilisiez en l'attribuant à une « source » ?

— Je... Je ne... Écoutez, donnez-moi vos conditions, et je m'y tiendrai. Mais je ne comprends pas pourquoi vous auriez appelé nos bureaux et parlé de l'enquête si vous ne voulez lire tout ça dans le journal.

La poupée mécanique était soudain un peu moins amusante.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je vous ai téléphoné ? Je n'ai pas parlé à la presse depuis sept ans. Quand je travaillais pour le maire, mes déclarations aux médias étaient toujours officieuses. Pourquoi changerais-je aujourd'hui ?

— Eh bien, quelqu'un nous a contactés. Quelqu'un qui en savait long sur cette affaire. Et ensuite je vous ai aperçue sortant du domicile de l'autre femme, hier.

Cynthia jeta un regard par-dessus son épaule. Warren n'était pas sorti de la salle à manger. Il se déplaçait dans la maison, mais aux sons produits il débarrassait la table et emplissait le lave-vaisselle. Une très bonne habitude, qu'il devait à sa mère. Le bruit de ses pas et le ronronnement de l'eau couvriraient la voix de Cynthia.

— Je vais vous inviter à entrer, dit-elle. Nous nous installerons dans le salon et nous discuterons devant un thé glacé. Enfin, un thé glacé pour

vous, moi je prendrai du vin. Quand mon mari viendra aux nouvelles, nous lui dirons que vous êtes étudiante en sciences politiques à l'université de Baltimore et que votre professeur vous a conseillé de venir m'interroger sur les rouages de la politique municipale. Il montera à l'étage pour regarder la télé, ou lire son journal. Ensuite, et seulement ensuite, nous aborderons ce sujet.

— Officiellement ?

Oh, cette fille était gourmande. Vous lui offriez une tranche de pain et elle vous en demandait deux. Cynthia admirait ce trait de caractère. C'était un de ceux qui l'avaient menée si loin dans sa vie.

— Pas d'emballement, dit-elle de cette voix douce mais ferme que les jeunes femmes aimaient, elle le savait, cette voix qu'elle avait utilisée avec ses stagiaires. Si vous faites ce que je dis, exactement comme je le dis, vous aurez votre histoire.

OceanofPDF.com

Alice marchait les yeux baissés. Les trottoirs de Ten Hills s'étaient déformés par endroits, gonflés par les racines des énormes chênes et autres ormes. Il était très facile de trébucher sur ce sol inégal, surtout dans la lumière gris-vert du crépuscule, et Alice détestait la sensation accompagnant la perte d'équilibre. C'était pire encore que de tomber, quand les gens se croyaient obligés de vous manifester leur sympathie ou de vous tendre une main secourable. Trébucher vous donnait l'air idiot et gauche.

Mais Alice scrutait le trottoir surtout parce qu'elle ne voulait pas croiser le regard de Sharon Kerpelman qui avait insisté pour l'accompagner ce soir. Son avocate était arrivée chez les Manning presque à l'instant où Alice commençait à racler le fond de son bol avec sa cuillère, pour y traquer les dernières gouttes de jus de framboise de ce qu'Helen s'entêtait à appeler un sorbet.

— Je passais dans le coin, avait affirmé Sharon.

Alice savait pourtant où elle vivait et travaillait, et l'affairement soudain de sa mère avec la vaisselle lui avait prouvé que ce hasard était arrangé entre les deux femmes. Ce qui signifiait qu'elles avaient discuté en son absence. Et elle n'aimait pas du tout cela. Qu'elles préparent la rencontre avec l'autre avocate, ce laideron, d'accord. Mais elle ne voulait pas qu'elles prennent l'habitude de parler dans son dos. Elles avaient agi de la sorte, sept ans plus tôt, et Alice se demandait toujours ce qu'elles s'étaient raconté qu'elles ne voulaient pas lui dire.

— En général, je vais faire un tour après le dîner, dit Alice en jetant un regard rapide vers les pieds de Sharon.

L'avocate portait des sandales noires avec des talons plats et larges et des lanières s'entrecroisant selon un motif compliqué.

— Ma mère dit que c'est bon pour la digestion.

— Super, dit Sharon. Je viens avec toi.

Alice ne pouvait évidemment pas l'emmener sur son trajet du soir habituel. Mais elle le longea, entraînant l'avocate aux limites de Ten Hills, là où se dressaient de grandes maisons aux formes biscornues, plantées au centre de vastes pelouses. Naguère, par un soir d'été comme celui-ci, les fenêtres auraient été ouvertes et on aurait entendu maints bruits différents, des parents appelant leurs enfants pour qu'ils rentrent, le cliquetis des ustensiles de cuisine qu'on lave après le dîner, l'écho d'un match de baseball retransmis à la télévision. Mais la plupart de ces propriétés avaient été rénovées et étaient maintenant climatisées. Le seul son perceptible était un ronflement bas et régulier.

— C'est presque aussi mauvais que les sauterelles, dit Sharon. Pire même, parce que les sauterelles font partie de l'écosystème, alors que tous ces climatiseurs participent sûrement au réchauffement de la planète.

— Vous avez la climatisation chez vous, non ? dit Alice en adoptant le ton neutre de la conversation.

— Oh oui, mais j'habite dans un immeuble d'appartements en copropriété.

— Oh !

— Je veux dire, ces maisons ont été construites pour profiter de l'aération naturelle et de la chaleur de l'été. On va à l'encontre de l'architecture quand on y installe la climatisation. C'est très inefficace.

— Ma mère n'aime pas la climatisation, sauf dans les chambres. Et même là, elle s'efforce de ne pas l'allumer. Elle dit que ça fait pousser de la moisissure sur les sinus.

— Hmm, fit Sharon, je suppose que ce n'est pas impossible.

Alice savait que l'avocate cherchait un moyen de parler de ce qui avait motivé cette fausse rencontre impromptue. Mais elle voulait que le sujet vienne de lui-même. *Et nous voilà à nous promener ensemble, et, ah oui, au fait, où étais-tu vendredi soir avant que je ne vienne ? Vraiment ? Sais-tu où se trouve la petite fille ? Entre nous ?*

— Moi, je n'ai jamais chaud, déclara Alice. D'ailleurs je transpire rarement. Même quand je me promène en plein soleil, à midi, je n'ai pas trop chaud. Le secret, c'est de ne pas marcher trop vite.

— Tu bois suffisamment d'eau ?

— Bien sûr. Je crois.

Elle vidait trois bouteilles de Diet Pepsi chaque jour.

— Parce que c'est peut-être la raison pour laquelle tu ne transpires pas : tu ne bois pas assez d'eau. La transpiration est le système de refroidissement du corps humain. Un peu comme un climatiseur personnel, si on veut.

Alice avait jugé admirable de transpirer aussi peu, mais Sharon lui donnait maintenant le sentiment que c'était encore quelque chose qui n'allait pas chez elle.

— En tout cas, c'est très bien que tu marches autant, dit l'avocate. Tu marches le midi, et après dîner ?

— Presque tous les jours.

— Et tu ne fais que marcher ?

— Parfois je m'assois un peu. Et puis j'ai aussi cherché un emploi.

Elle avait raconté ce mensonge si souvent qu'il paraissait plus automatique et sincère que les vérités qu'elle avouait de temps à autre.

— Ta mère dit que quelqu'un t'a raccompagnée en voiture une fois. Au moins une fois.

— Vraiment ?

— Oui, Alice. Vraiment.

— Je ne comprends pas pourquoi elle dirait ça. Je ne fais que marcher.

— Elle a entendu le claquement d'une portière tard un soir, juste avant que tu ne remontes l'allée de votre maison.

— Nous vivons dans une rue très fréquentée. Il y a plein d'autres gens qui vont et viennent.

— Alors tu n'as jamais accepté de... monter en voiture...

Un silence, puis :

— ... avec des hommes ?

Alice manqua éclater de rire en comprenant ce qui inquiétait sa mère et Sharon.

— Je ne montera jamais en voiture avec un inconnu. C'est très dangereux.

Elles avaient atteint le carrefour à partir duquel les grandes demeures se faisaient plus rares pour être rapidement remplacées par un centre d'affaires, après la façade d'une église qui avait jadis été un cinéma de quartier. Helen avait confié à sa fille qu'elle y était allée avec son père lors de leur premier rendez-vous, pour voir *Cocoon*, et ensuite chez Mr G's pour prendre une glace, un cône avec de la vanille et du chocolat mêlés en spirale. Elle portait une robe bain de soleil style années cinquante, à petits carreaux noirs et blancs. Les histoires d'Helen abondaient toujours en détails de ce genre, ce qu'elle avait vu, mangé, porté.

— Nous devrions faire demi-tour, dit Alice.

Elles rebroussèrent chemin et longèrent un pâté de maisons en silence. La nuit était tombée, à présent, et le bruissement des climatiseurs semblait s'accentuer.

— Alice, ta mère pense que...

— Je sais ce que ma mère pense, dit-elle d'un ton plus cassant qu'elle ne l'aurait souhaité. Ma mère pense que je suis une fille grosse, moche, qui accepte de monter dans la voiture des hommes et de faire l'amour avec eux parce que c'est la seule manière pour elle de retenir leur attention.

— Non. Non. Mais le fait est, et c'est tout ce qui m'intéresse, le fait est que si tu es montée en voiture avec quelqu'un, au lieu de marcher, vendredi soir dernier... Eh bien, il faudrait que je le sache.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas ce que nous avons déclaré à la police. Et si tu mens à la police, même pour un détail sans importance, cela peut entraîner un tas de problèmes pour toi.

— J'ai marché.

— Bien.

— Mais il n'y a que cinq kilomètres entre Westview et notre maison. N'importe qui peut parcourir cinq kilomètres à pied en une heure.

— Oui, mais tu ne pourrais pas, ça ne pourrait pas... Pour la police...

Alice s'arrêta net et regarda Sharon au fond des yeux pour la première fois.

— Vous êtes en train de dire qu'il est important de savoir où j'étais, et si j'étais en voiture ou à pied, parce que la police pense que c'est moi la coupable.

— Pas exactement. Tu es une suspecte parmi d'autres. Ça ne devrait pas être le cas, mais tu es suspecte.

— Vous voulez être mon avocate parce que vous me croyez coupable, ou parce que vous me croyez innocente ?

— Je veux te protéger, m'assurer que personne ne te crée d'ennuis. Une nouvelle fois.

Sharon avait elle aussi cessé de marcher et elle s'adossa contre un arbre imposant dont le tronc était ridé comme un pneu. Elle fit passer son poids d'un pied sur l'autre, se courba et glissa ses doigts sous les lanières pour les desserrer un peu. Les sandales avaient strié ses chevilles de marques rouges.

— La dernière fois, vous étiez censée prendre soin de moi.

— Nous avons fait de notre mieux. Vraiment.

— Ah, fit Alice en feignant de réfléchir à cette affirmation. Alors c'est comme ça que vous faites de votre mieux...

Laisser échapper ces mots était pareil au premier coup de dents dans un mets tiède et succulent, et une agréable chaleur naquit dans sa poitrine et se diffusa dans son cou et son visage. La sensation lui évoqua le feu d'artifice qu'elle avait vu samedi soir, quand Helen et elle étaient rentrées en voiture du poste de police, ces longs rubans scintillants de couleur explosant d'un point central et envahissant le ciel nocturne en corolles éphémères.

L'impression disparut aussi rapidement que les bouquets lumineux dans la nuit.

— Alice... Nous avons déjà parlé de tout ça.

— Non. En réalité nous n'en avons jamais parlé. Pourquoi ai-je dû être enfermée pour ce que Ronnie a fait ?

— Eh bien, d'abord, ils ont retrouvé un de tes jouets, le diable à ressort...

— Placé là par Ronnie, après qu'elle me l'a volé.

— Et il a été impossible de définir l'heure de la mort du bébé.

— Ronnie l'a tuée pendant que je n'étais pas là. Vous pensez que je l'aurais laissée tuer un bébé devant moi ? Vous pensez que j'aurais pu rester les bras croisés pendant qu'elle faisait ça ?

— Mais tu étais avec Ronnie quand elle a enlevé le bébé. Et tu n'as dit à personne où il se trouvait, même alors que... même quand...

— Allez-y, dites-le, la provoqua Alice. Même quand elle était encore vivante et que j'aurais pu la sauver. Mais je n'ai pas eu conscience de ça. Tout ce dont j'ai eu conscience, c'est que nous allions avoir des ennuis. Parce que nous l'avions enlevée, et parce que les gens s'étaient inquiétés. Et moi j'ai cherché un moyen d'aider les gens à retrouver le bébé. J'ai essayé de convaincre Ronnie de le ramener chez ses parents. Mais elle a refusé, et elle ne m'aurait pas laissé faire. Elle voulait seulement rester là, et faire

comme si le bébé était à elle. Et puis d'un seul coup elle a eu envie que le bébé soit mort.

— Je sais, dit Sharon en hochant la tête. Je sais.

— Et maintenant, ils pensent que j'ai enlevé cette petite fille et que peut-être je lui ai fait du mal. Pourquoi la police pense-t-elle que je pourrais faire une chose pareille ?

— Parce que les flics ne comprennent le présent qu'au regard du passé. C'est comme cette histoire à propos du garçon qui va au marché à la place de sa mère, tu sais.

— Quelle histoire ? Non, je ne connais pas cette histoire.

Mais soudain tout lui revient. Elle se remémora comment, à l'âge de neuf ans, elle s'était retrouvée dans la salle commune de la bibliothèque de Catonsville, pour suivre un programme qu'Helen avait estimé profitable pour elle. « John Jacob Jingleheimer Schmidt/Son nom est aussi le mien/Dès qu'il va quelque part/Les gens s'écrient toujours : Voilà John Jacob Jingleheimer Schmidt/La la la la la la la. » Ils avaient raconté cette histoire aussi, celle du garçon qui ne comprenait jamais rien, mais c'était la chanson dont Alice se souvenait, et sa joie d'entonner le refrain à tue-tête avec les autres, jusqu'à ne plus avoir de voix.

— Il attache une côte de porc au bout d'une ficelle et il la traîne derrière lui, juste pour que les chiens viennent la dévorer. Sa mère lui dit : « Non, tu aurais dû la mettre sous ton chapeau. » Alors il va acheter du beurre et il le met sous son chapeau, et le beurre fond. Et sa mère dit... Euh, je ne sais plus ce que sa mère dit après. Mais l'histoire démontre qu'il ne cesse d'appliquer la solution de la veille au problème d'aujourd'hui.

— Donc je suis la solution d'hier.

— D'une certaine façon, oui.

— Ce qui veut dire que j'étais aussi le problème d'hier.

Sharon basculait maintenant le poids de son corps d'avant en arrière. Alice se rappelait combien ses pieds étaient douloureux et la brûlaient

durant les premiers jours où elle s'était adonnée à la marche. À présent, ils étaient tellement endurcis qu'elle aurait sûrement pu parcourir huit kilomètres sans chaussures, et sans s'en rendre compte.

— Je n'ai jamais pensé que tu constituais un problème, dit l'avocate.

— Et ce qui m'est arrivé pendant que j'étais enfermée ? Tout ce qu'on m'a fait subir ?

Horriifiée, elle vit Sharon se mettre à sangloter. Ce n'était pas une réaction qu'elle désirait, ni même qu'elle pouvait utiliser. Quand un adulte pleurait, Alice savait qu'elle avait perdu.

— J'ai essayé, Alice. J'ai vraiment essayé. J'ai fait de mon mieux et je suis désolée de la façon dont les choses ont tourné. Mais personne ne savait, personne n'aurait pu savoir, ou imaginer. Je suis tellement désolée... Tout ce que je peux faire, c'est essayer d'arranger les choses, cette fois. C'est tout ce qu'on peut faire.

— Vous avez raison, dit la jeune fille. Vous avez absolument raison. Tout ce qu'on peut faire, c'est essayer.

Elle repartit, sans se soucier si Sharon parvenait à la suivre. Elle examinait le trottoir et mesurait son pas pour qu'à chaque fois son pied se pose en sécurité, au milieu de chaque carré de béton. Non qu'elle redoutât de le poser sur une fissure, mais parce que ce mouvement lui rappelait la marelle. Elle était très forte à la marelle, elle effectuait même des petits pas chassés comme c'était la mode à Baltimore, et elle avait un vieux talon en caoutchouc comme porte-bonheur. Helen était allée chez le cordonnier, elle avait fait du charme aux vieux Italiens qui travaillaient là, uniquement pour obtenir un authentique talon de Black Cat Paw que sa fille pourrait lancer sur les cases numérotées.

Mardi 7 juillet

— C'est ainsi que ça fonctionne, à Baltimore, dit Lenhardt en se perchait sur le coin du bureau de Nancy. Ou plutôt : c'est ainsi que ça ne fonctionne pas. Les services bureaucratiques qui veulent bien vous aider ne le peuvent pas. Et ceux qui le pourraient ne le veulent pas.

— Un problème avec les dossiers médicaux ? devina la jeune femme.

— Exact. Middlebrook, où Alice a été détenue, est enfin en rénovation, et tous les dossiers qui ne sont pas en cours ont été remisés dans un entrepôt pour une durée indéterminée. Ils vont essayer de les retrouver, mais j'ai l'intuition qu'en fait ils ne savent même pas où les chercher. Shechter, l'unité psychiatrique d'un des centres pour délinquants juvéniles, nous donne des réponses très évasives. Ils prétendent avoir envoyé les dossiers à un service d'État dès la libération de Ronnie Fuller. Mais ils ne savent plus si c'est aux services à l'Enfance, à ceux de la Santé ou au département psychiatrie.

— Beaucoup de boulot en perspective pour des informations qui ne nous aideront peut-être même pas, commenta Infante.

— Bah, il y a le sang, il ne faut pas l'oublier. Le sang est un bon point. Mais j'ai réfléchi, et je me suis dit : cette affaire repose aussi sur ce qui n'est pas là. Et quel est le principal élément qui manque ?

Il posa un regard interrogateur sur ses deux inspecteurs, et Nancy eut aussitôt envie de répondre la première. Elle étudia l'expression du sergent pour y trouver un indice, vit son regard glisser vers la droite et le tas de cassettes vidéo qui encombraient le bureau d'Infante. C'étaient celles enregistrées par les caméras de surveillance de la galerie marchande aux différentes sorties. Ils les avaient déjà visionnées plusieurs fois et y avaient entrevu Maveen Little et son ami qui semblaient chercher la petite fille. Mais...

— Brittany Little, dit-elle. Brittany Little est l'élément manquant. Pas une seule caméra de sécurité ne l'a enregistrée. Ce qui est possible, mais assez peu plausible.

— Si un inconnu saisit un gosse, il faut qu'il fasse vite, dit Lenhardt en plaquant un annuaire contre sa poitrine en guise de démonstration, et même ainsi, il est probable que le gosse crie, se débâte. Il est plus logique de penser que notre inconnu a attiré Brittany à lui, d'une façon ou d'une autre.

— Nous avons parlé au responsable de la sécurité pour le centre commercial, dit Infante, et au garde chargé de la sécurité de Value City. Un ancien flic de la ville, un type affûté. Il nous a fait remarquer que si les caméras chopaient tout, il n'y aurait plus un voleur à l'étalage en liberté aujourd'hui.

— La mère est allée le trouver, et d'après lui elle était complètement retournée, ajouta Nancy. Au bord de la crise d'hystérie.

— Si ton petit ami tuait ta fille, toi aussi tu frôlerais l'hystérie. Pourquoi vous ne retourneriez pas à Westview, pour étudier les issues et la position des caméras ? Cette aimable dame, Cynthia Barnes, nous a focalisés sur la ressemblance entre sa fille et notre disparue. Elle a téléphoné si rapidement le soir où c'est arrivé que nous avons à peine eu le temps de réfléchir à une piste par nous-mêmes. Je reconnais qu'elle a des motifs pour se montrer aussi agitée. Mais ce n'est pas une raison pour que nous l'imitions.

Elle a téléphoné si rapidement le soir où c'est arrivé... Mais Cynthia avait appelé Nancy le samedi matin, et prétendu qu'elle venait de parler au sergent. L'esprit de Nancy revint au vendredi soir, à la décision de traiter l'affaire comme un homicide, alors même que les cheveux et la robe chasuble laissaient envisager l'éventualité d'un rapt. Puis il y avait l'insistance de Lenhardt pour qu'Infante et Nancy changent leurs horaires de travail. Infante avait suivi le sergent jusque dans les toilettes pour hommes, en plaidant sa cause, et il en était ressorti résigné et furieux.

Les coïncidences existent, avait dit Infante, et il avait fait allusion au sergent et à une mystérieuse affaire Epstein. Nancy n'avait pas posé de question, non parce qu'elle craignait de révéler son ignorance concernant une « affaire Epstein », mais parce qu'elle ne voulait pas découvrir que son implication dans l'affaire actuelle relevait de la simple coïncidence. Si Lenhardt l'avait mise sur l'affaire Brittany Little à cause de son rapport avec l'affaire Barnes, alors c'était pour la tester. Et s'il la testait, il ne lui faisait pas confiance.

— Nancy ?

— Quoi ?

— J'aimerais aller à Westview avant la fin de cette semaine, dit Infante. Si tu veux rester à regarder dans le vide et à tourner ton café, tu peux faire les deux dans la voiture.

— Vous avez vu mon lanceur, mamzelle Manning ? Il vous plaît ?

— Il est très réussi, Gerald.

Le gamin se rembrunit. Il avait un crâne parfaitement sphérique, assez gros pour son corps de huit ans, et les cheveux coupés très court. Il ressemblait à un Charlie Brown noir, bien qu'il n'eût rien de la timidité du personnage de dessin animé.

— Mon prénom, c'est Ja-lil.

— Bien sûr, Ja-lil.

— Et le mien ? Il vous plaît, le mien ?

Une fillette brandissait son œuvre, sans se soucier des traînées de peinture fraîche qui coulaient vers le bas de la feuille. Ses cheveux étaient coiffés en trois nattes épaisses serrées dans des barrettes en plastique, séparées si nettement qu’elles auraient pu l’être à l’aide d’une règle. Cette coiffure n’avait jamais disparu à Baltimore.

— C’est magnifique, Bonnie.

— Bon-ay. B-O-N-E-T, la reprit la gamine. Je m’appelle Bonet.

— C’est exact, ma chérie.

Seigneur, songea Helen. Sur ces quinze gamins, deux peut-être avaient des noms qui n’étaient pas constitués d’un assemblage hasardeux de sons. Elle était pour l’expression libre, mais il fallait connaître les règles avant de pouvoir les enfreindre.

Elle enseignait les arts plastiques dans des cours d’été financés par la ville, une occupation qu’elle avait réitérée chaque année depuis qu’Alice était partie. Si elle avait pu revenir en arrière, elle n’aurait pas signé pour travailler pendant le premier été de sa fille à la maison. Mais elle s’y était engagée en mars, en oubliant combien sa vie allait bientôt être bouleversée. De plus, elle avait besoin de cette rentrée d’argent supplémentaire, et y renoncer équivalait à amputer son salaire de cinq pour cent.

Ces cours avaient lieu dans le North Side, un des quartiers les plus cossus de la ville, mais les enfants étaient tous noirs. Les familles blanches habitant les énormes demeures alentour n’auraient jamais envisagé d’inscrire leur progéniture à ce programme, même pour une journée. L’apartheid à la sauce Baltimore. Les gens justifiaient les divisions de la ville en parlant de la « tradition » des écoles privées dans cette ville, de la présence solidement ancrée de l’église catholique, mais en fin de compte la réalité tenait à une attitude ségrégationniste. Les Blancs qui ne pouvaient s’offrir les écoles privées étaient partis s’installer dans le comté. Quand les Afro-Américains de la classe moyenne les avaient imités, à la poursuite des mêmes rêves, les Blancs s’étaient exilés encore plus loin.

Alice aurait été la seule Blanche dans son école élémentaire si sa mère l'avait envoyée là. Ce qui ne gênait pas Helen outre mesure, mais sa fille oui. La crainte de l'enfant d'être différente frisait la peur pathologique. Une autre qu'elle aurait pu se glorifier de sortir ainsi du lot, mais Alice avait toujours cherché à se fondre dans le paysage, à suivre le mouvement sans se faire remarquer. La mère d'Helen avait défendu cette attitude, y voyant un reflet de la sienne.

— Eh bien, ma chérie, peut-être que si elle avait un père – ou même si elle savait qui était son père – elle se soucierait moins de paraître normale.

C'était la remarque la plus proche d'une critique que sa mère ait jamais osé formuler.

Helen avait donc inscrit Alice à l'école privée, et l'avait vue avec désarroi graviter autour des gamines les plus ordinaires, les filles populaires, celles qui étaient destinées à transformer son quotidien en enfer quand elles auraient atteint l'adolescence. Mais c'était ce que désirait Alice. Alice, pas Helen.

C'est pourquoi sa mère avait beaucoup souffert de constater que la dimension raciale prenait une importance prépondérante dans les commentaires sur le crime. C'était la caractéristique, en dehors de leur âge et de leur milieu social, qui avait été attachée aux « deux fillettes ». Elles étaient blanches, et leur victime noire. Un législateur avait même envisagé d'inculper les deux enfants pour crime à caractère racial. Les esprits s'étaient échauffés. Pendant quelque temps, la ville avait semblé prête à exploser, et toutes ses inégalités, ses injustices et ses haines s'étaient concentrées dans ce drame hors norme. On avait l'impression que les gens voulaient à tout prix imprégner les faits d'une connotation, d'un sens particuliers. Mais si Helen avait une certitude, c'était bien le manque de signification de ce qu'avait fait sa fille.

— Regardez ma maison, mamzelle Manning. C'est ma maison et ma maman et mes frères.

Un autre garçonnet – Dumas ? Dunbar ? Ducasse ? – lui mettait son dessin sous le nez. La maison représentée n'était manifestement pas la sienne, car elle était isolée et non mitoyenne, blanche avec des volets et une palissade. Une volute de fumée noire s'élevait de la cheminée. Si cet enfant avait jamais vu une telle habitation, ce ne pouvait être qu'à la télévision. Ou en traversant ce quartier qui ne voulait pas de lui, où l'épicerie n'acceptait pas plus de quatre « étudiants » à l'intérieur en même temps, même si cette règle ne semblait pas s'appliquer aux fillettes en jupes écossaises venues de l'école privée voisine. Au printemps dernier, dans un commerce de proximité, Helen avait entendu avec ahurissement des collégiens noirs défier le patron moyen-oriental qui voulait les chasser. « Plus d'étudiants ! Plus d'étudiants ! » Ils s'étaient gaussés de son sectarisme, avant de lui rendre la pareille.

À Baltimore, chacun haïssait quelqu'un d'autre. Les Blancs détestaient les Noirs, et les Noirs, les Blancs. Les citadins ne supportaient pas les banlieusards. Les pauvres jalouaient les riches. C'étaient là les véritables crimes racistes. Dans cette ville, les différences se nourrissaient mutuellement, produisant une poussière invisible aussi toxique que les substances interdites – peinture au plomb, amiante. Mais seules Alice et Ronnie, trop jeunes et perplexes pour haïr quelqu'un d'autre, avaient été tenues pour responsables de cet échec de la société.

Mira devait trouver le moyen de passer un coup de fil sans qu'on puisse l'entendre. En ville, la salle de rédaction était scindée en box ouverts pour les journalistes, lesquels assuraient une intimité minimale, mais les bureaux de banlieue se réduisaient à de grandes pièces non cloisonnées où tout était public. Le siège du journal possédait également un service de traçage des appels entrants, et une cafétéria avec un buffet à salades. Elle s'irrita momentanément du fossé existant entre ce qu'elle avait et ce qu'elle méritait. Puis elle se rappela qu'elle irait bientôt dans le centre-ville, si elle se débrouillait correctement.

Les journalistes basés en banlieue partageaient leur grande salle avec les vendeurs d'espaces publicitaires. Ces derniers avaient droit à un peu plus d'intimité parce qu'ils rapportaient de l'argent au journal. Mira attendit que leur superviseur parte déjeuner pour se glisser dans son bureau dont elle referma la porte. Si quelqu'un lui demandait pour quelle raison elle était allée téléphoner dans le bureau de Gordon, elle répondrait qu'elle avait eu à discuter d'un problème de santé avec son médecin. Aucun rédacteur masculin ne pousserait plus avant le sujet. Mira déplia la feuille de papier que Cynthia Barnes lui avait donnée et composa le numéro de biper de l'inspecteur en charge de l'enquête. Puis elle entra le numéro de poste de Gordon et attendit.

La veille au soir, Cynthia avait refusé toute déclaration officielle. Elle avait bien voulu confirmer que la police envisageait un lien entre la disparition de Brittany Little et le meurtre de sa propre fille. Questionnée sur les raisons qui motivaient cette hypothèse, elle n'avait rien dit, se contentant de désigner du regard une photographie posée sur la tablette de la cheminée. Mira avait saisi la ressemblance immédiatement.

— *Et c'est... ?*

— *Ma fille. Rosalind.*

— *Est-ce qu'elle...*

— *Non, non, elle ne ressemble pas à sa défunte sœur.*

Cynthia avait semblé se retirer en elle-même pendant un moment, submergée par une infinie tristesse qu'elle ne pouvait exprimer. Quand elle avait repris la parole, son ton était sec.

— *Ce n'était pas officiel. C'est seulement en toute confidentialité. Vous ne pouvez même pas mentionner « de source bien informée », ou « proche de l'enquête », ou n'importe laquelle de ces expressions ridicules que vous employez de nos jours. Je vais vous exposer les faits tels que je les connais, mais il vous appartiendra de les confirmer auprès de quelqu'un d'autre.*

— *Comment le pourrai-je ? Vous savez bien que les policiers se refuseront à me faire la moindre confiance.*

Et c'est alors que Cynthia Barnes lui avait expliqué comment procéder, étape par étape. Mira examinait la feuille déchirée à son calepin, sur laquelle Cynthia avait inscrit ce qu'elle n'osait pas dire à haute voix, comme si elle craignait que Mira ait un magnétophone dissimulé dans son sac à main. Elle l'avait déchirée après son départ du domicile des Barnes la veille, par crainte de la perdre, et l'avait glissée dans sa poche, puis dans son portefeuille, avant de la remettre au fond de sa poche. Elle l'avait relue une dizaine de fois au moins, comme elle l'aurait fait d'une incantation magique qui doit être récitée sans aucune erreur pour qu'elle donne son plein effet.

Inspectrice Nancy Porter

Alice Manning

Veronica Fuller

À eux seuls, ces deux derniers noms valaient de l'or. Même si cette piste tournait court, Mira disposait maintenant d'informations qui avaient échappé à l'ensemble des journalistes de Baltimore pendant toutes ces années. Elle connaissait l'identité des deux filles qui à l'âge de onze ans avaient tué un bébé, des identités qui avaient été tues et protégées. Il devait y avoir des détails exploitables dans le déroulement de leur libération, leur retour dans le voisinage où elles avaient commis cet acte indicible. Pour le bien de l'article, elle aurait préféré que ce soient des sociopathes impénitentes qui avaient tué de nouveau. Aucun remords, c'était la meilleure histoire possible. Mais elle était disposée à accepter un récit teinté d'un parfum de rédemption, si nécessaire, même si elle jugeait cette catégorie un rien ennuyeuse. Une nouvelle vie, bla-bla-bla. Elle ne manquait pas d'histoires de ce genre. Ce que les gens voulaient réellement

apprendre d'un tueur, c'était *Comment avez-vous fait ?* Non pas pour apprendre une méthode, mais pour s'horrifier de l'ultime tabou transgressé.

Qu'éprouvait-on en prenant la vie d'un autre être humain ? C'est la question que Mira avait l'intention de poser à Veronica et Alice. Mais si elles étaient mises sous les verrous pour le meurtre de Brittany Little, ce qui d'après Cynthia pouvait se produire à tout moment, elles seraient impossibles à atteindre. Dans le meilleur des scénarios souhaitables, l'enquête piétinerait encore un peu, juste le temps pour Mira d'annoncer qu'elle les avait interviewées, que les monstres lui avaient donné l'autorisation de relater leurs abominables exploits, sans avoir à se soucier des poursuites en diffamation pour cette dernière affaire. De même, cela laisserait un peu de temps à l'opinion publique pour oublier cette histoire de meurtres survenus dans le comté de Carroll, commis par un adolescent dérangé de quatorze ans. Rien ne pouvait égaler ce scoop.

Le simple fait que ces deux filles soient retournées dans leur quartier d'origine sans que le voisinage en soit alerté n'était-il pas un scoop en soi ? Si elles avaient été des délinquantes sexuelles adultes, elles seraient tombées sous le coup d'une de ces lois baptisées d'après le nom d'une jeune victime antérieure. Mais parce qu'elles n'étaient pas majeures au moment des faits, on leur avait accordé le droit de réintégrer la société dans l'anonymat. Était-ce juste ? Était-ce normal ? Mira s'était convaincue du contraire.

Le téléphone sonna et elle décrocha sans réfléchir, en oubliant qu'elle se trouvait dans le bureau de quelqu'un d'autre. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il pouvait s'agir de n'importe quel autre coup de fil que celui qu'elle guettait.

— Ici Nancy Porter. Vous m'avez contactée sur mon biper en utilisant le code d'urgence ?

Cynthia avait dit à Mira qu'en ajoutant 911 au numéro de téléphone inscrit en face du nom de l'inspectrice, elle obtiendrait automatiquement

une réponse.

— Oui. Je suis Mira Jenkins, du *Beacon-Light*, et il faut que je vous parle de la disparition de Brittany Little.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Attendez..., dit-elle en fournissant un réel effort pour maîtriser son excitation, je détiens des informations relatives à cette affaire, lesquelles ont été confirmées par des sources indépendantes. J'ai l'intention de publier ces révélations avec ou sans votre coopération. Je vous offre simplement la possibilité de corriger ou contredire ces renseignements.

— Je n'ai rien à dire.

Porter avait débité sa réplique sur un ton plus hésitant. Et elle n'avait pas coupé la communication.

— Je vais écrire que vous avez interrogé Alice Manning et Veronica Fuller sur cette affaire. Serai-je dans le faux si je l'affirme ?

— Je... Je n'ai rien à dire.

— Si vous ne me dites pas que je suis dans l'erreur, je me lance. Je sais également que l'enfant disparue vendredi présente une ressemblance marquée avec la sœur d'Olivia Barnes. J'ai vu les photos, je n'ai donc pas besoin que vous confirmiez cette information. Mais pensez-vous que les filles l'ont enlevée pour cette raison ? Essaient-elles ainsi de se venger de cette famille ? Pourquoi sont-elles obsédées par le désir d'atteindre les Barnes ?

— Je n'ai rien à dire.

— Vous pensez que c'est motivé par des considérations d'ordre racial ? Je crois avoir compris que le premier meurtre a suivi un accès de racisme chez une des filles.

— Vous ne pouvez pas publier ça. Vous ne devez rien publier de tout ça.

— Pourquoi, c'est faux ?

— Ce pourrait être dommageable au bon déroulement de notre enquête.

— Mais serai-je dans l'erreur si je l'écris ?

— Je ne jouerai pas ce jeu avec vous.

— Je vais vous laisser cinq secondes de silence. Si vous ne dites rien, j'en conclurai que je suis dans le vrai.

— Mais...

— Donc je me trompe ?

— Je n'ai rien à dire.

— Si je me trompe, autant me le dire clairement.

— Veuillez contacter le service chargé des relations médias. Nous ne sommes pas habilités à parler directement avec des journalistes.

— Je ne vous citerai pas nommément. Je dirai simplement : « Des sources policières confirment. »

— Je n'ai rien confirmé et je ne suis pas une de vos sources, dit Porter d'un ton proche de l'hystérie.

— Ah oui ? Écoutez, vous avez mon numéro si vous voulez me contacter. En attendant, il faut que je parle à mon rédacteur en chef de ce que nous allons publier dans l'édition de demain.

Mira raccrocha et laissa échapper un petit cri de triomphe, en regrettant de ne pas avoir un collègue pour partager cet instant. Puis elle prit le temps de se calmer avant de quitter le bureau du chef de la publicité.

— Qu'est-ce que tu faisais là-dedans ? lui demanda le journaliste chargé des relations avec la police.

— Je demandais à un toubib pourquoi mes mains sont aussi froides tout le temps. Il va me faire passer quelques examens.

— Et merde, grommela Nancy après avoir raccroché le téléphone public dans un couloir de Value City. Par tous les saints, merde alors !

— Que se passe-t-il ? demanda Infante qui sortait des toilettes.

Il avait un exemplaire du *Pennysaver* coincé sous le bras, ce qui aurait pu faire rire la jeune femme, n'étaient les circonstances.

— Une journaliste est sur l'affaire.

— Bien sûr. Ils sont sur l'affaire.

— Oui, mais elle est au courant. Elle sait pour les filles, elle a même leur identité. Elle dit que je le lui ai confirmé en ne la contredisant pas. Mais je ne l'ai pas fait, n'est-ce pas ? Tu m'as entendue, à la fin de la conversation ? Est-ce que j'ai laissé filtrer quelque chose ?

— Je n'ai rien entendu, Nancy. J'étais aux chiottes.

— Bon sang...

Tout allait recommencer. Elle allait se retrouver dans les journaux, et les autres policiers penseraient que c'était parce qu'elle cherchait à se mettre en avant. Personne ne voudrait croire qu'elle avait changé, et cette fois il lui faudrait vivre avec. Elle avait commis une erreur, elle n'avait plus nulle part où aller, sinon hors de l'État, en Pennsylvanie.

— Ce n'est peut-être pas aussi catastrophique que ça, dit Infante, ce qui convainquit Nancy que c'était vraiment catastrophique.

Elle appuya le front contre la cloison en faux bois de la cabine téléphonique. Ils se trouvaient dans un couloir lugubre, au dernier étage de

Value City. Nancy se souvenait encore de la boulangerie-pâtisserie qui occupait cet espace, à l'époque où Value City s'appelait encore Hutzler, le grand magasin le plus vaste de toute la ville. Sa mère était venue ici pour lui acheter son aube de première communiant et, pour la récompenser de s'être tenue tranquille, l'avait emmenée à cette boulangerie et lui avait dit de choisir la douceur qu'elle désirait. Nancy avait choisi un petit gâteau à la fraise, avec son glaçage rose parsemé de morceaux de fruit. Sans doute de la confiture, se disait-elle maintenant. Mais à onze ans, elle avait cru que c'étaient des fruits frais.

— Allons faire ce que nous sommes venus faire, dit-elle. Je m'inquiéterai de ça plus tard.

Ils firent le tour des lieux et étudièrent la disposition des caméras. Leur nombre correspondait : sept en tout, et le service de surveillance du centre commercial leur avait remis sept cassettes. Ils passèrent dans une galerie bordée de petites boutiques vitrées. Nancy stoppa net, scruta le pied du mur.

— Quoi ? dit Infante quand elle s'accroupit.

— Ici.

Trois petites vis, presque impossibles à voir sur la moquette gris sale, mais qui n'avaient pas échappé à Nancy. Elles semblaient perdues, sans rapport avec ce tunnel ensoleillé et poussiéreux... jusqu'à ce que les deux inspecteurs regardent plus haut sur le mur, à environ deux mètres cinquante. Il fut alors presque trop facile d'établir un lien entre les vis et les trous mal rebouchés dans la cloison.

Infante se hissa sur la pointe des pieds et pressa un doigt sur la petite tache d'enduit. De minuscules grains blancs couvraient son index quand il le retira.

— Ce satané Lenhardt, commenta-t-il. Parfois, il me ferait presque flipper.

— Ouais, approuva Nancy. Toute cette affaire tourne autour des éléments manquants, effectivement. Mais comment a-t-il su que cette

caméra avait été décrochée ?

À son extrémité, le couloir ouvrait sur le parking et un escalier fermé qui menait à un parking. Nancy et Infante parcoururent le couloir une, deux, trois fois avant de gravir et descendre les escaliers. Nancy peinait dans son ascension quand elle remarqua l'éclat d'un petit objet doré. Une boucle d'oreille.

— Brittany Little n'a-t-elle pas les oreilles percées ?

Elle repensait à la photo, la chevelure bouclée lissée derrière les oreilles. Elle aurait parié que la fillette portait des boucles d'oreilles en or, très petites, en forme de clou.

— Peut-être. Mais comment différencier un de ces trucs d'un autre ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'on pourra trouver des traces d'ADN. Peut-être que la mère la reconnaîtra.

Elle glissa le minuscule bijou dans une pochette à indices, par simple mesure de précaution.

— Allons parler au chef de la sécurité.

C'était un ancien flic, n'importe qui l'aurait compris dès le premier coup d'œil. La cinquantaine passée, cheveux gris courts, visage rougeaud, au moins cent cinquante kilos. Bernard Carnahan.

— Vous devez comprendre, dit-il sur un ton d'excuse maintenant qu'il était coincé. Ce n'était pas mon idée. La direction a expliqué que c'était une question de responsabilité. La caméra fonctionnait mal. Sur la cassette, on ne voyait que de la neige. On pourrait nous attaquer en justice pour ça. Mais on ne le peut pas pour manque de caméra. C'est comme ça qu'on m'a présenté la chose. Alors nous vous avons donné ce que nous avons, et pas ce que nous n'avions pas. Il n'y a pas eu de faute, donc ça n'a fait de tort à personne.

— À personne ? grogna Infante. Si nous avions su qu'il y avait une caméra hors d'usage à cette sortie, nous aurions passé plus de temps dans cette partie du centre commercial. Nous venons tout juste de trouver ce qui

pourrait bien être une des boucles d'oreille de la gamine, ce qui confirmerait la version de la mère. Elle était ici, et quelqu'un l'a emmenée au dehors. Nous aurions aimé disposer de ces informations il y a quatre jours.

Carnahan haussa les épaules.

— Bon, alors, maintenant que vous avez une boucle d'oreille, vous avez tout compris ? dit-il, sans obtenir de réponse. Écoutez, je suis vraiment désolé. J'ai suivi les consignes de mon patron, moi. Sur le moment, ça ne m'a pas paru avoir beaucoup d'importance. Maintenant non plus.

Les deux policiers sortirent de son bureau. Tout le monde ment, se rappela Nancy. C'était une des premières règles, dans une enquête. Le nombre de mensonges prononcés en un seul jour était affolant. La direction du centre commercial avait menti à propos de la caméra par crainte d'un procès. Maveen Little avait menti sur le temps pendant lequel elle n'avait pas surveillé son enfant parce qu'elle ne voulait pas que les policiers la prennent pour une mauvaise mère. Alice Manning mentait, elle aussi. Sur quoi et dans quel but, Nancy l'ignorait. Mais assurément la jeune fille mentait, et depuis le début.

Ronnie Fuller... Pour Ronnie Fuller, elle n'était pas aussi catégorique.

— Un petit pain, ça t'inspire ? demanda-t-elle à Infante.

— Ouais, fit-il, comprenant aussitôt. Je me vois très bien en petit pain. Tout rond et bien moelleux, et je veux que quelqu'un me badigeonne le corps de fromage à tartiner.

Ronnie Fuller savait parfaitement une chose quand elle était arrivée au jardin d'enfants pour la première fois, et c'était son alphabet. D'autres connaissances furent plus difficiles à assimiler – comment se moucher, lacer ses chaussures, jouer correctement avec les autres –, mais elle avait mémorisé l'alphabet parce qu'elle possédait un petit tableau avec des lettres aimantées de différentes couleurs ayant appartenu auparavant à ses frères. Le choix des couleurs demeurerait une énigme pour elle, un système dont elle

ne parvenait pas à percer la logique interne. Les lettres étaient bleu clair de *A* à *F*, orange de *G* à *L*, rouges de *M* à *R*, vert sombre de *S* à *W*, et enfin noires pour *X*, *Y* et *Z*.

Ronnie décida que les lettres étaient pareilles à des groupes d'amis. Si à l'âge de six ans elle avait connu le mot « coterie », elle l'aurait peut-être employé. Le groupe bleu ciel avait la fraîcheur de ceux qui doivent toujours commencer, alors que les lettres du milieu montraient des couleurs vives pour attirer l'attention. Elle était très troublée par la place qu'occupait sa propre initiale, *R*, à la fin du groupe rouge. Parce que *R* devait rester à côté de *Q*, et n'importe qui pouvait voir que *Q* était bizarre, comme handicapée, puisqu'elle ne pouvait pas faire de mot sans l'aide de *U*. Et pourtant *Q* se trouvait entre *P* et *R*, comme si *R* n'était pas assez bien pour être l'amie de *P*. *Q* était pareille à une fille boulotte qui se tiendrait à côté d'une fille mignonne, et qui ferait fuir toutes les autres. Mais *R* ne pouvait pas aller avec *S*, *T*, *U*, *V*, *W*, parce que ces lettres étaient vertes. Tout cela était très déroutant.

Elle repensait à son vieux tableau alphabétique tandis qu'elle choisissait les lettres blanches à placer sur le menu pour annoncer les préparations spéciales du lendemain. Mardi, c'était petit pain-pizza, un petit pain ouvert à plat et garni, avec une boisson gazeuse et un paquet de chips, le tout pour trois dollars quatre-vingt-dix-neuf.

— Et pour la spécialité du chef ? demanda-t-elle à Clarice.

— Dinde, répondit la Noire. Nous nageons dans la dinde. Ils se sont gourés dans la livraison, c'est sûr.

Ronnie rit brièvement, ravie de l'image : elle, Clarice et O'lene barbotant dans des flots de viande blanche pressée.

— Tes amis sont revenus aujourd'hui, à ce que j'ai vu.

— Hmm.

Les deux inspecteurs avaient parlé à Ronnie pendant sa pause cigarette. Ils avaient posé les mêmes questions, et obtenu les mêmes réponses.

— Pourquoi est-ce qu'ils reviennent tout le temps, Ronnie ?

— Je ne sais pas.

Clarice laissa s'écouler une bonne minute avant de reprendre la conversation.

— Tu as un petit ami ?

— Non.

— Pourquoi tu réponds sur ce ton ? Ce n'est pourtant pas une question bizarre.

— Parce que... Où est-ce que j'en trouverais un ?

Il y avait des garçons à Shechter, mais le règlement était très strict et elle n'avait jamais osé l'enfreindre là-bas.

Clarice se méprit.

— Tu es assez jolie, pourtant. Maigrichonne, mais les garçons blancs aiment bien les filles maigrichonnes.

Elle secoua la tête pour montrer son incompréhension devant les préférences étranges des Blancs.

— Je travaille ici, je rentre à la maison. Je n'ai rencontré personne depuis... bah, depuis longtemps.

— Et quand tu étais à l'école ? Tu avais un petit copain ?

Ronnie comprit enfin. Clarice supposait les visites des inspecteurs en relation avec un garçon qu'elle fréquentait. Il n'était jamais venu à l'esprit de la responsable que Ronnie était capable de commettre un acte assez répréhensible seule pour expliquer la venue des policiers. Clarice pensait que c'était une fille *bien*.

Les inspecteurs n'avaient pas posé de questions directes, et ils n'avaient jamais prononcé le nom de la gamine disparue. Ils lui avaient demandé ce qu'elle avait fait depuis leur dernière entrevue.

— J'ai dormi. Ensuite je suis venue travailler ici. Et puis je suis rentrée. Et j'ai encore dormi.

Avait-elle vu Alice ? Lui avait-elle parlé ? Non, avait-elle répondu en se demandant si Alice leur avait raconté une histoire différente. Elle ne savait jamais ce qu’Alice allait dire, quel mensonge elle inventerait. Ils lui avaient proposé de venir à leur bureau, pour discuter un peu plus longtemps.

— Je n’ai pas vraiment envie.

Elle avait attendu pour voir s’ils allaient lui affirmer qu’elle devait venir, même contre son gré.

— Il pourrait y avoir des choses dont tu préférerais nous parler en privé.

— Quelles choses ?

— Des choses. N’importe quoi.

La femme tenait une petite pochette en plastique à la main.

— Je n’ai rien de particulier à vous dire.

Les voir partir avait été un réel soulagement, qui lui épargnait un autre passage au siège de la police, au moins pour le moment. À leur arrivée elle avait cru qu’ils venaient pour un prélèvement de sang, et elle ne pouvait vraiment pas supporter la perspective d’une seringue médicale lui perçant la peau.

Elle avait proposé une fois à Alice de devenir sœurs de sang. Elles avaient dix ans et Ronnie l’avait amenée pour la première fois à la cabane dans les bois. Dans un premier temps, Alice avait été très effrayée, et elle sursautait au moindre bruit. Une fois arrivées, il n’y avait pas grand-chose à faire, et cette idée de mêler leurs sangs n’était qu’une façon de prolonger l’expérience, de retarder le long trajet de retour dans la chaleur. Alice avait déclaré que son sang circulait trop profondément sous sa peau pour jaillir avec une simple piqûre d’aiguille, qu’elle était sujette aux infections et que sa mère lui avait interdit de se piquer le doigt sous quelque prétexte que ce soit. Mais Ronnie avait compris : Alice ne voulait pas devenir sa sœur de sang. Elle se réservait pour les autres filles de leur classe, celles qui n’avaient pas de propos inattendus et ne se battaient pas.

Mais Alice en était venue à aimer la cabane secrète, presque malgré elle. C'est elle qui avait voulu y retourner dès que c'était possible – pas seulement durant l'été, mais aussi le week-end. C'était elle qui tenait à la réparer pour en faire une vraie petite maison, mais l'endroit était trop éloigné pour y apporter quoi que ce soit de lourd. Samedi soir, Ronnie n'aurait été qu'à moitié étonnée si Alice était venue la trouver là. Parce que même si elle ne savait pas pourquoi la police était après elle, elle était certaine qu'ils chercheraient également Alice. Elles étaient unies, que cela leur plaise ou non.

Elle ne pouvait pas tergiverser plus longtemps. Elle devait parler à Alice, l'affronter, sans oublier d'utiliser des mots « comme il faut ». Résolution des conflits, c'était l'expression employée par le médecin à Shechter. *Poser des questions. Garder l'esprit ouvert. Écouter l'autre. Chercher un terrain d'entente. La colère est toujours mauvaise conseillère, Ronnie.*

Il était temps pour elle d'écarter une bonne fois pour toutes ce gros Q et de prendre la place qui lui revenait.

Assise dans le bureau de Nostradamus, Mira se concentrait de tout son être pour ne pas céder aux larmes. Elle sentait leur pression derrière ses paupières, à la base de son nez, dans sa mâchoire et même au bord de sa cage thoracique. Mais elle ne pleurerait pas. Elle feignait de regarder son patron dans les yeux – dans les narines, pour être exact –, mais en réalité elle fixait la photographie de sa femme, qui était tournée vers l'extérieur, comme si son visage était plus important pour les visiteurs que pour l'homme qui occupait cette pièce. Son épouse avait une apparence remarquable par sa normalité, et elle était même jolie. Peut-être fallait-il y voir la raison de son exposition, afin que les employés sachent que leur patron avait réussi à prendre dans ses filets quelqu'un de normal.

— Je ne vois pas..., commença-t-elle prudemment, en évitant que sa voix ne tremble ou ne s'étrangle.

— J’admire votre initiative, coupa Nostradamus avec ce ton de politesse simulée censé démontrer combien il était raisonnable et compréhensif, et il était toujours raisonnable et compréhensif, jusqu’à ce qu’on le contredise. Mais je ne pense pas que vous teniez là une histoire exploitable. Qu’en est-il des filles ? Enfin, je suppose que maintenant ce sont des « jeunes filles ». Vous leur avez parlé ? Avez-vous leur portrait ?

— J’ai obtenu leurs noms il n’y a que trois heures, dit-elle, supprimant deux heures au passage.

Il était dix-sept heures, et elle avait été convoquée en ville, après s’être décidée à révéler ce qu’elle faisait à son patron. Elle avait rédigé avec ardeur, certaine que l’interrogatoire des filles par la police possédait à lui seul assez de substance pour un article entier. Il fallait qu’elle progresse jour après jour, de crainte qu’une chaîne de télévision ne lui grille le scoop.

Mais Nostradamus n’était pas d’accord. Il lui avait intimé l’ordre de venir tout lui expliquer de vive voix, et elle redoutait que son histoire ne lui soit retirée. *À cause de ce qu’elle était, et de ce qu’elle avait fait.* Personne ne le disait ainsi, bien entendu. Pas plus Nostradamus que le directeur général, Dominic DiNardo, surnommé Quasimoto parce qu’il passait son temps courbé sur son portable Motorola tout en surveillant l’évolution des cours de la bourse sur Internet. Mira se demandait si les patrons avaient eux aussi des surnoms pour leurs employés. Probable que non. Ils se contentaient de gagner toutes les batailles.

— Une source policière a confirmé que les filles étaient suspectées, dit-elle pour la troisième ou quatrième fois. Nous ne pouvons pas nous tromper si nous rapportons cette info.

— Je sens que la police cherche à nous utiliser, dit Nostradamus en inclinant un peu plus la tête en arrière, si bien que Mira ne voyait plus que ses narines, et l’index que bien sûr il brandissait. Je prédis une mise en scène de leur part. Ils nous poussent à écrire des articles afin de récolter quelques informations. Ce n’est pas notre rôle.

Mira était coincée. Elle ne pouvait lui dire que la police était opposée à tout article sans se trahir et révéler le petit jeu sémantique qu'elle avait joué avec l'inspecteur pour obtenir une seconde source.

— Si c'est une bonne histoire, pourquoi nous soucier de ce que peut être l'objectif de la police ? osa-t-elle.

Le visage de Nostradamus bascula en position quasi normale et pour la première fois son regard rencontra celui de Mira – momentanément, bien sûr, avant que ses yeux ne glissent sur le côté, mais elle avait eu droit à un vrai regard, avec de vrais yeux, pas à une paire de narines.

— Ce journal ne joue pas les auxiliaires de police. Ils font leur boulot, nous faisons le nôtre.

— Les inspecteurs préféreraient nettement que nous ne sortions aucun article sur cette affaire. Ils ont confirmé l'information uniquement parce que ma source était de première main.

— Une autre source inspirée par eux, décréta dédaigneusement Nostradamus. Ils vous ont roulée, une partie contre l'autre.

Mira hésita un instant, puis se jeta à l'eau :

— Non, mon autre source ne vient pas de chez les policiers.

Il fallait qu'elle prenne garde à ne livrer aucun indice par mégarde.

— Cette source est une personne se trouvant dans une position très particulière, qui possède une connaissance approfondie de l'enquête sans être liée en aucune façon à la police. Cette personne serait même plutôt hostile à la police.

— Comment est-ce possible ? intervint Quasimoto.

— Si je vous en dis plus, je finirai par révéler l'identité de ma source. Et j'ai promis de ne le faire sous aucun prétexte.

— Quand vous promettez la confidentialité à une de vos sources, c'est envers les lecteurs, pas vos supérieurs hiérarchiques au journal. Vous pouvez tout nous dire.

Sans doute Nostradamus jugeait-il son ton chaleureux et persuasif, mais aux oreilles de Mira il était presque menaçant, et ressemblait fort à celui adopté par un adulte pour raisonner un enfant au comportement irrationnel.

— Non. Ma source a été intransigeante sur ce point. Je ne dois révéler son identité à personne.

— Si vous ne nous donnez pas clairement votre source, nous ne pouvons pas publier votre article. Je veux une déclaration publique, et pas uniquement un représentant de la Criminelle qui ne nie pas les soupçons de la police envers ces deux filles.

— Une représentante.

— La source est une femme ? souligna instantanément Nostradamus, fier de lui-même, croyant l'avoir prise en défaut.

— L'inspecteur de la Criminelle est une femme. La source... Je ne peux rien vous dire sur elle.

— Alors vous n'avez pas matière à un article. Et du fait que vous êtes censée être journaliste de terrain, je ne peux vraiment pas vous autoriser à travailler sur une affaire aussi... floue. Pourquoi ne pas transmettre votre petit tuyau à votre collègue qui s'occupe des relations avec la police du comté ?

Mira se mordilla nerveusement la lèvre inférieure. Cynthia Barnes l'avait convaincue que la révélation de son identité lui coûterait très cher.

— *Vous soufflez mon nom à qui que ce soit et je jurerais que vous avez tout inventé, et que j'ai refusé de vous parler. Vous n'écrirez pas mon nom dans votre calepin, vous ne vous servirez pas de votre mini-magnétophone. Et qui pensez-vous qu'on croira ? Je n'ai jamais parlé à un journaliste jusqu'alors. Pourquoi me confierais-je à vous ?*

— *Pourquoi avoir téléphoné au journal si vous ne vouliez pas parler à la presse ?* avait répliqué Mira.

— *Pourquoi ai-je... mais je n'ai jamais fait une chose pareille. Vous avez dit vous-même que vous ne m'avez trouvée que parce que vous guettiez*

à l'extérieur de l'appartement de cette pauvre femme. Vous m'avez seulement vue partir.

— Quelqu'un nous a contactés. Quelqu'un qui avait la même voix que vous.

— Une Noire, vous voulez dire, avait répliqué Cynthia d'un ton cinglant.

Non, avait songé Mira. Pas une Noire, mais une personne qui essayait d'avoir la voix qu'elle attribue aux Noires. Sans insister, elle avait accepté les conditions qu'on lui imposait. Avait-elle le choix ? Elle était certaine que cette femme pouvait ruiner sa carrière. Comme elle l'avait dit, elle prétendrait que Mira avait tout inventé, et on la croirait. Cynthia était la mère éplorée, Mira la journaliste crédule, ce qu'elle resterait à jamais si elle ne trouvait pas un moyen de publier cette histoire.

— Je ne peux pas vous révéler l'identité de ma source, répéta-t-elle à Nostradamus. Désolée, mais ça m'est impossible. J'ai été obligée de promettre explicitement que je ne la dévoilerais à personne, même à mes supérieurs.

— Seulement à moi, alors, dit Nostradamus. Dominic va quitter cette pièce.

Quasimoto parut surpris par cette requête, mais il se leva de son siège et sortit d'un pas traînant en tirant son portable d'une poche.

— Très bien, Mira, dit Nostradamus sans ajouter le sempiternel rappel orthographique de ce prénom, ce que la jeune femme jugea de mauvais augure. C'est entre vous et moi, maintenant. La porte de mon bureau est fermée. Je sais garder un secret, alors quel mal y a-t-il à me le dire ?

— J'ai promis, répondit-elle d'un ton plaintif, déconcertée de vivre dans un monde où le directeur de la rédaction d'un journal pouvait dire « c'est entre vous et moi ».

— Vous n'avez pas autorité pour faire de telles promesses.

— C'était le seul moyen d'obtenir les infos pour mon papier.

Nostradamus se renversa brusquement contre le dossier de son fauteuil et la toisa d'un regard étincelant.

— Eh bien, vous n'avez pas de papier, et par conséquent votre promesse ne sert plus à rien.

Une question, il fallait qu'elle pose une question. Qu'elle le laisse diriger, orienter, et trouver lui-même la solution.

— Y a-t-il quelque chose que je pourrais entreprendre – sur mon temps libre – qui rendrait ce projet acceptable ?

Il répondit sans réfléchir. Mais Nostradamus n'avait jamais à réfléchir à ce qu'il répondait parce qu'il n'écoutait jamais ce que les autres lui disaient.

— Vous devriez voir avec les filles.

— Pardon ?

— Allez interviewer les filles. Toutes les deux. Ensuite revenez ici, et nous verrons ensemble si vous avez matière à un papier.

Mira sortit du bureau directorial. Elle était étourdie par l'appréhension, avec l'impression que le magicien d'Oz lui avait demandé de rapporter le balai de la Sorcière de l'Ouest. Elle essaya de se consoler avec son mantra préféré : « L'échec n'est pas une option. L'échec n'est pas une option. » Mais elle craignait que le succès ne soit tout aussi risqué dans la situation présente, et que la seule chose pire que l'échec ne soit d'accomplir ce qu'on lui demandait d'accomplir.

À leur retour au central, Infante et Nancy découvrirent des dizaines de cartons empilés entre leurs bureaux et formant une cloison de séparation là où il n'y en avait jamais eu.

— Les *M*, dit Lenhardt. Avec les compliments du département des services à l'Enfance. Ils ont commencé à arriver vingt minutes après votre départ. Naturellement. Dès que nous avons décidé que nous pouvions nous en passer, ils ont retrouvé les dossiers.

— Ça fait beaucoup de *M*, nota Infante en ouvrant le premier carton et en feuilletant son contenu d'un doigt rapide.

— D'après moi, vingt ans de *M*. Je ne sais pas s'ils n'ont pas compris notre demande, tout simplement, ou s'ils se contrefichent de violer à répétition les lois sur la protection de la vie privée de chaque *M* qui a passé un peu de temps chez eux. Le sous-fifre que j'ai eu m'a dit qu'ils voulaient seulement nous aider autant qu'ils le pouvaient.

— Une des phrases les plus effrayantes au monde, fit Infante. « Nous travaillons pour le gouvernement, et nous sommes ici pour vous aider. »

Silencieuse, Nancy se tenait immobile au milieu des cartons, avec à la main la pochette en plastique contenant la boucle d'oreille. Elle avait fait en sorte que Ronnie Fuller la voie bien, et lui avait même demandé si elle savait ce que c'était.

— Une boucle d'oreille ? avait hasardé la jeune fille.

Il y avait quelque chose de poignant dans sa voix, l'incertitude de quelqu'un qui donne rarement la bonne réponse et en est conscient, mais elle n'avait rien dit de plus.

— Tu veux que j'apporte ça au onzième ? proposa Infante.

— Oui, ce serait sympa de ta part, répondit Nancy.

— Qu'est-ce que c'était ? lui dit Lenhardt quand son coéquipier se fut éclipsé.

— Une boucle d'oreille. Nous l'avons découverte dans l'escalier menant au parking. Il se trouve qu'une des caméras couvrant cette issue de Value City ne fonctionnait pas. La direction du centre commercial l'a enlevée et a prétendu qu'il n'y en avait pas parce qu'ils craignaient que la mère les poursuive.

— Il y a peu de chances que le labo en tire quelque chose.

— Je sais. Et le bijou est tellement commun que la mère ne sera sans doute pas capable de l'identifier. Mais nous ne négligeons aucune piste.

— Bien.

Lenhardt retourna dans son bureau. Nancy resta devant les cartons pendant presque une minute avant de l'y rejoindre. Au regard avec lequel il l'accueillit, il semblait l'avoir attendue.

— Tu as quelque chose à me dire, Nancy ?

— Une journaliste s'est procuré mon numéro de biper, j'ignore comment. Elle m'a appelée. Elle savait pas mal de choses. Je lui ai expliqué que je ne pouvais rien dire mais elle a répondu qu'en me taisant je confirmais ses dires. Je... Je ne savais pas quoi faire.

— Quel genre de choses connaissait-elle ?

— Elle savait que nous recherchions les filles, celles qui ont tué Olivia Barnes. Elle connaissait leur nom. Elle a dit qu'elle allait écrire que nous les interrogeons.

— Eh bien, nous ne pouvons rien faire pour l'en empêcher.

— Mais si un article sort, les collègues vont penser que je lui ai parlé.

— Et ?

— Et ils ne voudront plus travailler avec moi.

— Infante pense-t-il que tu as parlé aux médias ?

— Non, il sait qu'il n'en est rien.

— Bon, et moi aussi je le sais, maintenant. Et je m'assurerai que le lieutenant et le major soient au courant de ce qui s'est réellement produit, alors pourquoi te fais-tu tout ce mauvais sang ?

Nancy eut une moue indécise. Elle craignait que sa voix soit enrouée par l'émotion si elle répondait tout de suite. Un soir, avant son entrée à l'académie, ses oncles l'avaient fait asseoir devant eux et lui avaient appris comment ne pas pleurer. « Tu es une statue, tu comprends ? » avait dit Stan Kolchak. « Tu ne peux rien ressentir. Tu ne peux pas vraiment entendre quelque chose », avait ajouté Milton Kolchak. « Tu regardes droit devant toi, dans le vide, et tu fais comme si tu étais en pierre. »

Elle était une statue. Elle ne pleurerait pas devant Lenhardt.

Enfin elle réussit à dire :

— Vous n'avez pas été franc avec moi, sergent.

Il parut surpris, peut-être même blessé.

— Que veux-tu dire ?

— Lorsque vous avez modifié nos horaires, vous avez dit à Infante que c'était à cause de l'incompétence de Jeffries. Mais Cynthia Barnes vous avait déjà contacté quand vous avez pris cette décision. Vous m'avez mise sur cette affaire parce que vous saviez.

— Je savais quoi, Nancy ? Que c'est toi qui as trouvé Olivia Barnes ? Beaucoup de gens sont au courant de ce détail. Après tout, tu as été très remarquée pour ça, non ?

— Assez, oui.

— Bon, et pourquoi ce fait m'aurait fait changer tes horaires ? Quel intérêt pour moi ?

Il ne niait pas, comprit Nancy. Il la forçait à trouver elle-même la réponse. Pourquoi souhaitait-il qu'elle travaille sur cette affaire ?

— Vous m'avez testée.

— Ah oui ?

— Vous vouliez voir si... si ce qu'ils disaient sur moi était vrai.

— Et que disaient-ils sur toi, Nancy ?

Elle était une statue. Elle fixa des yeux le vide devant elle, refusant de croiser son regard.

— Nancy ?

— Ils disaient que j'aimais attirer l'attention sur moi, que j'avais besoin d'être la vedette, tout le temps. Et quand j'étais simple flic, parmi tant d'autres, ils disaient que je ne pouvais pas le supporter, et que j'aurais fait n'importe quoi pour me distinguer. N'importe quoi.

— N'importe quoi, y compris causer un esclandre à propos d'un autre officier qui t'aurait harcelée ?

— Je ne l'ai pas fait.

Pas à ce propos, corrigea-t-elle mentalement. En d'autres occasions, oui, elle avait recherché l'attention d'autrui, désespérément. L'attention plus que la nourriture, à l'époque c'est ce dont elle avait besoin, et elle n'en avait jamais assez. Elle ignorait pourquoi. Elle soupçonnait même que c'était mauvais pour elle, une sorte de dépendance aussi nocive que les autres, qui deviendrait de plus en plus prononcée. Chaque jour qui s'écoulait sans qu'un journaliste ou une chaîne de télévision l'appelle, sans qu'elle soit sollicitée et qu'elle soit au centre de la scène, lui avait semblé morne et inutile.

— Tu me dis que tu n'es pas allé voir la presse, je te crois. Ce n'est pas pour cette raison que je te voulais sur cette affaire, Nancy. Je ne peux pas m'offrir le luxe d'utiliser ma position pour explorer la psychologie de mes inspecteurs.

À l'extérieur du bureau, ils entendirent un carton tomber au sol et Infante jurer avec beaucoup d'inventivité.

— Tu penses que j'ai envie de passer du temps à explorer ces petits recoins sombres de l'esprit ? Non, merci.

— Est-ce que Cynthia Barnes vous a demandé de m'affecter sur cette affaire ? Ou aviez-vous une autre raison pour le faire ?

— Cynthia Barnes a mentionné ton nom, c'est vrai. Elle se souvenait de toi, et elle savait que tu travaillais ici. Mais ça a été ma décision. Et je t'ai demandé de prendre ce dossier pour les raisons précises que je t'ai exposées : parce que tu es un bon flic.

— Oh.

— Un très bon flic, même. Tu pourrais être encore meilleure, Nancy. Mais tu hésites. Oh oui, tu es très forte pour dénicher de petits indices sur le sol – des enveloppes, des boucles d'oreille –, mais tu n'es pas aussi douée quand il s'agit de parler aux gens. Et je donne dix ans à ta vue avant qu'elle ne commence à s'émousser, c'est pourquoi je veux que tu progresses dans l'autre domaine, d'accord ?

— Mais pourquoi cette affaire ?

— Je reçois ce coup de fil, une femme me conseille de m'intéresser à ces deux filles qui ont tué son bébé. Et je me dis : Nancy peut s'en charger. Elle peut parler aux deux gamines de dix-huit ans parce qu'elle ne sera pas impressionnée par elles, parce qu'elle n'aura pas peur qu'une d'entre elles lui pince les fesses. Et parce que Jeffries est un gros naze.

— Ce n'était pas un test pour voir si j'appellerais la presse, si j'irais leur rappeler que c'est moi qui avais découvert le bébé des Barnes ?

— Non. Mais... sois franche, Nancy. À l'époque, ça t'a bien plu, cette petite célébrité, non ? Et elle t'a manqué quand tout ce cirque a cessé.

— Non. Oui. Je ne sais pas. J'avais peur d'avoir... atteint mon niveau maximum à vingt-deux ans. Et je savais que je n'étais pas encore un bon flic, mais tout d'un coup tout le monde me voulait, comme si j'étais un

prodige. Plus j'attirais l'attention, plus les autres flics me détestaient, et plus j'avais besoin d'attention pour oublier qu'ils me détestaient.

— Je me souviens t'avoir vue à la télé, dit Lenhardt. On aurait pu croire que tu avais douze ans.

— « Les héros de notre temps. » Sauf que je n'avais rien d'une héroïne. Je n'étais qu'un cadet insubordonné. Personne ne m'appréciait, personne ne voulait travailler avec moi, et puis ce major, Dolores Dorsey, m'a dit : « Viens dans mon équipe à Northwest, je m'occuperai de toi. »

— Je connaissais Dolores à l'époque où elle patrouillait encore à pied dans Northern. J'aurais pu te dire que la seule personne dont elle s'est jamais occupée, c'est elle-même. Et tu sais ce que ça fait d'elle, Nancy ?

— Quoi donc ?

— Quelqu'un de très semblable à la moyenne des gens.

— Vous n'êtes pas comme ça.

— Peut-être que si. Peut-être que je me présente différemment, c'est tout. Je vois l'intérêt que des inspecteurs apprennent à faire leur boulot et le fassent bien. D'autres veulent des résultats plus rapides. Mais c'est tuer la poule aux œufs d'or, tu saisis ? Dolores t'a fait venir à Northern pour profiter un peu de ta gloire. Mais elle s'est trompée, parce qu'il n'y avait pas de gloire à venir, vu que tu n'étais qu'une gamine stupide qui avait eu un gros coup de chance. Alors elle t'a ouverte en deux, et, oh surprise, elle n'a pas trouvé d'œufs en or.

— Elle a dit qu'elle n'avait pas le choix. Que si elle ne faisait pas un rapport sur ce qui se passait, je risquais de lui coller un procès plus tard, et qu'il fallait que tout passe par la voie hiérarchique.

— Tu l'as crue ?

— À certains moments. À d'autres, j'ai pensé qu'elle cherchait à m'embarrasser et m'humilier, et je n'ai jamais su pourquoi.

— Elle non plus, probablement. Mais ça s'est passé il y a quatre ans, dans un secteur différent. Plus personne ne s'en souvient, à part toi.

Une réflexion d'Infante qui ne l'avait pas tellement marquée sur l'instant revint à l'esprit de Nancy.

— Sergent, vous voulez bien me parler de l'affaire Epstein ?

— Non.

— Non ?

Elle aurait pu s'attendre à un « pas maintenant », ou « plus tard, devant une bière », mais elle n'avait même pas imaginé que Lenhardt puisse refuser de répondre à une question d'un de ses inspecteurs.

— Non. J'ai chassé ça de ma tête, et je ne vais pas l'y remettre. Il y a certaines choses qu'il vaut mieux oublier.

Nancy retourna à son bureau. Elle aurait aimé que ce soit aussi simple, qu'on vous dise « Oublie ça » et que vous le fassiez. Il devrait exister une pilule magique ayant cet effet. L'Oblivital. Quatre années avaient passé, et elle se souvenait de chaque détail. La découverte du graffiti, les ouvriers venant changer la porte, l'ultime humiliation de voir cette porte chargée dans le camion, à découvert, pour être emmenée au central.

— Pourquoi ne pas la repeindre, simplement ? avait-elle demandé au major.

— Dans ce genre de circonstances, on doit suivre la procédure, avait répondu sa supérieure. Ce n'est pas de mon ressort.

— Je pourrais m'en charger, avait dit Nancy. Pour leur montrer qu'ils ne peuvent pas m'atteindre avec ce genre de stupidités.

Mais non, la porte des toilettes pour dames avait été emportée et présentée aux affaires internes, avec toujours inscrite sur elle « Putainski ». Nancy ne savait pas si elle devait se sentir plus outragée en sa qualité de femme ou parce qu'elle était polonaise. Son grand-père aurait tué le coupable qui avait infligé cela à leur nom. Nancy devrait travailler avec cet homme, accepter la situation avec le sourire. Et quand l'incident avait été rapporté par le journal, sous une forme édulcorée, tout le monde en avait déduit qu'elle avait elle-même averti la presse.

Parce qu'elle l'avait fait. Les vieux réflexes ont la vie dure. Mortifiée par l'injure, punie alors qu'elle était victime, elle avait tout raconté à un échetier avec qui elle avait sympathisé après avoir retrouvé Olivia Barnes. Mais l'histoire avait eu un effet boomerang, et elle était devenue infréquentable. Un poste dans le comté était la seule solution possible quand on sut qu'elle avait impliqué un autre policier. Son premier instinct avait été juste. Elle avait besoin de l'absorber, de le faire sien.

Infante ramassa le carton renversé sur le sol et se mit à passer en revue les dossiers éparpillés.

— Holly examine la boucle d'oreille, annonça-t-il. Mais elle ne croit pas à un miracle. « Si c'était un anneau de nez, elle m'a dit, j'aurais peut-être eu une petite chance. » Ou un piercing lingual, avec un résidu de salive. C'est ce qu'elle a dit.

— Trop de renseignements.

— Ouais, approuva Infante.

— Comme la situation dans laquelle nous sommes.

— Ouais, mais c'est comme ça, alors on fait avec. Holly trouvera peut-être quelque chose d'exploitable. Quant à moi, je ne sais plus quoi faire, et je n'ai aucune envie de rentrer chez moi. Travailler sur une affaire sans cadavre, il n'y a pas pire.

— C'est vrai.

Elle s'assit à son bureau, plongea dans un carton et commença à en feuilleter le contenu. Mais il fallut une seconde à ses yeux pour se concentrer sur les dossiers, une seconde à son esprit pour quitter le passé.

Alice était encore bébé quand Helen Manning décida, en l'espace de quelques minutes, d'acquérir la maison de Nottingham Road. « Une décision n'est impulsive que si elle est mauvaise », aimait-elle à répéter, et personne ne l'entendit jamais avouer qu'elle regrettait l'achat de ce cottage de style Cotswold posé sur un terrain surdimensionné au milieu d'une mer de maisons mitoyennes en brique et d'immeubles d'appartements délabrés. Pendant des années elle avait comparé leur demeure à celles qu'on voit sur les écrans peints d'East Baltimore, généralement derrière un plan d'eau sur lequel glissent des cygnes. Récemment, des gens avaient commencé à relever une ressemblance marquée entre leur maison et ces paysages de fresques murales curieusement populaires qu'on trouve dans les centres commerciaux, celles réalisées par l'homme qui se prétendait le peintre de la lumière. Helen n'était pas vraiment enchantée de la comparaison.

Pour Ronnie Fuller, qui n'avait jamais vu d'écran peint et qui était enfermée alors que le peintre de la lumière ouvrait ses boutiques dans les galeries marchandes et son entreprise de vente par correspondance, le domicile des Manning était une maison de conte de fées, un endroit tellement ravissant et attirant qu'elle n'aurait pas été autrement surprise si, mordant dans un bardeau, elle avait découvert qu'il était en pain d'épice. Indifférente aux signes de négligence et de détérioration qui trahissaient l'absence d'un homme, Ronnie ne voyait que les ajouts d'Helen pour personnaliser son domicile : des statues ébréchées, d'un gris tirant sur le

vert, parmi les rosiers sauvages, la palissade à l'arrière surchargée de chèvrefeuille, les volets peints en rose, en contraste avec le vert sombre du montant des fenêtres. « Chacun son chez-soi », disaient les gens, mais cette phrase avait pour Ronnie un sens tout particulier quand elle contemplait le cottage d'Helen Manning.

Aujourd'hui, la porte d'entrée était ouverte, et le loquet mis à la porte écran. Ronnie s'immobilisa sur le petit perron et écouta le chuintement des ventilateurs à l'intérieur. Comme toujours, il y avait de la musique, une mélodie recherchée. C'était le choix d'Helen pour le début de soirée. C'est seulement après minuit qu'elle se permettait de passer les disques de sa jeunesse et baissait le volume sonore par respect pour les voisins. C'étaient des microsillons, et non des CD, qu'elle jouait sur une vieille platine stéréo. « Si tu prends soin de tes possessions, elles durent », avait-elle dit à Ronnie plus d'une fois, mais Ronnie n'était pas soigneuse. Elle aurait préféré l'être, mais elle n'y parvenait pas.

Helen avait pris soin de toutes ses possessions anciennes. La maison de Nottingham était emplie de ses livres, ses vêtements, et même ses jouets : de petits animaux en peluche fabriqués en Allemagne qui, assurait-elle, auraient coûté cent dollars pièce aujourd'hui, de vieux jeux de société, une maquette d'autobus à impériale rouge venue d'Angleterre, des acrobates en papier mâché confectionnés au Mexique, des bibelots en métal, des poupées Barbie en parfait état.

Les plus beaux jouets, et de loin, étaient les maisons de la souris des villes et de la souris des champs, qu'elle permettait parfois à Ronnie de prendre sur l'étagère supérieure dans le salon, et de disposer sur le tapis. « Laquelle préfères-tu ? » avait demandé Helen, et Ronnie avait pensé que la question était un test. La plupart des petites filles auraient choisi la maison de la souris des villes, avec son lit tendu de velours rouge, ses miroirs argentés et ses vêtements de satin orange. Alice l'adorait. Aussi Ronnie avait-elle opté pour celle de la souris des champs, qui portait un

tablier à carreaux et tenait un balai. « C'est ma préférée aussi », avait dit Helen.

La Helen qui vint à la porte ce soir était pour Ronnie la réplique exacte de celle qu'elle avait connue sept ans plus tôt. Mais l'éclairage était très faible, à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle était vêtue d'un jeans Capri orange vif, de chaussures de danse noires et d'une chemise hawaïenne pour homme qui s'accordait très bien aux tons de son pantalon moulant. Elle était superbe.

— Classe, dit Ronnie.

Ce n'était pas ce qu'elle avait pensé lui dire la première fois qu'elles se reverraient, mais Helen sourit.

— Salut, Ronnie.

Elle renifla légèrement, comme si elle était sujette à une allergie.

— Salut, He-Helen.

Elle l'avait toujours appelé Helen, jamais madame ou même mademoiselle Manning, mais elle n'avait pas prononcé ce prénom à haute voix depuis une éternité. Elle n'avait jamais parlé d'elle, pas même à son médecin. C'était leur secret, lui avait dit Helen, et Ronnie l'avait gardé.

— Tu es devenue ravissante. Je n'en ai jamais douté.

— Je ne suis pas ravissante, dit-elle automatiquement.

— Eh bien, tu devrais peut-être t'épiler les sourcils au milieu, et coiffer tes cheveux en arrière. Mais tu es sensationnelle. Profite de ton corps. Tu ne l'auras pas toujours comme ça, même si je sais que c'est dur à imaginer. Le métabolisme finit toujours par avoir le dessus. Ça m'est arrivé pile à trente ans.

— Oh.

Cette conversation déconcertait Ronnie. Elle avait espéré quelque chose de plus marquant de la part d'Helen. Une embrassade ? Des excuses ? En tout cas pas une discussion à travers la porte écran grillagée, avec Helen

aussi curieusement détachée, parlant des sourcils, des cheveux et du corps de Ronnie, ce qui de plus était embarrassant.

— Je cherchais Alice.

— Je ne pense pas qu’Alice veuille te voir, Ronnie.

Elle meurt d’envie de me voir. Cette pensée ne fut pas exprimée, mais elle traversa l’esprit de Ronnie à la vitesse de l’éclair, aussi claire et pure que la voix de la chanteuse dans la maison derrière Helen. Alice voulait revoir Ronnie tout autant que Ronnie voulait la revoir.

— Elle est ici ? He-Helen ?

— Non. Je ne sais pas où elle est. Je ne sais pas où elle va et je ne sais pas ce qu’elle fait.

— Elle a un travail ?

— Elle dit qu’elle n’arrive pas à en trouver un. Mais tu en as bien trouvé un, toi, donc je pense que c’est un mensonge.

Cherchait-elle à la vexer ? *Si cette idiote de Ronnie a trouvé un emploi c’est à la portée de n’importe qui.* Mais Helen ne s’était jamais montrée consciemment cruelle avec Ronnie, même si parfois elle ne mesurait pas l’effet de ses propos. Elle voulait certainement dire que Ronnie s’était très bien débrouillée, et qu’Alice aurait dû en faire autant.

— Qu’est-ce qu’elle fait, si elle ne travaille pas ?

— De la marche à pied, à ce qu’elle prétend. Pour perdre du poids. Même si... Enfin, entre nous, elle n’a jamais été aussi grosse. Je crains de ne pas lui avoir rendu service en mêlant mes gènes à ceux de son père. Soit dit entre nous.

Entre nous. C’était la formule magique. *Entre nous, Ronnie, je pense que c’est toi qui as vraiment de l’imagination. Entre nous, je pense que tu as un tempérament d’artiste. Entre nous, il m’arrive de me demander si une méchante fée ne t’aurait pas échangée contre Alice à la naissance. Tu as déjà entendu parler des enfants substitués ? Parce que tu me ressembles tellement plus qu’elle. Alice est une bonne fille, très gentille, mais toi tu es*

un vrai numéro. Rien ne t’effraie, pas vrai, Ronnie ? Entre nous, Ronnie, nous sommes issues du même moule.

Mais ces mots ne semblaient plus rien signifier pour Helen.

— Vous pensez qu’elle rentrera bientôt ? Il fait presque nuit.

— Je l’ignore. Mais je ne pense pas que tu devrais traîner par ici.

— Vous ne...

Sa voix s’étrangla un peu et elle s’interrompt.

— Oh non, mon bébé, je suis très heureuse de te voir. Vraiment. Mais une journaliste est venue ici il y a moins d’une heure. Elle veut écrire un article sur toi et Alice. Bon, Alice a une avocate, une bonne cette fois-ci. Elle a toujours l’autre, cette idiote, mais elle travaille maintenant avec une avocate qui est très forte, et elles vont prendre soin de mon bébé. Elles m’ont promis qu’elles allaient effrayer cette journaliste au point qu’elle ne pensera même pas à mettre le nom d’Alice dans son journal. Tu as un avocat, toi ?

— *Je n’ai rien fait.*

Puis, se rappelant ce qu’Helen savait :

— Pas cette fois.

— Eh bien, c’est qu’il y a faire et faire, bien sûr. Parfois les innocents ont plus besoin d’être protégés légalement que les coupables. Cette journaliste, elle n’a pas cessé de répéter qu’elle pouvait écrire un article même si personne ne lui disait rien. Peut-être qu’elle bluffe. Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c’est que je ne lui ai rien dit, et à ta place j’en ferais autant.

— Où va Alice quand elle marche, Helen ? Où se rend-elle ?

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

La répétition trahissait le mensonge.

— S’il vous plaît, Helen. *S’il vous plaît.*

Pour la première fois, elle prononça le prénom sans bégayer.

Helen s'inclina vers la porte écran, juste en face du front de Ronnie. Si celle-ci l'avait imitée, elles se seraient touchées, plus ou moins.

— Elle ne me l'a jamais dit, mais une fois je l'ai vue alors que je revenais de l'épicerie. Elle se rend à la piscine. Elle tourne autour du club de natation, et elle observe les gens. C'est triste, non ?

Ronnie allait prendre congé quand elle se remémora ce qu'elle voulait demander à Helen depuis son retour.

— Helen... Vous vous souvenez du chèvrefeuille ?

— Tu veux dire...

— La fois où j'ai voulu faire du soda aromatisé au chèvrefeuille pour le vendre sur un stand, comme de la limonade ?

Une émotion étrange imprégna les traits d'Helen et sa voix.

— Bien sûr que je me souviens, Ronnie. Bien sûr que oui. Tu as essayé de presser le jus des fleurs dans une cruche emplie d'eau sucrée.

— Et ça avait un goût atroce. J'ai cueilli toutes les fleurs. Mais vous n'avez rien dit. Vous ne m'en avez pas voulu.

— C'était une bonne idée, dit Helen. Il devrait exister un soda au chèvrefeuille. Tu as toujours eu de bonnes idées, Ronnie.

— C'est vrai ?

— Absolument vrai, mon bébé. Absolument.

Il était plus de vingt heures, mais Infante et Nancy continuaient de lire les dossiers en attendant le moment où l'apathie se transformerait en fatigue et les autoriserait à rentrer chez eux sans éprouver de culpabilité. De temps à autre, Nancy oubliait ce qu'ils recherchaient et se surprenait à lire les plaintes médicales sans gravité d'un Martin ou d'un Moore : crises d'asthme, varicelle, comme si c'étaient des romans de plage. Puis elle se reprenait et repartait en quête d'une trace quelconque d'Alice Manning.

— Cinq contre un que le dossier d'Alice Manning n'est même pas là ! Tant pis, j'en profite pour avoir un aperçu de notre programme de justice

pour mineurs. Un tas de gosses ont été mis sous les verrous, en vingt ans. Je parie que nous en avons déjà croisé quelques-uns, depuis.

— Le nom de Charles Maddox me dit quelque chose.

— Tous ces noms ont l'air familier. C'est exactement ce que je veux dire. Eh, voilà un Metheny.

— Ce taré avait déjà un dossier quand il était mineur ?

— Non, ce n'est pas le même. Dommage, ça aurait été intéressant.

— En général les tueurs en série commencent par se faire la main en torturant des animaux, ou en déclenchant quelques incendies.

— Woah, Infante, ces deux semaines passées à Quantico portent leurs fruits ! Tu sais qu'on en apprend autant en regardant les séries télé consacrées aux meurtriers célèbres ?

— Tu m'aimes trop.

— Ne rêve pas. Eh, je vais peut-être te devoir cinq dollars. Je viens de trouver un Manning.

Elle ouvrit le dossier et vérifia le prénom et la date de naissance. Tout correspondait.

— C'est bien elle. Urticaire due au sumac. Infection de l'appareil urinaire, infection vaginale, infection vaginale...

— Je suis en train de manger.

Infante désignait le sac de chips et le soda qui lui tenaient lieu de dîner.

Nancy s'esclaffa, perdit la ligne, puis reprit sa lecture.

— Mon vieux, cette pauvre fille pourrait avoir droit à une prescription à vie de Monistat. Elle était réellement prédisposée à... Merde.

— Quoi ?

— Oh merde...

— Quoi ?

— Alice Manning a eu un bébé. Il y a trois ans.

— Comment peut-on avoir un bébé en détention juvénile ?

— Comment peut-on tomber enceinte en détention juvénile ?

Lenhardt avait dû entendre par la porte ouverte, car il arriva aussitôt devant le bureau de Nancy, tendit la main pour obtenir le dossier et sembla en absorber le contenu en un seul coup d'œil.

— Même en détention juvénile, ça marche pareil qu'à l'extérieur. Le spermatozoïde sort avec l'ovule, dit-il en feuilletant le reste des documents. Pourquoi croyez-vous que Middlebrook a été fermé pour rénovations ? C'est un endroit de merde.

— Oui, mais...

— À cœur vaillant rien d'impossible. Darwin, la lutte pour la vie, toutes ces foutaises...

Il continuait de parcourir le dossier.

— Il semble qu'elle ait réussi à dissimuler sa grossesse jusqu'au sixième mois. Ils pensaient seulement que c'était une grosse fille sujette aux infections vaginales. Et elle n'a jamais révélé l'identité du père. La case est vide. C'est un fait intéressant à connaître, mais a-t-il un rapport avec l'affaire qui nous occupe, Nancy ?

— Elle a eu ce bébé il y a trois ans. Ce n'est pas ce que dit le dossier ? L'enfant d'Alice, où qu'il se trouve, doit donc avoir cet âge, aujourd'hui.

— Et alors ? fit Lenhardt.

Il n'y avait aucune moquerie, aucun défi dans sa voix : il voulait juste savoir jusqu'où Nancy pousserait son raisonnement.

— C'est l'âge de la petite fille portée disparue.

« Est-ce qu'elle ressemble à quelqu'un que tu connais ? », avait-elle demandé à Ronnie Fuller en faisant glisser la photo de Brittany Little sur la table.

« À Alice », avait répondu Ronnie. Elle s'était reprise quand Nancy avait voulu la pousser plus loin, mais sa réponse avait été instinctive, automatique. Pas la fille de Cynthia et Warren Barnes. Alice. Elle ne ressemblait pas à cette Alice que Nancy connaissait, mais Ronnie gardait en tête l'image d'une autre *Alice*. Une petite fille.

— D’après l’expertise ADN, nous savons que Brittany est l’enfant biologique de Maveen Little, dit Lenhardt.

— Nous, nous le savons, approuva Nancy. Mais pas Alice. Tout ce qu’elle sait, c’est qu’elle a eu un bébé qu’elle n’a plus. Peut-être a-t-il été adopté, peut-être qu’il est mort, ou que ses grands-parents l’élèvent. En tout cas il n’y a pas d’enfant en bas âge chez les Manning.

— Pourquoi enlever Brittany Little ?

— Une gamine qui ne retrouve pas sa poupée vole celle d’une autre. Et même Alice n’a jamais nié avoir enlevé Olivia Barnes.

Helen Manning était assise dans le salon plongé dans la pénombre. Elle aurait aimé avoir un peu d’herbe, mais elle n’était pas sûre qu’elle l’aurait fumée. Alice saurait de quoi il s’agissait, maintenant. Elle le savait peut-être depuis toujours. Helen avait naguère cru sa fille docile, obéissante, sans aucune tendance à la rébellion ou la transgression. Mais cette opinion s’était effondrée depuis longtemps. Depuis sept ans.

Elle savait, cette fois, qu’Alice était impliquée dans ce qui se passait. *Trompe-moi une fois, honte à toi. Deux fois...* c’était la différence majeure entre le passé et le présent. Sept ans plus tôt, Helen avait poursuivi le cours de son existence en restant parfaitement extérieure à la tragédie qui se nouait à quelques pâtés de maisons de là, et elle avait versé dans les rationalisations qui permettent de supporter de telles nouvelles. L’enfant disparue était un bébé, pas une écolière comme Alice. On avait abandonné le nourrisson sans soins. Il avait certainement été enlevé par une baby-sitter, ou quelqu’un qui voulait se venger de cette famille, du juge en particulier. Même alors, Helen comprenait que les gens avaient besoin de se raconter de telles histoires pour continuer à vivre.

Elle pensait avoir réussi l’exploit de dire à Alice ce que celle-ci avait besoin d’entendre tout en restant honnête avec elle-même. Elle n’avait jamais oublié que le père d’Alice n’était pas mort dans un accident de voiture, alors que sa fille avait accepté cette version comme une vérité

révélée. La gentille Alice s'était contentée de l'explication, sans jamais chercher à en savoir plus, ce qui aurait obligé sa mère à empiler mensonge sur mensonge. Une enfant pleine d'égards, convaincue par l'évocation de quelques rendez-vous romantiques et une demande en mariage qui n'avait jamais existé.

Et puis il y avait les mensonges débités à ses parents par Helen après l'arrestation d'Alice. La fillette avait-elle réellement eu un rôle dans cet événement horrible ? *Oui, mais seulement parce qu'elle était faible et impressionnable.* Comprendait-elle ce qu'elle avait fait ? *Pas réellement.* Pourquoi n'avait-elle pas arrêté l'autre fillette ? *Elle n'était pas là quand ça s'était passé.*

Helen se souvenait en détail de la nuit où Olivia Barnes était morte, maintenant qu'elle savait quand cela s'était produit. Alice s'était montrée particulièrement agréable lors du dîner. Elle avait ri à tout ce que disait sa mère, admiré sa tenue, et lui avait posé des questions sur ses peintures, ce qu'elle n'avait encore jamais fait. Elle avait demandé à voir le contenu du coffret à bijoux d'Helen, l'avait questionnée sur son nécessaire à maquillage, puis lui avait demandé de jouer à se costumer. Ensuite, presque en s'excusant, elle l'avait priée de lui lire une histoire.

— À ton âge ?

— Je sais bien que je peux lire toute seule, avait dit sa fille, mais tu le fais tellement mieux. Et puis tu sais drôlement bien mettre les intonations là où il faut.

Elles s'étaient allongées sur le lit d'Helen pour lire des morceaux choisis de livres pour enfants comme *Cuisine de Nuit*, qu'Alice avait toujours préféré à *Max et les maximonstres*. Alice s'était bien gardée de rire du garçon nu tombant du ciel, même si elle avait placé son doigt sur ses parties génitales exposées, juste une fois.

— Quelle heure est-il ? ne cessait-elle de demander à sa mère.

Il était huit heures, huit heures et demie, neuf heures vingt, dix heures et quart.

— Quelle heure est-il ?

L'heure d'aller au lit, avait décrété Helen peu après onze heures. Elle avait bordé Alice et était redescendue au rez-de-chaussée, contente d'elle-même et du monde en général. Elle s'était bien débrouillée, pour une mère célibataire. Sa fille était une gentille enfant, même si elle recherchait toujours l'approbation de tout le monde. En grandissant, elle changerait. Helen y veillerait.

Il était minuit passé quand Helen perçut d'étranges reniflements dans le jardin. Elle trouva Ronnie recroquevillée contre la palissade, sous le chèvrefeuille. Et c'est seulement alors que la mère comprit pourquoi Alice avait tenu à lire, et pourquoi elle avait été obsédée par l'heure. Elle avait simplement établi son alibi. Elle voulait qu'Helen soit en mesure d'affirmer à la police où sa fille se trouvait, ce qu'elle faisait à chaque minute de la soirée, et jusqu'à minuit.

Alice avait besoin d'un alibi parce qu'elle savait que Ronnie tuerait Olivia Barnes cette nuit-là. Et si elle savait que Ronnie tuerait Olivia ce soir-là précisément, à cette heure précise, c'était parce qu'elle l'avait convaincue de le faire. Telle était l'histoire que Ronnie avait confiée à Helen, entre deux sanglots étranglés, alors qu'elle était accroupie sous le chèvrefeuille, sept ans plus tôt. Et Helen ne l'avait jamais mise en doute une seule minute.

Alice courba ses doigts dans les interstices de la clôture fermée par une chaîne et pressa son visage contre le maillage métallique, bien qu'elle ne pût pas voir grand-chose de ce poste d'observation. Ici, à l'extrémité nord du club de natation, il y avait un terrain de basket et un de jeu de palets, mais tous deux étaient déserts après le coucher du soleil. La piscine occupait un lieu plus élevé, au-delà de cette petite vallée négligée, et le club-house était situé encore plus loin. Mais s'il n'y avait rien à voir, il n'y avait pas de risque d'être vue, et c'est pourquoi Alice avait choisi cet endroit pour ses visites, presque toujours nocturnes.

Il y avait en revanche beaucoup à entendre, surtout par une nuit comme celle-ci, quand les jeunes faisaient une fête, leur récompense mensuelle pour tous ces quarts d'heure pendant lesquels seuls les adultes pouvaient s'entraîner. L'eau et le ciment combinés renvoyaient des sons d'une pureté surprenante en direction d'Alice, des lambeaux de conversation et de musique, avec la ligne de basse assourdie soulignant chaque air. « Je t'ai dit *d'arrêter*. » « Diane se croit très exigeante, mais elle ne l'est pas du tout. » « Il a fallu que nous prenions la voiture jusqu'au district de Columbia pour trouver les bons. » Les bavardages étaient féminins, les exclamations et les rires masculins.

— Ça pique !

Cette objection apparente, formulée par une fille, était manifestement une caricature de récrimination, prononcée d'un ton aguicheur, mais elle

poussa Alice à vérifier une fois de plus la végétation autour de ses chevilles. Non, rien à craindre ici, aucune feuille à trois lobes, rien qui tirât sur le rouge.

Elle avait été étonnée, la première fois qu'elle s'était rendu compte à quel point le club de natation était proche de son trajet nocturne à travers Ten Hills. Il lui avait semblé si lointain quand elle était petite, pourtant il était bien là, derrière un mince rideau de broussailles et d'arbres. Les sons l'avaient attirée ici, une fois qu'elle avait trouvé comment couper par les jardins et les allées des habitations pour atteindre cette zone à l'abandon qui isolait le club. Dans les premiers temps, elle en avait conçu une grande nervosité, mais avec le temps, elle avait appris à varier l'itinéraire chaque soir. Elle avait également un mensonge tout prêt si quelqu'un l'interrogeait. Elle cherchait son chien, ou son chat. Rien de plus sérieux que cela. Après tout, si vous prétendiez chercher votre petit frère ou votre petite sœur, les gens risquaient de vouloir vous aider. Son chat fictif était noir, avec une tache blanche sur le poitrail, et avait un collier bleu portant une plaque en argent gravée au nom de Stella. Pour le chien, c'était un colley baptisé Max.

Jusqu'ici, personne ne lui avait posé la moindre question. Parfois son passage provoquait un regard perplexe chez un propriétaire arrosant son jardin ou un homme fumant une cigarette à l'extrémité de sa propriété. Mais Alice, si banale, si grosse, était quasiment invisible. Jadis elle avait détesté cela, même après avoir finalement rencontré quelqu'un qui n'était pas de cet avis, qui s'extasiait de la couleur de ses yeux et aimait son corps. Mais cette perception générale de sa personne était un atout indéniable lors de ses escapades nocturnes.

Elle entendit un bruit de froissement dans le terrain vague boisé derrière elle et se retourna, prête à débiter son histoire. *Un colley nommé Max, une chatte nommée Stella. La chatte a un collier bleu. Nous l'avons appelée Stella parce que ma mère dit qu'elle a toujours voulu une chatte nommée Stella pour pouvoir aller dans le jardin le soir et crier « Stella ».* C'est

quelque chose qui la fait rire. Je ne sais pas pourquoi. En réalité, Helen lui avait dit qu'elle aurait baptisé un chat Stella, si elle avait pu en avoir un. Mais elle était allergique.

La personne qui marchait droit sur elle était mince, et de taille moyenne. Alice n'avait nul besoin de voir son visage pour deviner qu'il s'agissait de Ronnie Fuller. Inutile de lui mentir sur la raison de sa présence ici. Avec Ronnie, c'eût été en pure perte.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Alice d'un ton bas mais belliqueux.

En fait, elle avait adopté la façon de parler de Ronnie, quand elles étaient petites et que la fillette voulait impressionner les autres enfants, à une époque où Alice avait un peu peur d'elle. Mais elle n'avait plus peur d'elle, aujourd'hui. Elle était seulement en colère.

— Je te cherchais.

— Nous ne sommes pas censées nous parler.

— Ce n'est pas une règle absolue, fit Ronnie d'une voix un peu plus aiguë, comme si elle n'en était pas certaine. Ce n'est pas..., continua-t-elle en cherchant le bon mot, un ordre. C'est juste une sorte de conseil.

— C'est un bon conseil. Pour moi. Si je n'ai rien à faire avec toi, je n'aurai pas d'ennuis.

— Je ne suis pas... Je n'ai pas... Je n'ai rien fait.

Quelque chose dans la voix de Ronnie laissait penser qu'elle savait Alice coupable.

— Ah oui ? La police le pense, pourtant. Ils m'ont posé plein de questions sur toi et la petite fille qui a disparu.

— Je n'ai *rien* fait, répéta Ronnie.

— Ça s'est passé près de là où tu travailles.

— C'était près de là où des centaines de gens travaillent. Enfin je crois.

La zone de la piscine était illuminée dès le soir tombé, mais aucun éclairage ne baignait le bord du terrain, si bien qu'Alice ne parvenait pas à

discerner l'expression de Ronnie. L'ancienne Ronnie aurait très vite pincé ou frappé quand on la contredisait, en marmonnant des propos incompréhensibles. Il était déstabilisant de la voir tenir tête sans s'énervier. Alice s'était préparée à affronter l'ancienne Ronnie comme à l'époque, par des phrases qu'elle accumulait jusqu'à ce que l'autre soit perdue. Mais celle-ci semblait maintenant beaucoup plus à l'aise avec les mots.

— Il n'y a qu'une personne comme toi qui travaille près de Westview.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Une voleuse de bébé. Une tueuse de bébé.

La voix de Ronnie se mit à frémir :

— Tu sais bien que je n'ai jamais voulu...

— Mais tu l'as fait. Tu as mis un oreiller sur son visage jusqu'à ce qu'elle ne respire plus. Ce qui fait de toi une tueuse de bébé. Pas moi. Moi, je n'étais pas là. Tu te souviens ? Je n'étais même pas là.

— C'était ton idée, répliqua Ronnie, mais d'un ton hésitant qui trahissait l'incertitude. Tu m'as dit de le faire.

Alice prit la voix pincée et chargée de reproches d'une adulte :

— Si Alice t'avait dit de sauter du haut d'un immeuble, tu l'aurais fait ? Si Alice t'avait dit de jouer avec des allumettes, tu l'aurais fait ? Si Alice t'avait dit de...

— La ferme.

C'était presque un cri, assez sonore et perçant pour être entendu de la piscine. Pendant une ou deux secondes, il sembla que tout le monde retenait son souffle, Alice et Ronnie comprises, en attendant de voir ce qui allait arriver. Mais aucun bruit de pas ne vint vers eux, et le brouhaha lointain reprit très vite.

— Je ne veux pas parler de ce qui s'est passé avant, dit Ronnie, prononçant les mots avec difficulté. C'est fini, et on ne peut rien changer. Mais ce qui se passe en ce moment... Si c'est toi qui l'as fait, il faut que tu

ailles leur dire. Tu dois les amener jusqu'à la petite fille, et dire à sa mère où elle est. Tu ne peux pas m'accuser de ça.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai rien à voir dans cette histoire.

— Eh bien moi, la première fois je n'avais rien fait non plus, et on m'a accusée.

Alice avait adopté le ton obstiné et plat auquel elle recourait chaque fois qu'on la pressait de questions auxquelles elle ne souhaitait pas répondre. *Tu dois nous dire ce qui s'est passé, Alice. Pourquoi ? Pour que nous puissions punir l'homme qui a fait ça.* Mais je voulais qu'il le fasse. Je l'aime, et je ne veux pas que vous le punissiez. *Tu ne peux pas l'aimer.* Pourquoi ? *Parce que lui ne t'aime pas.* Mais si, il m'aime, il me l'a dit. *Alice, il faut que nous sachions ce qui s'est passé.* Pourquoi ?

— C'était ton idée, dit Ronnie.

— Prouve-le.

— Tu m'as dit quoi faire, et comment le faire. Tu as dit qu'il fallait absolument le faire.

Regard braqué en direction de la piscine, Alice haussa les épaules.

— Écoute, pour avant, je m'en fiche, dit Ronnie d'une voix de plus en plus tendue par le désarroi. Mais pour maintenant, je ne m'en fiche pas du tout. Si tu ne dis pas la vérité, la police ne va pas cesser de venir là où je travaille, et je vais finir par perdre ma place. Ou alors les journaux vont se remettre à parler de nous...

— Ah oui ?

Alice avait bien pensé que cette disparition finirait par intéresser les journaux et la télévision, mais pas aussi rapidement.

— Oui. Je suis allée voir Helen et je lui ai dit...

— Pourquoi es-tu allée parler à ma mère ?

— Parce que je te cherchais. Et Helen a dit...

Elle détestait entendre Ronnie prononcer le prénom de sa mère. Elle aurait voulu le lui arracher de la bouche.

— Tu ne devrais pas lui dire ça. C'est ma mère. C'est une adulte.

— Helen a dit...

— C'est ma maman. Pas la tienne. Tu as ta maman à toi, et un père aussi. Moi, je n'ai que ma mère. Elle est à moi. Ne t'approche plus d'elle. Tu ne peux pas simplement éviter de l'approcher ? Tu n'habites même pas à côté de chez nous. Il n'y a aucune raison pour que tu viennes traîner près de notre maison.

— Je... je voulais juste...

Ronnie bégayait, aussi désespérée qu'à l'école primaire, lorsque les questions de la Sœur devenaient trop pressantes. Quand Ronnie décrochait, elle ne rattrapait jamais le train.

— Ma mère n'avait même pas une bonne opinion de toi.

— Alice...

— Elle était triste pour toi. C'est pour ça qu'elle me disait d'aller jouer avec toi, et c'est pour ça qu'elle te permettait de venir chez nous.

— Je ne...

— Parce qu'elle se sentait triste que ta famille soit aussi méchante et mauvaise, et parce qu'elle voyait que tu n'avais aucune amie. Mais elle ne t'a jamais appréciée. Elle se moquait de toi dans ton dos.

— Non. Non, elle n'aurait jamais fait ça.

Alice avait cru que cette dernière pique finirait de déstabiliser Ronnie, mais soudain celle-ci était calme, pensive, dangereusement proche de retrouver toute sa maîtrise.

— Elle m'aimait bien. Elle me disait tout le temps qu'elle m'aimait beaucoup. Elle m'a dit que je lui ressemblais plus que toi.

Ce fut au tour d'Alice de percer la nuit d'un cri.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! Tu n'es qu'une sale menteuse. Tu as toujours été une sale menteuse et une ratée, la fille

dont personne ne voulait pour jouer. Ma mère ne t'aimait pas, c'est impossible.

Une nouvelle fois, les voix autour de la piscine se turent, dans l'attente. Puis elles reprirent, comme auparavant. Alice baissa le ton.

— Tu sais pourquoi tu l'as fait ? Pourquoi je t'ai dit de le faire ?

— Tu as dit que le bébé était malade et très triste...

La voix d'Alice était maintenant vibrante, triomphante :

— J'ai tout inventé. Parce que je savais qu'ils t'emmèneraient. J'ai cru qu'ils t'enfermeraient pour toujours, et que je n'aurais plus à te voir. Je ne savais pas que tu serais assez maligne pour voler mon diable à ressort et le laisser là-bas. Sinon, j'aurais pu dire que je n'y étais jamais allée et ils m'auraient crue parce que c'était ma parole contre la tienne.

— Je n'ai pas... Je n'ai jamais... Pour le diable à ressort, je ne voulais pas...

Le faisceau de lampe torche se mit soudain à découper l'obscurité des bois, passant sur le grillage et s'arrêtant seulement à quelques pas de l'endroit où elles se tenaient.

— Alice ? Alice Manning ? héla une voix féminine.

— C'est la police, siffla Alice, les yeux brillants d'excitation. Ils viennent pour toi. Ils savent qui tu es et ce que tu as fait. Ils vont t'enfermer jusqu'à la fin de tes jours, cette fois. Et les journaux vont écrire sur toi, et tout le monde saura. Ronnie Fuller a tué un bébé. Ronnie Fuller, et personne d'autre. Et maintenant elle a enlevé un autre bébé, et elle va sûrement le tuer aussi.

— Je n'ai *rien* fait.

— Je vais leur dire que c'est ce que tu as prétendu devant moi. Que tu as dit que tu avais enlevé la petite fille et que tu l'avais découpée en morceaux avant de la jeter dans l'incinérateur. Je vais leur dire que tu l'as fait parce qu'elle était à moitié noire et que tu détestes les Noirs, que tu les as toujours détestés, exactement comme pour la première fois. Tu m'as dit

que tu détestais quand les Noirs et les Blancs avaient des enfants ensemble. Je vais leur dire...

Mais Ronnie n'attendit pas d'entendre la suite. Elle tourna les talons et s'élança loin des lumières, sans se soucier des herbes et des plantes rampantes sous ses pieds. Elle se déplaçait avec une grâce surprenante entre les silhouettes noires des arbres, sans presque faire de bruit.

— Vite, elle est en train de s'enfuir ! s'écria Alice en direction des lumières. Nous sommes ici, près du grillage. Vite !

Elle eut l'impression que dix personnes se précipitaient vers elles, mais il n'y en avait en fait que deux, les inspecteurs à qui elle avait parlé avant que Sharon n'intervienne.

— Alice Manning ? dit la femme, comme si elle ne le savait pas déjà.

— Ronnie était là il y a un instant. Elle s'est enfuie. Elle m'a dit...

Les inspecteurs balayèrent les alentours de leurs torches électriques, mais Ronnie s'était éloignée si rapidement entre les arbres qu'il n'y avait rien à voir.

— Nous enverrons une patrouille à son domicile, dit la femme.

Elle posa les mains sur les poignets d'Alice. Pourquoi ce geste alors qu'elle aurait dû se lancer à la poursuite de Ronnie ?

— Nous aimerions vous parler, dit l'homme. Nous devons vous questionner à propos de quelque chose que nous avons découvert dans votre dossier à Middlebrook.

— Quel dossier ?

— Votre dossier médical.

— Oh.

— Vous voulez bien venir avec nous au central ? dit la femme sous la forme d'une question, mais Alice eut le sentiment que ce n'en était pas vraiment une. Vous pourrez appeler votre avocat de là-bas, si vous le désirez. Mais nous avons vraiment besoin de vous parler.

Alice reporta son attention vers le grillage. Là-bas, les adolescents autorisés à utiliser la piscine pendant le week-end s'étaient massés à l'extrémité du bassin et scrutaient la nuit en essayant de comprendre ce que signifiaient ces voix et ces éclairs de lumière au loin. Elle n'en connaissait aucun, mais elle aurait pu. Ses anciennes amies de St. William of York comptaient peut-être parmi ces filles en bikini. Un des garçons aurait pu être son petit ami, si elle n'en avait pas déjà un. Elle s'imagina confiant à une de ces filles : « J'ai un petit ami qui est plus âgé que moi de six ans. Il a une camionnette, il m'emmène me promener, et il veut m'épouser. » Cette dernière affirmation n'était pas totalement vraie, mais un peu quand même. Il l'épouserait si elle lui disait qu'il devait le faire. Il ferait n'importe quoi, si elle le lui demandait. Tout comme Helen, ou Sharon, et même cette nouvelle avocate, cette femme petite et laide qui sentait mauvais. Pour une fois, tout le monde ferait ce qu'elle voulait.

C'était très agréable d'être aux commandes, sur le point d'obtenir enfin la reconnaissance qu'elle méritait. Le monde comprendrait enfin ce qu'il lui avait infligé, et elle serait dédommée. Elle deviendrait probablement très riche quand tout cela serait fini, sans parler de la célébrité. Elle serait invitée dans les talk-shows, une professionnelle la maquillerait, et peut-être même choisirait sa tenue.

Quoique, si elle avait eu son mot à dire et qu'elle avait pu changer qui elle était et ce qui lui était arrivé, elle aurait préféré avoir seulement dix-huit ans et être assez mince pour porter un bikini.

— Vous avez comparé le sang ? demanda-t-elle aux inspecteurs, car elle était curieuse de savoir comment ils avaient pu la précéder, même si cela n'avait plus grande importance. C'est comme ça que vous avez tout découvert ? Vous avez eu son sang ?

L'homme et la femme échangèrent un regard mais ne répondirent pas. Ils tendirent seulement les mains pour la guider hors des bois, comme si elle ne connaissait pas le chemin pour y entrer et en sortir mieux que quiconque.

Ils gravirent la colline jusqu'à la route, en encadrant Alice et en la tenant par le bras. C'était comme dans *Le Magicien d'Oz*, songea Alice, sauf qu'ils ne sautillaient pas à l'unisson.

OceanofPDF.com

— C'est mon bébé, dit Alice. Vous ne pouvez pas arrêter quelqu'un parce qu'il a emporté son propre bébé.

— Bien sûr, dit Nancy. Sauf que ce n'est pas votre bébé. Et même si c'était votre bébé, il serait illégal que vous l'emportiez, que vous lui fassiez du mal ou que vous la laissiez dans un endroit où il n'est pas en sécurité.

— C'est mon bébé, répéta Alice d'un ton monocorde, comme si cette conversation l'ennuyait. Il m'a fallu longtemps pour la retrouver, mais maintenant que je l'ai, vous n'avez pas le droit de me la reprendre. D'abord, je n'ai jamais voulu la donner à quelqu'un d'autre.

— Alice...

Sharon posa une main sur son épaule, pour l'inciter à un peu plus de prudence, mais la jeune fille se dégagea d'une saccade. À sa gauche, Rosario Bustamante roula des yeux et balaya la salle d'interrogatoire d'un regard rapide, comme si elle espérait la matérialisation soudaine d'un bar bien garni. Elle était arrivée enveloppée de vapeurs de gin, Nancy n'avait pu que le remarquer, mais rien ne laissait suggérer que ses facultés en étaient diminuées. Elle semblait un peu ébouriffée, certes, mais pas plus que Sharon, laquelle allait se mettre au lit quand on l'avait prévenue.

— C'est mon bébé, dit encore Alice. Je l'ai su à la seconde où je l'ai vue.

Elle avait répété sans cesse cette affirmation, son propre catéchisme de Baltimore, refusant de s'expliquer, et sans écouter les preuves contraires

que les inspecteurs présentaient. Informée que les analyses ADN avaient prouvé la relation filiale de Brittany et Maveen Little, Alice avait simplement haussé les épaules et déclaré :

— Alors vous avez mal fait les analyses. Vous devriez recommencer.

Interrogée sur l'endroit où l'enfant se trouvait, elle avait répondu qu'elle ne dirait rien tant qu'ils ne reconnaîtraient pas l'enfant comme le sien.

Et ils avaient continué ainsi, encore et encore, jusqu'à vingt-trois heures.

— Écoutez, ça ne nous mène nulle part, dit Sharon. Faites-nous une offre. Un simple délit, peut-être.

— Quel délit ?

La voix de Nancy était enrouée par l'épuisement, et elle paraissait dix ans plus âgée que ce matin. L'effet n'était pas négatif, cependant. Elle aurait aimé pouvoir le cultiver à volonté.

— Elle a quasiment avoué avoir enlevé cette enfant. Inutile de revenir sur ce point.

— Elle est désorientée, elle est influençable. Elle ne sait plus ce qu'elle dit.

— Je sais très exactement ce que je dis, rétorqua Alice. Cette petite est mon bébé. Ils me l'ont prise pour que personne n'apprenne jamais ce qui s'est passé quand j'étais à Middlebrook. Mais tout le monde va être au courant.

Exaspérée par l'entêtement de la fille, Nancy sortit de la salle d'interrogatoire. Au-dehors, Helen Manning était assise en compagnie d'Infante. Elle buvait un soda et semblait aussi décontractée que si Alice était simplement en entrevue avec son professeur principal, à l'école. Le visage d'Infante était mangé par l'ombre d'une barbe naissante, et les cernes sous ses yeux étaient encore plus marqués. Sa chevelure luisait à force d'avoir été plaquée en arrière. Il ressemblait au loup-garou le plus

harassé de tout l'univers. Nancy lui tapota l'épaule et lui indiqua la salle du regard. Ils se relayaient depuis le début de soirée. Lenhardt était venu, mais avait reconnu que même lui ne pouvait rien apporter à l'interrogatoire. Nancy et Infante se retrouvaient dans la position de participants à un marathon de danse qui sont obligés de se dandiner ensemble jusqu'à la fin, sous peine de disqualification.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de bébé, Mme Manning ? dit Nancy en prenant le siège qu'Infante venait de quitter. Pourquoi Alice pense-t-elle que cet enfant est le sien ?

— Je vous en prie... appelez-moi Helen. Quand j'entends « Mme Manning », je pense à ma mère.

Elle avait déjà exprimé cette demande auparavant, et plus d'une fois, mais Nancy continuait de l'ignorer.

— Pourquoi Alice croit-elle que ce bébé est le sien ?

— Oh, mais elle ne le croit pas vraiment. Elle fait une fixation sur ce sujet, mais elle sait que son enfant a été placé en adoption. Et elle pense que cette adoption n'est pas légale parce qu'elle n'a jamais divulgué le nom du père. Mais dans la situation où elle se trouvait alors, j'avais une procuration. Si elle ne m'avait pas dissimulé sa grossesse jusqu'au sixième mois, je l'aurais obligée à avorter.

Nancy n'aurait pas été étonnée d'apprendre qu'Alice avait caché son état précisément pour cette raison.

— Elle est tombée enceinte alors qu'elle était dans un établissement pour délinquants juvéniles ?

— Oh, oui. Incroyable, n'est-ce pas ? Nous l'avons suppliée de nous révéler le nom du père. Parce que Dieu seul sait s'il n'est pas encore là-bas, à guetter d'autres filles. Mais elle peut être très entêtée. Elle pense que cet homme l'aimait. Ce qu'il lui a dit, j'en suis sûre. Ce n'est pas ce qu'ils font toujours ? À dire vrai il a été très difficile de faire accepter l'adoption par les tribunaux. Mais Sharon a beaucoup aidé.

— Qui a adopté l'enfant ?

— Pas cette Maveen Little. Ce n'est pas le bébé d'Alice.

— Cela, nous le savons.

Elle avait les plus grandes difficultés à cacher son irritation face à Helen Manning. D'autant que la moindre parole un peu brusque faisait pleurer cette femme, ce qui ralentissait tout.

— Mais savez-vous qui l'a adopté ? Était-ce une adoption ouverte à tous ?

— Oh non, ça s'est passé de manière confidentielle. Je voulais qu'Alice aille de l'avant, et qu'elle oublie tout ça.

— Alors pourquoi est-elle convaincue que Brittany Little est sa fille ?

Helen Manning mentait si mal qu'il se dégageait presque un charme pervers de ses propos. Pour l'instant, ses yeux s'étaient braqués sur les plaques du plafond isolant comme si c'était l'élément décoratif le plus fascinant qu'elle ait jamais vu.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous savez, Mme Manning, nous nous sommes montrés très patients avec vous.

— Helen.

— Nous avons été très patients avec vous, Mme Manning, insista Nancy. Nous ne vous avons pas traitée en complice de ce crime, ni accusée de protéger votre fille ou de vous livrer à de la rétention d'informations. Mais ce moment va venir, et plus vite que vous ne le pensez. Il n'est plus temps de nous cacher quoi que ce soit, pour quelque raison que ce soit.

— Alice ne fait de confidences à personne, pas même à moi, dit Helen en se penchant en avant et en baissant le ton. Elle a toujours été un peu cachottière. Et puis ce n'est pas la jeune fille la plus, hum..., normale du monde. Tout ça, ce n'est peut-être que dans sa tête. Elle n'a peut-être rien à voir avec cet enlèvement. Elle pourrait penser que cette petite fille est la sienne parce qu'elle l'a vue à la télévision, et tout mélanger.

— Pourquoi en viendrait-elle à le penser ?

Avec un soupir, Helen détourna les yeux. À présent c'était une affiche sur le mur incitant à boucler sa ceinture en voiture qui aimantait son regard.

— Vous devez comprendre qu'elle est obsédée par ce sujet depuis son retour à la maison. *Où était son bébé ? Que lui était-il arrivé ? Comment pourrait-elle jamais renoncer à elle ? Pourquoi n'avais-je pas gardé son enfant pour l'élever ?* Elle n'a pas cessé de revenir sur le sujet, et la vérité, le fait que l'enfant a été adopté et que je ne sais pas où il est, ça ne l'a pas satisfaite. Elle a continué de me bombarder de questions. Il fallait bien que je lui dise quelque chose.

— Et ?

— J'ai inventé une petite histoire pour l'aider à clore cet épisode. Je lui ai dit que j'avais vu sa petite fille dans le coin de Catonsville – ils ont des maisons tellement jolies, par là-bas, dans le style victorien. Je savais que ça lui plairait. J'ai dit que le bébé avait des parents merveilleux et qu'elle était très jolie, avec une peau café au lait et des cheveux d'ambre, qui tombaient en boucles. Oh, et aussi qu'elle avait une marque de naissance sur l'omoplate gauche, comme une petite ombre de son cœur.

— Et comment en êtes-vous arrivée à donner une description qui corresponde autant à Rosalind Barnes ? Simple coïncidence ?

— Eh bien, oui et non.

Helen Manning affichait une candeur teintée de séduction, lançant des regards effarouchés à Nancy, comme une enfant dont on pardonne toujours les bêtises.

— Voyez-vous, un jour j'ai aperçu l'autre mère à l'épicerie. C'était à peu près à l'époque où Alice est rentrée à la maison.

— L'autre mère ?

— Vous savez bien, Cynthia Barnes. Celle dont l'enfant... Alice...

Les yeux d'Helen Manning s'égarèrent vers le plafond pendant une seconde, mais cette fois elle ne cherchait pas un mensonge. Elle laissait le

temps à Nancy de terminer sa phrase.

— Bref, elle était avec cette petite fille. Et je me suis dit : « Cette enfant n'existerait pas sans Alice. »

— Pardon ?

— Réfléchissez. Cynthia Barnes a eu un bébé alors qu'elle avait dépassé les quarante ans, quatre ans après la mort de sa première fille. Je ne veux pas dire par là que ce qu'a fait Alice est excusable, en aucune façon. Les faits demeurent. Un bébé est mort, et c'était la faute de ma fille. Je n'ai jamais perdu ça de vue. Mais un autre enfant vit, une petite fille magnifique, et je ne suis pas sûre qu'elle serait née sans Alice. D'une certaine manière, ma fille a aidé à amener cette petite à la vie. Je n'ai pas vu de mal à utiliser la description de l'enfant pour apaiser la tristesse d'Alice.

— Mais pour la marque de naissance ? Où avez-vous trouvé ce détail ?

Nancy pensait aux renseignements qui leur étaient parvenus durant ces quatre derniers jours, ces histoires de fillettes aux cheveux bouclés qui avaient disparu puis reparu. Une d'entre elles, dans la bibliothèque de Catonsville, portait son T-shirt à l'envers quand on l'avait retrouvée. C'était sans doute l'œuvre d'Alice, qui avait cherché la tache de naissance.

— Oh, je l'ai inventé. J'ai dit à Alice que cette marque était comme une petite ombre de son propre cœur et qu'elle devrait s'en réjouir, sachant que sa fille aurait toujours cette ombre de cœur sur elle.

Helen Manning regarda Nancy avec des yeux brillants, certaine d'être félicitée pour son imagination et sa tendresse. Sans rien dire ni même prendre la peine de s'excuser, Nancy se leva et retourna dans la salle d'interrogatoire.

En quelques minutes, une Alice Manning vaincue avait finalement révélé tous les secrets qu'elle taisait, les anciens comme les récents. Elle leur parla de l'homme qui l'avait séduite, celui qu'elle avait protégé parce qu'elle l'aimait, un homme qui maintenant ferait tout ce qu'elle exigerait pour qu'elle ne dévoile pas son identité. Elle leur parla de ses longues

errances à pied dans Baltimore, à la recherche d'une fillette aux cheveux d'ambre, avec la marque de naissance que sa mère lui avait décrite. Brittany Little n'avait pas la tache sombre en forme de cœur sur l'omoplate gauche, mais un grain de beauté de belle taille dans le dos. Alice avait pensé que la marque avait changé depuis que sa mère l'avait vue.

Une fois qu'Alice eut trouvé l'enfant qu'elle croyait sienne, elle se cacha dans les toilettes et attendit l'arrivée du père de son bébé. Il venait pour les emmener toutes les deux, et avait apporté des vêtements de rechange. Appelé pendant son travail de jardinier sur son portable, il s'était fait une méchante entaille à la main alors qu'il se débarrassait de ses outils, peut-être parce qu'il n'arrivait pas à décider ce qu'il craignait le plus, l'amour d'Alice ou ses menaces. La blessure à sa main s'était rouverte pendant qu'il coupait les cheveux de la fillette avec ses cisailles. Le sang maculant le T-shirt était le sien, et Alice avait cru que l'analyse ADN montrerait qu'il correspondait à celui de l'enfant enlevée. Elle pensait que la police avait retrouvé le père du bébé, et qu'ainsi elle avait été démasquée. Elle le croyait encore, même maintenant. Il l'avait raccompagnée chez elle en voiture, largement à temps pour qu'elle rencontre Sharon et aille dîner avec elle.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Il l'a emmenée là où il habite, dans le Sud, pour attendre.

— Attendre quoi, Alice ?

Cette jeune fille était une source inépuisable d'étonnement pour Nancy. Qu'avait-elle espéré, que voulait-elle ? Une nouvelle vie, ou reprendre l'ancienne ?

— Nous allions prouver qu'elle est à nous, et les forcer à nous la rendre. Et peut-être aussi nous donner de l'argent, parce que c'est injuste, ce qui m'est arrivé. Rodrigo travaillait pour l'État quand nous... avons fait connaissance. Ils m'ont laissée tomber enceinte, et ensuite ils m'ont pris mon bébé. Je ne leur avais pas donné l'autorisation. Je voulais le garder.

— Pourquoi ?

Le regard d'Alice disait combien elle jugeait Nancy stupide.

— Parce qu'il était à moi.

— Vous avez dit qu'ils étaient dans le Sud. Dans le Maryland ? En Virginie ? Plus loin encore ? Nous avons besoin de savoir où se trouve l'enfant, Alice.

Elle allait répondre mais Rosario Bustamante plaça une main surchargée de bagues sur sa bouche.

— Avant qu'elle vous livre cette information, dit la vieille avocate, discutons donc de ce que vous êtes prêts à faire pour ma cliente, maintenant qu'elle coopère.

La maison à Waldorf était une location minable, le genre d'endroit que les propriétaires fourguaient aux immigrants récents, avec l'assurance que leurs clients ne protesteraient jamais. Même ceux en situation régulière ne connaissaient pas leurs droits et ignoraient qu'ils n'étaient pas obligés de supporter une plomberie en ruine ou la peinture au plomb. Rodrigo Benitez était dans ce pays légalement, mais certains de ses colocataires ne l'étaient pas, et ils s'égaillèrent dans la nuit quand les voitures de police arrivèrent devant la maison, courant à travers les mêmes champs de tabac où certains d'entre eux avaient trouvé leur premier travail.

La vieille femme ne bougea pas, et garda l'enfant sur ses genoux. Elle ne savait pas pourquoi Rodrigo lui avait apporté cette gamine et lui avait demandé de s'en occuper. Il avait dit être son père, affirmé que la mère avait des ennuis. Il avait juré n'avoir rien à se reprocher, en dépit de tous les signes du contraire qu'il donnait – sa nervosité, ses visites éclairs pendant le week-end. Et puis, la veille au soir, Rodrigo avait tout bonnement disparu, et elle avait compris que son petit-fils lui mentait. Il avait des ennuis, ce qui signifiait qu'elle n'allait pas tarder à en avoir, elle aussi. Avant longtemps, les officiers de police viendraient lui aboyer des questions au visage. Et en attendant, l'enfant réclamait sa mère en pleurant constamment, mais le reste

de ce qu'elle disait n'avait pas grand sens pour la *abuelita*. Elle faisait de son mieux pour réconforter la gamine.

Elle avait promis à Rodrigo qu'elle prendrait soin de la petite, quoi qu'il arrive. Aussi, à l'arrivée de la police, elle serra Brittany contre elle et secoua la tête car elle ne comprenait pas ce que lui disait cet inspecteur dans son espagnol hésitant. L'enfant s'accrochait à elle. Elle n'avait que trois ans, et pendant ces quatre derniers jours elle avait été arrachée à sa mère, amenée dans une maison où flottaient des odeurs étranges, et maintenant elle voyait que quelqu'un d'autre allait l'emmener, une fois encore. Cet endroit inconnu devint soudain pareil à un îlot de certitude, même si ces gens prononçaient des paroles mystérieuses, pleines de voyelles chantantes, et qu'on lui donnait une nourriture douceâtre sous la forme d'une sorte de purée brune. Brittany Little se cramponna à la vieille femme et refusa de la lâcher jusqu'à ce qu'une dame blonde au visage las tende les bras vers elle et prononce son nom.

— Tout va bien, Brittany. Ta maman est dehors, elle t'attend. Viens voir ta mère, Brittany.

Maveen Little retrouva sa fille dans une voiture de patrouille garée devant la mesure de Waldorf. Ce fut un moment d'incohérence, avec une mère plus hystérique que reconnaissante, aux émotions troublées par la fatigue et l'anxiété. On était maintenant mercredi, mais Nancy devait encore procéder à l'arrestation d'Alice avant de pouvoir rentrer enfin chez elle. Toutefois c'est elle qui avait voulu parcourir en voiture les quatre-vingts kilomètres jusqu'au comté de Charles, afin d'assister en personne à cet instant. Elle n'avait pas besoin que Lenhardt lui dise combien rares étaient les chances pour les membres de la Criminelle de voir une de leurs victimes toujours vivante.

Infante avait dû penser la même chose, car il déclara :

— Encore quelques affaires comme celle-là et nous n'aurons plus de boulot.

— Encore quelques affaires comme celle-là et je me cherche une place de caissière, approuva Nancy.

En réalité, elle n'avait jamais autant apprécié son travail qu'à cette minute.

Le porte-parole de la police chargé des relations avec les médias organiserait une conférence de presse dans la matinée, sans doute assez tôt pour la diffusion d'extraits lors du journal télévisé de la mi-journée. Nancy avait déjà pour projet de dormir pendant ce temps et de laisser le caporal raconter toute l'histoire. C'est ainsi qu'on procédait dans le comté de Baltimore. Les inspecteurs accomplissaient le travail, et un porte-parole relayait les résultats obtenus. Les types de la télévision seraient tellement hypnotisés par l'aspect sensationnaliste de cet heureux dénouement qu'ils ne chercheraient probablement pas à creuser trop profond dans les tenants et aboutissants de l'affaire. Le *Beacon-Light* en serait réduit à trouver une manière de présenter ces nouvelles qui ne soit pas périmée dès le lendemain.

Et Nancy serait ravie de jouer ce tour au journal et à cette fille qui avait voulu la piéger.

Ronnie Fuller avait mis près de deux heures de marche pour revenir chez elle, après avoir fui les torches électriques dans les bois. Elle s'était efforcée d'emprunter l'itinéraire le plus discret, et ne s'était aventurée sur la Route 40 que lorsque c'était absolument indispensable. Une fois arrivée devant la maison de St. Agnès Lane, elle était restée de l'autre côté de la rue un long moment pour guetter un signe que ses parents étaient encore debout et l'attendaient, scrutant la rue pour repérer une voiture de police. Mais les fenêtres étaient toutes obscures, ses parents sortis, et aucun véhicule de patrouille n'était en vue. Elle se glissa jusqu'à la porte d'entrée et sursauta quand le petit rectangle de bristol tomba sur le sol. Il avait été coincé entre la porte écran et la porte proprement dite.

« Mira Jenkins, *Beacon-Light* », disait le recto de la carte de visite. Au verso, en capitales bien nettes, quelqu'un avait écrit : « J'ai vraiment besoin de vous parler. Appelez-moi ! »

Ronnie était entrée chez elle, et sans un bruit elle était montée dans sa chambre. Dormir. Elle voulait dormir.

Mais une fois étendue sur son lit, le sommeil n'avait pas voulu venir. Elle ne cessait de penser à Alice, ses menaces, ses railleries. Alice pouvait pousser quelqu'un à commettre des actes horribles. Elle n'aurait sûrement aucune difficulté à convaincre les gens que Ronnie avait enlevé la petite fille et l'avait découpée en morceaux. Les journaux connaissaient son nom, exactement comme Alice l'avait affirmé, et ils allaient tout raconter. Alice parvenait toujours à ses fins.

Tu seras le papa, moi la maman, et elle notre bébé.

C'est ainsi que le jeu avait débuté, et ce n'était alors qu'un jeu. Elles allaient prendre soin du bébé qu'elles avaient trouvé. Elle habitait une grande maison, avait noté Alice. Ses parents leur donneraient certainement beaucoup d'argent pour l'avoir recueillie et protégée. Mais il faudrait peut-être attendre un jour ou deux avant qu'ils ne promettent une récompense. Entre-temps, il fallait donc s'occuper du bébé.

Combien ? s'était demandé Ronnie.

Oh, beaucoup d'argent, avait dit Alice avec aplomb. *Assez pour que je puisse retourner à St. William of York l'année prochaine.*

Et moi aussi ?

Non, avait répondu son amie, l'air vague. *Toi, tu devras toujours aller à l'école publique. Mais tu pourras peut-être offrir une voiture neuve à ta mère.*

C'est le deuxième jour que le bébé était tombé malade et avait commencé à s'agiter. Alice avait cessé d'évoquer la récompense et s'était mise à imaginer le genre de vie qu'un bébé malade pouvait avoir dans une grande maison où tout était parfait. Tout, sauf elle.

Personne ne l'aime, avait-elle répété encore et encore, d'un ton attristé. Personne ne l'aimera jamais.

Nous ne devrions pas la ramener ? avait demandé Ronnie. *Appeler quelqu'un et lui dire où elle est ?*

Ils la laisseraient une fois encore sur le perron de leur maison, en espérant que quelqu'un la prenne. Ils ne veulent pas d'elle. Elle n'est pas jolie, et elle pleure tout le temps, alors ils veulent qu'elle disparaisse.

Il faisait très chaud cette nuit, surtout dans la chambre sans fenêtre de Ronnie. Incapable de trouver le sommeil, elle décida de se faire couler un bain tiède, ce qu'elle faisait quand elle avait besoin de se rafraîchir. Elle verrouilla la porte de la salle de bains, bien que personne d'autre ne fût à la maison. Nue, elle se glissa dans la baignoire et se rembrunit en regardant son corps. Elle n'avait jamais aimé cette poitrine volumineuse qui semblait déplacée sur un corps aussi frêle. Une fois, Clarice lui avait demandé s'ils étaient faux. Jusqu'à son père dont le regard était attiré par ces seins, même s'il n'y avait rien de grossier dans son comportement. Il paraissait plutôt désespéré, et donnait l'impression d'être inquiet pour sa fille, comme s'il savait la manière dont les autres hommes la reluquaient.

Tu seras le papa, moi la maman, et elle notre bébé.

Selon son rôle de père, Ronnie avait la responsabilité d'apporter de la nourriture à la cabane, et Alice la donnait au bébé. Mais cette dernière n'avait pas aimé ce qu'on lui proposait et elle avait pleuré, et ses selles étaient devenues verdâtres. Elles avaient alors compris qu'elle était malade. La seule chose plus effrayante que ses cris, c'était quand elle ne criait pas.

Au troisième jour, l'indolence avait gagné le bébé, sans doute parce qu'elle ne mangeait pas ce qu'il lui fallait, mais Alice avait persisté dans l'idée qu'elles ne pouvaient pas la ramener. Le bébé était en train de mourir, avait-elle annoncé. Ce n'était qu'une question de temps. Elle était malade depuis le début, et ses parents l'avaient laissée dehors avec l'espoir que quelqu'un les en débarrasserait. C'était curieux, cette expression appliquée

à un être humain : « s'en débarrasser ». Ronnie ne l'avait encore jamais entendue employée dans ce sens.

— Il faut que tu prennes soin de ce bébé, lui avait dit Alice. Tu dois l'aider. Si tu te sers d'un coussin et qu'ensuite tu le jettes quelque part, personne ne saura jamais rien. On croira qu'elle est morte dans son sommeil. Ça arrive tout le temps aux bébés. Et de toute façon, elle va mourir, c'est sûr. C'est cruel de la laisser souffrir.

— Pourquoi ne pas la ramener à ses parents ?

— Il est trop tard, avait décrété Alice. Ils croiront que tout est notre faute. Mais ce n'est pas vrai. Il faut que tu le fasses, Ronnie.

Elle n'avait cependant pas utilisé un coussin quelconque, comme Alice le lui avait recommandé. Elle avait apporté un oreiller, celui de son lit, encore dans sa taie décorée de Scooby-Doo. Mais en fin de compte il lui avait paru déplacé de poser quelque chose d'aussi grand sur un visage aussi petit. Alors Ronnie avait placé sa main sur la bouche et le petit nez retroussé du bébé, et elle avait compté ses propres respirations jusqu'à ce que celles de l'enfant cessent. *Une sur mille, deux sur mille, trois sur mille.* C'est ainsi qu'on leur avait appris à compter les secondes en classe de deuxième année. Mademoiselle Timothy, le professeur laïc, leur avait dit de poser la tête sur leur pupitre et de lever la main quand elles pensaient qu'une minute s'était écoulée. *Quatre sur mille, cinq sur mille, six sur mille.* Ronnie n'avait pas levé la main, jusqu'à ce qu'elle entende des ricanements autour d'elle. Elle avait oublié de compter, et quatre-vingt-dix secondes étaient passées avant qu'elle se rende compte qu'elle devrait feindre d'obéir. *Sept sur mille, huit sur mille, neuf sur mille.* Il lui avait semblé que les yeux du bébé, ternes et vagues depuis deux jours, rencontraient les siens pour lui exprimer sa gratitude. Le bébé savait qu'il était très malade, et qu'on ne l'aimait pas. Il voulait mourir. *Dix sur mille, onze sur mille, douze sur mille.*

Quand le petit corps s'était figé, Ronnie avait compris l'énormité de son acte et l'impossibilité de revenir en arrière. Au lieu de retourner chez elle en passant par la fenêtre de sa chambre, comme elle l'avait fait toute cette semaine, elle alla se cacher sous le chèvrefeuille, dans le jardin d'Helen, et attendit d'être découverte. Elle savait qu'Helen finirait par la trouver là. Et c'est ce qui se produisit, quand l'adulte fut attirée vers sa cachette par ses pleurs. Elle écouta l'histoire de Ronnie sans émettre de commentaire ou de critique, en la berçant dans ses bras.

Ce fut Helen, et non Ronnie, qui déclara qu'elles devaient apporter le diable à ressort dans la cabane au fond des bois, afin que tout le monde croie Ronnie quand elle dirait qu'Alice s'y était trouvée. L'adulte savait mieux que personne à quel point sa fille était douée pour le mensonge. Mais si un de ses jouets se trouvait là-bas, si Ronnie racontait ce qui s'était passé au bord de la piscine et comment elles étaient rentrées ensemble, alors les gens penseraient certainement qu'Alice était la meurtrière. Helen l'avait dit, elle l'avait promis.

— Je ne peux pas défaire ce qui a été fait, avait-elle dit en serrant Ronnie contre elle et en lui caressant les cheveux, mais je peux m'assurer qu'Alice ne s'en tire pas impunément. Je peux rendre les choses plus justes.

À présent, Ronnie savait. Alice avait eu ce qu'elle désirait : elle l'avait chassée. Mais elle aussi avait dû partir, et c'est cette rancune qui la rongait jusqu'à aujourd'hui. Elle ne serait apaisée que lorsqu'elle aurait réussi à bannir Ronnie une nouvelle fois. Alice était la gentille fille, et Ronnie la méchante, et Alice insistait sur ce point. Si elle apprenait comment Helen avait pris le parti de Ronnie, elle deviendrait encore plus déterminée à l'écarter. Jamais elle ne la laisserait tranquille, ce qui était exactement ce que Ronnie voulait. Qu'on la laisse tranquille, rien de plus.

Ses cheveux, qu'elle avait amoncelés sur son crâne à l'aide d'un clip, commençaient à se défaire, et elle s'assit pour les arranger. Son coude toucha le rasoir de son père et le fit tomber du rebord de la baignoire. Sa

mère avait dû s'en servir pour se raser les jambes, ce qui irritait toujours son père. Ronnie le fit passer sur ses propres jambes, lesquelles portaient encore les vieilles cicatrices. Se taillader n'avait pas été un plan construit, du moins pas au début. Elle aimait la sensation de percer sa peau, le goût du sang qui s'accumulait sous ses ongles. Elle avait dû abandonner cette habitude délicate, car tel était le prix pour rester à Shechter, mais elle avait eu beaucoup de mal à y renoncer. Cette sensation lui manquait, ainsi que le plaisir de s'attaquer aux endroits de son corps qui la démangeaient et la narguaient. Elle avait cessé uniquement parce qu'elle voulait demeurer à Shechter. À présent elle pouvait recommencer. Cette interdiction n'était plus de mise.

Il lui fut difficile de s'ouvrir les veines, mais pas aussi difficile que toutes ces années en arrière, quand elle se grattait et se mordait. La peau à ses poignets lui rappela ces tranches presque transparentes de parmesan que sa mère découpait lorsqu'elle préparait des pâtes. La croûte était dure, ferme et malaisée à ôter, mais le fromage en dessous incroyablement fragile.

Finalement, le sang se mit à couler et elle se laissa aller en arrière, bras posés sur les bords de la baignoire. *Personne d'autre que moi ne me fait saigner.* Elle sourit en se remémorant l'expression choquée de cette femme policier, une expression très similaire à celle de la mère de Maddy toutes ces années auparavant, quand le poing de Ronnie l'avait percutée au menton. C'était une phrase vraiment excellente.

Si seulement Ronnie avait possédé plus de phrases telles que celle-ci, un vocabulaire plus approprié, pour que les gens puissent la comprendre, et savoir qui elle était en réalité. Si seulement elle pouvait être comme Alice, qui n'était jamais à court de mots – et qui, en fait, en venait à croire tout ce qu'elle disait avec une telle intensité que ses histoires auraient tout aussi bien pu être véridiques. Alice trouverait un moyen de rabaisser ce que Ronnie lui avait dit ce soir, elle se dirait que c'était un mensonge, ou qu'elle

n'avait pas entendu correctement. Elle accepterait peut-être qu'Helen ait donné à Ronnie le diable à ressort, mais pas ce soir-là en particulier, et pas pour cette raison. Alice était très forte pour balayer les faits qui ne collaient pas à sa version des choses. Ronnie la revoyait dans la cabane, qui passait un balai sur le sol, sans se rendre compte qu'elle déplaçait seulement la poussière. Et sa mère n'avouerait jamais que le diable à ressort était son idée, donc... Deux contre une. Même seule avec Ronnie, Helen n'avait pas énoncé directement cette vérité qui les liait, ce secret qu'elles seules partageaient. *Entre nous* était une autre façon de dire *entre nous deux seulement*.

Et puis d'ailleurs rien, pas même la sympathie qu'Helen lui manifestait en privé, ne pouvait changer ce que Ronnie était. Elle était celle qui avait tué le bébé. Elle, et non Alice. Elle pouvait dire « je suis désolée » un million de fois, passer le restant de son existence dans une prison pour adultes, devenir religieuse, travailler d'arrache-pied pour finir par diriger le Bagel Barn, se marier et avoir ses propres enfants. Elle pouvait faire tout et n'importe quoi, mais jamais elle ne pourrait modifier le passé, malgré les promesses du médecin. C'était ce qu'elle était, tout ce qu'elle était, et tout ce qu'elle serait jamais jusqu'à la fin.

Elle commençait à se sentir léthargique, ses cheveux s'étaient défaits et touchaient l'eau, mais elle ne s'en souciait plus. Peu à peu, la partie supérieure de son corps imitait sa chevelure. Son bain avait pris une teinte rosâtre, comme si elle avait utilisé des huiles parfumées à la rose. Elle se demanda si elle lutterait contre l'eau quand celle-ci recouvrirait son visage, si elle changerait d'avis à la dernière minute.

Elle n'en fit rien.

Jeudi 8 octobre

— La date est erronée.

— Je vous demande pardon ?

— La date. Ce n'est pas la bonne.

— Je crois encore savoir quel jour est née ma fille. Le 8 octobre. Aujourd'hui. C'est pourquoi je suis ici. C'est l'anniversaire de ma fille.

— Non, le jour où elle... quand... La deuxième date. Le 17 juillet. Le jour où elle a disparu. Mais non... Euh, ce n'est pas tout à fait exact.

Cynthia Barnes suivit le doigt hésitant de Nancy Porter : le 17 juillet, sept ans plus tôt. La jeune femme avait raison. Comment avait-on pu commettre pareille erreur ? Elle et Warren avaient pourtant apporté le plus grand soin à l'enterrement de leur fille. C'était après tout la seule cérémonie qu'ils pourraient planifier pour elle. Les décisions à prendre avaient semblé innombrables : choisir une pierre tombale, régler les détails du service funéraire, définir le dessin de l'agneau en bas-relief et si ce ne serait pas un peu trop d'ajouter les lignes célèbres de William Blake. Pas de poésie, avait finalement décrété Cynthia. La courte durée de la vie d'Olivia était plus éloquente que n'importe quel couplet jamais écrit.

Alors comment cette négligence avait-elle pu se produire ? Olivia était-elle morte pour ses parents dès le moment de sa disparition ? Cynthia et

Warren avaient-ils perdu espoir, et ainsi, perdu leur fille ? Cynthia n'était toujours pas à l'abri de tels accès de culpabilité.

Ce qui signifiait, elle le comprenait maintenant, que jamais elle ne le serait, qu'elle ne le désirait pas véritablement. Il faut oublier et pardonner, recommandait le vieil adage, même si la plupart des gens intervertissaient la proposition et plaçaient la charrue du pardon avant les bœufs de l'oubli. Mais lorsque vous étiez résolu à ne pas oublier un fait, à vous souvenir d'un acte dans toute son horreur, alors il aurait fallu être une sainte pour pardonner. Et Cynthia n'avait jamais aspiré à la sainteté.

— C'est sans réelle importance, dit Nancy. C'est simplement que je n'arrive pas à me rappeler la date.

Tu te souviens pour toi, parce que ça a été un événement déterminant dans ton existence, songea Cynthia. Mais elle ne s'accordait plus le privilège de dire tout ce qu'elle avait envie de dire. Elle n'était peut-être pas une sainte, mais elle n'était pas non plus Sharon Kerpelman, Dieu merci.

— J'ai choisi de me souvenir de ce jour.

— C'est probablement mieux ainsi, répondit Nancy sans remarquer le ton employé par Cynthia, comme beaucoup d'autres nuances qui lui échappaient. J'ai été touchée que vous acceptiez de partager cette visite avec moi cette année.

En réalité Cynthia n'avait rien accepté de tel. Elle avait mentionné son projet en guise d'excuse, une raison pour ne pas rencontrer Nancy. Une fois de plus, une personne plus intuitive aurait senti l'insincérité de l'invitation et l'aurait poliment déclinée.

— Vous avez fait beaucoup pour notre famille, je pense. Je sais maintenant que mon enfant est en sécurité, et que ces filles ne cherchaient pas à lui faire du mal ou à nous atteindre à travers elle. Et j'avais besoin de le savoir, pour ma tranquillité d'esprit.

Nancy acquiesça.

— Je crois le comprendre. Comme je crois comprendre que vous avez l'habitude d'obtenir ce que vous voulez, d'une manière ou d'une autre. N'est-ce pas, Mme Barnes ?

Cette fille comprenait peut-être plus de choses qu'elle ne le laissait paraître.

— Que cherchez-vous à suggérer, Mlle Porter ?

Cynthia se refusait à lui donner du « inspecteur », car ce n'était pas un titre réel, comme celui de son père, ou un statut qu'on atteignait grâce à ses diplômes.

— Rien, rien du tout. Je pensais simplement au fait que ce qui apparaissait être une coïncidence – la ressemblance de la fillette disparue avec votre fille – était tout, mais pas cela.

— Ce n'était pas ma faute, dit-elle instantanément, du ton acide d'une enfant contrariée. C'est Helen Manning qui a tout provoqué, quand elle s'est approprié l'apparence de mon enfant pour ce petit bébé qu'elle n'avait jamais vu, et jamais cherché à connaître, si vous voulez mon avis.

— Exact, dit Nancy. Je ne pense pas qu'Helen Manning ait jamais eu la fibre maternelle très prononcée. Elle n'avait pas tellement envie d'être mère, et encore moins grand-mère.

— C'est une bonne chose que je vous ai contactée, quand on y réfléchit bien.

— Oh, vous êtes très douée avec un téléphone.

Il n'y avait rien à redire à cette opinion.

— Voyons..., fit Nancy en comptant sur ses doigts. Vous avez appelé mon sergent, puis moi, alors même que je n'étais pas la personne chargée de cette enquête. J'imagine que vous avez également téléphoné à cette journaliste pour la mettre sur la piste. Parce que vous ne vous souciez pas qu'on retrouve l'enfant disparue. Vous désiriez seulement vous assurer que tout le monde sache qui étaient Alice et Ronnie, et ce qu'elles avaient fait. La disparition de Brittany Little vous a offert l'occasion que vous cherchiez.

Cynthia eut une moue blasée pour signifier qu'une question aussi insignifiante ne méritait aucun commentaire.

— Vous m'avez même appelée.

— Vous l'avez déjà dit.

— Non, je veux dire avant. Ces messages sur mon portable, juste après la libération d'Alice. C'était votre œuvre, non ?

— Et comment connaîtrais-je votre numéro de portable ?

— Je l'ignore. Je sais que ma mère a reçu un appel au printemps dernier, d'une femme qui prétendait organiser une réunion de classe des anciens élèves de Kenwood. Potrcurzski, c'est un nom qu'on peut aisément trouver dans l'annuaire, et c'est par ce nom que vous me connaissiez, à l'époque. Ma mère a transmis à cette personne mes numéros de fixe et de portable, mais je n'ai jamais reçu cette invitation.

— J'avais raison. En fin de compte, j'avais raison.

— À moitié raison seulement, rectifia Nancy d'un ton sec que Cynthia ne put qu'admirer.

— Je suis vraiment désolée pour Ronnie Fuller, dit-elle, et le sentiment était aussi vrai qu'il lui était possible.

Elle éprouvait de la pitié pour la mère de la jeune fille, qui paraissait tellement affectée au journal télévisé du soir, la personnification même de ce que pouvait être l'opposé d'une affaire réglée. Helen Manning elle-même avait semblé sincèrement peinée à l'annonce de la mort de Ronnie, donnant une impression d'émotivité qui avait surpris Cynthia. Elle n'aurait jamais cru cette femme capable de se soucier de quelqu'un d'autre qu'elle-même.

Il n'en restait pas moins que Ronnie Fuller demeurerait à jamais la personne qui avait assassiné Olivia, et Cynthia ne pouvait pas se désoler que ce monstre ait quitté cette terre.

— Si vous voulez savoir, ce qui est exaspérant c'est de voir que l'autre fille n'a pas autant de problèmes. Mais le système judiciaire est imparfait.

En tout cas, c'est ce qu'ils n'ont cessé de me répéter, quand il m'a trahie.

— Alice était en position de force pour négocier, dit Nancy avec un soupir. Son complice s'est évaporé, sans doute d'ailleurs a-t-il quitté le pays, de sorte qu'il devient le coupable idéal. D'un coup, cet homme qu'elle disait être l'amour de sa vie se métamorphose en un prédateur qui l'aurait violée dans la cabane à outils alors qu'elle était censée jardiner. Je ne peux pas en vouloir au procureur de ne pas avoir voulu porter l'affaire devant un jury, avec le risque d'un acquittement. Au moins, elle est en liberté surveillée.

— Sharon Kerpelman s'est remise en selle. Elle doit être très fière d'elle-même.

Nancy se permit un mince sourire.

— Elle pourrait l'être si elle n'avait pas vendu son âme à Rosario Bustamante. Je l'ai vue au palais de justice ce matin. Elle travaille très dur, et représente les pires ordures, à présent.

— Vous voulez dire qu'Alice Manning n'est pas une ordure ?

— Elle l'est pour vous. Comparée à bien d'autres, ce n'est qu'un amateur. Je me suis retrouvée dans des salles d'interrogatoire avec des personnages réellement effrayants. Alice Manning n'était pas de ceux-là.

Nancy s'interrompt, perdue dans ses propres pensées.

— Et Helen Manning ? Si elle n'avait pas raconté à sa fille cette histoire idiote pour excuser ses propres actes...

Cynthia ne pleurerait pas Ronnie Fuller, mais elle avait toujours du mal à parler de son suicide.

— C'est quand même elle qui a tout déclenché, avec ses mensonges. Comment s'en sort-elle ?

— Elle s'en sort parce qu'elle ne voit pas les choses sous cet angle. Elle est convaincue d'avoir toujours été bien intentionnée. Helen Manning est une femme qui a une très haute opinion de sa propre personne.

— Ce n'est pas notre cas à toutes ?

— Pas à ce point.

Cynthia remarqua que Nancy avait posé une main à plat sur son ventre rebondi sous la jupe bleu marine stricte, une cotonnade d'été qui ne s'accordait pas avec la saison.

— Vous êtes... ?

Nancy suivit le regard de Cynthia.

— Oh. Non, je me sens juste un peu lourde, à cause de la pizza que j'ai mangée au déjeuner. Je ne suis pas enceinte, ajouta-t-elle avec un sourire. Pas encore.

— Vous essayez ?

— Plus ou moins. Disons que je n'essaie plus de ne pas l'être.

— Ce n'est pas trop dur ?

— En fait, j'aime mon mari, dit Nancy en riant. Alors je profite.

— Non, je veux dire... Ce ne sera pas trop dur de travailler à la Criminelle en ayant un bébé ?

— Impossible, probablement.

— Même si vous pouviez vous débrouiller pour les horaires et les gardes... Eh bien, je pense que ça finirait par vous rendre folle, sachant ce que vous savez des gens, de faire venir au monde un enfant. Je ne sais pas comment vous pourriez le faire.

— Comment l'avez-vous fait, sachant ce que vous saviez ? rétorqua Nancy.

Cynthia voulait croire que la jeune femme faisait allusion à la mort d'Olivia, à la précarité du bonheur et à la folie de mettre au monde un autre enfant après avoir perdu le premier. Mais Nancy pouvait tout aussi bien faire référence à ce que Cynthia savait d'elle-même.

— Écoutez, j'ai rendez-vous chez mon dentiste. Vous vouliez quelque chose de particulier ?

— Seulement prendre des nouvelles, répondit Nancy. C'est assez bizarre, mais je vous suis reconnaissante. D'après le passé d'Alice, elle

aurait pu faire du mal à cette enfant quand elle s'est rendu compte que ce n'était pas la sienne. Je suis heureuse que nous l'ayons retrouvée à temps. C'est simplement bien dommage que Ronnie Fuller ait été entraînée dans cette affaire.

— Je suis censée culpabiliser ?

Nancy réfléchit un instant à cette question.

— Non. En fait... Non.

Et Cynthia comprit alors que Nancy Porter était une de ces personnes qui, la plupart du temps, disent précisément ce qu'elles pensent. Elle n'était pas venue ici pour la provoquer, la punir ou même transférer à Cynthia une partie de la culpabilité qu'elle éprouvait à cause de la mort de Ronnie. Elle était venue pour montrer que personne ne l'avait dupée, mais aussi pour offrir une sorte de bénédiction. Envisageant d'être mère, elle comprenait. Presque.

La jeune femme s'en alla sur ses talons épais démodés, de cette démarche trop précautionneuse qu'adoptent tant de gens dans les cimetières. Enceinte, elle deviendrait une de ces femmes qui baissent les bras et dont le corps vaincu ne peut plus se passer des ceintures élastiques de maintien. Mais elle n'en aurait cure, Cynthia le sentait. Elle serait tellement heureuse qu'elle ne verrait même pas ses kilos superflus.

Enfin seule, Cynthia dit au revoir à sa fille comme il convenait, puis elle consacra quelques minutes à s'adresser à Dieu. Elle commença dans l'obéissance et l'humilité, mais se retrouva très vite à lui donner toutes sortes d'instructions, débitant une litanie de ce qu'elle accepterait et de ce qu'elle n'accepterait pas. Il est difficile de perdre certaines habitudes. Mais elle promit à Dieu qu'elle placerait sa confiance en lui, à partir de maintenant, pour deviner ce qui était bien et ce qui était mal. En Dieu et en des hommes tels que son père, aussi perfectibles soient-ils. Elle avait pensé que la justice était un baume, quelque chose qu'elle pouvait aider à créer et appliquer sur ses plaies. Mais la justice n'avait fait qu'aviver sa sensibilité.

Plus tard ce même jour, alors qu'elle rentrait de chez le dentiste, elle passa par Nottingham, une autre habitude dont elle semblait incapable de se défaire. Elle ne pouvait s'empêcher de garder un œil sur Alice Manning. Sans même le vouloir vraiment, elle avait commencé à apprendre de petites choses sur le quotidien de la jeune fille, et elle savait possible de l'apercevoir à cette heure de la journée, quand Alice revenait de l'arrêt de bus sur Edmondson Avenue, de cette démarche pesante caractéristique, avec les pieds tournés en dehors.

Oui, c'était bien elle qui descendait la rue, un sac à dos pendu à ses épaules, un sac bleu d'épicerie dans une main qu'elle balançait comme une enfant le ferait de son goûter. Elle était plus grosse que jamais, et elle avait teint en rouge ses cheveux blonds, sans doute pour ne pas être reconnue au centre universitaire où elle étudiait. Pourtant, elle avait accordé une interview à cette journaliste, Mira Jenkins, durant la semaine écoulée, et elle avait même posé pour une photographie. Toute personne intéressée savait donc qu'elle avait maintenant les cheveux rouges. Mira avait appelé Cynthia et lui avait demandé si elle avait un commentaire à faire. « Je ne parle pas aux journalistes », avait rappelé Cynthia à la journaliste qui était trop enchantée de sa chance pour saisir la raillerie. Elle travaillait maintenant au siège du journal, avait-elle annoncé à Cynthia. Elle s'occupait des affaires de justice concernant les mineurs, un département créé spécialement pour elle.

« Une justice pour mineurs. » Cynthia avait eu envie de demander à Mira si c'était là une forme édulcorée de justice, comme un hamburger Whopper Jr. est une version réduite d'un Whopper normal. Mais elle avait réussi à tenir sa langue.

Au moins Alice avait-elle eu le bon sens de ne pas sourire sur la photographie. Elle apparaissait sombre, grave, les mains jointes sur le dos de la chaise qui camouflait son corps difforme. Elle était désolée, affirmait-elle à Mira et aux lecteurs. Désolée pour tout. Mais elle avait toujours été si

perméable aux influences extérieures. D'abord celle de Ronnie, et puis celle de Rodrigo. À l'avenir, elle essaierait de se montrer plus forte. Elle s'attellerait à être elle-même, sans chercher toujours à satisfaire les attentes des autres. Tout ce qu'elle voulait, disait-elle, c'était devenir quelqu'un de bien et réussir ses études. Elle envisageait une carrière dans la santé, ou dans l'enseignement, comme sa mère. Exactement comme sa mère. Dieu nous en garde, pensa Cynthia. La dernière chose dont avait besoin ce monde était deux Manning amnésiques de leurs fautes, qui détruisaient tous ceux ayant le malheur de les approcher.

— Qui c'est ? avait demandé Rosalind en arrivant auprès de Cynthia qui regardait fixement le journal par ce matin d'automne. Et de son index potelé, la gamine avait tapoté la photo d'Alice Manning.

— Qui c'est, la dame ?

Têtes l'une contre l'autre, la mère et la fille avaient étudié le portrait. Des mots d'explication étaient venus à l'esprit de Cynthia, des mots descriptifs mais inadéquats. Révéler le nom de la fille, raconter toute l'histoire lui conférerait ce pouvoir qu'elle avait toujours désiré, et lui permettrait de s'introduire dans le conte de fées qu'Helen Manning avait inventé pour les consoler, elle et sa fille. Le père de la Belle au bois dormant fait-il jamais mention de l'horrible sorcière une fois que le sortilège est rompu, reconnaît-il son propre orgueil ? La fille du meunier avoue-t-elle que Rumpelstiltskin a fait d'elle sa reine, en toute honnêteté, et que c'est elle qui a trahi sa promesse dans le marché ? Prononcez son nom et il se déchirera en deux. Prononcez son nom, et que ce soit fini.

— Une fille, dit Cynthia à Rosalind en tournant la page. Juste une fille.